

Michel Bonnamy



MEMOIRES
D'UN SPIRITE

L'ŒUVRE DE DIEU

Tome 3

Michel Bonnamy

**MEMOIRES
D'UN SPIRITE**

L'ŒUVRE DE DIEU

Tome 3

Introduction de la troisième partie de l'ouvrage

Le 29 mars 1871, neuf heures un quart du matin.

Prière à Dieu : " Mon divin Père, ne convient-il pas de faire précéder d'un avant-propos le troisième volume de mon œuvre, ou plutôt de votre œuvre divine ? En quels termes dois-je le formuler ? "

Réponse : " Ecris, mon fils chéri. Le troisième volume de ton œuvre est le point culminant ; c'est là que doit ressortir l'intervention divine de ton Dieu auprès de son messie pour l'accomplissement de sa mission. La face de son Dieu se découvre ici, à tous les yeux, et son doigt apparaît indiquant la voie qui se déroule devant lui et qu'il est appelé à suivre. Dieu, par son intervention ostensible, imprime sur le front de son Christ le sceau de sa volonté divine et déchire tous les voiles qui cachaient encore les rayons du divin message qui lui est confié. Il élève son langage, il l'accentue. Les puissances du ciel, sous son souffle divin, apportent à l'instrument de sa volonté le concours de leur parole, de leurs instructions inspirées. L'avenir à sa voix, rompt ses voiles, et les destinées du monde viennent se dérouler sous le crayon et la plume de son prophète ! Telle est, mon enfant chéri, le caractère de ce troisième volume qui doit clore ou plutôt couronner ton œuvre, l'œuvre de ton Dieu ; œuvre qui doit retentir comme un coup de tonnerre et dont les éclairs illumineront la terre ahurie ! L'étonnement sera grand pour tous. Il sera accablant, foudroyant pour les réfractaires obstinés qui ne craignent pas de résister à leur Dieu, sous le souffle de leurs passions ! Vis en paix, mon enfant chéri. Ton triomphe approche, car le jour va luire où tu proclameras, au nom de ton Dieu les décrets éternels de sa miséricorde, de son amour pour tous ses enfants qu'il attend les bras ouverts pour les presser sur son cœur divin. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Les paroles divines qu'on vient d'entendre jettent un jour éclatant sur l'économie du troisième volume. Cette dernière partie de l'œuvre divine en est le point culminant, le couronnement ! C'est le rayonnement du ciel à la terre ! C'est l'intervention divine dévoilant à son prophète les secrets de ses desseins éternels ! C'est la consécration du mandat octroyé à son messie ! C'est la ramification de sa mission divine remontant à Marie, la suprême patronne de tous les enfants de Dieu, l'arche sainte d'alliance entre le ciel et la terre ! A Marie, la protectrice de l'Eglise du Christ, et en ce jour celle de l'Eglise nouvelle, qui en sera la glorification ! A Marie, revêtue du titre divin de Mère des deux Sauveurs du monde ! Dieu, daignant ici inspirer son prophète et lui confier sa pensée divine, élèvera son langage et donnera à son crayon le trait de son intervention suprême ! L'homme ici, sous le souffle de son Dieu, sera le réflecteur de rayons jaillissant des pieds de son trône, mais qui, revêtant le prisme restreint inhérent à l'infime humanité, viendront sans les éblouir, illuminer les yeux de tous !

Oh ! C'est le langage imagé, le langage inspiré du poète, que va emprunter bientôt mon crayon ou ma plume ! Langage que Dieu lui-même, en son intervention divine et celle des ministres de sa volonté, accentuera de sa pensée suprême mais laissant le style à l'homme, son humble créature, dans la mesure de son rayonnement humain, de ses facultés terrestres, afin de le rappeler sans cesse à son néant et le préserver de l'orgueil ! Sous la plume inspirée du prophète, l'avenir déroulera ses replis et découvrira les artères puissantes qui doivent préparer la régénérescence du monde. Les avertissements du ciel émanés de sa voix autorisée pèseront sur les peuples et retentiront sur la tête des grands. Le cœur humain sera mis à nu, afin de le dégager de ses scories terrestres et de galvaniser son courage en la conquête de ses suprêmes

destinées ! Telle sera donc la dernière phase de ce livre providentiel, dont l'apparition doit ébahir la terre. Œuvre divine qui retentira a dit le Tout-Puissant, comme un coup de tonnerre, ahurissant pour tous, accablant, foudroyant pour les réfractaires obstinés qui, sous le souffle de leurs passions, ne craignent pas de résister à leur Dieu ! Le jour va luire, ajoute la parole divine, auquel sera convoqué le suprême messie chargé de proclamer au nom de son Dieu, les décrets éternels de sa miséricorde et de son amour, s'épanchant sur tous ses enfants qu'il attend les bras ouverts, pour les presser sur son cœur divin !

Chapitre XVII - Témoignages solennels émanés d'esprits ayant récemment quitté la terre où ils ont manqué, Révélations typologiques sous la sanction de Dieu et soulevant le voile de l'avenir

Le 24 octobre 1868, j'évoquai l'esprit Walewski en ces termes.

" Mon cher esprit, puis-je me permettre de troubler ton noble repos, pour te demander ce que tu penses de la transformation qui se prépare sur la terre ? "

Réponse : " Mon cher ami et vénéré frère, que puis-je te dire que tu ne saches, toi qui es inspiré de ton Dieu ? Tu es si grand, si grand, que je ne puis m'élever jusqu'à toi ! Sans doute j'ai parcouru ma carrière terrestre avec quelque éclat, mais que sont les combinaisons de la science terrestre, comparées à celles qui émanent du ciel ? Toi, inspiré de ton Dieu, tu lis dans l'avenir. Tu suis d'un œil illuminé les phases diverses que doit accomplir ou subir l'humanité. Moi, attardé dans la science qui t'édifie, je suis encore un ignorant mais je cherche à m'instruire et suis bien disposé à marcher sur tes pas, car tu me montres le but que je dois atteindre. Quant aux soins de la vie terrestre, comme toi je reconnais leur néant. Vivre sur la terre, c'est souffrir. Les honneurs, la fortune, la faveur des souverains, ont leurs déceptions, quelquefois même leurs tourments. La gloire a aussi ses souffrances. Oh oui ! J'entrevois aujourd'hui le vrai bonheur ! Par quelle hallucination le cherche-t-on sur la terre ? Continue mon cher ami et vénéré frère, à poursuivre la seule fin que te réserve ton Dieu. Tu méprises le sol que tu foules, et toutes tes aspirations s'élèvent vers ton Dieu. Comme toi, je secoue la poussière du sol immonde où brillent d'un faux éclat, toutes les grandeurs qui s'y fondent et qui ne laissent après elles que vide et déception. Persévère courageux athlète d'une ère nouvelle, je te contemple dans tes efforts généreux. Autour de moi retentissent pour toi les louanges de tous tes frères, à qui tu montres la voie du salut et tout l'amour que leur promet leur Dieu. Je viens, mon cher ami et vénéré frère, prier tous les jours avec toi, et chaque jour je me rapproche de mon Dieu. Je sens en moi naître l'espérance qui doit combler le vide que j'éprouve, par suite de ma migration de cette terre ingrate qui, me prodiguant ses illusoire faveurs, m'avait séduit en me cachant les seules auxquelles je devais aspirer et qui doivent constituer mes fins fortunées. Au revoir, mon vénéré frère. Walewski. "

Tel est le néant des grandeurs terrestres représentées cependant ici, dans leur personnalité la plus pure. C'est cet homme éminent, entouré sur la terre de l'amitié de son souverain et revêtu de sa haute confiance, illustré du reflet des plus brillantes qualités de l'esprit et du cœur, qui vient du monde invisible nous signaler le vide, le néant de cette grandeur éphémère, qu'étiolent les vicissitudes terrestres ; grandeur qui s'évanouit un jour, ne laissant d'autre trace de son fugitif sillage, que la pierre froide du tombeau ! Oh ! Telles que les bouffées d'une épaisse fumée qui se dissipent dans une pure atmosphère, les grandeurs humaines vont s'anéantir dans les splendeurs de Dieu ! Oh ! Bien imprudent, ainsi que le dit l'esprit ému, celui qui s'attarde dans cette première étape de la vie, qui se voue aveuglément aux séductions fugitives, fallacieuses de la terre et qui ferme les yeux aux lumières fécondes et vivifiantes qui lui viennent d'en haut.

Le 31 octobre, en présence de mon fils ou plutôt avec son concours et pour son édification, j'essayai d'obtenir par la typtologie des phénomènes médianimiques, mais les résultats furent négatifs. Je priai les bons esprits mes protecteurs, de me dire comment il se faisait que je n'eusse obtenu aucune communication.

Réponse : " Mon bien-aimé frère, si tu éprouves des difficultés que tu ne peux surmonter, c'est

que ce mode de communication ne t'est pas réservé. Comment Dieu et les esprits supérieurs prendraient-ils cette forme de langage si indigne d'eux et de toi ? Langage que les hommes mêmes stigmatisent de leur dédain et qui fait l'objet de leur moquerie ou de leurs risées, soit un jeu qui les récrée sans les édifier le plus souvent, et les convaincre. A chacun son caractère et ses attributs. Laisse mon bien-aimé frère, ces tours de force qui n'entraînent pas les incrédules, laisse-les à ceux qui légèrement, cherchent à se distraire plutôt qu'à s'édifier sur l'intervention providentielle qui a pour but de les amener dans la voie du salut. Toi qui es grand auprès de ton Dieu et qui reçois de lui des communications directes, ce n'est que par la parole et les écrits que tu dois recevoir les instructions qui te viennent du ciel. C'est dans le langage le plus élevé et le plus en honneur auprès de tes frères, que doivent s'accomplir les révélations et les enseignements que tu es chargé de propager sur la terre. Laisse donc aux saltimbanques et aux bateleurs les instruments de leurs profession, laisse les morts, est-il dit dans l'Evangile, ensevelir les morts, laisse à ceux qui repoussent la parole de leur Dieu et ses inspirations, d'user pour leur satisfaction terrestre, de ces jeux terrestres de communication, qui ne laissent dans leur esprit aucune impression salutaire et qui prêtent dans leur bouche aux sarcasmes, aux quolibets dont ils abreuvent les vrais croyants. Ne crois donc pas que ces essais négatifs soient l'indice de l'éloignement de ton Dieu. Il est en toi, il vit en toi, son esprit t'inspire et tu es uni à lui pour l'éternité. Vis en paix, mon bien-aimé frère. Jésus. "

La typtologie, ainsi que cela a été dit au chapitre IV, constitue l'enfance de l'ère providentielle des manifestations spirites. C'est par ce mode de médiumnité que la Providence s'est plu à provoquer l'attention des hommes et à les initier par l'intervention des esprits, aux phases nouvelles de la révélation, grâce ineffable qu'en sa miséricorde divine elle daigne leur octroyer. Or, sous quelle forme plus saisissante aurait pu se révéler l'intervention du ciel sur la terre ? Par quelles manifestations plus ostensibles, par quels signes plus éclatants pouvait-elle frapper les yeux des hommes, exciter la curiosité de tous et parler à leurs sens, pour s'imposer à leur raison ? C'est en effet, en s'appuyant sur la brutalité du fait, sur la démonstration tangible, qu'elle envahissait invinciblement le domaine de la raison, et renversait pour les masses les barrières orgueilleuses de l'incrédulité, dressées par le scepticisme. C'est donc par le concours des sens qu'en sa sagesse, a dû procéder la Providence divine, pour initier l'homme aux secrets de ses resplendissantes destinées. Et au surplus, elle a fait ici la part de sa faiblesse, et elle a voulu captiver son attention par des jouets, en quelque sorte appropriés à la futilité de ses aspirations terrestres. Mais pour l'homme qui s'élève au-dessus des horizons terrestres, qui découvre, qui retrouve en son âme l'intuition divine, déchirant les voiles sous lesquels se cachaient ses immortelles destinées et développant en elle d'ardentes aspirations vers son Dieu, pour cet homme dis-je, frappé d'un rayon céleste, serait-ce bien le langage grossier des sens, que la voix du ciel s'évertuerait de faire retentir en lui ? Au surplus ce témoignage des sens serait-il bien le langage réservé à l'intervention divine, soit aux esprits supérieurs, messagers de sa volonté, pour éclairer celui qui, sentant vibrer en lui les fibres de son origine suprême, saisit en ses aspirations célestes, en sa foi transcendante, la bannière bénie du salut pour l'édification de tous ses frères ? Non certes, le langage du ciel doit revêtir les formes nettes et pures, les formes ennoblies sur la terre, celles de l'écriture et de la parole.

Je venais de passer une saison thermale à Vichy avec un ecclésiastique de Villeneuve, l'abbé Vidal. Pendant notre séjour en ce lieu de distraction, de repos et de réparation, je le voyais tous les jours. La doctrine spirite était assez souvent le sujet de notre conversation et le thème de nos discussions spiritualistes. Au mois d'octobre il succomba à la maladie qui l'avait amené aux eaux thermales. Le 5 novembre, je l'évoquai en ces termes.

" Eh bien mon cher abbé, que penses-tu aujourd'hui de nos discussions de Vichy et de mes fermes croyances ? "

Réponse : " C'est vrai, tu avais raison mon vénéré frère. Oh ! Que j'ai eu tort de ne pas me ranger à tes doctrines, car avant de quitter la terre je serais devenu meilleur ! Oh, combien on est heureux dans le monde invisible, d'avoir compris ce qui nous y est réservé. Oh oui ! Que tu es heureux, mon vénéré frère, d'avoir ainsi compris tes fins ! Et planant si haut sur tes frères terrestres, d'avoir d'un seul bond, traversé cette atmosphère immonde pour t'élancer ainsi jusqu'au sein de ton Dieu. Oh oui ! Tu es grand, et bien grand mon vénéré frère, puisque tu possèdes l'amour de ton Dieu, et qu'il t'a choisi pour son organe. Oh ! Que de grandes, que de sublimes choses tu es appelé à accomplir ! Ministre de Dieu sur la terre, ministre de Dieu dans le ciel, tout l'univers qui subira ta loi, reconnaîtra en toi l'envoyé suprême du Seigneur. Toutes les puissances terrestres s'humilieront à tes pieds, car de tes pieds tu soulèveras la poussière de toutes les puissances, et à ta voix toutes les grandeurs rentreront dans le néant. Que j'étais loin, mon vénéré frère, de reconnaître, lorsque tu discutais avec moi si librement à Vichy, tout ce qu'avaient de divin tes doctrines spirites, surtout la source suprême dont elles émanaient en toi, et le souffle divin dont elles étaient imprégnées. Aujourd'hui tu es mon guide. Oh oui ! Conformément à ton appel pieux, je viendrai m'humilier tous les jours aux pieds de notre divin Père et implorer sa miséricorde infinie. Oui, je viendrai tous les jours retremper mon âme dans ces grâces infinies que tu répands autour de toi par tes saintes prières, sur tous tes frères qui se groupent auprès de toi. Je viendrai puiser à cette source pure et bénie, les inspirations de bonheur que ton Dieu épanche autour de toi. J'y trouverai cette paix céleste réservée à ton cœur et cette espérance infinie qui plonge toujours en grandissant, jusque dans l'infini de notre Dieu. Oh, sois heureux, mon vénéré frère, car tu tiens dans tes mains la plus belle palme qui ait jamais été réservée aux enfants des hommes ! Adieu, mon cher et vénéré frère. L'Abbé Vidal. "

Oh ! Quel témoignage chaleureux ! Quels fermes accents se dégagent de cette voix autorisée ici, pour rendre hommage à la doctrine spirite ! Quelle acclamation de ses dogmes sacrés, émanant d'un ministre du culte catholique qui, hier encore les combattait sur la terre ! Oh ! Cet aveu solennel de ses erreurs, proclamé en la présence de son Dieu ne serait-il pas entendu de tous ? N'aurait-il pas cet aveu, l'autorité suprême qui, s'imposant au for intérieur de l'homme, a pour effet irrésistible d'ébranler toutes les consciences ? Oh ! Cet aveu solennel, parti des pieds du trône de Dieu, ne laisserait-il donc rien après lui ? Oh ! Plutôt n'imprimerait-il pas des traces brûlantes en l'âme des dépositaires autorisés de la parole divine, dans le cœur de ces hommes revêtus du ministère sacré de l'épancher, cette parole suprême au sein de tous leurs frères ? Oh ! Qu'ici se recueillent donc les ministres du ciel et abîment leur orgueil à la voix de Dieu qui se fait entendre et retentit de toutes parts ! Qu'ils se recueillent dis-je, car il tombe solennellement en ce jour, le voile épais des mystères qui jusqu'ici dérobait encore à leurs yeux l'imposante, l'ineffable figure du Tout-Puissant ! Voile sous les plis duquel s'abritait avec sécurité leur foi séculaire, laquelle devient réfractaire aujourd'hui, en l'ère nouvelle qui se prépare ; voile des mystères que leur signalait Jésus, leur divin maître, tout en leur donnant la mission de le déchirer un jour à la voix du consolateur, venant leur dire toutes choses vraies, sous l'inspiration solennelle de son Dieu, afin de faire pénétrer la lumière du salut dans tous les cœurs, dans toutes les consciences ! Eh quoi ! A l'éclat du rayon céleste qui scintille sur leur tête, les ministres du temple et tous ceux à qui incombe la tâche divine d'éclairer leurs frères, se montreraient-ils sourds à la voix distincte de leur Dieu ? Oh ! A ce retentissement suprême n'auraient-ils pas à se demander avec anxiété si dans le cours de leurs pérégrinations séculaires vers le point culminant de l'éternelle vérité, ils ne posent pas aujourd'hui dans les ténèbres leurs pas chancelants ? Oh ! Qu'ils le sachent bien, la foi ne saurait reposer sur le doute. Or, le critérium du culte de la parole de Dieu, c'est la foi ! Oui, leur divin Maître l'a dit, et l'apôtre Saint Paul l'a dit après lui. La foi transporte les montagnes et fait les élus. Oh ! Ici, pourraient-ils prétendre ces éclaireurs autorisés du règne

de Dieu, avoir découvert dans les mystères qu'ils enseignent, les vrais éléments, les éléments irrésistibles d'une foi imperturbable, de cette foi inébranlable qui fait les dignes enfants de Dieu ? Oh ! Qu'ils se rassurent néanmoins, si leur cœur est resté pur, ils n'ont point jusqu'à ce jour failli à leur tâche sacerdotale. Ils ont cheminé dans la voie ouverte du Seigneur. Dépositaires sacrés des maximes célestes que le Christ est venu apporter à la terre, ils ont accompli leur divin mandat, ils ont sauvegardé la tradition divine des enseignements de leur divin Maître, mais ce mandat accompli doit cesser leur ministère. L'heure sonne où la voix du consolateur annoncée par Jésus doit être entendue. Oui, l'heure sonne où le nouvel organe de la volonté divine arbore la bannière sous laquelle viendront se ranger tous les enfants de Dieu ! Oh ! Qu'ils écoutent encore une fois ces mémorables paroles prononcées par leur divin Maître et formulées en ses derniers adieux. J'aurais beaucoup de choses encore à vous dire, mais elles seraient au-dessus de votre portée. Qu'ils écoutent encore celles-ci. J'enverrai le consolateur qui vous conduira dans toute la vérité, car il ne parlera pas par soi-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu et vous annoncera les choses à venir. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il prendra ce qui est en moi et qu'il vous l'annoncera. Tout ce que mon Père a est à moi, c'est pourquoi je vous ai dit qu'il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera.

Le 6 novembre, quelques-uns de mes amis se réunirent dans mon cabinet. Il fut question de la communication de la veille, en laquelle l'abbé Vidal, rappelant ses discussions spirites à Vichy, reconnaissait son erreur et exprimait ses regrets de n'avoir pas partagé mes croyances. Ces messieurs me proposèrent de consulter les tables. Je me prêtai à leurs désirs. Ainsi que dans les précédentes séances de typtologie, nous prîmes une table de chêne très lourde reposant sur quatre pieds, et nous y apposâmes nos mains. Bientôt elle s'agita, un esprit annonça l'intention de se communiquer. Il nous dicta le quatrain suivant.

" Balourdise de ne pas croire.
Beaucoup en doutent un peu trop,
Ils mériteraient d'aller boire
Avec les ombres du Prado. L'Abbé Vidal. "

La table, en ses oscillations indicatives des lettres, se souleva toujours de mon côté, contrairement à la pression de mes mains, et par suite sans aucune impulsion possible de ma part. Deux de mes amis qui s'étaient succédés du côté opposé de la table, reconnaissaient n'avoir pu la soulever non plus, alors qu'ils n'y apposaient leurs mains que du bout des doigts. Aussi, malgré leur scepticisme ils avouèrent que le fait présentait les caractères d'un phénomène surnaturel. L'abbé Vidal qui certes, n'était pas poète sur la terre, qui ne parait pas l'être devenu dans le monde invisible, et qui au surplus en son existence terrestre, n'avait jamais fait de vers, paraissait éprouver quelque embarras à composer son quatrain, et sous sa laborieuse dictée, les mots se faisaient attendre. L'identité de son langage ne pouvait d'ailleurs être sérieusement contestée car c'était bien là son style connu de tous. Le sens du dernier vers nous ayant paru obscur, le lendemain j'évoquai l'esprit, pour le prier de vouloir bien expliquer sa pensée.

Réponse : " Les ombres du Prado sont prises ici, pour les esprits errant tristement dans les ténèbres de leurs aspirations terrestres, et qui ne savent éprouver d'autres plaisirs que ceux que se donnent leurs frères terrestres, dont les instincts bornés de bonheur ne vont pas au-delà du plaisir de parader sur une place publique, d'étaler le luxe de leurs aspirations grossières, matérialisées, et ne dépassant pas l'horizon terrestre. Adieu, mon bien-aimé frère. Vidal. "

Cette dernière communication se référant à l'état d'infériorité des esprits qui, dans le monde

invisible, n'ont pu rompre leurs attaches terrestres et qui, par suite sont animés encore des aspirations matérielles, futiles et corrompues de l'existence incarnée, justifie pleinement en son entente, l'un des points saisissants, lumineux de la doctrine spirite à savoir : que l'esprit en quittant la terre, passe dans le monde invisible avec le caractère qui lui est propre en cette vie, soit avec ses vices, ses aspirations, ses croyances et ses préjugés, état qui le plus souvent inhérent au milieu où il vivait sur la terre, peut toutefois se modifier maintenant en lui, par les reflets d'une existence antérieure qui le rappellent en l'état d'avancement qui lui était acquis, lorsqu'il a subi l'épreuve de la réincarnation, épreuve qui bien souvent est restée stérile.

Oh ! C'est surtout en son état d'infériorité reflétant ses attaches terrestres, que l'esprit a besoin de l'assistance de ses frères, soit du secours de leurs prières, afin d'obtenir de Dieu les grâces nécessaires pour se dégager de cette atmosphère impure dans laquelle il erre tristement dans le monde invisible, et s'élever au-dessus du niveau des horizons terrestres qui ne sont autres que les épreuves et les expiations qui lui sont réservées.

La sœur Moncelet, supérieure vénérée des sœurs de charité, en résidence à Agen, venait de décéder. Je l'évoquai en ces termes.

" Sainte femme, si dévouée pendant ton passage sur la terre aux souffrances humaines, peux-tu me dire, pour mon édification, comment s'est accomplie ta migration vers ton Dieu ? "

Réponse : " Mon bien vénéré frère, mon émigration de la terre a été pour moi l'heure de la récompense réservée à ceux qui aiment leurs frères, car tu le sais, Dieu comble de ses dons ceux qui aiment et protègent ses enfants. Non, mon passage de la terre au monde invisible ne m'a point fait éprouver ces douleurs qui se rattachent à cette solennelle transmigration, ni les angoisses si redoutées de la mort. Oh ! Quelle douceur au contraire de quitter la terre pour retourner à Dieu ! Alors surtout que d'un cœur pur, que d'une conscience tranquille, on peut élever sans crainte ses regards vers son divin Père, qui vous attend pour vous entourer de son amour et vous combler de ses bienfaits ! Il t'est réservé mon bien-aimé frère, ce bonheur céleste ! Toi qui te détachant tous les jours des étreintes terrestres, tournes toutes tes aspirations vers ton Dieu, toi enfin qui, fils bien-aimé de ton Dieu, es le ministre de sa miséricorde sur la terre et dans le ciel. Oh non ! Ne redoute pas ce passage solennel, mon frère vénéré, toi qui, inspiré et protégé par ton divin Père, es l'organe chéri de sa volonté. Ta doctrine est bien belle, elle est divine puisqu'elle est agréée de ton Dieu et qu'il t'inspire ! Mais ne crains-tu pas, mon bien-aimé frère, de jeter le trouble dans des consciences timorées, fidèles aux enseignements de dix-huit siècles et confiées au ministère de pieux ecclésiastiques qui consolent tant d'âmes et les dirigent dans la voie du bien ? As-tu réfléchi à la révolution épouvantable que préparent tes enseignements, et aux maux qui doivent s'en suivre ? Je ne puis te louer dans ton entreprise hardie et téméraire, car je vois tous les maux qui vont survenir et n'entrevois pas encore le bien qui doit en résulter, soit la régénération de l'humanité que tu te proposes. Que la volonté de Dieu s'accomplisse, il ne me reste qu'à prier pour toi et tous nos frères. Sœur Moncelet. "

On retrouve dans la pieuse anxiété de cette sainte femme l'influence du milieu où elle vivait sur la terre, et à part l'illumination soudaine que l'esprit a reçue dans les régions célestes, il se trouve enserré en l'étreinte des mêmes idées mystiques qui l'animaient en sa vie terrestre ; idées qui, en leurs aspirations, se rattachaient par les liens d'une inaltérable déférence, au corps respectable du clergé qu'il vénérât comme le phare, la boussole du salut des fidèles. Idées mystiques qui réveillent aussi en lui, la vive sympathie dont il entourait le cher troupeau des âmes pieuses qui vivaient avec lui sur la terre, dans le même giron. On voit déborder en cet esprit supérieur le courant chaleureux de sa charité divine. Il s'apitoie avec effusion sur les maux qu'il pressent, dont il ressent les angoisses, et qui vont s'épandre sur ce cher troupeau de fidèles qui se groupait autour de lui. Et cédant à l'amertume de ces mêmes angoisses, il se

refuse de remonter ici, à la cause, à l'impulsion divine et surtout de s'arrêter à ses effets féconds et providentiels. Oh non ! Il ne s'inquiète pas en ses vives alarmes de tous les malheureux séparés de ce même giron sacré, lequel fixe exclusivement ses regards, malheureux attardés et qui, vivant hors de ce même giron, se trouveraient privés pendant de longues années encore, du pain béni du salut, s'ils n'étaient appelés dans les voies nouvelles que la Providence divine ouvre devant eux ! L'esprit, sous une telle impression a néanmoins (inspiré qu'il est de son Dieu) assez de lucidité pour comprendre combien la nouvelle doctrine dont il redoute l'apparition ou plutôt les effets, est belle et sainte ! Et il reconnaît avec chaleur, qu'elle émane de Dieu. C'est donc sous l'impression profonde des ruines qu'elle va semer sur son passage, qu'il s'en préoccupe si vivement et qu'il a de la peine à se rendre compte du bien qu'elle est appelée à accomplir pour l'immensité de ses frères, tant il est profondément affligé des douleurs réservées aux âmes timorées qui lui sont sympathiques ! Aussi, en ses vives et inconsidérées préoccupations, il ne craint même pas de traiter de téméraire le messie de son Dieu ; messie cependant qu'il félicite si chaleureusement de sa divine mission ! Aussi dirons-nous, bienheureux celui qui apporte à son Dieu un cœur pur et céleste, mais plus heureux encore celui qui, à la pureté du cœur, unit en quittant la terre, la science divine et qui se trouve initié aux secrets de sa sagesse éternelle ! Oh ! Bienheureux dirai je, tout esprit qui, avant sa migration dans le monde invisible, a puisé à la source de vie et a recueilli les rayons de ce foyer providentiel ! Oh ! Bienheureux enfin celui qui a entendu la parole suprême de son Dieu avant de se présenter devant lui !

Le 8 novembre 1868, la femme de l'un de mes amis venait de décéder. Ses pratiques pieuses et respectables me promettaient un sujet édifiant d'évocation. Je lui demandai si elle était heureuse.

Réponse : " Je ne suis pas malheureuse, mais je ne suis pas heureuse autant que je le désirerais. Je ne me doutais guère de ce qui se passe ici, et j'étais loin de croire à la doctrine spirite et à tout ce que vous avez écrit dans votre livre. Je vois bien maintenant que c'est la vérité. Aussi, je viendrai prier tous les jours avec vous, ainsi que vous m'y invitez. J'ai déjà accompli cette prière aux pieds de notre Dieu, et je me suis sentie soulagée d'un certain poids, d'un certain ennui que j'éprouvais depuis que je suis complètement dégagée de mon corps. Pendant que j'étais sur la terre, mes prières n'étaient point assez ferventes, je ne songeais pas assez à Dieu et je comprends maintenant que c'est une faute que j'ai à réparer. Que vous êtes bon, mon cher frère de vous occuper ainsi des esprits souffrants et malheureux ! Je suis heureuse pour ma part, de vous en témoigner toute ma reconnaissance. Il me semble que je souffre moins et que je suis dégagée d'un grand poids. Les esprits qui m'entourent et qui viennent tous les jours prier avec vous m'encouragent beaucoup. Ils répètent avec effusion vos louanges, ils me disent combien vos prières sont efficaces et combien vous êtes aimé de Dieu ! Oh ! Dites à mon mari qu'il ne soit pas indifférent envers Dieu, ainsi que je l'ai été. Oh ! Dites-le bien aussi à mes enfants, vous ferez un acte de charité dont je vous serai très reconnaissante, et qui sera vous le savez très agréable à Dieu. Oh ! S'ils pouvaient devenir spirites comme vous, ils seraient bien heureux lorsqu'ils quitteront la terre ! Car vous le serez beaucoup, d'après tout ce que disent les esprits autour de moi. N'oubliez pas ma recommandation, je vous en supplie ; dites-leur aussi de prier pour moi. Leurs prières seront agréables à Dieu, et il me semble que par leur efficacité je serai soulagée. Adieu, mon bon frère. D.G. "

La prière est la voie la plus sûre pour arriver à Dieu et au bonheur céleste. Mais gardez-vous de prier du bout des lèvres et d'oublier en priant, que vous êtes devant votre Dieu, qu'il vous entend et qu'il pondère les sentiments qui vous animent ! Car prier Dieu sans penser à lui, c'est

l'offenser, et l'expiation d'une prière inconsciente est toujours réservée dans le monde invisible.

Le 9 novembre, dans une réunion assez nombreuse, il fut question des tables tournantes, et les phénomènes médianimiques qui s'y rattachent furent vivement contestés, ridiculisés. Des défis même me furent portés, défis que je n'acceptai pas, d'abord par le motif que les esprits comme l'homme sur la terre, agissant en la plénitude de leur libre arbitre, peuvent refuser de se communiquer, et en second lieu parce que ceux-ci se prêtent peu aux désirs irrévérencieux des incroyants. En somme, de tels défis remontent jusqu'à la Providence, qui préside à ces manifestations ; les accepter serait tenter Dieu. Je voulus bien cependant, par manière d'acquit, apposer mes mains sur la table avec M. X., l'un des assistants, et nous reçûmes la communication suivante : " Allez, vous avez tort de ne pas voir toute preuve qui vous est donnée si complaisamment pour vous convaincre. Périer Cléophas. "

M. X. et moi nous évertuâmes de démontrer aux sceptiques présents que notre concours en la manifestation qui venait de s'accomplir, avait été purement passif, ce qui résultait de la pose de nos mains ne portant sur la table que de l'extrémité des doigts. Nous ajoutions que l'on ne saurait donc nous attribuer l'impulsion qu'elle avait subie, impulsion qui, au surplus lui imprimait un mouvement oblique de gauche à droite et entièrement contraire à la pression ostensiblement exercée par nos mains. Cette constatation exacte et sincère n'apporta pas la conviction chez nos incroyants, qui se plurent à contester l'existence, soit l'authenticité du phénomène, sur le ton de la raillerie la plus incisive et dans les termes les plus irrévérencieux envers l'intervention céleste dont il émanait, et à l'adresse des sentiments religieux se rattachant à de telles manifestations.

Or, les esprits ayant été évoqués de nouveau, répondirent par ces mots : " Ne me consultez pas. Vous aurez l'explication dans une révélation spontanée qui vous sera faite demain. "

D. " A quelle heure, repris-je ? "

R. " A huit heures du matin. "

D. " A qui s'adresse l'esprit ? "

R. " A toi. "

Une dame s'étant mise à la table avec moi, nous reçûmes la communication de deux vers suivants.

" Faut-il qu'une faible femme

Vienne vous dire votre fait. "

Les plaisanteries ayant recommencé, la table dicta ces mots. " A demain. "

Le lendemain, vers huit heures quarante-cinq du matin, je pris mon crayon et j'adressai avec ferveur cette courte prière à Dieu : " Mon Dieu, que votre volonté s'accomplisse. "

Au même instant, mon crayon inspiré reçut une impulsion marquée et traça la communication suivante : " Ecris, écris, mon bien-aimé fils. L'obstination de tes frères à ne pas croire est un effet de leurs calculs intéressés plutôt que de leur incrédulité. Ils en seront cruellement punis. Le jour de la justice de Dieu approche, et à sa miséricorde infinie doit succéder la répression d'offenses qui remontent jusqu'à lui. Qu'ils sachent ces téméraires frondeurs, des voies que leur Dieu ouvre à leur résipiscence, que le Seigneur pardonne, qu'il appelle à lui ses enfants égarés, mais qu'il punit ceux qui bravent son bras, dédaignent son amour, défient sa sagesse et osent résister à ses décrets éternels. Un avertissement solennel viendra les sortir de leur funeste sécurité, et la lumière leur arrivera par l'éclat du tonnerre. Les moments sont comptés et le jour de la justice de Dieu ne se fera pas attendre. Qu'ils écoutent donc, les insensés, la voix qui vient d'en-haut ! Malheur à celui qui refusera de l'entendre et qui l'étouffera dans son

cœur, soit par orgueil, soit par d'ignobles calculs. Vis en paix, mon fils bien-aimé. Ton Dieu. "

C'est donc le Tout-Puissant lui-même qui flétrissait les sarcasmes, les rires outrageants de la veille, c'est lui-même qui répondait aux défis insensés des insulteurs. C'était donc sa parole suprême qui avait été annoncée par les oscillations solennelles de la table, objet d'ironiques, de sceptiques dédains. Or, cette communication fut lue en présence de tous les assistants de la veille. Oh ! Cette parole accentuée, si solennelle, fit retentir dans leur cœur le glas menaçant de cette sentence divine, vengeresse ici, du mépris de ses bienfaits et des insultes infirmant sa sagesse. Tous entendirent avec stupeur cet avertissement solennel, ce dernier trait de sa miséricorde divine ! Tous, muets, subirent l'impression de cette voix solennelle et pénétrante ! Tous se recueillirent en silence sous l'émotion profonde qui envahissait le sanctuaire de leur conscience ! La justice de Dieu ne s'est pas fait attendre.

Une jeune femme venait de périr par un terrible accident. Je l'évoquai le 13 novembre dans les termes suivants.

" Vous, ma chère sœur, lui dis-je, qui encore si jeune avez vu trancher cruellement votre existence terrestre, n'avez-vous rien à me dire ? "

Réponse : " Si, mon cher frère. J'ai été victime de la cruauté d'un esprit malveillant, haineux, et qui s'est vengé. Oui, j'ai succombé à ses embûches, et je n'ai pu terminer mes épreuves terrestres. Cette mort violente a été pour moi la loi du talion ou si tu aimes mieux, l'expiation de fautes commises dans une existence antérieure, de torts envers l'un de mes frères, qui s'est vengé. Prie pour moi, mon vénéré frère. Tes prières sont si efficaces et ta sœur si malheureuse, en a un urgent besoin ! Oh ! Je viendrai tous les jours prier avec toi et j'obtiendrai j'espère, de la miséricorde de mon Dieu la remise de mes péchés. "

D. " As-tu souffert beaucoup au moment de ta mort ? "

R. " Non, mais j'ai subi des angoisses bien pénibles au moment de la séparation de mon esprit d'avec le corps. Quel cauchemar affreux ! Quelles ténèbres m'entouraient à mon entrée dans le monde des esprits ! Quelle terreur s'est emparée de moi ! Je ne savais où j'étais, ce qui devait advenir de moi C'est ta voix, mon bien vénéré frère, qui m'a arrachée à cet état d'anxiété et qui, me parlant de mon Dieu, m'a rappelée à la réalité et a fait naître dans mon cœur le désir de revenir à lui, de calmer sa justice justement irritée, et d'obtenir le pardon de mes fautes, peut-être de mes crimes. Oh ! Viens à mon aide, mon vénéré frère, et sollicite pour moi la miséricorde de mon Dieu. Combien je te bénirai ! Adieu, mon bien-aimé frère. Ta sœur affectionnée, Hyrma M. C'est le nom que je portais dans ma précédente incarnation. "

La vengeance trouve donc aussi dans le monde invisible, ses implacables aspirations et, comme dans le monde incarné, elle arme le bras homicide. Oh ! Ici, qu'on le sache bien, tout coupable est justiciable du souverain juge qui permet quelquefois la loi du talion, pour l'accomplissement de sa justice divine ! Non, nul ne peut s'affranchir devant son Dieu, du poids de ses méfaits, et chacun vient apporter à ses pieds la responsabilité de ses mauvaises actions ! Chacun en doit compte devant ce Juge suprême qui souvent, livrant le coupable à des mains vengeresses, frappe aussi à son tour, celui dont les actes pervers ont concouru à assurer son éternelle justice ! Mais à côté du juge surgit la miséricorde du Père divin et le coupable, en proie aux souffrances du châtement voit poindre le phare sacré de la prière et c'est aux pieds de ce môle de la miséricorde divine, que viennent s'évanouir les angoisses du pécheur et que naît l'espérance, cette céleste consolatrice des malheureux !

Le 25 novembre, je me trouvais dans une réunion de personnes que je voyais familièrement

et qui pour la plupart, avaient assisté à la précédente séance de typtologie. Or, l'une d'elles, trop oublieuse, hélas de l'avertissement sévère qui avait retenti de si haut, me proposa d'un ton assez dégagé, de faire tourner les tables, proposition que je n'acceptai pas, alors qu'elle prenait ici le caractère d'un jeu de société, jeu auquel je ne voulais pas me prêter. Or, cette proposition fut de la part de M. X., le thème inépuisable de plaisanteries sarcastiques et de railleries les moins mesurées à l'adresse du spiritisme, et reprenant la proposition qui avait été faite, il se mit seul à la table. Je lui annonçai que comme conséquence, ou plutôt comme signe d'improbation des mauvaises plaisanteries auxquelles il venait de donner un si large cours, les communications qui lui seraient faites prendraient le caractère des railleries auxquelles il s'était livré. Il reçut le quatrain suivant.

" Quoi qu'esprit je suis en ribote,
Vous me consulterez demain ;
Car la plus charmante cocote
Ce soir me chante un gai refrain. "

Le nom de l'esprit ayant été demandé, la table indiqua les trois lettres V.I.D.

" Serait-ce Vidocq, s'écria l'évocateur ? Je m'arrête, je ne veux pas le savoir. J'ai peur de croire. "

Un instant après, quelqu'un m'invita à me mettre à la table avec lui. Un pétard venait d'éclater dans la rue. La table oscilla nous annonçant la présence d'un esprit qui voulait se communiquer, et nous reçûmes immédiatement la communication suivante.

" Pétards, vos explosions frappent les oreilles de ces incroyables, moi qui frappe si fort, je ne puis les convaincre. Méditez mes paroles dès ce soir, demain révélations importantes. "

D. " A qui seront-elles faites ? " fut-il demandé.

R. " A celui qui croit. "

A la fin de la communication, la table s'agitait si fort que la personne qui concourait avec moi aux phénomènes typtologiques, en était tout étonnée et retirait parfois ses mains. La table, en ses mouvements désordonnés, se dérobaît quelquefois à nous, et ce n'était que par une forte pression que nous parvenions à régulariser ses oscillations.

Le lendemain, jour indiqué par l'esprit, se joignirent quelques personnes à celles de la veille. M. X., le railleur de la veille se mit à la table avec M. Q., sceptique aussi, et je leur annonçai des communications d'un caractère léger et railleur. En effet, il leur fut dicté un quatrain échevelé que je ne rapporterai pas, signé Musart. M. Z. ayant remplacé à la table M. X., elle dicta ces mots.

" Pourquoi toi qui crois, as-tu refusé ces révélations ? "

Ces paroles étaient à mon adresse, alors que j'avais refusé de me mettre à la table. La révélation qui va suivre ne devait donc pas tomber en des mains incroyables. C'est ce qui m'a été révélé, par une communication divine, en date du 22 février 1870, reçue au moment où je revoyais ce chapitre.

Elle était conçue dans les termes suivants. " C'est à toi, mon enfant chéri, que ces paroles s'adressaient. Elles consacraient l'avènement de ta mission, et c'est à toi seul qu'elles revenaient, parce que tu étais le seul qui devais les comprendre et que tu étais appelé à les enregistrer dans tes annales. Vis en paix. Ton Dieu. "

Après ces premiers mots, l'esprit ajouta : " Le Pape est dans son cabinet, il est plongé dans la rédaction d'une lettre qui produira une grande émotion. "

Pas plus que la veille l'esprit ne donna son nom. Telle était donc la révélation importante

annoncée et réservée à celui qui croit. M. X., notre réfractaire sceptique, ayant repris sa place à la table, celle-ci communiqua le quatrain suivant.

" De ton Musard moi je me raille ;
C'était une huître au parc Monceau.
Mimi Pinson, quoique canaille,
Était un plus friand morceau. Rossini. "

A mon tour et par manière d'acquit, je pris place à la table avec M. de Q., qui concourut à toutes les communications de la séance.

Nous reçûmes de l'esprit Lamoricière la révélation grave qui suit : " Nous étions tout à l'heure à Rome, revenons-y. Il y a une révolte de zouaves pontificaux. Le Saint-Père arrive. Il parle d'une voix émue. Les zouaves pontificaux se calment et reconduisent en triomphe celui qui est destiné à devenir le chef de la nouvelle doctrine. Lamoricière. "

M. de Q. se trouvait aux prises ici, avec son incrédulité, alors que pour la première fois il assistait, ou plutôt il concourait à la manifestation de tels phénomènes ! Sous l'empire de son étonnement toujours croissant, il interrogeait des yeux les pieds de la table mystérieuse, rendant pour ses sens ébahis d'inexplicables oracles. Il scrutait attentivement tous les mouvements très inconscients de son impassible, de son sincère partenaire ; en effet, il ne pouvait se rendre compte des faits émouvants qui s'accomplissaient sous sa main à son insu, et cependant avec sa participation. En un mot, ces phénomènes se présentaient à son entendement sous le prisme imposant de faits surnaturels. Il en était ahuri. Oh ! C'est que le scepticisme, l'incrédulité trouvent toujours leur point d'arrêt en des démonstrations reposant sur des bases tangibles, limites que le scepticisme ne saurait franchir sans venir se heurter au sens intime de l'homme, au sens commun, sanctuaire de la vérité.

Or, si ces manifestations surnaturelles, géminées, si concluantes qui avaient rempli ces diverses séances de typtologie, sont ici exactement, fidèlement, sincèrement rapportées, ainsi que je l'affirme, si toutes les circonstances si caractéristiques qui s'y rattachent, se présentent aux yeux de la froide raison avec toute la force de prémisses tangibles, servant de base à un irrésistible syllogisme, qui pourrait donc méconnaître en ces manifestations ainsi accentuées, le sceau de l'imposante vérité, au reflet éclatant du surnaturel ; vérité dont les premiers traits sans doute, peuvent froisser les données acquises et surprendre la raison du sceptique, mais qui toutefois, s'impose à son examen. Oh ! Pour la raison ombrageuse, si un premier instant d'étonnement et d'arrêt, si le sérieux recueillement qu'il provoque ne donnent pas accès, en elle, à une conviction entière, ils doivent y faire naître tout au moins le doute respectueux et suspendre son premier mouvement de répulsion, en présence de l'économie qui préside à la nature de l'homme, économie mystérieuse qui impose à tout scrutateur de s'incliner humblement devant l'autorité, la sagesse et les profondeurs des lois du Créateur. Mais quel est donc le sens de ces paroles mystérieuses qui se réfèrent à Rome, le siège de la pensée divine ? La révélation vient du ciel, c'est au ciel à en faire connaître l'entente profonde, quand l'heure de sa volonté suprême sonnera !

Le 27 novembre 1868, un homme de bien s'était éteint à Paris. M. Rothschild, ce roi de la finance, et dont le cœur s'ouvrait si largement à la bienfaisance, cet homme éminent qui, d'une main puissante, venait en aide à tous les budgets de l'Europe et qui de l'autre, répandait les bienfaits de son opulence sur les malheureux, cet homme dis-je, venait de descendre dans la tombe entouré de l'estime générale, il avait quitté la terre accompagné des regrets de tous. Je l'évoquai par ces mots. " Mon cher esprit, que penses-tu de ma doctrine ? "

Réponse : " Mon bon ami et vénéré frère, ce que je pense de ta doctrine, c'est l'admiration qu'elle m'inspire. O bien-aimé de ton Père divin, quelle tâche grandiose t'a été confiée ! Tu rallieras à ton drapeau tous les hommes de cœur. Ta religion sera la religion universelle car son point de départ est Dieu ! Que ta voix puissante retentisse donc, car tous sont appelés à t'entendre, tous retrouveront en toi leur pilote dans cette mer orageuse du monde terrestre, celle des passions. Oh ! Ne crains rien dans ta course hardie que je n'aurais pas approuvée lorsque j'étais avec toi sur la terre, et qu'aujourd'hui je glorifie, car elle a pour mobile le salut de tes frères, pour inspiration et appui ton Dieu ! Tu traces, mon vénéré frère, à l'humanité entière, son sillon au milieu des immenses déserts de la transformation, tu ramènes tous les cultes à un symbole unique : Dieu ! Et tu leur montres à tous pour unique sentier, la charité. Oh ! Que mes frères en religion t'écoutent, que ta voix porte en leur cœur la persuasion qui arriverait plus difficilement à leur esprit. Oui, ton cœur est le foyer du phare lumineux que tu leur apportes, qu'ils comprennent qu'ils ne peuvent s'égarer sur tes pas. Oh ! De mon côté, je te seconderai dans ta laborieuse entreprise, et je serai à côté de toi, mon vénéré frère, quand tu diras à mes coreligionnaires de te suivre, quand tu les appelleras au salut en leur disant que ton Dieu t'inspire, et que ton Dieu est aussi leur Dieu, celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Oh ! Persévère mon vénérable frère, ton courage est déjà éprouvé. Fort de l'appui de ton Dieu, tu as marché imperturbablement dans la voie inspirée qui s'ouvre devant toi. Oh ! Quelle récompense t'attend ! Elle sera le couronnement de tout le bien que tu fais, que ta sainte doctrine est appelée à faire. Les hommes sont passionnés et aveugles, mais la lumière éclatant sur leur tête en rayons resplendissants, ils humilieront leur orgueil devant toi, à tes pieds ils confesseront leurs turpitudes, enfin se relevant et sortant de leur torpeur, ils te suivront vers ton Dieu qui te bénit. Oh ! Tu seras aussi béni des hommes qui reconnaîtront les bienfaits de ton dévouement pour eux, et qui mêleront leurs louanges à celles de leurs frères dont tu as déjà soulagé les souffrances dans le monde invisible, et qui t'attendent pour te conduire en triomphe aux pieds du trône de ton Dieu ! Adieu, mon vénéré frère. Rothschild. "

Au moment où la doctrine spirite fait son apparition sur la terre, elle s'est donc vulgarisée déjà dans le monde invisible. Ses maximes statutaires ont été comprises des esprits, alors qu'ils en ont recueilli les premiers bienfaits en se rapprochant de leur Dieu, et qu'ils entrevoient la lumière vivifiante qu'elle est appelée à répandre sur les hommes. Vous l'entendez, cet enfant d'une secte dissidente, profondément séparée de l'église du Christ, par ses traditions, ses enseignements et cette traînée de haine contre le Réformateur divin de la loi instituée par leur grand législateur Moïse. Oh ! Vous l'entendez cette voix s'élevant du sanctuaire de l'ancien temple et glorifiant l'ère lumineuse qui apparaît sur la terre et dont le premier rayon est émané du divin Messie. Vous l'entendez, cet adepte endurci de la religion séculaire de ses pères, appeler ses coreligionnaires au giron de la nouvelle église ; église qui n'est autre que celle du Christ. Il reconnaît donc aujourd'hui la divine origine de cette église, qu'il glorifie avec effusion au nom du Dieu, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob ; église qu'il acclame comme celle qui doit relier l'humanité entière en une seule croyance, et inaugurer le règne de Dieu sur la terre, conformément à la parole de l'Evangile et à la voix du Prophète !

A cette même séance, j'évoquai dans les termes suivants, l'illustre maestro Rossini.

" Mon cher esprit Rossini, toi, inspiré de Dieu et gratifié de ses dons, fais-moi connaître ton passage (heureux, je l'espère), de la terre dans le monde invisible. "

Réponse : " Mon bien-aimé frère, mon passage de la terre au ciel est celui qui t'attend, oui il a été doux pour moi. Oh ! Combien j'ai été ému aux célestes harmonies qui ont accueilli mon âme dans ce fortuné séjour ! Combien j'ai peu regretté cette terre ingrate où tout comprime l'essor de votre âme divine sous un joug de plomb ! Oh ! Avec quelle ardeur je me suis

précipité dans cette atmosphère tiède, enchantée, où chaque pas retentissait en moi comme un son mélodieux ou une suave harmonie ! Oh ! Mon bien-aimé et vénéré frère, quel immense bonheur d'appartenir à son Dieu, et de retrouver dans ce délicieux séjour, les traces de son amour et cette traînée de grâces infinies qui conduisent jusqu'à lui. Oui, tu l'as dit, mon frère, cette fibre divine qui animait ma vie venait de Dieu même. Oui, ce sont les messagers de sa miséricorde et de son amour qui venaient animer ma note et me souffler le feu du génie ! C'est qu'il y avait entre nous les rapports de cette note sympathique qui a charmé ma vie sur la terre, et que les esprits bienfaisants se plaisaient à faire vibrer, pour adoucir mon passage sur cette terre d'exil qui m'éloignait et me séparait de Dieu. Oh ! Ils sont tous venus à moi célébrer ma bienvenue, et leurs immortels accords m'ont fait oublier mes terrestres triomphes et les sons obscurs qui avaient sollicité mon ovation. Mon bonheur désormais, en cette céleste patrie où nous devons tous nous réunir un jour, sera pendant un temps plus ou moins long qui s'écoule sans mesure dans le cours incommensurable de l'éternité, mon bonheur sera d'immerger mon âme dans les harmonies divines qui émanent du trône de Dieu et qui saturent de délices les élus ! Puis reprenant ma course laborieuse pour accomplir la fin qui m'est réservée, je graviterai vers un monde meilleur que celui que je quitte, pour converger toujours vers le point lumineux où mon âme se confondra dans le sein de mon Dieu. Oh ! Fils bien-aimé de ton divin Père, tu me précèderas dans cet immortel séjour, mais je compte sur ton amour, ou plutôt sur l'amour de ton Dieu qui t'anime, et j'espère que tu tourneras vers moi tes regards fraternels, qui seront sur la terre et dans le ciel une bénédiction de ton Dieu. Adieu, mon bien-aimé et vénéré frère. Rossini. "

C'est avec l'enthousiasme du génie que Rossini réintègre le séjour de la divine harmonie, chaque pas en cette atmosphère suprême fait vibrer, me dit-il, une note suave et sympathique ! Les esprits qui l'inspiraient sur la terre, viennent lui prodiguer leurs caresses et lui donner l'accolade de l'amour. Oh ! Il aspire à savourer, en leur foyer divin, ces notes célestes qui émanent de son Dieu, mais les épreuves qui lui sont réservées ne sont pas encore accomplies et il se livre à l'espérance de les continuer dans un monde meilleur que celui qu'il vient de quitter. Toujours en la même séance du 27 novembre, j'évoquai dans les termes suivants, le rédacteur du Siècle, Havin, récemment décédé.

" Mon cher esprit Havin, toi qui as occupé dans la presse un point culminant, tu dois être aujourd'hui édifié, quant au mérite de la polémique à laquelle tu t'es si longtemps livré sur le terrain des institutions divines ? "

Réponse : « Mon cher ami, le voile est tombé pour moi et je comprends aujourd'hui combien nous étions loin du but que nous nous proposons. Oh ! Je me hâte de le dire, je faisais fausse route. Attaquer Rome était ma constante visée, parce que je connaissais ses abus et ses tendances, mais je ne voyais pas comme je le vois aujourd'hui, que c'est le sanctuaire dans lequel repose le salut de la société terrestre et le bonheur de l'humanité. Mais cette Rome, point culminant qui doit dominer un jour toutes les combinaisons humaines ; Rome que je nommerai l'institution du Christ, cette Rome n'est pas cependant celle que je combattais. Oh ! Cette Rome que je glorifie aujourd'hui c'est le dépôt sacré de la science divine, c'est la régénération du monde, tel qu'il est et au point où je l'ai quitté. Oh ! Courage, intrépide pionnier qui, frayant à tes frères un sentier salutaire sur un sol inconnu, renverses devant toi Rome dégénérée, étouffes le flot des passions de ton époque qui menace à la fois et la terre et le ciel. Oh ! Courage, le souffle de Dieu t'anime dans ta tâche laborieuse, et son bras tout-puissant te vient en aide et sera ton appui. Tu réaliseras ce rêve des âmes généreuses, tu démasqueras le méchant, tu étoufferas les voix impies et malsaines qui, dans leur rage et leur délire, encouragent, soutiennent et soufflent tous les mauvais instincts de ces consciences éteintes qui n'aspirent qu'au mal et abhorrent le bien. Oh ! Je ne regrette pas le sol ingrat de la terre. Je respire ici dans une atmosphère qui n'est pas encore pour moi le souverain bonheur,

mais qui me permet de l'entrevoir, qui me donne le courage de le poursuivre, qui fait naître en moi l'espérance de l'atteindre un jour et la joie de compter pour cette fin fortunée sur la miséricorde de mon Dieu. Adieu, mon cher ami et vénéré frère. Havin. "

Le prisme philosophique saisit les travers des institutions sociales, mais ce dissolvant si actif, si puissant pour renverser et détruire, participant de la débilité humaine, est inhabile à réédifier sans le concours des lumières qui lui viennent du ciel. Les hommes, en l'édification de l'ordre social, mus trop souvent par les passions, égarés toujours par l'insuffisance de leur conception, altèrent plus ou moins les principes éternels sur lesquels il repose, et ils leur font produire des fruits amers. Mais si ces principes périssent en leurs mains délétères, celles-ci ne pourraient néanmoins les anéantir. Oh ! Ils survivent toujours ces principes aux mutilations que leur ont fait subir les courants divers qui agitent l'humanité, et au jour marqué du doigt de Dieu, ils surgissent avec éclat, en toute leur force, et s'élevant du milieu des ruines qui les entourent, ils reparaissent en toute leur puissance féconde sous le souffle réparateur du Tout-Puissant.

Le 9 décembre, j'évoquai l'esprit Berrier dans les termes suivants.

" Mon cher esprit Berrier, ce n'est pas croyez-le bien pour satisfaire à un sentiment de curiosité que j'ai eu la pensée de vous évoquer. Oh ! Je suis mû uniquement par le désir de m'édifier et d'édifier mes frères au foyer des nobles et éloquents paroles, que vous voudrez bien me faire entendre avec la permission de Dieu. "

Réponse : " Mon cher ami et bien-aimé frère, c'est avec un sentiment profond de reconnaissance que je réponds à votre appel si pieux. Le désir qui vous anime vous est inspiré par Dieu et il est sanctifié par lui. Oh ! Je vous dirai ce que vous savez déjà, mon bien-aimé frère, les secrets du Très-Haut ne sont plus un mystère pour vous. Vous planez au haut des cieux, comme vous planerez bientôt au-dessus des hommes qui viendront s'humilier devant vous et s'attacheront à votre plume inspirée, pour recueillir les traits sublimes qui doivent édifier et éclairer le monde. O généreux soldat de la milice céleste ! Vous combattez sans crainte les passions qui cherchent à vous barrer passage. Courage, vous triompherez. Votre Dieu vous le dit, et toutes les voix impies qui s'élèvent contre vous, s'éteindront dans la honte de leur tentative téméraire et leur orgueil sera profondément humilié. Qu'il est grand, ce Dieu dont vous acceptez la glorieuse bannière, et dont vous défendez avec tant de dévouement les éternels décrets ! O pieux enfants de ce divin Père ! Vous enseignez vos frères à prier avec vous au pied de son trône, vous y apportez les suppliques du monde invisible et appelez sur vos frères incarnés les bénédictions de votre Dieu. O sublime trait d'union de la miséricorde divine ! Vous unissez ainsi, dans votre cœur, tous vos frères pour les amener jusqu'à Dieu ! Aussi un jour, tous vos frères élevant leur voix pour célébrer votre gloire, répéteront en concert vos louanges et vous donneront l'accolade de reconnaissance et d'amour. Telle est, mon bien-aimé frère, la première impression que j'ai recueillie à mon entrée dans le monde invisible, où tout converge vers Dieu et où se prépare la transformation heureuse de la régénération de l'humanité. Tous les esprits dans leur ardeur divine, veulent concourir à vos sublimes travaux, et moi aussi je retrouverai ma voix, écoutée naguère sur la terre, pour affermir votre courage et vous inspirer dans vos sublimes méditations. Oh ! Attendez avec calme votre heure, car la tourbe s'émeut et se soulève contre vous. Votre Dieu debout à vos côtés, fera rentrer dans son lit le flot de leur fureur, de leur rage, et son doigt sur votre front en fera jaillir la gloire et le bonheur. Adieu, mon bien-aimé frère. Berrier. "

" La tourbe s'émeut, dit l'esprit, elle se soulève contre toi, mais Dieu debout à tes côtés, fera rentrer dans son lit le flot de sa fureur et de sa rage. " Oh ! Ne l'entendez-vous point encore

une fois cette voix puissante, si écoutée naguère sur la terre, et qui retentit aujourd'hui dans le monde invisible ? N'entendez-vous pas ici l'éminent orateur, prince du barreau et de ta tribune et qui, de sa parole autorisée et inspirée de son Dieu, entonne la glorification de l'ère nouvelle ? Parole qui, fidèle aux traditions de sa conscience honnête, vient flétrir à la barre du Très-Haut, le flot des passions malsaines qui monte sous les pas de son humble messie ? J'avais écrit à M. Allan Kardec que je retiendrais le dernier acompte dû à l'imprimeur, pour l'impression de mon livre " la Raison du Spiritisme ", désirant compenser le montant de ce qui restait dû pour ce travail, avec les sommes que j'avais à toucher en règlement avec mon libraire : maison Lacroix à Paris, et je le priais de me dire si mon imprimeur y consentirait.

Mais une telle proposition, d'un intérêt exclusivement personnel et privant celui-ci des fonds dont sans doute, il avait besoin, fit naître des scrupules en ma conscience et le 16 décembre 1868, je demandai à Jésus si cet acte d'un intérêt personnel, accompli au mépris de celui d'autrui, n'était pas de nature à offenser mon Dieu.

« Oh ! Pardonnez-moi, cher lecteur, cette naïve évocation, que vous qualifierez sévèrement peut-être, mais je vous ai promis d'être sincère. Je ne tairai rien de ce qui s'est accompli entre mon Dieu et moi, et que pour la glorification de ma mission, il m'ordonne de révéler. »

Réponse : " Mon chéri, mon bien-aimé fils. Rassure-toi. Non, mon bien-aimé, toi le plus pur des enfants de la terre, crois-tu, mon cher enfant, que ton Père divin ne lise pas au fond de ton cœur ? Oh ! Vis en paix, mon bien-aimé, tu ne saurais faillir, parce que toutes tes aspirations se réfèrent à ton Dieu et que tu es animé d'un amour sans bornes envers lui. Ta lettre à ton frère Allan Kardec est ce qu'elle doit être. Tu as pu réserver l'envoi de tes fonds, sans que cette réserve puisse être mal interprétée. Dans tous les cas elle n'implique, de ta part aucune restriction indigne de la pureté de ta conscience et de ta loyauté. Vis en paix, mon bien-aimé fils ; confie-toi à ta conscience et tu ne failliras pas. Ton Dieu. "

Le 25 décembre 1868, en une séance de typtologie qui avait provoqué une nombreuse affluence de curieux, des railleries, des sarcasmes, des plaisanteries irrévérencieuses avaient précédé et suivi des manifestations médianimiques. Des explications assez vives étaient intervenues même, entre les railleurs et moi, à la suite desquelles une communication grave, à mon adresse nous fut annoncée par la table. Elle m'ajournait au lendemain. Le lendemain, 26 décembre, jour indiqué, j'adressai à Dieu une prière dans les termes suivants.

" Mon Dieu, puis-je vous demander, sans vous offenser, comment doit s'accomplir l'ajournement qui nous a été donné hier au soir ? "

Réponse : " Ecris, mon fils bien-aimé. Les incrédules obstinés et réfractaires à la miséricorde infinie de leur Dieu qui multiplie sous leurs pas les signes éclatants qui doivent les éclairer, lassent sa patience. Un grand coup se prépare, dont ils seront frappés. L'heure de la résipiscence a sonné pour eux. Qu'ils comprennent enfin le respect qu'ils doivent à la parole du Tout-Puissant, quand il daigne la faire entendre pour leur salut et un sincère retour vers lui. Ils ne songent pas les insensés, que leurs sarcasmes, leurs plaisanteries impies remontent jusqu'à celui qui tient leur sort dans ses mains, et que leurs blasphèmes leur ferment l'accès de leur véritable patrie, car ils doutent des voies qu'il veut bien ouvrir à leur faiblesse et à leur endurcissement dans la fange terrestre où ils croupissent, en proie à l'agitation malsaine des passions qui les dégradent. Qu'ils se recueillent donc, en ces moments bien courts que leur Dieu veut bien, avant de frapper, laisser à leurs mûres et salutaires réflexions. Qu'ils entendent enfin ce dernier avertissement qui devance et précède toujours, dans sa bonté infinie, l'heure suprême de sa justice. Vis en paix, mon fils bien-aimé. Ton Dieu. "

Cette terrible sentence retentit encore au fond de mon cœur ému. Il s'efforcera par la prière,

d'en conjurer les effets et de les détourner des têtes menacées.

Le 19 janvier 1869, je me trouvais dans le salon de Mme X. ; elle me proposa, en présence de son mari, d'évoquer les esprits par les tables tournantes. A peine nos mains avaient-elles été apposées sur la table, qu'un esprit signala sa présence par deux coups ou oscillations de celle-ci, et il nous fut dicté les paroles suivantes.

Communication : " Espère, vaillant soldat de la milice spirite. Tu n'es encore qu'au second degré de perfection. "

Puis, reprenant : " Le jour, les esprits ne sont pas disposés à se communiquer, et je vous donne rendez-vous ce soir dans le salon de M. "

Le salon de M., où se réunissent tous les jours plusieurs personnes, était un lieu spécialement désigné par l'esprit. Évidemment, une telle indication avait pour but de donner de la publicité à sa communication ; communication à laquelle il paraissait attacher une très grande importance. Sur notre observation, que le rendez-vous indiqué ne pouvait avoir lieu ce jour-là, l'esprit accepta l'ajournement au lendemain ; assentiment qu'il formula par deux coups affirmatifs de la table (signe convenu). Invité à donner son nom, l'esprit se nomma l'abbé X.

Le lendemain, à l'heure convenue, à huit heures du soir, douze personnes se trouvaient réunies dans le salon de M. Mme X. et moi apposâmes nos mains sur une table guéridon et quelques instants après, l'esprit annonça sa présence et manifesta l'intention de se communiquer à nous. Le préambule de la communication nous causa une certaine surprise ; il affectait les formes pieuses et respectables d'un devoir pénible et religieux que s'imposait l'esprit, et dont l'accomplissement renfermait une haute instruction et un sujet d'édification pour tous.

Communication : " Les esprits qui ne sont pas tout à fait purifiés doivent, comme moyen de purification, se confesser publiquement par humilité. Voici la mienne. J'ai eu des principes larges et j'ai dû joliment en rabattre dans la planète où je suis (Vénus). "

M. Z. ayant remplacé à la table Mme X., il nous fut dicté le quatrain burlesque suivant, mais qui en son style bouffon, présentait le cachet saisissant de la vérité, alors surtout qu'il empruntait son authenticité à la dictée et aux aveux de l'abbé X., l'humble pénitent d'outre-tombe.

" Hélas ! Ma misère est profonde,
Je meurs de faim, mes chers amis,
Point de gigots, dans l'autre monde,
De gais soupers, de doux salmis ! "

M. Z. s'étant retiré de la table et Mme X. ayant repris sa place, l'abbé X. continua sa communication par un second quatrain.

" J'aimais aussi le cotillon,
J'en suis puni dans ma planète.
Avis à tous les papillons,
Car ici l'on porte lunette. "

Le premier quatrain et les deux premiers vers du second provoquèrent chez les assistants, on le conçoit, un rire homérique, hilarité dont est réservée sans doute à mes lecteurs, une légitime part. Mais à ce mouvement spontané d'hilarité, abandonné à son irrésistible cours, ne serait-il pas permis de rappeler les rieurs à une attitude plus réservée, plus recueillie, en présence de l'acte solennel d'humilité que, religieusement, venait d'accomplir l'esprit sous l'inspiration de son Dieu ; acte expiatoire qui de la part du ministre de Dieu, joignait ici l'exemple si

méritoire, à l'enseignement pastoral ? Les deux premiers vers du second quatrain avaient provoqué, de la part de quelques personnes, un murmure improbateur, et Mme X., très émue, avait retiré momentanément ses mains de la table (où elle les rétablit bientôt après pour recevoir les deux derniers vers), et des explications assez vives furent échangées entre les assistants et moi. Ces altercations s'accroissaient ici, au point de vue du caractère plus ou moins incisif des manifestations obtenues, et surtout de l'opportunité de leur divulgation. Il fut même prononcé ces paroles. " Il n'est pas convenable de continuer ". Je dus répondre que toutes les convenances étaient sauvegardées, alors que l'esprit lui-même avait voulu donner de la publicité à ses communications, et que même il avait convoqué à cet effet, dans un salon qui devait réunir une assistance nombreuse, que par une telle indication, il avait annoncé clairement l'intention de s'humilier devant ses frères ou plutôt d'accomplir un acte expiatoire et très méritoire devant son Dieu.

Quant à la divulgation de telles manifestations, j'ajoutai que je prendrais toute la responsabilité de la séance, qu'au surplus je me conformerais aux inspirations qui me viendraient de Dieu, que m'appuyant ici sur ma foi, je n'accepterai aucun contrôle, et que me plaçant sur un tel terrain, je ne craignais rien au monde ! Oh ! Je félicitai l'esprit à haute voix et avec effusion, de l'acte touchant d'humilité qu'il venait d'accomplir et je lui dis, au nom de Dieu qui m'inspirait, qu'il lui en serait tenu un compte infini en sa justice et en sa miséricorde divine ! Au même moment, M. Z. ayant remplacé à la table Mme X., nous reçûmes la communication d'un troisième quatrain.

" Courage, ami, garde ta foi
Pour sentir du Très-Haut la flamme.
Dans ces beaux lieux où règne l'âme
Bientôt, frère, tu seras roi. "

Je rappellerai ici les explications que j'ai déjà données plus haut relativement aux phénomènes médianimiques des tables. J'ai dit que par l'apposition des mains et leur contact avec la table, les évocateurs saturaient celle-ci de fluide magnétique, dont le courant la faisait osciller ou plutôt tourner sur elle-même, alors que l'action fluidique exercée sur son pourtour par le concours de plusieurs personnes, avait nécessairement pour effet de déterminer un courant circulaire qui, dans son impulsion, la faisait tourbillonner ; ce qui a valu aux tables ainsi saturées de fluide magnétique, la dénomination de " Tables Tournantes ".

Or, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ce phénomène n'implique pas nécessairement la présence des esprits. Cependant ceux-ci, au moyen de leur périsprit, usent de la saturation magnétique de la table, soit du courant fluidique émanant des mains qui y sont apposées pour la faire osciller à leur gré et imprimer à ses oscillations les signes indicatifs de leur pensée. Tel est donc, nous le répétons, le phénomène de la typtologie, mode de médiumnité essentiellement tangible. Les communications de l'abbé X., indépendamment de leur caractère expiatoire, renferment, à un autre point de vue, des aperçus spirites fort intéressants, mais qui sont restés incompris pour les personnes non initiées à ces nouvelles doctrines.

L'esprit nous dit résider dans la planète Vénus. Ainsi qu'il le dit, il peut y résider en effet ; son assertion n'est pas contraire aux enseignements spirites, elle en est même la confirmation, car les esprits désincarnés et par suite, en état d'erraticité, prennent à leur volonté des points de repère ou de repos. Libres en leur mouvement, ils ont la faculté de fixer leur résidence sur les diverses planètes, comme aussi sur la terre où ils auraient déjà vécu en état d'incarnation.

Quant à l'étreinte de la faim et aux appétits des sens, dont l'impression rétrospective affecterait l'esprit et ferait naître en lui de poignants, de cruels regrets, un tel état de souffrance réaliserait ici, aux termes des enseignements spirites, l'état expiatoire réservé aux travers impurs de l'homme et infligé à ses attaches terrestres ; expiation que subit dis-je, l'esprit en les

souffrances nées de ses aberrations pendant son incarnation et en son contact impur avec la terre. Oh ! N'est-ce pas là la sanction éternelle du bien et du mal qui apparaît ici, et vient peser dans la balance de la justice divine ? L'esprit dit encore à ceux qui entendent ses accents imprégnés de ses cruelles angoisses et pénétrés d'un sincère repentir, à ceux qui naguère écoutaient sa parole pastorale, il leur dit, avec l'autorité de ses sincères aveux, que leurs fautes cachées sur la terre, se réfléchissent dans le monde invisible et y rayonnent de leur reflet de honte dans ce milieu suprême où rien ne reste caché, et où elles constitueront pour le coupable, le plus douloureux châtement.

Oh oui ! Il dit à tous, avec l'effusion d'un sincère aveu et d'un profond repentir, que les faits et gestes terrestres apparaissent sans voile aux esprits dégagés du corps. Oh ! Il la fait retentir dans toutes les consciences, cette implacable vérité ; il la proclame ici, sans ambages en un langage figuré qui rend toute l'énergie de sa pensée. Oh ! Il dit à son auditoire, du haut de sa chaire d'outre-tombe. " Tous ici portent lunettes ! "

De cette solennelle vérité, s'évince l'enseignement salutaire, que pour s'affranchir de la honte suprême, pour n'avoir pas à rougir un jour des actes de la vie terrestre, l'homme doit se proposer pour but de rendre sa vie irréprochable, en l'épurant au foyer de sa conscience, dont les secrets ne sauraient rester cachés et doivent être connus de tous. Oh ! Non, jamais l'abbé X., si humblement, si héroïquement repentant n'avait en entonnant sur la terre, du haut de la chaire de vérité, des paroles de salut, laissé tomber de ses lèvres pastorales un avertissement plus saisissant, plus irrésistible, à l'adresse de l'hypocrisie, cette plante vivace au fond du cœur de l'homme.

Bien qu'il me fût démontré que les communications de l'abbé X. dussent trouver place en ce chapitre, je ne voulais pas les publier sans consulter les bons esprits mes protecteurs, et c'est Jésus qui le lendemain, voulut bien répondre à mon évocation dans les termes suivants.

Réponse : " Oui, très certainement mon bien-aimé frère, c'est l'un des actes les plus importants, les plus méritoires d'un esprit repentant. Il consent à confesser publiquement les fautes qu'il a commises sur la terre. C'est l'épreuve qu'il a demandée à son Dieu pour les expier. Il a voulu qu'un exemple si éclatant pût servir au salut de ses frères et les fit rentrer en leur conscience. Il a voulu accomplir ainsi une réparation complète, effacer le scandale qu'il avait causé pendant son saint ministère, et ramener ses frères par une si saisissante expiation, dans la voie du repentir et de la pénitence. Cette page mon cher enfant, sera le complément, la justification dans ton livre, des dernières lignes que tu viens d'écrire et dans lesquelles tu signales les rapports immédiats de solidarité qui unissent le monde invisible au monde visible, ainsi que le retour des esprits sur la terre, soit pour terminer leurs épreuves et leurs expiations, soit pour en accomplir de nouvelles par l'effet de la miséricorde de Dieu. Va hardiment dans les voies que te trace ton Dieu. Ne crains pas le blâme des hommes, leur haine et leurs passions. C'est la voix de ton Dieu qui se fait entendre en toi, et toute impulsion en toi est l'expression de sa volonté. Vis en paix, mon bien-aimé frère. Jésus. "

Le lendemain de la séance affectée aux communications de l'abbé X., dans la soirée, l'un des assistants de la veille manifestait son incrédulité et semblait, dans l'expression embarrassée de son scepticisme, attribuer à l'influence du magnétiseur les communications obtenues ; il se plaisait ainsi à révoquer en doute leur authenticité. La table consultée, répondit : " Ce n'est personne. L'esprit seul manifesta sa volonté. "

J'insistais et soutenais que le prétendu magnétiseur indiqué comme l'auteur des communications de l'abbé X., n'avait pas même appuyé ses mains sur la table et qu'il n'avait donc pu exercer une influence quelconque, et surtout être l'auteur des quatrains obtenus.

Il fut répondu spontanément par la table : " Que vous importe ? "

Qu'importait en effet, qu'il fût à la table ou non, alors qu'il ne pouvait se dire l'auteur des

quatrains. Quelques railleries sceptiques ayant suivi la discussion qui précède, la table consultée par deux fois, indiqua chaque fois, par deux coups affirmatifs, que Dieu était offensé de ces propos et rires irrévérencieux. Or, resté seul à la table, les deux index perpendiculairement et verticalement appuyés sur son axe, elle me dicta les mots, ou plutôt les lettres suivantes.

J.R.O.F.G.I.K.

Je continuai l'évocation.

D. " Sont-ce là des lettres initiales ? "

R. " Oui. "

D. " Me sera-t-il donné de connaître le sens de cette communication ? "

R. " Oui demain, révélation. "

D. " Serait-ce une révélation écrite au crayon ? "

R. " Oui. "

D. " Est-ce à moi qu'elle sera faite ? "

R. " Oui. "

Le lendemain matin, j'évoquai les esprits dans les termes suivants : " Mes bons amis et protecteurs, voudriez-vous bien me dire quelle est la signification des lettres initiales indiquées hier par la table ? "

Réponse : " Tout est réglé là-haut, et tout ce qui t'arrive a une signification divine. Ces mots mystérieux ont incontestablement un grand sens, qu'il n'est pas permis aux esprits de te révéler. Le moment viendra où, comme la menaçante inscription écrite sur les murs du palais de Balthasar, ces lettres initiales recevront aussi leur terrible explication. Quant à présent, c'est tout ce qui peut t'être dit. Vis en paix, mon bien-aimé frère. Jésus. "

Oh ! Je ne chercherai pas à saisir la portée mystérieuse de ces paroles, dont le secret appartient à Dieu seul.

Le 23 janvier 1869, en me couchant, j'avais demandé à Dieu, par une fervente prière que je lui adresse chaque jour, de vouloir bien m'accorder la grâce de prendre mon repos en son sein et mon sommeil dans ses bras paternels. Or, dans la nuit, je reçus, entre la veille et le sommeil, une communication divine qui me plongea dans le ravissement. Réveillé à l'instant même, sous l'impression d'une vive émotion, je répétai plusieurs fois les paroles de miséricorde et d'amour que m'avait prodiguées mon Dieu, désirant ardemment les graver dans ma mémoire, mais ayant repris mon sommeil, le matin en me réveillant, à mon grand regret, il n'en restait plus traces en mon souvenir.

J'adressai à Dieu une prière dans les termes suivants : " Mon divin Père, j'éprouve un profond regret de n'avoir pas retenu les divines paroles que vous avez daigné m'adresser cette nuit pendant mon sommeil ; serait-ce vous offenser que de vous prier de réitérer à votre indigne créature un si touchant, un si ineffable témoignage ? "

Communication spontanée : " Non mon bien-aimé, tu n'offenses pas ton Dieu en lui demandant de te répéter ses paroles d'amour. Ton Dieu t'aime, il est en toi, il bénit tous tes actes, il glorifie ta foi, il applaudit à ton dévouement, il te presse sur son cœur paternel et il sourit à tes généreux efforts. Oh ! Courage, mon bien-aimé ! Ta mission va s'accroître d'une manière éclatante, et tous tes frères te reconnaîtront pour le Messie de ton Dieu, l'organe de sa volonté et le ministre de sa miséricorde. Ton Dieu t'entourera de tout le prestige qui doit glorifier ton divin message. Tu seras grand devant ton Dieu dont tu accomplis la volonté avec amour et foi ; mais tu seras grand aussi devant tes frères qui verront en toi la splendeur du doigt du Seigneur. Vis en paix, mon fils bien-aimé, ne crains pas de manquer à ta tâche divine "

et de la trouver au-dessus des forces, sur lesquelles doivent reposer tes généreux efforts. Ton Dieu est près de toi, il est en toi, il suit d'un œil paternel le moindre mouvement de ton âme pure et dévouée, et son souffle viendra la soutenir dans tous ses moments d'anxiété et de péril. Oh ! Vis en paix, mon bien-aimé fils, ton Dieu se glorifie de son œuvre en toi, parce que tu es selon lui et que tes aspirations limpides et pures remontent vers ton Dieu en parfum céleste et digne de lui. Vis en paix, mon bien-aimé fils. Ton Dieu. "

Le 6 février 1869, le lendemain de l'inhumation de Mme D., je l'évoquai et lui demandai si elle n'avait rien à me dire pour mon édification.

Réponse : " Oui, je vous remercie des prières que vous avez adressées à Dieu pour moi. Oh ! Comme elles m'ont fait du bien ! Elles m'ont fait recouvrer toute ma lucidité, aussi je viendrai chaque jour prier avec vous. C'est avec recueillement que j'étudie votre doctrine. Elle est bien belle puisqu'elle donne à tous le bonheur de s'élever à leur Dieu ! Oh ! Mon cher ami, quelles grâces vous répandez autour de vous ! J'étais séparée de mon corps, mais je ne savais pas ce que j'étais. Votre prière a fait sur moi un effet que je ne puis comprendre. Aussitôt j'ai vu tout ce qui se passait autour de moi, et j'ai compris bien nettement que j'avais quitté la terre. Vous êtes heureux, mon cher ami, de communiquer ainsi avec votre Dieu pour le bonheur de vos frères ! Quelle mission vous est donnée par votre Dieu ! Je ne l'ai pas comprise immédiatement, mais l'idée m'en a été suggérée par les bons esprits que votre prière a réunis auprès de moi. Chacun d'eux m'a adressé ses conseils, mais tous s'accordaient à dire que le vrai chemin vers mon Dieu était celui que vous me montriez et surtout la prière que vous m'invitez à réciter avec vous. Mon mari serait touché de ce que je viens de vous dire mais il faut ménager sa faiblesse et s'abstenir de toute réflexion à cet égard. Il est d'ailleurs dans une bonne voie, et il comprend combien on est heureux de tourner ses regards vers son Dieu ; il sait aussi que c'est tout ce qu'il lui reste sur la terre, laquelle glisse sous ses pas. Adieu, mon cher ami et frère, je viendrai tous les jours prier avec vous. A. "

Oh ! Telle est l'efficacité de la prière, surtout pour les esprits qui viennent de quitter la terre ! Elle fait cesser les angoisses de leur dégagement du corps et les ennuis d'un monde inconnu, d'un monde oublié où ils font leur réapparition. Elle appelle auprès d'eux les messagers de la miséricorde divine qui guident leurs premiers pas et viennent leur apprendre à prier leur Dieu.

Le 8 mars 1869, j'évoquai le premier président de la Cour de cassation, récemment décédé.

" Mon cher esprit Troplong, lui dis-je, toi qui as consacré ta dernière existence sur la terre à étudier les lois pour en saisir l'esprit et la portée, as-tu quelque chose à me dire sur ce sujet, ramené au point de vue spirite ? "

Réponse : " Ecris, mon cher ami. L'homme est bien petit devant son Dieu, quelque grand qu'il ait été sur la terre, quelle qu'ait été l'estime dont l'ont entouré ses semblables. La justice des hommes est l'histoire de leurs faiblesses, et les études du légiste consistent uniquement à appliquer la loi de manière à réprimer le mal et à protéger le faible, en s'inspirant de la justice suprême qui émane de Dieu et qui ne peut exister que dans sa souveraine sagesse. La doctrine spirite dont tu es devenu l'apôtre, est appelée à éclairer le magistrat dans la tâche si élevée qui lui est confiée. Un jour, nul n'osera trancher les difficultés sérieuses soumises à la religion de sa conscience, sans s'élever jusqu'à la source de toute justice, sans s'inspirer en un mot, des lumières qu'il trouvera dans la prière et le recueillement. Car elle est grande la responsabilité du juge, et tous doivent savoir qu'ils rendront compte un jour devant leur Dieu, de tous leurs actes se rattachant à l'administration de la justice dont ils ont accepté le fardeau. Qu'ils sachent bien que leur négligence, leur apathie, leur ignorance et surtout leur partialité, seront au

tribunal de leur Dieu, leur acte d'accusation. Pourquoi l'homme orgueilleux et vain voudrait-il se confier à ses propres lumières, et négliger les lumières d'autrui ? Ce n'est que dans le faisceau formé de la sagesse de tous, qu'il peut trouver la quiétude de sa conscience et sa justification devant son souverain Juge. Je me plais, mon cher ami, à m'édifier au contact des sentiments si élevés qui t'animent. C'est le sceau de la vérité pour les doctrines que tu soutiens et défends avec tant de dévouement, d'énergie et surtout d'abnégation. Ils sont le reflet pour tes frères (qui ne sauraient s'y méprendre) de l'inspiration divine qui t'éclaire, qui te donne si ostensiblement son appui, et au nom de laquelle tu ne crains pas de faire entendre ta voix. Courage mon cher ami, tu accomplis la plus belle mission que puisse se proposer l'homme sur la terre, montrer à tes semblables la voie la plus sûre pour obtenir le calme de leur conscience, condition de leur bonheur sur la terre, et pour arriver à leur Dieu qui est leur fin suprême. Adieu, mon cher ami. Troplong. "

La justice vient de Dieu, elle a été l'apanage de nos rois et elle constitue pour le magistrat un véritable sacerdoce. C'est un dépôt sacré que lui a confié son souverain au nom du Tout-Puissant, comme la plus belle émanation des prérogatives de la couronne. Le juge est donc tout à la fois le ministre du prince et de son Dieu. Il est l'organe de la loi de son pays, mais surtout l'interprète de la loi éternelle de l'équité qui, prenant sa source en Dieu, protège l'harmonie de son œuvre et répartit les bienfaits de la justice entre tous ses enfants. C'est donc à la loi de l'équité, cette loi souveraine, que se réfère essentiellement l'administration de la justice confiée au juge et qui, constitutive des institutions humaines, doit recevoir le baptême sacré et son reflet de l'inspiration de Dieu. Oh ! Il est lourd, a dit avec raison l'esprit Troplong, le fardeau qui pour l'organe de la loi et de la justice doit peser sur ses méditations et accentuer ses sentences. Oh ! Devant le souverain Juge, l'administrateur de la justice devra un compte sévère de toutes ses défaillances et souvent même de ses erreurs. C'est à ce point si élevé que l'esprit éminent qui présidait le tribunal régulateur de la loi, vient se placer pour relier le magistrat à son Dieu et l'inviter à couvrir sa redoutable responsabilité sous l'égide du recueillement et de la prière. L'esprit a été tout aussi bien inspiré en faisant résider le bonheur de l'homme sur la terre, dans le calme de sa conscience, en sa foi, en ses espérances en son Dieu.

En cette même séance, 8 mars 1869, j'évoquai l'esprit Lamartine qui lui aussi venait de quitter la terre.

" O mon cher esprit, lui disais-je, esprit si élevé, tu as dû retrouver ta patrie dans le ciel. "

Réponse : " Mon bien-aimé et vénéré frère, tout est grand dans ta pensée parce que tu es inspiré de ton Dieu ! Tu poses les bases de la grandeur de tes frères, dans le sentiment si pur qui se développe en toi. Oui mon bien-aimé frère, ma patrie est le ciel, ma patrie est là où je trouve une fibre sensible, là où retentit l'écho de mon cœur ! Ma patrie est là où toutes les cordes vibrent au contact de l'amour et de toutes les émotions célestes ! Oui, protégée et à la fois sensitive, mon âme s'épanouit dans cette atmosphère céleste où tout rend un son ineffable, qui la surprend et l'élève jusque dans des sphères inconnues ! Ma patrie est l'empire de ces splendeurs dont elle est éblouie, dont elle ne peut comprendre le foyer réflecteur, ma patrie est cet inconnu où je me perds dans mes aspirations pour arriver à la réalisation du rêve de mes pensées, du bien, du beau et du grand ! Ma patrie est cet objectif que poursuit mon âme ardente et qui ne peut trouver son appui que dans l'immensité de son Dieu. Oh ! En toi, mon bien-aimé frère, je trouve mon émule ou plutôt mon guide dans cette voie suprême déjà ouverte à mes aspirations ! Oui, mon bien-aimé frère, on te voit marcher sans hésitation avec une ardeur céleste, vers ce but qui luit pour moi, dans d'incommensurables phases de nos destinées, dans les vues si miséricordieuses de notre Créateur ! Oh ! Je vois devant moi un

avenir que je ne puis mesurer mais auquel j'aspire avec le feu sacré qui m'anime. Je le vois ce but et il m'électrise, il me transporte, il absorbe tous les élans de mon âme et je ne comprends plus le bonheur que dans la plénitude, dans la possession entière de mon être, que je ne puis retrouver qu'au sein de mon Dieu. Oh ! Permits-moi, mon cher frère, de te donner l'accolade fraternelle ! Comme moi, tu t'élances dans cet avenir encore inconnu de l'homme, mais que son Dieu en ce jour se plaît à lui dévoiler. O toi ! Fils bien-aimé de ton divin Père, tu as reçu la tâche bénie de ramener tes frères au giron de leur destinée. Dans ta course héroïque et fortunée, tu conquerras des palmes impérissables qui te sont réservées par ton Dieu. Adieu, mon frère aimé. Lamartine. "

Le poète reçoit ici l'étincelle de la béatitude divine, et son âme en délire, sous l'empire des fibres brûlantes de ses éternelles destinées, aspire à longs traits cette atmosphère mystérieuse de bonheur qu'elle ne peut encore comprendre ni définir. Son âme électrisée sent vibrer en elle toutes les notes harmonieuses de son essence divine ! Et dans le milieu qui la distance encore du foyer suprême dont elle émane, elle fait entendre sa voix suppliante, priant avec ferveur son Dieu de l'y réintégrer et de lui faire recouvrer son éternelle patrie, son Dieu ! O vous tous, qui refusez systématiquement à l'économie de l'homme toute autre pulsation que celle de l'argile inconsciente, venez donc vous édifier au contact de l'enthousiasme divin qui galvanise l'âme du sublime poète, qui naguère au milieu de vous sur la terre, charmait vos esprits et émouvait vos cœurs, qu'il galvanisait par ses écrits de flamme, où il épanchait le feu sacré que recelait son âme et d'où jaillissaient des torrents d'harmonie ! Oh ! Quel est donc ce corps que vous avez accompagné avec tant de respect, jusque sous la dalle froide du tombeau ? C'est un amas inerte, détaché de ces mêmes éléments, que tous les jours vous foulez avec mépris sous vos pas ! Oh ! Serait-ce donc là, dites-le sincèrement, tout ce qui resterait de ce brillant météore, auquel vous vous empressiez de rendre un dernier et si solennel hommage ? Insensés ! Un peu de poussière au fond d'une tombe vous donnerait-elle le dernier mot de celui qui, dans son sublime langage, vous initiait à ses joies pures, délirantes ? Divines pulsations qui ne sauraient trouver leur source que dans la béatitude infinie, inhérente à l'essence même divine ! Que dans le domaine d'un Dieu ! Oh ! Plus sages, levez vos fronts vers le ciel et cessez de nier votre nature divine qui échappe, sachez-le bien aux investigations du sceptique scalpel de votre orgueilleuse raison !

Le 9 mars, j'évoquai la princesse Bacciochi dans les termes suivants.

" O vous, esprit supérieur qui sur la terre portiez les noms et titre de princesse Bacciochi, voudriez-vous bien vous communiquer à moi, pour m'édifier sur votre passage du monde incarné au monde invisible ? "

Réponse : " Mon bien vénéré frère, ce sera toujours avec bonheur que je saisirai l'occasion de m'entretenir avec vous car vous êtes la boussole du monde invisible, puisque vous recevez vos inspirations de votre Dieu. Ce fut un grand jour pour moi, celui où je quittai la terre sur laquelle je me suis efforcée de faire quelque bien. Mais ma tâche accomplie, Dieu, dans sa miséricorde, a bien voulu m'appeler à lui et permettre ma délivrance. Mon bien-aimé frère, je parle un langage compris de vous. Vous le savez, la terre est un lieu d'épreuve et d'exil, à chacun de nous incombent des réincarnations nouvelles jusqu'au jour où nous nous sommes pleinement justifiés devant notre souverain Juge. Mon retour dans le monde invisible, bien que non prévu pendant mon passage sur la terre, ne m'a pas trop étonnée. Il m'a semblé dès les premiers moments, que ce séjour n'était pas nouveau pour moi. J'y ai retrouvé bien des âmes sympathiques et surtout l'amour de mon Dieu. Qu'il est grand notre Dieu ! Mais sa bonté égale sa puissance. Combien on est heureux de lui appartenir ! La vue entière de sa splendeur est réservée à un très petit nombre d'élus. Je ne puis donc vous dire que je l'ai vu, mon Dieu.

Cependant il m'apparaît au travers d'un voile assez transparent, pour me donner le désir de me rapprocher davantage de son essence divine, car je sens l'effluve suave, inexprimable qui émane de lui, me pénétrer, me ravir ! Elle produit dans mon âme une extase de bonheur qui m'enivre ! Oh ! Mon vénéré frère, réjouissez-vous car vous le verrez sans voile, votre Dieu ! Vous le verrez car vous êtes appelé à siéger près de lui, où vous goûterez l'ineffable béatitude qu'il vous réserve dans sa divine miséricorde. Oui, réjouissez-vous, car votre Dieu vous attend pour vous combler de ses tendresses et vous immerger dans son amour divin. Vous êtes destiné, mon vénéré frère, à répandre tant de grâces sur vos frères, au nom de votre Dieu ! Et la récompense qui vous est réservée sera aussi grande que le nombre d'heureux que vous aurez faits. Combien vos frères, les esprits, sont touchés de vos prières si ferventes à votre Dieu, et auxquelles vous les associez chaque jour ! Si vous saviez mon vénéré frère, quelle joie vous déversez ainsi dans leurs âmes qui, tout à coup sont élevées jusqu'aux pieds de leur Dieu qui les bénit. Et cette rosée divine les électrise, les pénètre d'espérance, d'amour et surtout de cette effluve divine que l'on sent mais qu'on ne peut exprimer. Adieu, mon vénéré frère, au revoir. La Princesse Bacciochi. "

L'âme qui se rapproche de son Dieu sent le rayonnement de sa béatitude, mais elle ne saurait exprimer le parfum de bonheur divin qui s'épanche en elle ! A chaque étape vers ce point culminant, fortuné de ses pérégrinations, elle s'identifie avec cette fin dernière de son existence, fin qui constitue son essence même et le but suprême de la création. Le chapitre qui devait faire suite à celui-ci se compose d'aphorismes résumant ce que j'ai écrit sur la doctrine spirite, et définissant les symboles de mes croyances. Dans ma pensée, ce chapitre devait être le dernier de mon œuvre mais après l'avoir écrit, j'ai reçu de nouvelles instructions de Dieu, qui s'est plu à clore lui-même mon écrit du sceau de sa divine volonté. Ces révélations nouvelles seront comprises dans trois nouveaux chapitres, qui prendront les numéros 18, 19 et 20, et le chapitre des aphorismes le numéro 21.

Chapitre XVIII - Révélation de Marie affirmée par mon Dieu, Instructions divines confirmant ma mission, Délivrance d'un obsédé, Apparition de Dieu pendant mon sommeil, Communications diverses émanées de personnalités marquantes venant de quitter la terre

Le 20 mars 1869, six heures trois quarts du matin, j'adressai une prière fervente à Dieu dans les termes suivants.

" Mon divin Père, j'ai cru cette nuit entendre votre voix paternelle me donnant des instructions. Oh ! Je suis à vous, je vous appartiens O mon Dieu. Je me conformerai avec amour à votre divine volonté. "

Réponse : " Ecris, mon fils bien-aimé. Tout s'accomplit conformément à la volonté de ton Dieu. Sois résigné, quelques événements qui t'arrivent. Tu vas porter un coup décisif au nom de ta doctrine ou plutôt au nom de ton Dieu qui t'inspire et qui te soutient. Marche hardiment dans cette voie glorieuse, que rien ne t'arrête, qu'aucune considération ne puisse t'émouvoir. Songe au moment du péril, à ton Dieu qui est debout à tes côtés et qui renversera tous les obstacles que les passions amoncelleront devant toi. N'oublie jamais, mon cher fils, que c'est l'œuvre de Dieu que tu accomplis, et que les hommes viendront se briser contre sa volonté suprême. Ton livre touche à sa fin. Termine-le, hâte-toi. Le temps presse. Prends néanmoins quelques jours de repos à la campagne, ces moments de repos ne seront pas perdus, et ton Dieu t'entourera de lumières nécessaires pour l'accomplissement de ton œuvre. Tu auras des communications qui t'édifieront et dissiperont tous les nuages qui pourraient obscurcir ta pensée. A ton retour, tu reverras les premiers chapitres de ton livre. Cette correction sera rapide et à mesure tu les livreras à l'imprimeur. Sois ferme, mon cher fils, c'est ta pensée, c'est ton œuvre que tu livres, il n'a nul droit de contrôle ou de censure. Ce qui sera écrit sera écrit. Il n'aura qu'à incliner sa propre appréciation car il ne sera ici que l'instrument d'une volonté suprême, qui s'impose à lui et qu'il devra respecter. Ne permets pas que les épreuves soient livrées à la connaissance des curieux et qu'elles puissent être commentées, avant que l'ouvrage entier ne soit imprimé et livré à la publicité. Cette discrétion, tu l'obtiendras de l'imprimeur, si tu lui en fais la recommandation. N'aie nulle crainte à cet égard. Des instructions ultérieures te seront données en temps opportun. Vis en paix, mon fils bien-aimé. Courage, énergie. Aie foi en ton Dieu qui te parle. Ton Dieu. "

Telles sont les instructions que me donne mon Dieu. Elles se rattachent aux phases dernières du livre que j'écris, elles en sont le point culminant. Oh ! Ecoutez tous cette parole suprême, c'est la parole de votre Dieu. Sachez donc que ce livre est son œuvre, il renferme sa pensée, il est l'expression de sa volonté. Vous l'avez entendue la parole de votre Dieu ! " Ce qui est écrit est écrit ", vous dit-il, " à nul n'appartient d'y toucher. L'imprimeur qui concourt à sa publication sera l'instrument d'une volonté qui lui est imposée, et il doit incliner avec respect sa propre appréciation. " Je n'ajouterai rien à ces paroles solennelles qui, se burinant en traits de feu dans le cœur de celui qui croit, sont destinées à retentir sur toutes les têtes. Malheur à celui qui refuserait de les entendre ! C'est donc sous l'autorité de cette volonté suprême que mon crayon, que ma plume tracent ces traits indélébiles auxquels, en cette phase de la miséricorde divine, se rattachent les destinées de l'humanité entière ! " Ce qui est écrit est écrit ", vous dit votre Dieu. Oui, c'est votre Dieu qui vous parle, écoutez-le. Il vous révèle la voie du salut, voie que dans sa miséricorde infinie, il daigne signaler par mon organe, à tous ses enfants, voie lumineuse qu'ils sont appelés à suivre et qui doit les diriger dans les ténèbres profondes qui les environnent et qui, constituant l'enfance de l'homme, les langes de son

berceau, le rappellent à son néant. Oh ! C'est de cet humble berceau, c'est du germe de sa grandeur future, que Dieu en sa sollicitude divine, vient le dégager, le faire surgir. Il lui tend sa main paternelle pour l'élever jusqu'à lui. Oh ! Malheur, trois fois malheur à celui qui, de son souffle débile et de son cœur ingrat, repousserait l'assistance divine de son Dieu, venant émanciper son âme étreinte dans les maillots terrestres, comprimant son essence divine !

La révélation que j'avais reçue de Dieu le 20 mars, me fut confirmée, en son entente prophétique dans la nuit du 23 au 24 mars. Vers trois heures du matin, je fus réveillé par une voix intime que je reconnus : c'était la parole de mon Dieu.

" Tu vas recevoir, me dit le Seigneur, les communications que je t'ai annoncées. Évoque Marie ta mère adoptive, elle t'éclairera sur les points qu'il t'importe de connaître. Ce sera la clôture de ton ouvrage (le point culminant). "

D. " En quels termes dois-je évoquer ma bonne mère Marie ? "

R. " N'importe, mon bien-aimé fils. Sa communication t'éclairera. "

Oh ! La nuit est donc l'heure du Seigneur. C'est pendant le repos que procure à l'homme le sommeil, que Dieu se plaît à lui faire entendre sa voix ! C'est dans le silence de la vie terrestre et l'affranchissement momentané de l'âme, qu'il vient à lui ! Oh ! C'est là l'heure fortunée où si souvent, s'accomplissent en moi les communications divines et que m'adviennent les instructions de mon Dieu. Oui, c'est en ce moment de calme que l'âme, dégagée des préoccupations terrestres, libre en ses aspirations pendant l'assoupissement des organes et des sollicitations du corps, recouvre ses instincts divins et devient plus apte à recevoir la parole de son Dieu, dans le sein duquel elle émigre et vient raviver son essence divine.

Le 25 mars 1869, conformément aux instructions de mon Dieu, j'évoquai Marie en ces termes.
" Ma bonne mère Marie, ton Dieu et le mien m'a annoncé des révélations de toi. Révélations qui doivent clore mon ouvrage et en caractériser la divine entente. O ma bonne mère adoptive dis-moi, au nom de notre Dieu, tout ce qui doit, tout ce qui peut m'édifier ! "

Réponse : " Cher enfant, oh ! Je suis heureuse de m'entretenir avec toi. J'ai bien des choses à te dire. Oui mon cher enfant, tu es mon fils adoptif, tu es celui que me recommanda mon fils Jésus au moment où il allait se séparer de sa mère ! Oui, mon enfant chéri, tout ce qu'on t'a dit en mon nom, tout ce que tu as écrit lorsque je t'ai apparu est l'expression de la vérité. Oui mon cher enfant, tu es mon fils adoptif, tu l'es à plusieurs titres : tu es le disciple de mon fils Jésus, recommandé par lui à sa mère, tu es mon fils adoptif parce que j'ai présidé à ta naissance, et c'est moi qui t'ai conduit, qui t'ai protégé. Tu es mon fils adoptif parce qu'en toi vit mon fils Jésus. Oui cher enfant, tu es la continuation de la traînée lumineuse dont mon fils Jésus est venu apporter le flambeau sur la terre. Oui mon cher enfant, tout ce que tu fais, tout ce qui t'arrive ici-bas est l'inspiration de ton Dieu, c'est l'expression de la vérité éternelle. Tu comprends aujourd'hui les paroles mystérieuses qui t'initiaient à la mission qui devait t'être confiée par ton Dieu. Tu es mon cher enfant, le successeur de mon fils Jésus, tu es sa pensée puisqu'il est incarné en toi, tu es la continuation de sa mission puisque tu apportes la sanction de ton Dieu pour tout ce qu'il a enseigné, tu es le consolateur qu'il a annoncé à ses disciples ! Oh ! Dis-le hautement à ceux qui pourraient douter encore de l'authenticité de ta mission divine, dis-leur à tous ceux qui ont en si grande vénération le culte de Marie, dis-leur cher enfant, que tu es mon fils adoptif, qu'ils le sachent tous. C'est bien moi qui t'ai apparu avec la permission et conformément à la volonté de notre divin Père. Tu es mon enfant adoptif. Tu es placé sous la protection de Marie, et c'est ton Dieu et le mien qui le veut. C'est là la vérité éternelle. Marie. "

" Tu es mon fils adoptif ", me dit Marie, " parce qu'en toi vit mon fils Jésus. " Et plus bas. " Tu es la pensée de Jésus, puisqu'il est incarné en toi. "

Cette solennelle révélation de Marie, en date du 25 mars 1869, m'était advenue déjà de Jésus, et devait m'être affirmée par Dieu même¹. Or, ici l'authenticité de la révélation de Marie, touchant l'intervention de son fils Jésus sur la terre, pour l'accomplissement de l'ère nouvelle et la régénération de l'humanité, se trouverait visée encore dans une communication médianimique postérieure, obtenue à Paris le 29 décembre 1870, signée Virginie (médium Mme Delanne).

Voici le passage extrait de cette communication : " Le divin crucifié est de nouveau en esprit au milieu de vous, il y est venu attiré par les cris déchirants de ces pauvres mères désespérées, qui s'adressent à lui dans leur détresse et demandent à Dieu pitié pour leurs chers enfants. Il y est venu aussi à cause de vos souffrances car, du haut du Golgotha, son amour immense, semblable à un océan sans limite, s'est répandu avec effusion sur cette malheureuse humanité, comme si sa vie de douleurs et son sang n'étaient pas assez pour elle. Et si cette fois il ne donne pas au monde sa vie matérielle, il lui donne sa vie spirituelle, qui est la seule vraie et qui sera votre salut à tous. Adressez-vous donc à lui avec confiance, il se penche vers tous ceux qui l'appellent, il les soutient, il les fortifie, car ses effluves sont le pain de la vie des âmes. "

Oh ! A la révélation solennelle de Marie, je m'écriai. Que la volonté de mon Dieu s'accomplisse ! J'accepte avec tous ses périls la mission divine qu'il daigne me confier. J'affronterai la réprobation, l'indignation de mes frères, je supporterai avec résignation l'humiliante épithète d'insensé ! J'ai foi en la parole de mon Dieu, je m'abandonne tout entier à sa miséricorde, à sa sollicitude divine, et je serai toujours prêt, sans hésitation aucune, à accomplir sa volonté suprême !

Prière à Marie. " O Marie, ma bonne mère adoptive sois toujours mon bon ange gardien. "

Prière à Jésus. " Mon bon Jésus, sois toujours pour moi un frère si tendre, si dévoué ! "

Prière à Dieu. " Mon divin Père, sont-ce là les communications suprêmes que vous avez daigné m'annoncer ? Oh ! Eclaircissez-moi, je vous en supplie, oui je vous obéirai en tout. "

Réponse : « Oui mon bien-aimé fils, tu sais aujourd'hui qui tu es, tu es le disciple et le successeur de ton frère Jésus. Dis-le à tous, que tous l'entendent. C'est la vérité que ton Dieu te charge de proclamer à la face du ciel et de la terre. Qu'ils doutent, les insensés, ton Dieu est là, et son bras est levé pour frapper ceux qui résisteraient à sa volonté et à sa parole. Oui, ils sentiront le poids de la volonté suprême de leur Dieu, ceux qui auront la témérité de lui résister. Je veux, c'est ma parole qui s'impose à l'univers, je veux que celui qui vient en mon nom soit écouté. Vis en paix, mon fils bien-aimé. Ta mission est sacrée et divine. Ton Dieu est debout à tes côtés, ne crains rien. Va toujours, marche hardiment, non ne crains rien, ton Dieu est avec toi. Ton Dieu. "

Telle est la volonté du Tout-Puissant. L'accent de sa voix retentit au-dessus de toutes les têtes. Malheur à celui qui, refusant de l'entendre, voudrait en arrêter le cours et résister à ses immuables décrets. Dans la nuit du 25 au 26 mars, pendant mon sommeil, je vis en rêve dans

¹ Voir notamment la suite de ce chapitre, ainsi que les chap. II, VIII, XV, etc.

les nues, une croix surmontée d'une tiare, et celle-ci d'une aiguille ou flèche. Réveillé au même instant, j'entendis la voix intime de mon Dieu prononçant ces paroles. " Hier tu as été préoccupé des termes de la communication de Marie. Voici le sens de ces mots. " Ton Dieu et le mien ". Ils signifient la même pensée divine, la régénération de la terre. " Je m'arrête, mes souvenirs sont confus. J'attendrai la révélation que Dieu voudra bien m'accorder.

Communication spontanée : " Ecris, mon fils chéri, écris. Ton Dieu t'a promis la lumière et tu seras illuminé. Ecoute. Ta mère adoptive Marie a été chargée par ton Dieu de veiller sur toi, comme elle a veillé sur l'enfance du Christ. C'est un double dépôt que, dans sa miséricorde, a bien voulu lui confier son Dieu. Tu es donc son second fils, celui qui est appelé à succéder à son frère aîné, pour le salut du monde. C'est de ta mère Marie que tu as reçu les premières inspirations qui doivent te guider dans ta glorieuse mission. Marie est donc le trait d'union (écris) entre les deux sauveurs, venus sur la terre pour accomplir la volonté miséricordieuse de leur Dieu. Marie est le trait d'union entre l'église du Christ, dont elle est la divine protectrice, et l'église nouvelle qui en est la continuation et la glorification la plus éclatante. Marie est donc l'arche sainte entre la terre et son Dieu. Si Marie ne t'a pas porté dans son sein, tu n'en es pas moins le fruit de ses entrailles car c'est sous le souffle de son amour maternel, que ta vie s'est développée pour la gloire de ton Dieu et l'accomplissement de sa suprême volonté. C'est au nom de ton Dieu, tu le sais, que Marie est venue se communiquer à toi, et son langage que tu comprends aujourd'hui, lui a été inspiré par ton Dieu. Aie donc foi en ton Dieu, mon fils chéri. Tout ce qui t'arrive, tous tes actes, toutes tes pensées viennent de ton Dieu, à qui tu appartiens pour l'éternité. Vis en paix, mon fils bien-aimé. Ton Dieu. "

Dieu vient ici, affirmer le témoignage de Marie. C'est là le faisceau d'autorité divine qu'il m'est donné, qu'il m'est permis d'opposer à l'incrédulité réfractaire qui en son aveuglement, repousse la lumière que la miséricorde de Dieu fait éclater d'une manière si ostensible aux yeux de tous. Ces signes qui vous étonnent enfants du siècle, sont les signes prédits. Croyez-vous donc que la parole de Dieu vienne s'éteindre dans les vains calculs de votre orgueil et de vos élucubrations téméraires ? Sachez donc humilier votre prétendue sagesse devant les desseins de la Providence divine, dont il ne vous est pas permis de sonder les profondeurs ! Quant à vous, que frappe l'éclat de la lumière et qui refusez de croire, apprenez que l'expiation qui vous est réservée, aura sa mesure dans la lutte si inégale engagé entre votre Dieu et vous. "

Dans la nuit du 26 au 27 mars 1869, sous le prisme d'une insomnie transitoire, donnant cours à des perceptions vagues, fugitives et participant de la veille et du sommeil, je distinguai la voix de mon Dieu me dictant ses instructions et sa volonté. Mais le lendemain, ses paroles divines s'étaient effacées en partie de ma mémoire. Oh ! Désireux d'être édifié et de connaître sa volonté suprême, je lui adressai la prière suivante.

" Mon divin Père, je n'ai conservé qu'un souvenir vague, fugitif, des paroles que vous avez daigné m'adresser cette nuit. Serait-ce vous offenser, mon divin Père, de vous prier de me les rappeler ? "

" Non mon fils bien-aimé, tu n'offenses pas ton Dieu. Ecris. Tu as consommé le sacrifice, plein de foi et de dévouement en ton Dieu ! Tu t'es immolé ! Tu as accepté devant tes frères la honte qui se rattache aux élucubrations d'un insensé ! Tu as bravé leurs sarcasmes, leurs risées, leurs railleries ! Tu as accepté, mon fils chéri, la mort morale que tu veux bien encourir pour le triomphe de tes convictions, la glorification de ta foi, l'accomplissement de l'œuvre de ton Dieu ! Réjouis-toi aujourd'hui. Ton Dieu est content de tant d'abnégation, de tant de dévouement à sa cause. Il te loue en face du ciel et de la terre, et il prépare ta résurrection morale. Oui, tu ressusciteras comme ton frère Jésus, pour la gloire de ton Dieu, l'édification et

le salut de tes frères ! Comme lui, tu convaincras les plus incrédules et tous viendront confesser à tes pieds leur erreur et leur injustice. Tous rendront grâce au Seigneur de sa miséricorde, de son amour, dont il a voulu te rendre l'organe sur la terre ! Tous seront dans la joie d'avoir enfin reçu la lumière ! Oui mon bien-aimé fils, la date de ton triomphe est celle de ton dernier sacrifice. Ce jour-là est celui où ton frère Jésus expira sur une ignoble croix (le jour du Vendredi Saint, 26 mars 1869). Comme lui, tu as accepté le calice de l'infamie ! Comme lui, tu repaîtras au milieu de tes frères, en triomphateur ! Ta gloire, comme la sienne, est inscrite dans le ciel en caractères divins ! Vis en paix, mon fils bien-aimé. Après le travail vient le repos, après la honte la gloire, après le dévouement l'amour de ton Dieu et la récompense éternelle qu'il réserve à ses élus. Que ce témoignage de ton Dieu répande la joie en ton âme, car c'est le sceau de ta gloire et de ton bonheur éternels. Ton Dieu. "

Oh ! Plein du sentiment profond de mon indignité, j'ai à m'humilier avec confusion, devant un tel témoignage de mon Dieu. Oh ! N'est-ce pas ici le verre d'eau des écritures, trouvant toujours son splendide prix auprès de la miséricorde de ce Dieu si plein d'amour, de ce bon Père qui se plaît à prodiguer ses bienfaits à tous ses enfants ! Quel encouragement pour tous dans le cours des épreuves terrestres ! Qu'ils sont légers les sacrifices qu'attend de nous notre Dieu, alors que la récompense est une éternité de bonheur !

Le 2 avril 1869, sept heures du matin, j'adressai la prière suivante à Dieu.

" Mon divin Père, j'ai eu cette nuit quelques inspirations confuses, se rattachant au magnétisme. Puis-je, sans vous offenser, vous prier de préciser ces fugitives impressions ? "

Réponse : " Mon fils chéri, non tu n'offenses pas ton Dieu en cherchant auprès de lui les lumières qui te sont nécessaires pour clore ton ouvrage. Tu ne l'offenseras jamais mon fils bien-aimé, lorsque tu auras recours à ses divines inspirations. Tu le sais, Dieu est toujours présent pour venir en aide à ses enfants, et surtout à ceux qui s'adressent sincèrement à lui. La faculté magnétique est innée en l'homme, mais la mesure dans laquelle elle s'exerce dépend de l'organisation physique de chacun et de la quantité de fluide qu'elle recèle. Elle dépend surtout de sa foi et de la ferme volonté d'en faire l'application, pour soulager ses frères ou les édifier. Elle dépend enfin de la volonté de Dieu et des esprits qui y concourent. Tu le sais d'ailleurs, mon fils chéri, l'action de l'esprit sur la matière, ou le fluide universel, est toujours en raison du degré de son épuration, et sa puissance est toujours subordonnée à la volonté du Tout-Puissant. C'est dans ce sens que tu dois écrire, corriger ou rectifier le chapitre IV de ton livre qui traite du magnétisme. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

Vous tous qui de vos savantes investigations cherchez à pénétrer les secrets de l'économie humaine, écoutez, c'est la parole de votre Dieu qui se fait entendre. " La faculté magnétique est innée chez l'homme, elle émane de son organisation même. Elle se développe avec le concours des esprits, surtout des esprits épurés, elle repose sur sa foi et la volonté de soulager ses frères ou de les éclairer. Les effets ou la puissance de cet agent, de cette loi de la nature, sont subordonnés à la volonté du Tout-Puissant. "

Ce même jour 2 avril, sept heures et demie du matin, j'adressai encore une prière à Dieu.

" Mon divin Père, puis-je sans vous offenser, vous prier de dissiper un nuage qui porte le trouble en mon âme ? Si, mon divin Père, je suis le disciple aimé de Jésus, ainsi que me l'a révélé Marie, comment se fait-il que pendant le cours de ma vie il n'ait pas existé en moi le reflet moral de ma précédente incarnation ? Comment se fait-il dis-je, que sanctifié devant vous en la personnalité de Jean, par les mérites de votre fils Jésus dont il était le disciple aimé,

j'aie participé néanmoins en ma nouvelle incarnation, à toutes les faiblesses, à toutes les imperfections inhérentes au degré d'avancement de mes frères sur la terre ? "

Réponse : " Mon fils chéri, âme pure, parle hardiment à ton Dieu, tu ne l'offenseras jamais. Mon fils chéri, tu es bien sévère pour toi ! Retraces à ton esprit le cours de ta vie. Sans doute tu y trouveras des fautes, mais pas le moindre indice de corruption du cœur. D'ailleurs apprends, mon fils chéri, que l'âme n'est forte contre elle-même que lorsqu'elle a subi toutes les vicissitudes du combat, et que la vertu, qui sera récompensée dans le ciel, doit être pure de toute faiblesse. C'est là mon fils chéri, le mérite qui t'était réservé dans ce dernier passage sur la terre. Tu devais être aux prises avec les faiblesses, les entraînements de la nature humaine, encore si imparfaite sur ce globe, afin de vaincre ses sollicitations au mal, t'élever par des efforts héroïques vers ton Dieu, et te présenter devant lui en triomphateur. Rassure-toi, mon fils chéri sur l'identité de ta personnalité, qui t'a été révélée par Marie et qui t'a été confirmée par ton Dieu ; tu es bien le disciple aimé de Jésus, tu es son successeur, tu es le consolateur, et tu es reparu sur la terre pour glorifier sa mission, la mission du Christ. Vis en paix, mon fils bien-aimé. Ton Dieu, témoin de tes persévérants efforts, viendra à ton aide. Il fera disparaître toutes les scories, les imperfections qui ternissent ton âme si belle, si limpide, si pure, et quand tu comparâtras devant ton Dieu, tu seras digne de tout son amour et pleinement justifié devant lui. Vis en paix, mon fils bien-aimé. Ton Dieu. "

D. " Dois-je, mon divin Père, ajouter encore cette page à mon livre ? "

R. " Oui, mon fils chéri. C'est la plus éclatante justification de ta sincérité et de l'authenticité de ta mission divine. Ton Dieu. "

La vie terrestre est une épreuve pour tous, pour l'homme de bien, comme pour celui qui est enclin au mal. Tous, en posant le pied sur ce sol brûlant, sur les flammes éternelles de l'épuration, doivent s'évertuer de laisser dans le creuset providentiel de l'incarnation, les scories qui ternissent leur âme. Oh non ! Ils ne peuvent retourner à leur source divine, qu'avec la pureté qui les rapproche de Dieu. La seule vertu admise dans le ciel est la force, l'énergie et la persévérance dans la pratique du bien !

Le 24 mars, j'évoquai Mme X. en les termes suivants².

" Ma jeune enfant, peux-tu me dire pourquoi tu n'as fait que passer ici-bas ? "

Réponse : " Mon bien-aimé et vénéré frère, tu as dû comprendre quelle a été la cause de mon court séjour sur la terre ; j'avais fait mon temps. Oh ! Je suis bien heureuse, ne me plains pas. Tout se passe en raison des épreuves et des expiations qui nous sont réservées. Tu le sais bien, mon vénéré frère, la vie terrestre est une épuration réservée à chacun de nous. Heureux celui qui obtient sa délivrance ! Le plus tôt est toujours le mieux. En quittant la terre j'en avais le pressentiment, mais je ne me rendais pas compte de ma migration dans le monde invisible. J'ai été étonnée, mais je suis revenue bien vite de mon étonnement. Je suis maintenant heureuse d'avoir quitté la terre à laquelle j'étais attachée, sans doute parce que j'étais jeune. J'aimais mon mari, j'aimais mes parents, voilà les liens qui m'y retenaient. Ils sont malheureux ceux que j'ai laissés ! Que ne comprennent-ils la vie future ! Leurs regrets s'évanouiraient, car ils sauraient que ceux qu'ils regrettent sont heureux et qu'ils les reverront. O mon vénéré frère, c'est votre tâche bénie de leur enseigner, ainsi qu'à tous vos frères, le bonheur réservé à tous dans ce monde invisible, qu'ils n'osent comprendre et qui est si supérieur à celui où ils traînent si péniblement leur existence ! Oh ! Dites-leur de ma part que leur douleur m'afflige, alors surtout qu'elle n'a nullement sa raison d'être, je suis tous les jours avec eux. Ils ne me verront

² Je n'ai pas cru devoir conserver ici, l'ordre chronologique, afin de ne pas scinder les instructions divines qui précèdent.

pas sans doute, mais moi je les vois. Qu'ils sachent donc que bien qu'ils ne me voient pas, je suis toujours auprès d'eux. Je viens tous les jours, mon vénéré frère, prier avec vous. Oh ! Que de joie je trouve dans cette prière ! Qu'elle est consolante ! Vous êtes béni de tous vos frères désincarnés, et votre Dieu répand sur tous, tout l'amour qu'il vous a réservé ! Adieu, mon vénéré frère. Mon bonheur est de prier avec vous. Mme X. "

Quelle édifiante, quelle consolante communication ! Voilà une jeune femme à qui tout souriait sur la terre : jeune, riche, aimant son mari et ses parents, aimée, chérie de tous, laissant après elle une longue traînée de deuil et emportant dans la tombe des regrets sympathiques et unanimes. Eh bien ! Cette idole de la terre renonce avec joie à cette royauté éphémère et proclame son bonheur dans le monde invisible ; bonheur quelle s'efforce d'inoculer à tous ceux qui versent sur ses pas des larmes si amères ! Elle leur dit avec cet accent de la vérité qui entraîne les cœurs. " Oh ! Osez comprendre les joies du monde invisible réservées à tous, et vous qui êtes encore en proie à la douleur poignante, déchirante de notre séparation cruelle, sachez mes bons amis, que je suis tous les jours auprès de vous, que je vous vois bien, que vous ne me voyez pas, et que vous me reverrez un jour. "

Le 29 mars 1869, la femme Delcasse et son gendre, le nommé Briole, domiciliés du canton de Bourg-de-Visa, Tarn-et-Garonne, et résidant dans le voisinage de ma campagne, vinrent m'entretenir de l'état de souffrance que depuis neuf mois environ subissait la femme Briole. Ils me dirent que son estomac ne pouvait supporter aucun aliment, qu'à peine pris ils étaient rejetés. Ils ajoutèrent que cette maladie avait résisté à tous les traitements prescrits par plusieurs médecins, successivement appelés, et qui tous avaient abandonné la malade en déclarant qu'ils ne pouvaient définir le caractère de la maladie et en déterminer la cause.

La femme Delcasse et son gendre me dirent encore que des faits étranges s'accomplissaient, soit sur la personne de la femme Briole, soit dans sa maison ; que très souvent celle-ci sentait se superposer sur elle un corps lourd, qui la saisissait et la pressait violemment à la gorge, et lui arrachait des cris au secours, que pendant la nuit, ses meubles étaient fortement agités et qu'on entendait des coups répétés sur les portes des armoires.

Ces faits insolites, géminés, se reproduisant depuis plusieurs mois, et rapportés avec l'accent de la vérité, m'amènèrent à penser que la femme Briole était sous l'empire d'une obsession, et pour m'en assurer, j'adressai à Dieu la prière suivante.

" Mon divin Père, que dois-je croire, que dois-je faire ? "

Réponse : " Ecris, mon fils chéri. Cette jeune femme est sous l'empire d'une obsession, elle doit implorer l'esprit obsesseur, le prier de lui laisser la tranquillité. Et toi, de ton côté, mon fils chéri, évoque cet esprit obsesseur. Il viendra à ton appel, il t'expliquera ses griefs. Tu le conjureras d'abandonner sa victime. Il cédera à tes admonestations, il viendra tous les jours prier avec toi, et ce sera l'un de tes frères, un de plus ramené à ton Dieu. Ton Dieu. "

D. " Faut-il que je l'évoque immédiatement ? "

R. " Oui, mon cher fils. "

Évocation.

" Esprit obsesseur de la femme Briole, viens te communiquer à moi, et fais-moi connaître, mon cher ami, quels sont tes griefs contre cette femme. Viens auprès de moi, mon cher ami. Si tu es souffrant et malheureux, peut-être pourrai-je apporter quelques soulagements à tes souffrances ? "

R. " Que me veux-tu ? "

D. " Mon cher ami, je suis ton frère, je m'intéresse à toi. Viens te confier à moi. Dis-moi donc

ce que tu reproches à cette femme ? "

R. " Cette femme est ma plus cruelle ennemie. J'ai à exercer contre elle une vengeance implacable. "

D. " Te venger ! Y songes-tu ? Ton Dieu, tu le sais, est disposé à te pardonner tes fautes si tu t'en repends, mais la première condition de ton pardon, c'est de pardonner toi-même à tes frères, car Dieu ne pardonne qu'à ceux qui savent pardonner. "

R. " Pardonner, non. "

D. " Si mon cher ami, il faut pardonner à ta victime. Dis-moi mon cher ami, quel intérêt puis-je avoir à te conseiller un tel pardon ? Je ne puis y en trouver d'autre qu'un sentiment de charité pour cette femme, qui est ma sœur et la tienne. Ce sentiment s'adresse surtout à toi, qui te rends coupable envers ton Dieu. Oh ! J'ai mission de te dire que si tu pardonnes à ta sœur, ton Dieu qui est si bon, te pardonnera toutes tes fautes. "

R. " Tes paroles sont touchantes. Eh bien ! Que faut-il que je fasse ? "

D. " Il faut, mon cher ami, abandonner cette femme, ne plus la tourmenter et ne plus altérer sa santé. De plus, tu viendras tous les jours, matin et soir, prier avec moi. Tu verras combien tu seras heureux. "

R. " Tu es si bon que je n'ai pas le courage de te refuser ! Je viendrai. "

D. " Je compte sur ta promesse. Oh ! Ne me trompe pas. "

R. " Non. Tu peux y compter. Dès ce soir, je viendrai prier avec toi. "

D. " Tu me promets aussi de ne plus tourmenter ta victime ? "

R. " Oui, je te le promets. "

D. " Comment te nommes-tu ? "

R. " Pierre Artigue. "

D. " Quelle était ta profession sur la terre ? "

R. " Charron. "

D. " Depuis quand as-tu quitté la terre ? "

R. " Depuis plus de cent ans. "

D. " Tu es donc malheureux puisque tu te venges. "

R. " Oui, très malheureux, mais il me semble que depuis que je m'entretiens avec toi, je suis moins malheureux. "

D. " Oh ! Courage, mon cher ami. Si tu es moins malheureux, c'est que tu éprouves le contentement de la bonne promesse que tu viens de faire. Oh ! Tu le seras bien davantage quand tu auras prié ton Dieu avec moi et que tu te seras réconcilié avec lui. "

R. " Oh ! Je viendrai, je te le promets. "

D. " Mais promets-moi bien d'abandonner cette femme. "

R. " Je te le promets, je te le jure. "

D. " Je t'appellerai ce soir dans ma prière. "

R. " Je viendrai. "

Je fis connaître à la femme Delcasse et à son gendre Briole, qui étaient présents, les communications que je venais d'obtenir et le résultat heureux qu'ils devaient en attendre. Et je fis recommander à la femme Briole, d'apaiser par la prière, l'esprit obsesseur.

Le 3 avril, j'appris qu'à dater du 9 mars la femme Briole avait recouvré, pendant deux jours, son état normal de santé, et que nul bruit insolite ne s'était fait entendre dans la maison ; mais que l'obsession avait recommencé dès le troisième jour.

Ce même jour, j'adressai la prière suivante à Dieu.

" Mon divin Père, que dois-je faire pour ramener à résipiscence l'esprit obsesseur de la femme Briole ? "

Réponse : " Mon fils bien-aimé, évoque-le de nouveau, tu verras ce qu'il a à te dire. Exhorte-le. Il a besoin d'être soutenu dans ses bonnes résolutions. Tu finiras par le ramener à de meilleurs sentiments. Persévère, mon fils chéri. Ton Dieu. "

Évocation.

" Mon cher esprit Artigue, tu m'avais promis de cesser tes actes d'obsessions auprès de la femme Briole, tu n'as pas tenu ta promesse. "

R. " Oh ! Je te l'ai promis c'est vrai, mais je ne puis tenir ma promesse. "

D. " Y penses-tu mon cher ami ? Te trouves-tu heureux en exerçant ta vengeance ? "

R. " Non, mais je me venge. "

D. " Tu n'es donc pas venu prier avec moi ? "

R. " Si, je suis venu le jour où tu m'as évoqué, mais je ne suis pas revenu depuis. "

D. " Pourquoi n'es-tu pas revenu ? "

R. " Je ne sais. Je n'y ai pas trouvé grand chose en tes prières. "

D. " Peut-être aussi, mon cher ami, n'y as-tu assisté qu'avec défiance ? "

R. " C'est vrai. Je n'avais pas une très grande foi en leur efficacité. "

D. " Qu'as-tu éprouvé ? "

R. " Je ne sais. Il me semble cependant que je voulais revenir. "

D. " Pourquoi n'es-tu pas revenu ? "

R. " Des camarades m'en ont empêché. "

D. " Oh ! Mon cher ami, est-ce que tes camarades ne sont pas malheureux comme toi ? T'ont-ils donné la recette du bonheur ? "

R. " Non, car ils ne l'ont pas trouvée pour eux mêmes ! Tu pourrais avoir raison. Je reviendrai prier avec toi. "

D. " Oh ! Mon cher ami, viens je t'en supplie. Si tu viens, je te garantis le bonheur. "

R. " Eh bien ! Je te le promets, je ne manquerai plus de venir prier avec toi, parce que je le reconnais, c'est toi qui es mon véritable ami. "

D. " Mais tu me promets aussi d'abandonner ta malheureuse victime ? "

R. " Oui, je te le promets. Tu verras que je tiendrai ma promesse. Artigue. "

D. " Tu signes ta déclaration. Tu n'as pas signé l'autre fois ? "

R. " C'est que je me suis sérieusement engagé. "

L'esprit, profondément ulcéré, luttait contre ses aspirations de vengeance, mais il n'en avait pas triomphé. Il n'avait point pardonné encore à sa victime ; c'est ce que j'appris plus tard, pendant mon séjour à la campagne.

Le 29 juillet, je l'évoquai de nouveau dans les termes suivants.

" Mon cher esprit Artigue, tu continues donc malgré ta promesse, de tourmenter cette pauvre femme ? Que penses-tu mon cher ami ? Tu ne veux donc pas te réconcilier avec ton Dieu et te justifier devant lui ? "

R. " Ta morale est bien belle, mais je ne puis résister au ressentiment des injures dont j'ai été accablé par celle que tu protèges. Si tu savais combien elle a été méchante pour moi ! Combien même elle a été cruelle, implacable ! N'est-il pas juste qu'elle souffre à son tour et que je lui rende, en partie, le mal qu'elle m'a fait ? "

D. " Mais, mon cher ami, es-tu heureux toi-même en faisant du mal à cette femme ? Consulte ta pulsation intime. "

R. " Non, je ne suis pas heureux. "

D. " Si tu n'es pas heureux, c'est ta faute, car Dieu ne permet pas que celui qui se venge soit heureux. C'est lui qui est le dispensateur du bonheur, et il ne l'accorde qu'à celui qui se conforme à sa volonté. Or, il est bien bon ton Dieu, il pardonne toutes les offenses, mais il veut que ses enfants se pardonnent entre eux, comme il les pardonne lui-même. "

R. " Ce que tu me dis me paraît juste, je conviens que tu as raison, mais combien on souffre

aussi de voir heureux ceux qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour vous rendre malheureux. "

D. " Que t'importe mon cher ami, que cette femme soit heureuse, si ton Dieu décuple pour toi le bonheur dont elle jouira ? Crois-tu que le sacrifice que tu feras à ton Dieu du ressentiment que tu éprouves, ne sera pas récompensé par son bras tout-puissant ? Ce Dieu si bon, qui tient compte d'un verre d'eau donné en son nom à l'un de ses enfants ! Allons, mon cher ami, écoute-moi je t'en conjure, étouffe en toi tout sentiment de haine, de rancune, laisse ta sœur, ne la tourmente plus. Je te parle au nom de ton Dieu ; il te bénira. "

R. " Comment résister à ta sainte parole ? Elle me touche profondément. Oh ! Je promets que je ne manquerai pas à l'engagement que je prends solennellement en ce jour, devant Dieu qui m'entend. "

D. " Oh ! Merci mon cher ami, viens je t'en supplie, prier chaque jour avec moi, ton Dieu, que tu appelles en témoignage de ta pieuse résolution, ce Dieu si bon, si plein d'amour pour tous ses enfants ! Oh ! Viens, mon cher ami, prier tous les jours avec moi, et ton Dieu te bénira. "

R. " Oh ! Que tu es bon ! Tes paroles vont au cœur ! Oui je viendrai prier avec toi, car il me semble qu'avec toi je me trouverai meilleur et plus heureux. "

D. " Tu ne venais donc pas prier ? "

R. " Si, je suis venu quelque temps, mais j'ai cessé quand j'ai vu cette femme si heureuse de sa délivrance. Je n'ai pu supporter son bonheur qui me paraissait plus grand que celui que j'éprouve en priant avec toi. Mais je veux m'unir à toi, parce que tu possèdes l'amour de ton Dieu et que tu me protèges auprès de lui. "

D. " Tu le promets et tu tiendras ta promesse, je l'espère. "

R. " Je te le jure. "

D. " Viens, suis-moi cher enfant, ton Dieu te bénira ". Ces dernières paroles sont les paroles de ton Dieu. "

R. " Oh ! Merci ! "

Le 23 août je l'évoquai de nouveau.

D. " As-tu, lui dis-je, accompli ta promesse ? "

R. " Oui. Tu le sauras en arrivant à ta campagne. "

L'esprit obsesseur disait vrai. Cette fois, il avait tenu parole. La femme Briole avait recouvré complètement sa santé, et tous bruits insolites avaient cessé dans sa maison. Ce fait d'obsession et de délivrance signale encore une fois, le trait d'union qui relie le monde incarné au monde invisible ; mondes qui ne diffèrent l'un de l'autre que par l'état différent de transformation que subissent les esprits en leur migration successive et alternative de l'un des mondes dans l'autre. Les esprits, en se dégageant de leur corps pour réintégrer le monde invisible, emportent en leur migration leurs impressions terrestres de sympathie, d'affection, de haine et de rancune ; sentiments qui les rappellent sur le sol qu'ils ont quitté, pour y exercer des actes de bienveillance et de protection ou bien de haine et de vengeance. De leur côté, les esprits incarnés font entendre leur voix dans le monde invisible et ramènent, par leurs bons conseils et la prière, les esprits égarés dans la voie de la résipiscence et de leur réhabilitation en la miséricorde de leur Dieu.

Le 6 avril 1869, j'évoquai Marie en ces termes.

" Ma bonne mère Marie, il me semble que tu m'es apparue cette nuit ? "

Or, la veille, l'un de mes voisins avait élevé des prétentions iniques, quant aux limites de nos héritages respectifs, et je lui avais fait dire que nous planterions des bornes, au dire d'un arbitre de son choix.

Réponse : " C'est vrai mon cher enfant, je te prodiguais mes caresses maternelles. Je te disais d'être moins préoccupé de tes intérêts ; qu'en les sacrifiant, tu payais une dette qui n'était pas la tienne, qu'en un mot, tu payais pour tes frères, afin de leur apprendre la justice et à reconnaître que l'on ne doit jamais s'enrichir aux dépens d'autrui. Montre-toi coulant, mon cher enfant, à l'égard d'un frère qui croit s'enrichir en empiétant sur ton patrimoine. Sois généreux mon cher enfant, et tu lui apprendras ainsi que la seule règle pour être heureux, soit pour avoir la sanction de sa conscience, est de ne jamais chercher son bonheur en la possession du bien d'autrui ! Mon cher enfant, ce n'est point ici un reproche, mais une inspiration pour accomplir un acte de charité, ou plutôt afin que tu t'inspires de ta divine mission. Sois heureux mon cher enfant, c'est mon vœu le plus ardent. Car tu sais aujourd'hui que je suis ta mère et que toute ma sollicitude maternelle t'est acquise. Je veille sur toi et ne songe qu'à ton bonheur. Marie. "

Ma bonne mère Marie, fidèle à sa tâche, à sa mission d'ange gardien auprès de moi, veille à mon chevet. Elle a voulu ici, m'arrêter sur le seuil d'une contestation avec un frère, elle a voulu surtout me rappeler le vrai caractère de ma sainte mission, qui a pour fin de ramener mes frères dans la voie de la justice, la seule qui conduise au bonheur.

Le 29 avril 1869, six heures et demie du matin, j'adressai à Dieu la prière suivante.

" Mon divin Père, cette nuit vous vous êtes manifesté à moi. Vous m'avez annoncé avoir des instructions à me donner. Me serai-je mépris ? "

Réponse : " Non, mon fils chéri, tu ne t'es pas mépris. Ecris. Tout s'accomplit selon la volonté de ton Dieu. Les voies s'aplanissent devant toi. Nul obstacle ne peut t'arrêter dans ta divine entreprise. Continue ton travail de révision des chapitres de ton œuvre, et livre-les à l'imprimeur dès qu'il pourra commencer l'impression. Le temps presse, mais n'aie pas d'inquiétude, tu accompliras ta tâche en temps opportun. Tout est prévu par ton Dieu. Confie-toi à sa sagesse et abandonne-toi sans réserve à sa sollicitude paternelle. Oui mon fils chéri, ton Dieu a les yeux fixés sur toi, sur tes efforts. Il te plaint des embarras, des inquiétudes dont tu es entouré, mais ta soumission à la volonté de ton Dieu, ta confiance en sa sollicitude ont un prix immense auprès de lui, et tu ne tarderas pas à en recevoir la récompense. Vis donc en paix, mon fils chéri, le bonheur t'est réservé même sur la terre, mais surtout dans le ciel où ton divin Père t'attend pour te combler de son amour et de ses bienfaits. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

C'est donc ostensiblement que Dieu daigne diriger ma plume, et qu'il préside à la publication de mon livre. Il en surveille la confection, et il me donne les instructions utiles pour l'amener à bonnes fins. Ce divin Père, plein de sollicitude pour ses enfants, se plaît à dissiper leurs inquiétudes, à adoucir l'amertume de leurs tribulations et il promet à leur patience, à leur résignation, à leur dévouement à sa cause, la récompense glorieuse s'épanchant de sa divine munificence.

Le 3 mai, j'obtins une grâce touchante, ineffable de mon Dieu. Je lui adressai la prière suivante. "Mon divin Père, me permettez-vous de révéler l'acte de votre miséricorde infinie, accompli aujourd'hui pour la glorification de votre enfant ? "

Réponse : " Oui mon fils chéri, dis-le à tous. Dis-leur que ton Dieu a bien voulu s'associer à un acte de charité, que tu ne pouvais accomplir toi-même et en déverser sur toi tout le mérite, qu'il a bien voulu distribuer aux pauvres une somme d'argent que tu n'avais pas, voulant te donner un exemple ainsi qu'à tes frères, de cette solidarité divine qui les lie, non seulement

entre eux, mais qui les relie à leur Dieu même qui, voulant bien s'identifier avec eux, paie leurs dettes pour leur gloire et leur bonheur. Oui mon fils chéri, cette page doit, pour l'édification de tes frères, être transcrite dans les annales que tu dresses aux destinées de l'humanité et aux maximes qui doivent concourir à son salut ! Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. »

Oh ! Ouvrez la main pour donner, ne vous enquérez pas si elle est pleine. Appelez votre Dieu à votre aide, et il la secondera pour répandre sur vos frères souffrants la manne céleste, qui s'épanche sans cesse de son cœur divin.

Oh ! Acceptez avec effusion et ardeur la solidarité divine qu'il vous offre avec tant d'amour ! Associez-le à vos bonnes œuvres, et ce bon Père paiera les dettes de votre cœur, pour votre gloire et votre bonheur. Oh ! Dites-vous bien que les biens que vous distribuez à vos frères appartiennent à votre Dieu, qu'il vous les a donnés, qu'il vous en gratifie tous les jours, et que les verser dans la sèbile suppliante de ses enfants, c'est venir en aide, c'est prêter à la divine Providence, qui vous rendra avec munificence ce que vous aurez donné en son nom !

Le 3 mai 1869, j'adressai la prière suivante à Dieu.

" Mon divin Père, je suis l'apôtre Saint Jean réincarné. Vous me l'avez dit, je le crois. Comment se fait-il qu'il existe des communications nombreuses signées Saint Jean ? Elles seraient donc apocryphes ? Puis je, sans vous offenser mon divin Père, vous soumettre mes doutes sincères ? Si je vous offense, ô mon Dieu, daignez me pardonner. "

Réponse : " Mon fils chéri, je te l'ai dit, tu n'offenseras jamais ton Dieu en cherchant à t'éclairer auprès de ton Dieu même, qui est la source de la lumière. A qui veux-tu t'adresser pour éclaircir tes doutes, si ce n'est à ton Dieu ? Tu le sais, mon fils chéri, la personnalité ne saurait se confondre dans la personnalité d'un autre, mais les âmes se confondent. En quoi consiste donc cette confusion ou union des âmes ? C'est de s'unir dans la même pensée, laquelle pensée est la vérité selon Dieu, la fin de l'être moral. S'il en est ainsi, les âmes qui arrivent en un point culminant qui les rapproche plus ou moins de Dieu, touchent donc à cette vérité suprême de leur être. Et par leur réunion en ce point d'épuration divine, elles tendent évidemment à ne faire qu'un, car la vérité ne saurait être qu'une. Comprends donc, mon fils chéri, que l'union des âmes ou leur unification ainsi définie est la fin de la création, et que toutes les âmes sont appelées à penser à l'unisson, à penser, à sentir comme leur Dieu qui les a faites à son image et ressemblance. Ne t'étonne donc plus que les âmes arrivées à ce degré culminant d'épuration, puissent répondre aux évocations qui leur sont adressées, en se substituant les unes aux autres, et que toutes celles qui sont parties de la même unité, ne puissent répondre les unes pour les autres et signer réciproquement de leur nom respectif. Des exemples de cette substitution de noms et d'individualité se sont rencontrés plusieurs fois dans les médiumnités qui se sont accomplies auprès de toi, ainsi que dans les communications que tu as reçues toi-même. Rassure-toi, mon fils chéri. Tu n'es pas ici le jouet d'une hallucination. Tout ce qui t'a été révélé par ton Dieu émane bien de sa divine initiative. Tu es bien le disciple aimé de Jésus. Tu es bien celui qu'il a réservé pour la mission que tu accomplis. Oui, tu es le consolateur qu'il a annoncé. Tout ce qui a été écrit sous l'inspiration qui t'anime vient de ton Dieu, et tu recevras bientôt la sanction de son intervention ostensible et suprême. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

Dieu révèle ici à l'homme, les fins suprêmes de ses splendides destinées, et lève le voile qui cachait à ses yeux la pensée du Créateur. Les âmes émanées de Dieu, devant retourner à Dieu, et appelées par suite à atteindre le même degré d'épuration, tendent nécessairement à cette unité morale, suprême, qui forme un point de pulsation essentiellement identique, déterminant

entre elles l'unité de pensée et de sentiment ; uniformité répondant aux mêmes exigences, aux mêmes manifestations personnelles de l'individualité propre à chacun, et qui leur permet ainsi de se substituer les uns aux autres, notamment en leurs communications médianimiques. Or, en ses instructions, Dieu se plaît à affirmer ici encore, mon identité avec le disciple aimé de Jésus qui, détaché du monde invisible par sa réincarnation, est substitué, en ses communications médianimiques, par d'autres esprits arrivés au même degré d'épuration et appelés à répondre et à signer en son nom.

Le 4 mai 1869, sept heures du soir, j'étais triste, contrarié, vivement préoccupé. Je m'écriai. " O mon divin Père, pourquoi suis-je si malheureux aujourd'hui ? "

Réponse : " Mon fils chéri, tu es malheureux parce que tu es encore engagé dans les étreintes de ton enveloppe terrestre. Tu es malheureux parce que tu subis encore tous les soucis, toutes les tribulations de la vie. Tu es malheureux mon fils chéri, parce que ta patrie est dans le ciel. Courage, mon bien-aimé fils, ton divin Père ne t'abandonnera pas. Il ne te laissera pas ainsi aux angoisses qui te tourmentent et qui étouffent en toi tes aspirations si pures vers ton Dieu ! Oh ! Rassure-toi, elles n'en sont pas altérées et sont toujours l'objet de l'amour de ton divin Père qui t'aime, qui te chérit et qui dépose sur ton front le baiser de son amour, le baiser de sa gloire qu'il te réserve dans son sein. Non, non, fils chéri, tu n'es point déchu devant ton Dieu. Tu es toujours rassure-toi, le plus pur des enfants du ciel et de la terre, car tes héroïques efforts font ta gloire et ta pleine justification devant ton Dieu. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

Oh ! L'âme en rapports intimes avec son Dieu, éprouve en son exil sur la terre, liée qu'elle est à son corps, ces moments d'angoisses, ces impressions de tristesse, d'abattement que fait naître sur un sol lointain, aride et ingrat, le souvenir d'une patrie fortunée, regrettée, et le désir ardent de la revoir et de respirer son air pur ! Oh ! Ici, cette patrie pour l'âme c'est son Dieu, si bon, si tendre, si miséricordieux, si attentif à ses moindres souffrances, et lui apportant, en tous les instants de la vie, des paroles de consolation et d'amour ! Oh ! Vous tous qui m'écoutez, appelez-le dans votre cœur, votre divin Père ! Il entendra votre voix et il vous apportera le baume divin qui calmera, cicatrisera les blessures de la vie, il vous tendra la main pour vous conduire au port de l'ineffable et éternel bonheur !

Le 8 mai 1869, sous l'empire de vives préoccupations, j'adressai à Dieu la prière suivante. " Mon divin Père, je ne suis pas content de moi. Me serais-je séparé de vous ? "

Réponse : " Rassure-toi, mon fils chéri. Non, tu ne t'es pas séparé de ton Dieu dont tu es l'enfant chéri. Non, tu ne t'es pas séparé de ton Dieu, toi dont l'unique pensée est de ramener à ton Dieu tous les actes de ta vie ! Toi qui vis en ton Dieu et qui ne sais vivre hors de lui et sans lui ! Oh ! Ton amour pour ton Dieu est ta gloire et sera ta récompense éternelle. Sois confiant, mon cher enfant, en ton Dieu qui t'aime, qui te chérit. Livre-toi tout entier, avec une confiance inébranlable à sa sollicitude paternelle. Ce sera ton bonheur sur la terre et le gage de celui qui t'attend dans le sein de ton Dieu. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

Aimer son Dieu, c'est la planche du salut pour l'homme sur la terre, c'est sa consolation, c'est son bonheur, car il inocule en lui la source de l'amour divin, qui constitue les joies célestes et la béatitude éternelle.

Un jeune homme de Villeneuve, à qui je portais beaucoup d'intérêt, venait de succomber à

une maladie de poitrine. Il avait le pressentiment de sa fin prochaine, et il exprimait de vifs regrets de quitter la terre. Je l'évoquai en ces termes.

" Mon jeune ami, tu as beaucoup regretté la vie, tu as vu approcher la mort avec désespoir. Si ton Dieu te le permet, explique-moi le mystère de tes angoisses. "

Réponse : " Oh ! Vous venez à moi ! Merci, vous serez mon protecteur. Oh oui ! J'ai regretté la vie, parce qu'elle n'était pas accomplie pour moi, et que j'avais à l'utiliser pour mon salut. Oh ! Cependant, je ne me plains pas aujourd'hui de ce que Dieu a bien voulu m'appeler à lui, car je suis heureux. Ce bon Père, dans sa miséricorde, a bien voulu abrégé les épreuves qui m'étaient réservées et que j'avais sincèrement résolu d'accomplir en me réincarnant. Je ne me rendais pas bien compte sur la terre, de la cause de mes vifs regrets, en la quittant. J'avais l'intuition de la promesse que j'avais faite à mon Dieu et je craignais, au fond de mon âme, de ne pouvoir pas la tenir, c'est donc là ce qui faisait mon désespoir. Oh ! Si mon père et ma mère pouvaient vous comprendre, quel baume vous répandriez dans leur âme, en leur lisant ma communication ! Vous leur diriez que je suis heureux, oui bien heureux, et que j'attends de la munificence de mon Dieu de le devenir davantage. Oh ! Je ne manque jamais de venir tous les jours me prosterner à ses pieds, avec vous et mes autres frères que vous y amenez aussi. Oh ! Qu'elle est sainte, votre prière ! Combien elle est agréable à notre Dieu ! Que de grâces elle répand autour de vous ! Combien vous faites d'heureux ! Oh non ! Je ne manquerai jamais de vous suivre aux pieds de notre divin Père et de puiser à cette source de joies, d'espérances ineffables qui enivrent l'âme ! Oh ! Vous serez bien heureux, vous mon vénéré frère, quand vous irez retrouver votre Dieu ! Quelles joies vous attendent dans son sein où vous serez admis ! C'est ce que disent tous les esprits qui vous entourent, qui vous bénissent et qui célèbrent votre nom. Oh ! Soyez heureux mon vénéré frère, de tout le bonheur que vous répandez sur vos frères. Adieu, au revoir. R.C."

Suivons ici la sollicitude toute paternelle de notre Dieu. L'esprit C. s'était réincarné pour accomplir les longues épreuves de la vie. Mais son Dieu, en sa miséricorde divine, a bien voulu en abrégé la durée et le rappeler à lui. Sa pieuse ardeur à acquitter sa dette, a satisfait la justice de son divin Père qui, dans son amour, lui a fait remise d'une plus longue série de souffrances terrestres. Il a béni ses saintes aspirations vers son Dieu, et tous les jours maintenant et à chaque instant de sa vie céleste, il va recueillir à ses pieds, par la prière, d'inépuisables moissons de grâces, de joies, d'espérance et d'amour. Oh ! Prions, prions tous sur la terre. Joignons nos prières à celles de nos frères du monde invisible, pour avoir notre part des trésors éternels, de miséricorde et d'amour que notre Dieu épanche sur eux !

Depuis longtemps je n'avais reçu de communications de Jésus. Le 2 juin, je l'évoquai en ces termes. " Mon bon Jésus, dis-moi bien que je n'ai pas perdu ton amitié. "

Réponse.

" Mon cher enfant ! Toi mon bien-aimé, en qui je suis incarné et qui ne fais qu'un avec moi ! Toi mon bien-aimé frère, tu aurais perdu mon amitié ? Rassure-toi mon cher enfant. Oh oui ! Tu es et tu seras toujours, pendant l'éternité, mon enfant, mon frère chéri ! Nos pulsations d'amour sont les mêmes. Oh oui ! Je t'aime, et ton sort est uni au mien pour l'éternité ! Il n'est pas une pensée en toi qui n'ait sa source en moi, ou bien son élan et son reflet ! Pas un sentiment qui ne s'identifie dans mon âme, avec ceux qui t'animent ! Oh ! Tu le sais, mon cher enfant, nous avons la même mère. Marie nous a nourris l'un et l'autre dans ses entrailles de mère ; c'est sous son auréole divine que nous nous embrassons de ces étreintes éternelles qui doivent nous enivrer de bonheur au sein de notre Dieu ! Vis en paix mon cher enfant. Jésus et toi ne font qu'un dans l'éternité de leur Dieu. Adieu, mon cher ami. Jésus. "

Ce témoignage chaleureux de Jésus doit arriver à tous les cœurs, car il s'adresse à tous ceux

qui se rattachent à lui, comme au chaînon suprême de leur union avec leur Dieu, suivant ces solennelles paroles de l'Évangile. " Demeurez en moi et je demeurerai en vous. Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime, et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai et je me ferai connaître à lui. " Saint Jean, chap. XIV, vers. 21.

Le 3 juin 1869, un squelette humain fut découvert au lieu de Mures, canton de Penne, arrondissement de Villeneuve. Le lendemain, j'évoquai l'esprit pour savoir quelle avait été sa personnalité ?

Réponse : "Un grand mystère couvre ma tombe. J'ai été victime d'un guet-apens. Mes meurtriers avaient juré ma mort. Que Dieu leur pardonne, comme je leur pardonne ! C'était une vengeance atroce, ils avaient eu maille à partir avec moi. J'étais leur seigneur, ils avaient intérêt à se défaire de moi. Je me promenais à cheval. Je rentrais au château vers l'Angéus, ils m'attendaient au passage. Ce lieu était couvert alors, et s'étendait bien au loin une épaisse forêt. Je reçus par derrière un coup de massue sur la tête. Je tombai privé de mes sens. Ils m'achevèrent, les traîtres, avec un couperet qui sépara presque ma tête du tronc. Mes assassins étaient au nombre de trois. Je ne les nommerai pas, par respect pour leur famille très honorable d'ailleurs. Tu le sais il faut pardonner, et c'est en pardonnant que l'on obtient miséricorde devant Dieu ! Ce crime remonte à l'année 1603, 9 novembre. Je revenais de Penne et je retournais à mon château de Laval. Les coupables ne furent point découverts. On ignore même le lieu où j'avais été assassiné. Ma tombe fut recouverte de feuilles et de broussailles, qui dissimulaient le lieu où j'avais été enterré. Mon cheval fut abattu et enterré aussi à quelque distance du lieu où j'avais été inhumé. Oh ! Je suis heureux maintenant. Dieu m'a tenu compte de l'oubli du crime dont j'avais été victime, j'ai même prié pour mes assassins. Je me nommais P.L. de C., marquis de M. C'est l'un de mes fils qui fit bâtir un pavillon au lieu de Mures, lequel plus tard fut converti en maison d'habitation. Je viens prier tous les jours avec toi, et m'édifier à tes saintes pratiques. Dieu te bénit, mon cher ami, car tu fais beaucoup d'heureux. Adieu, au revoir. DE M. "

Le crime peut rester impuni sur la terre, mais le mystère qui quelquefois l'environne, pendant que le coupable y traîne et y consomme sa misérable existence, rompt toujours ses voiles sanglants dans le monde invisible ! Oh ! Là, rien ne reste caché, le sang versé stigmatise, aux yeux de tous, le front de l'assassin, et son retour dans ce monde vengeur développe dans l'âme du coupable des remords déchirants. C'est ainsi que s'accomplit la justice de Dieu !

Le 11 juin, je priai Dieu de me dire s'il avait quelque instruction à me donner.

Réponse : " Mon fils chéri, tu es selon ton Dieu. Tu offres toutes tes épreuves de la vie à ton Dieu. Tu aimes ton Dieu. C'est en lui que tu cherches toute consolation, et tu la trouveras en lui ! Vis en paix, mon fils bien-aimé. Ton Dieu te chérit, te bénit, te presse sur son cœur divin. Ta gloire est immense devant ton Dieu. Ta place est marquée au sein de ton Dieu ! Ecris. Tu es sa gloire, mon bien-aimé ! Persiste, mon cher enfant, tu trouveras ta récompense au bout de ta carrière d'amour et de dévouement. Rien ne manquera à ton bonheur. Ta couronne sera resplendissante des rayons de celle de ton Dieu, auquel tu es uni pour l'éternité. Vis en paix, mon fils bien-aimé, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

J'écris les paroles de mon Dieu. J'obéis à sa volonté suprême ! Oui ! Dieu se plaît à me faire surgir de mon néant, parce que je l'aime et que je lui ai voué toutes les pulsations de mon âme. Il me témoigne son amour divin, parce que je ne vis et ne respire qu'en lui, que je me suis donné, livré tout entier à lui, et que je m'abandonne, avec confiance et amour, à sa sollicitude

paternelle ! O vous tous qui m'écoutez, vous tous qui entendez les paroles d'amour de mon Dieu ! Oh ! Tournez donc vos regards vers ce Père si miséricordieux, si tendre, et il vous tendra ses bras paternels, comme à moi !

Le 15 juin 1869, je venais de surprendre mon âme dans les errements plus ou moins reprochables de la vie terrestre. Dans mon émotion, j'adressai à Dieu la prière suivante. " O mon divin Père, vous aurais-je offensé ? "

Réponse : " Non, mon fils chéri, tu es trop prompt à t'alarmer des imperfections inhérentes à ta nature terrestre. Tu obéis sans t'en douter, aux entraînements des impressions qui existent en toi et que tu ne peux effacer que peu à peu. Crois-tu mon fils chéri, que les combats que tu livres à tes ennemis cachés, ne soient pas une gloire pour toi, devant ton Dieu ? Dis-moi mon cher enfant, pourrais-tu exiger de ton fils ce qui ne lui est pas donné de faire ? Voudrais-tu encore qu'un arbre qui vient de naître eût de puissants branchages qu'il ne lui est donné d'acquérir qu'au travers des siècles, et qu'il portât les fruits qui naîtront de sa maturité ? Laisse mon fils chéri, à chaque chose sa valeur et son produit. Ne t'inquiète pas de ne pas être au sommet de l'échelle, alors que tu gravis péniblement les échelons de ton ascension vers ton Dieu ! Va, tu n'es pas amoindri auprès de ton Dieu ! Tu as grandi au contraire, en reconnaissant ton néant et en t'humiliant devant ton Dieu. Va mon fils chéri, tu es et seras pendant l'éternité, son fils chéri, son fils de prédilection, le plus pur des enfants du ciel et de la terre, parce que tes aspirations sont dignes de ton Dieu et que ton Dieu fera ce que tu n'auras pu faire, pour t'élever jusqu'à lui. Entends-tu, mon fils chéri ? Vis en paix. Ton Dieu. "

L'homme devient pur devant son Dieu par ses aspirations vers lui. Ses fautes et ses faiblesses inhérentes à sa constitution terrestre ne l'amoindrissent pas dans les vues miséricordieuses de son Dieu, qui poursuit de son souffle divin le développement de la débile nature de son enfant et seconde ses efforts, tendant à se dégager des scories, des imperfections de l'enfance de son être. Oh ! Ce divin Père se charge de renverser de ses propres mains, tous les obstacles qui barrent le passage à son enfant, dans son exaltation vers lui. Aimer son Dieu, aspirer à lui, se confier à sa sollicitude paternelle, c'est donc là tout le secret du salut. L'âme s'épure au foyer de cet ardent amour, et elle se dégage peu à peu, en quelque sorte à son insu, des étreintes terrestres.

Le 17 juin 1869, je n'étais pas content de moi. Je voulus me rassurer et j'adressai la prière suivante à Dieu. " O mon divin Père, vous aurais-je offensé aujourd'hui ? "

Réponse : " Non, mon fils chéri, tu es impressionnable, mais ton cœur est si pur que même dans ton émotion tu es toujours digne de ton Dieu. Vis en paix, cher enfant. Si tu savais combien tu es pur devant ton Dieu ! Tu es pur cher enfant, parce que tout en toi converge vers ton Dieu ! Que ta pensée est à ton Dieu, que tu ne vis et ne respire que pour ton Dieu ! Oh ! Cher enfant, que tu es grand devant ton Dieu, car tu t'identifies avec lui ! Oui, ta pensée s'identifie chaque jour de plus en plus avec sa pensée divine, et tu appartiens exclusivement à ton Dieu ! Oh ! Vis en paix, cher enfant. Passe des jours tranquilles. Va, pour quelques instants de souffrances si tu savais quelle récompense t'est réservée, même sur la terre où ton triomphe se prépare ; lequel humiliera jusque dans la poussière tous ceux qui auront porté leurs mépris ou bien leurs regards dédaigneux sur toi. Vis en paix, enfant chéri de ton divin Père. Ton Dieu. "

Oh ! Vous tous qui m'écoutez, ne repoussez pas ces paroles divines adressées à votre frère, car elles retentissent pour tous. Leur rayonnement doit arriver à vos cœurs et développer en eux

cette flamme divine qui exaltera vos âmes comme l'âme de votre frère, jusque dans le sein de Dieu, et vous conciliera tout son amour divin. N'oubliez pas qu'en cette voie nouvelle du salut je porte la bannière ineffable que Dieu m'a confiée pour vous conduire à lui ! N'oubliez pas surtout que ce bon Père, plein d'amour pour vous, brûle de vous faire partager le témoignage chaleureux qu'il adresse à son messie ; messie qu'il conduit devant vous par la main, pour vous guider, messie qui, vous adressant ses exhortations fraternelles, accomplit la volonté miséricordieuse de son Dieu.

Le 18 juin, je revoyais les divers chapitres de mon ouvrage. J'étais à la veille d'une saison aux eaux de Vichy, que je prends tous les ans ; voyage qui allait apporter une certaine perturbation dans mon travail. Or, je ne voulais pas faillir à ma tâche. En cette perplexité, j'adressai une prière à Dieu.

" Mon divin Père, dois-je aller à Vichy, mon travail n'en souffrira-t-il pas ? "

Réponse : " Oui mon fils chéri, tu dois aller à Vichy. C'est un temps de repos qui t'est nécessaire. Tu dois même suspendre ton travail. Avant de partir, tu remettras à l'imprimeur les pages qu'il pourra imprimer. Tu les reverras encore. Tu recopieras au besoin celles qui laisseraient quelque chose à désirer dans ton esprit. Les corrections du dixième chapitre terminées, tu recommenceras au premier chapitre. Ce sera ta correction définitive. Tu seras inspiré de ton Dieu et toute imperfection disparaîtra. Tu auras le temps avant de partir, de corriger les pages qui devront être imprimées en ton absence. Que cela ne te préoccupe pas, tu arriveras à temps. Tu auras à rétablir le moral de l'imprimeur. Son esprit est inquiet. Plusieurs craintes ou difficultés germent en lui. Tu le ramèneras facilement, parce qu'il tient à imprimer ton ouvrage. Il a le pressentiment que cette œuvre lui rapportera honneur et profit. Rassure-le surtout sur les conséquences militantes de cette impression ou périls qu'il pourrait encourir.

Vis en paix, mon cher enfant, ton Dieu sera avec toi et il ne peut survenir de difficultés qui ne soient aplanies. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, aurais-je professé quelque hérésie dans les doctrines que j'ai développées ? "

R. " Non, mon cher enfant. D'ailleurs confie-toi à ton Dieu qui t'inspirera les corrections qu'il conviendrait de faire. Ton œuvre sera digne de ton Dieu qui t'inspire, et de ta sublime mission. Elle sera donc parfaite et s'imposera au respect de tous. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu."

D. " Mon divin Père, quel titre dois-je donner à mon livre ? "

R. " Mon fils chéri, ton livre est l'œuvre de ton Dieu ; son titre ne saurait être autre que l'Œuvre de Dieu. Ton Dieu. "

L'Œuvre de Dieu est le titre imposant sous les auspices, sous le prestige duquel ce livre doit apparaître à la face du monde, pour déployer et consacrer aux yeux de la créature, les vérités éternelles qui se rattachent à ses suprêmes destinées ! Vérités que Dieu en sa miséricorde divine, daigne promulguer en ce jour, afin qu'elles marquent l'ère de la régénérescence de l'humanité entière, et assurent le salut de tous ! Ce titre solennel, l'Œuvre de Dieu, émane de l'initiative de Dieu même ! C'est le son de sa voix qui le proclame et le revêt du sceau de sa divine consécration ! Oui, c'est la parole de Dieu même qui dicte à la plume de son messie ses instructions divines, et qui y appose le sceau sacré de leur divine authenticité ! Oh ! Sachez-le donc, vous tous qui m'écoutez, c'est la pensée de votre Dieu qui préside à la solennelle publication de ce livre édicté dans le ciel ! Et moi son humble, son indigne créature, je ne suis ici que l'infime instrument de sa suprême volonté !

Le 29 juin, j'eus une discussion assez vive avec l'un de mes amis, M. X., mon jeune et fugitif médium, à l'occasion de sa médiumnité. J'en éprouvai du regret et j'en demandai pardon à Dieu dans les termes suivants.

" O mon divin Père, très certainement je vous ai offensé aujourd'hui. Pardonnez- moi, O mon Dieu, je vous en supplie. "

Réponse. : " Cher enfant, mon enfant, chéri, non tu n'as pas offensé ton Dieu. Ta vivacité à l'égard de tes frères n'est qu'un acte de zèle de ta part pour la sainte cause de ton Dieu. C'est la doctrine que tu avais en vue de justifier, et tu ne pouvais admettre que ton frère X. se jouât ainsi du don qui lui a été octroyé. Rassure-toi donc, mon fils chéri. Sans doute tu dois te reprocher cet éclat de nature à nuire, plutôt qu'à concourir au succès des preuves que tu as en vue de produire à tes frères. N'oublie pas mon fils chéri, l'amertume que tu en éprouves au fond du cœur ! Mais rassure-toi mon fils, tu es toujours mon fils bien-aimé, le plus pur des enfants du ciel et de la terre. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Oh ! Avec quelle bonté divine, Dieu reprend ses enfants de leurs torts. Il les rappelle au tribunal de leur conscience, à l'amertume qu'ils éprouvent de leur faute et qui constitue sa paternelle sentence et la salutaire pénalité qu'il prononce ! Oh non ! Son amour pour sa faible créature n'en est pas altéré, et il se plaît en son inépuisable bonté, à lui faire oublier sa faute.

Le 30 juin 1869, je venais de livrer à mon imprimeur le premier chapitre de mon livre. J'adressai une prière à Dieu en ces termes. " Mon divin Père, n'avez-vous pas d'instructions à me donner ? "

Réponse : " Non mon chéri, tu as accompli jusqu'ici la pensée de ton Dieu. Repose-toi, et à ton retour de Vichy tu reprendras ton travail. Ne t'en inquiète pas mon cher enfant, je te le répète, ton ouvrage arrivera à temps. Ton séjour à Vichy te sera utile pour te recueillir. De nouvelles idées surgiront dans ton esprit et viendront prendre rang dans tes divers chapitres. Tu mettras bien de tes frères à même d'entrer dans la nouvelle voie. Sois calme mon cher enfant, mais ne crains pas d'être chaleureux dans la manifestation de ta foi spirite. Tu seras éloquent dans l'exposé de tes doctrines car tu seras inspiré de ton Dieu. Ton livre a jeté déjà, parmi les personnes que tu y rencontreras, des germes précieux que tu développeras. Vis en paix, mon cher enfant. N'oublie pas mon bien-aimé que ton Dieu est toujours avec toi, et que toutes tes inspirations sont des inspirations de ton Dieu. Ecoute toujours mon cher enfant, la voix de ta conscience. Dans tous les moments difficiles elle t'éclairera, car sa voix sera toujours celle de ton Dieu. Vis en paix, mon fils bien-aimé. Ton Dieu. "

La voix de la conscience est toujours la voix de Dieu, c'est Dieu qui nous le dit. Il est donc toujours présent en nous, car notre conscience se fait entendre à tous les instants de notre vie. C'est donc à la voix de Dieu même que résiste le méchant dans l'accomplissement de ses méfaits. La voix de Dieu est cette voix si pure, si douce, qui se fait entendre aux approches des écueils de la vie, et nous arrête au bord du précipice. C'est aussi ce souffle divin qui répand dans notre âme un baume réparateur sur les blessures résultant du combat. C'est l'effluve qui épanche en nous cette joie ineffable, palme de la victoire. Oh ! Ecoutez-la, vous tous qui m'entendez, la voix de votre Dieu, qui vous annonce sa présence au seuil de toutes vos actions ! Oh ! Unissez vos aspirations aux accents de votre conscience et vous penserez comme votre Dieu, vous sentirez comme Dieu ; comme Dieu vous aimerez et vous commencerez à éprouver le bonheur céleste qu'il vous réserve et qui naît de son amour infini !

Le 1er juillet 1869, j'étais à même de partir pour Vichy. Or ma femme désirait me suivre, ou plutôt ce voyage lui avait été prescrit par son médecin. Elle était hésitante, elle ne savait prendre une détermination et me demandait mon avis. J'éprouvais un certain embarras à le donner, alors que j'avais reçu des instructions de mon Dieu, pour propager mes doctrines à Vichy ; instructions que la présence de ma femme pouvait contrarier.

Dans mon embarras, j'adressai une prière à Dieu en ces termes : " Mon divin Père, puis-je sans vous offenser, vous demander quel est le conseil que je dois donner à ma femme, pour mettre fin à son irrésolution ? "

Réponse : " Non, mon fils chéri, tu le sais, tu n'offenseras jamais ton Dieu lorsque tu t'adresseras sincèrement à lui pour éclairer ta conduite, avec le désir de te conformer à sa volonté et de remplir tes devoirs de la vie envers tes frères. Je te l'ai déjà dit, mon fils chéri laisse ta femme à sa propre impulsion. Il lui sera inspiré le parti qu'elle doit prendre. Quant à toi, sois sans inquiétude, le parti qu'elle prendra lui sera inspiré par son Dieu, et il ne saurait en résulter pour elle aucun mal. Tout s'accomplira conformément aux vues de la providence de ton Dieu, dont il n'est pas permis à l'homme de pénétrer les desseins. Ta prière, mon fils chéri a été entendue de ton Dieu, elle est bénie de ton Dieu. Tu auras la joie, avant de quitter la terre, de ramener et ta femme et ton fils dans la voie la plus sûre pour accomplir leur salut sur la terre. Oui mon cher enfant, ils te survivront pour te bénir de ton pieux dévouement, et mêler leurs accents de reconnaissance et d'amour à ceux de tous ! Oui mon fils bien-aimé, en quittant la terre, tu leur montreras le ciel devant toi et les bras de ton Dieu ouverts pour te recevoir dans son sein. Ta gloire sera grande devant eux, et ils seront édifiés pour leur bonheur et pour celui qui t'est réservé. Lis, mon fils cette communication à ta femme. C'est la parole de ton Dieu qui se fait entendre. Le doute s'évanouira dans son âme, car cette parole pénétrera dans son cœur. C'est la grâce qui est accordée par ton Dieu à ta sainte prière qui s'élève toujours dans le ciel, comme un parfum divin, et qui s'épanche sur tous tes frères, avec l'amour de leur Dieu. Vis en paix, mon cher enfant. Sois sans inquiétude aucune. Tu agis toujours au nom de ton Dieu, et tous les événements de ta vie sont réglés par ton Dieu qui te protège et t'inspire. Vis en paix, mon fils bien-aimé, fils chéri de ton Dieu. Ton Dieu. "

La parole de mon Dieu s'est accomplie en ses premières phases. Ma femme a recouvré sa santé sans le voyage de Vichy, et son esprit irrité contre mes doctrines, est entré dans la phase calme d'une complète tolérance. J'attends avec espérance et amour, la seconde promesse de mon Dieu, l'événement heureux qui doit terminer ma vie terrestre pour l'édification des miens et celle de tous mes frères.

Le 3 juillet, rendu à Vichy, j'hésitais à me donner des plaisirs que s'était refusé ma femme, et je soumis mes scrupules à mon Dieu, dans les termes suivants : " Mon divin Père, est-il utile pour la propagande qui m'est confiée, de prendre un abonnement au Casino ? N'est-ce pas ici un acte d'égoïsme ? "

Réponse : " Mon fils chéri, le sentiment qui t'anime est digne de la pureté de ton cœur ! Prendre des plaisirs, alors que ta femme s'impose une privation dure, te paraît un acte d'égoïsme. Ton Dieu te loue, mon cher enfant, du sentiment pénible que tu éprouves et de ta répugnance à faire pour toi seul ce dont tu privés tes frères. Mais une chose domine ici la détermination que tu dois prendre. Ton abonnement au Casino doit te faire connaître et te mettre en évidence. C'est un moyen à peu près certain de faire naître l'idée spirite, surtout si tu y déposes un exemplaire de ton livre. Abonne-toi, mon cher enfant, l'idée t'en est inspirée par ton Dieu. N'hésite pas. Ton Dieu bénira ton intention, et elle se justifiera au-delà de tes espérances. Ne te préoccupe pas de tes scrupules, ton Dieu les bénit et les sanctifie par le but principal que tu te proposes. Le plaisir qui se présente à toi est bien secondaire. Consulte-toi

consciencieusement et tu le reconnaîtras. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu te bénit. Ton Dieu. "

J'admets ici mon lecteur en mon for intérieur le plus intime. Oh ! Je me livre à lui, mais aussi je l'initie à la pensée divine qui préside à tous mes actes, intervention divine qui est le critérium souverain de la conscience de l'homme, pensée divine que celui-ci retrouve toujours en lui quand il la consulte en les diverses phases et circonstances de sa vie, et sous le souffle de laquelle il ne saurait s'égarer ou faillir.

Dans la nuit du 3 au 4 juillet, j'entendis la parole de mon Dieu. Dans la journée du 4, je lui adressai la prière suivante.

" Mon divin Père, cette nuit vous m'avez prodigué des paroles d'amour, malheureusement à mon grand regret, elles se sont effacées de ma mémoire. Puis-je, mon divin Père, sans vous offenser, vous prier de me les rappeler, alors surtout qu'elles formulaient peut-être des instructions que vous daigniez me donner ? "

Réponse : " Mon fils chéri, non tu n'offenses pas ton Dieu, car il a à te parler. Tu es mon fils chéri, la parole suprême de ton Père divin. Tu dois la proclamer. Elle est sainte en ta bouche, car elle est bénie de ton Dieu qui t'inspire, et que tu en as reçu la sainte mission. Oui mon fils chéri, ta parole est celle de ton Dieu qui s'est identifié en toi. C'est au nom de ton Dieu que tu proclames ta doctrine. C'est ton Dieu que tu représentes sur la terre, pour l'édification de tes frères qui apprendront de toi tout ce que leur Seigneur et Dieu doit leur enseigner, pour leur salut et pour sa gloire. Sois donc fort car le règne de ton Dieu commence en toi et le monument qu'il a chargé tes mains de dresser sur la terre, voit surgir ses premières assises. L'ère de la régénération commence pour le monde. Et toi, mon fils chéri, tu es le porte-drapeau de la phalange céleste qui en fraie le chemin. C'est dans tes mains que repose la bannière qui doit montrer à tes frères cette voie fortunée du salut. Courage, vaillant soldat de ton Dieu. Fais retentir ta voix divine, qui n'est autre que celle de ton Dieu, et raconte au monde ébahi, l'amour, la miséricorde de ton Dieu et sa gloire, dont le dépôt t'est confié. Oh ! Vis en paix, fils bien-aimé de ton divin Père ! Toi dont ton Dieu a fait son arche sainte ! Toi dont le cœur pur, comme l'essence même divine, a été béni et sanctifié par ton Dieu ! En toi cher enfant, s'élève le rameau de l'espérance du naufragé, la consolation de tous ceux qui souffrent et la lumière éclatante de l'avenir. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

Ces paroles de mon Dieu enivrent mon âme de joie et de bonheur. Oh ! Je lui appartiens donc à mon Dieu, puisqu'il me confie les trésors de sa miséricorde et de son amour pour les répandre sur mes frères ! Oh ! Ministre d'un Dieu si bon, si clément, si miséricordieux, que ma tâche est douce et facile ! Oh ! Je n'ai qu'à déverser autour de moi mansuétude, indulgence, pardon et amour, et j'aurai accompli les ordres de mon divin Maître. Oh ! Accueillez donc, vous tous qui m'écoutez, cette doctrine suave qui émane du ciel et qui répand à vos pieds cette manne salubre de douceur, de joie et d'amour. Oh ! Acceptez-la de mes mains, c'est votre Dieu qui vous l'envoie, oui, votre Dieu qui vous aime et qui vous attend. Ton Dieu.

Le 5 juillet 1869 à Vichy, j'avais réclamé au chef de l'établissement des bains, mon portemonnaie, que je croyais avoir oublié dans mon cabinet. J'accusais la baigneuse de service de l'avoir pris. Je reconnus bientôt mon erreur, et je réparai ma faute envers cette jeune femme injustement accusée ; réparation à laquelle je fis assister toutes ses compagnes, et je l'indemnisai. Oh ! Je regrettai vivement cette injuste accusation, et dans ma douleur, j'adressai

la prière suivante à Dieu.

" O mon divin Père, ne vous aurais-je pas offensé aujourd'hui, par mon accusation injuste envers l'une de mes sœurs ? Oh ! La nuit dernière, vous vous entreteniez si amicalement avec moi ! Vous vous étiez communiqué à moi et j'attendais avec tant d'émotion les révélations de vos paroles divines ! O mon divin Père ! Aurais-je démerité de vous ? Aurais-je perdu votre divin amour ? "

Réponse : " Mon fils chéri, vis en paix. Il est beau, il est grand de réparer ses fautes avec éclat, comme tu l'as fait aujourd'hui. On a du mérite à chuter, quand on se relève avec tant d'énergie et d'abnégation ! Rassure-toi, non seulement ton Dieu te pardonne ton offense envers ta sœur, faute née d'une erreur de ta part, mais il te bénit de l'avoir si largement réparée. Mes paroles de cette nuit et celles de ce matin sont, mon fils chéri, les recommandations, les instructions, les justes encouragements d'un père qui surveille son enfant avec tendresse et amour. C'est la ligne que tu suis, ou que tu es appelé à suivre, qui fait l'objet de toute la sollicitude de ton Dieu. Tu es digne, mon cher enfant, de toute la confiance de ton Dieu. Tu es digne de parler à tes frères en son nom. Ton empire est l'univers, puisque c'est la parole de ton Dieu que tu as à faire entendre. Tes défauts, tes faiblesses, mon fils chéri, sont des scories que ton divin Père se charge d'écarter de ton essence divine. Tes aspirations vers ton Dieu font tout ton mérite, toute ta gloire devant ton Dieu. Ton épuration sera son œuvre et la récompense de tes efforts. Rappelle-toi les enseignements de ton Dieu. N'oublie pas que tous tes actes peuvent être sanctifiés, en les reliant à ton Dieu, ou au bonheur de tes frères. Sache mon fils chéri, en un mot, que tu peux retrouver ton Dieu que tu aimes tant, dans tous les actes de ta vie, qu'il bénira et réservera, pour l'exaltation de ton bonheur éternel. Vis en paix cher enfant. Au lieu de t'affliger, considère cette journée comme l'une des plus belles et des plus glorieuses de ta vie, car réparer ses fautes c'est vaincre, et toute victoire est inscrite en lettres d'or dans le grand livre de la justice de ton Dieu. Vis en paix, mon bien-aimé fils. Tous les jours tu grandis devant ton Dieu qui t'aime, te chérit et te bénit. Ton Dieu. "

Oh ! Vous tous qui m'écoutez, ne redoutez pas l'effet de vos défaillances devant la justice de votre Dieu, quand vous aurez su les réparer et qu'elles auront laissé dans votre cœur un repentir sincère. La réparation de votre faute est une victoire qui vous grandit devant votre Juge. " C'est un titre de gloire inscrit en lettres d'or sur le grand livre de la Justice divine ". Vous voyez combien la voie est facile pour arriver à votre Dieu, l'aimer, aimer vos frères et aspirer à être à lui, tout à lui. Oui, votre Dieu, ce bon Père, se charge de dégager votre âme de toute scorie, de toute imperfection, et de sanctifier en vous tous les actes de la vie, de les justifier, de les entourer de ses bienfaits et de son amour infini ! J'avais remis depuis un mois à mon imprimeur, le premier chapitre de mon ouvrage. Non seulement il n'avait pas commencé l'impression, mais il m'avait demandé le délai d'un mois encore pour se mettre au travail, délai que je lui avais accordé.

Le 20 juillet, je demandai à Dieu si je n'avais pas, par une telle concession, nui à la publication de mon livre et si, par suite, il serait imprimé en temps voulu.

Réponse : "Oui mon cher fils, ton ouvrage sera imprimé au temps voulu. La latitude que tu as donnée à ton imprimeur profitera aux rectifications que tu dois effectuer à ton manuscrit. Rassure-toi, tout a été prévu par ton Dieu. C'est lui-même qui t'a inspiré, mon fils chéri. Il te faut gagner du temps. Voilà un mois perdu à Vichy, deux mois de vacances qui ne te permettront qu'un travail superficiel. Ce n'est donc qu'au mois de novembre que tu pourras sérieusement reprendre ton travail. N'aie pas d'inquiétude mon cher enfant, abandonne-toi entièrement à la sollicitude paternelle de ton Dieu, n'aie pas de souci quant à ce. N'oublie pas, mon bien-aimé, que c'est l'œuvre de ton Dieu que tu accomplis, et qu'elle est sous la sauvegarde de ton Dieu. Vis en paix, cher enfant mon fils bien-aimé. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, j'ai bien mal prié ce soir. "

R. " Cher enfant, dis-moi, n'as-tu pas fait des efforts inouïs ? Ton corps sommeillait et ton esprit était impuissant à le réveiller. Crois-tu mon cher enfant, que ton Dieu n'ait pas entendu ta prière pieuse et sainte ? Rassure-toi mon bien-aimé, elle est arrivée pure et céleste à ton Dieu. Vis en paix. Ton Dieu. "

C'est donc l'œuvre de mon Dieu que j'accomplis ? Il vous l'a dit déjà, il vous le répète aujourd'hui. C'est mon Dieu lui-même qui me conduit pas à pas, dans les divers errements, en l'économie de cette œuvre providentielle. Oui, c'est mon Dieu qui m'inspire, c'est mon Dieu qui mesure le temps qui marquera sa solennelle apparition ! Oh ! Qu'ils sont touchants, les entretiens de mon Dieu ! Abandonne-toi, me dit-il de l'accent le plus doux " à la sollicitude de ton divin Père et vis en paix, mon cher enfant ! Oh oui, je me livre tout entier à mon Dieu, tout entier je me confie à son ineffable bonté ! Tout entier je m'abandonne à cette suave, cette divine sollicitude, qui se plaît à excuser, à consoler son enfant de l'impuissance de ses efforts en ses aspirations vers lui, qui se plaît dis-je, à lui témoigner tout son amour, toute sa miséricorde, et daigne accepter avec une ineffable bonté, sa prière bien qu'incomplète et interrompue par le sommeil. Oh ! Tel est votre Dieu, vous tous qui m'écoutez, vous tous qui méconnaissent en vos dogmes, en vos paroles, en vos écrits, la mansuétude de ce Père divin ! Tel est votre Dieu, philosophes orgueilleux qui osez dénier la sollicitude active, incessante du Créateur, s'épanchant avec amour en sa créature !

Le 31 juillet 1869, je venais de m'entretenir avec M. G. fils de l'ouvrage philosophique du marquis de Sade, ouvrage dans lequel l'auteur nie l'immortalité de l'âme, repousse l'existence de Dieu même, préconise toutes les passions et justifie le crime. J'avais flétri avec indignation ces doctrines impies, ces détestables maximes. J'eus la pensée d'évoquer l'insensé philosophe et de l'interpeller dans les termes suivants : " Mon cher esprit, toi qui, dans tes écrits, as nié l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu, qu'en penses-tu aujourd'hui ? "

Réponse : " Tu es bien curieux ! Que t'importe ? Ai-je à te rendre compte de mes pensées ? Tu es assez bien informé pour ne pas t'adresser à moi. J'ignore quel est le sentiment qui t'anime. S'il a pour objet de me braver, je ne te répondrai pas. "

D. " Si j'ai été un peu vif aujourd'hui, tout-à l'heure, en discutant les maximes que tu as proclamées dans ton ouvrage, tu dois savoir que la dernière pulsation de mon émotion a été un sentiment de sympathie pour toi, et le désir de te ramener à la vérité, et surtout de te réconcilier avec ton Dieu, avec la nature humaine, dont tu as pensé et dit tant de mal, et enfin de te rapatrier avec toi-même. "

R. " Eh bien ! Je vais te faire ma confession. Oui, je me suis égaré dans mes spéculations orgueilleuses. J'avais beaucoup de mal à dire de moi, et je voulais me justifier à mes propres yeux, en calomniant l'humanité et en insultant à mon Dieu. Oh ! J'en suis cruellement puni et je regrette amèrement mes erreurs ! Oh oui, je voulais m'étourdir sur mes fautes et je les ai aggravées ! Dieu est si bon ! Je ne devais pas douter de sa miséricorde, surtout braver son bras tout-puissant et vilipender son œuvre. Oui, j'en éprouve un regret profond ! Comme toi je le dis aujourd'hui, j'étais un insensé. Oh ! Mon cher frère, toi qui possèdes l'amour de ton Dieu, prie pour moi je t'en supplie, et ta prière sera entendue. Présente à ton Dieu mon sincère repentir, et obtiens de sa divine miséricorde qu'il me soit donné de réparer mes fautes. Oh ! Si jamais je puis obtenir la grâce de me réincarner, j'espère réparer les erreurs funestes que j'ai répandues parmi mes frères et qui ont égaré leur raison et perverti leur cœur. Oh ! Prie pour moi ton Dieu, je t'en supplie. "

D. " Tu ne viens donc pas prier avec moi, et mon appel à tous mes frères désincarnés n'est

donc pas arrivé jusqu'à toi ? "

R. " Si je l'ai entendu ton appel, mais je n'ai pas osé me présenter devant mon Dieu que j'ai si gravement offensé. "

D. " Ose mon cher frère, il te pardonne, ton Dieu. Viens, mon cher ami, ne manque pas tous les jours, matin et soir, de joindre ta prière à la mienne, et ce Dieu que tu as bravé en sa toute-puissance, jettera sur toi un regard de bonté qui encouragera ton humble supplication. Oui, mon cher ami, il t'accordera la grâce que tu sollicites. Il te permettra, par une réincarnation réparatrice, de te justifier devant lui. "

R. " Oh ! Je viendrai le prier avec toi, ce Dieu si bon, si miséricordieux ! J'ai une foi entière en ta parole si sainte et inspirée de ton Dieu. Oh ! Mon cher ami, que ton Dieu te bénisse de ta charité et de ton dévouement pour tes frères. Marquis Joachim de Sade. "

O vous, philosophes orgueilleux ! O vous, sceptiques insensés ! O vous tous qui, abjurant toutes croyances, suivez avec entraînement les courants séducteurs et fallacieux des joies de la vie terrestre, écoutez donc l'accent du repentir que fait entendre ici, un insensé d'un autre siècle, qui fait école pour vous et dont vous suivez les brisées ! Oh ! Il aspire, en sa douleur, écoutez-le, à retourner sur la terre, non pour reprendre le cours des regrettables erreurs de ses égarements ; erreurs, égarements qui sont les vôtres, mais pour les réparer et s'affranchir des souffrances que réserve à l'impie la justice suprême de Dieu.

Le 3 août, à l'occasion d'une vérité que j'avais reçue de M. Guilbert, membre du Comité Spirite de Paris, à qui j'avais annoncé la publication de mes mémoires, et révélé un grand événement moral qui devait s'accomplir dans les premiers mois de l'année 1870, j'adressai à Dieu la prière suivante : " Mon divin Père, auriez-vous des instructions à me donner, relativement à l'impression de mon livre ? Mon divin Père, je ne voudrais pas vous offenser. " Réponse : " Mon fils chéri, vis en paix. Tu n'offenses jamais ton Dieu parce que tu l'aimes. Ne te préoccupe nullement des événements qui vont s'accomplir. Ils ne sauraient nuire à la publication de ton livre, au contraire, ils lui prépareront les voies. Ne perds pas de temps mon fils chéri ; mais sois sans crainte, il arrivera en temps opportun. C'est ton Dieu tu le sais, qui en assurera le succès. Tout se prépare pour le grand coup que tu vas porter. Tout concourra à disposer les esprits et renversera les obstacles qu'il aurait rencontrés dans des temps ordinaires, sous l'empire des idées du jour. Ainsi, ne te préoccupe pas de ce qui se passera dans le monde ou bien autour de toi. Tous les obstacles céderont à la volonté de ton Dieu dont tu es le bras, dans l'accomplissement de ses vues providentielles. Livre-toi à ton travail avec cette tranquillité d'esprit qui doit présider à un ouvrage de cette importance et d'un si grand retentissement. Courage mon fils bien-aimé, tu touches au moment où tu vas recueillir le fruit de ton dévouement à ton Dieu, d'abord sur la terre et en quittant la terre, dans le ciel ! Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, dois-je beaucoup travailler pendant les vacances ? "

R. " Non, mon fils chéri. Le repos t'est utile, et le temps des vacances consacré à tes affaires te laissera peu de loisirs pour ton travail. Mais ne t'en préoccupe pas, tout est prévu par ton Dieu et ton œuvre arrivera en temps opportun et marqué par ton Dieu. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

D. " O mon divin Père, il me vient une pensée qui me tourmente. Vous aurais-je offensé en annonçant à mon frère Guilbert un événement à jour fixe. Événement qu'il appartient à vous seul de régler ? "

R. " Rassure-toi, mon fils chéri. Tout ce que tu as dit à ton frère t'a été inspiré par ton Dieu. Il est bon que le Comité de Paris sache que tu écris, que tu publies un ouvrage, qu'il doit être

incisif et qu'un événement moral se prépare pour les premiers mois de l'année 1870. Vis en paix, mon fils chéri. Tu n'offenses jamais ton Dieu que tu aimes et que tu sers avec tant de dévouement. Vis en paix, mon bien-aimé. Ton Dieu te bénit. Ton Dieu. "

L'amour de mon Dieu est mon bien le plus précieux ! Comme l'avare, je crains de perdre mon trésor ! C'est là la préoccupation de tous les instants de ma vie. Aussi, je le visite tous les jours cet immortel trésor. J'interroge le divin gardien à qui je l'ai confié, et mon Dieu de sourire avec une ineffable bonté, une mansuétude inaltérable à mon anxieuse sollicitude, de me rassurer de sa parole douce et affectueuse, et de m'affirmer que je le possède toujours en son intégrité, ce trésor précieux de son amour.

Le grand événement moral annoncé à mon frère Guilbert, pour l'année 1870, était une inspiration de mon Dieu. C'était l'infailibilité du Pape qui devait être prononcée par le concile œcuménique. Le maréchal Niel, ministre de la guerre, venait de décéder. Le 20 août, je l'évoquai dans les termes suivants.

" Maréchal, vous êtes aujourd'hui en l'état d'esprit. Voudriez-vous bien me dire, avec la permission de Dieu, ce que vous pensez des grandeurs de la terre ? "

Réponse : " Mon cher ami, les grandeurs de la terre, vous le savez, c'est le néant des vanités humaines. Tout sur la terre est un jeu d'enfants qui échangent entre eux les jouets confiés à leurs débiles mains et qu'ils se disputent en leurs aspirations enfantines. Les grandeurs humaines vous le savez, ne sont que l'ombre qui s'efface devant un simple reflet des rayons solaires ! Oui, tout se réduit sur la terre à passer, le moins misérablement possible, l'existence réservée à notre corps. Mais bien insensé est celui qui, d'un simple passe-temps, si éphémère, voudrait faire le but de ses efforts et ses fins ! Oh ! Que sont pour l'homme qui rentre en lui-même et qui y retrouve son Dieu et ses fins, tous ces oripeaux des faveurs des hommes, que confèrent les hommes et que distribuent les grands et les rois ? C'est une vaine fumée qu'emporte le vent et qui se perd dans l'atmosphère. Qu'en reste-t-il ? Pas même un souvenir durable, alors que l'esprit, dégagé du corps, n'y trouve pas un pas sérieusement fait vers son Dieu qui, lui seul, tient en ses mains la gloire et le bonheur ! Oh, soyez heureux mon cher ami, vous qui, rejetant avec courage et dédain toute fantasmagorie humaine, vous élancez avec ardeur vers les vraies sources du bonheur dont vous avez le germe ou plutôt le foyer en vous ! Oh ! Courage, marchez, marchez toujours vers ce but glorieux qui vous galvanise, qui enflamme votre cœur généreux ! Marchez à la conquête du bonheur, non seulement pour vous, mais pour vos frères ! Oui, mon cher ami, c'est là que vous trouverez les palmes de la victoire ! Non ces palmes fragiles que distribuent les hommes, mais ces palmes immortelles que Dieu tient dans sa main et qui couronneront les soldats de sa cause divine ! Oh vous ! Mon cher ami, vous marchez hardiment au combat, non pour verser le sang de vos frères, mais pour vaincre leur égarement, anéantir leurs préjugés, porter dans leur cœur la paix et l'espérance, et développer ce germe d'amour pour leur Dieu, qui doit faire leur gloire et combler leurs aspirations de bonheur ! Recevez mon cher ami, l'accolade fraternelle d'un brave de la terre, mais qui rend les armes au brave de l'éternité. Niel. "

Grands de la terre, et vous tous qui aspirez aux grandeurs que confèrent les hommes, écoutez cette parole autorisée, qui naguère commandait du haut des sommités humaines, et qui aujourd'hui, illuminée des rayons des cieux, proclame devant son Dieu le néant des oripeaux terrestres que dispensent les rois. Oh ! Cessez insensés, d'user vos efforts à pervertir votre âme et à l'égarer dans les sentiers obscurs de l'intrigue et de l'ambition. Cessez d'étouffer le rayon divin qui est en vous, et de sacrifier vos fins éternelles sur l'autel des joies éphémères et décevantes que vous poursuivez ici-bas.

Le 22 août 1869, je cédai à un mouvement de colère dont j'eus un profond regret, et tout confus, j'adressai à Dieu la prière suivante : " Mon divin Père, je n'ose rien vous dire aujourd'hui, car je vous ai offensé par un accès de colère. Oh ! Je sais combien vous êtes bon et miséricordieux, mais je me trouve bien méchant ! "

Réponse : " Mon fils chéri, confie-toi à ton Dieu qui te pardonne, et qui se plaira à panser tes plaies. Mon bien-aimé, tu t'es oublié sans doute, mais es-tu bien coupable ? Pauvre enfant, tu es vif et bien vif. Un moment de promptitude, d'emportement, et te voilà parti. Cher enfant, comment aurais-tu offensé ton Dieu ? As-tu bien eu la pensée de l'offenser ? Cher enfant rassure-toi. Non, tu n'as pas perdu l'amour de ton Dieu, tu t'es créé seulement des souffrances, des douleurs, que tu offriras à ton Dieu et dont, mon enfant, il te tiendra compte en raison de ta soumission à l'épreuve qu'il t'envoie. Cher ami, cela ne doit pas te préoccuper au point de vue de la mission que tu remplis. Laisse dire les méchants, tu seras toujours le fils bien-aimé de ton Père divin, son enfant chéri. Oui, mon bien-aimé fils, le plus pur des enfants du ciel et de la terre, parce que tes regrets, tes pensées, tes aspirations s'élèvent toujours vers ton Dieu, et que tu te livres et t'abandonnes à sa miséricorde divine et à sa sollicitude paternelle. Vis en paix, mon cher enfant, mon fils chéri, mon fils de prédilection. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, je n'ose vous le demander, car c'est une épreuve que vous m'envoyez. Oh ! Je serais bien malheureux d'une telle rupture ! Veuillez mon divin Père, la conjurer. "

R. " Cher enfant, confie-toi à la sollicitude paternelle de ton divin Père. Tout ira pour le mieux. Vis en paix. Ton Dieu. "

La rupture redoutée fut conjurée par mon Dieu, et l'éclat qui avait eu lieu ne laissa trace aucune, à mon grand étonnement et à ma vive satisfaction. Oh ! Quelle source d'amour l'homme ne trouve-t-il pas en son Dieu ! Ce divin Père vient à lui dans toutes les circonstances pénibles de la vie. Il le rassure, le console, il lui prodigue les accents suaves de sa condoléance divine et il dissipe avec bonté les nuages qui viennent s'appesantir sur sa tête. Oh ! Confie-toi, lui dit son Dieu, à la sollicitude de ton divin Père, et sa main paternelle te ramènera à lui et te pressera sur son cœur divin. Il te découvrira tout le bonheur qu'il te réserve dans son sein, et il t'en fera savourer l'avant-gout ineffable !

Le 9 septembre, j'adressai à Dieu la prière suivante.

" Mon divin Père, j'ai eu cette nuit une vision persistante. Des grâces ineffables m'étaient accordées pour venir en aide à mes frères souffrants. Etait-ce là un simple rêve ou un avertissement de mon Dieu ? Ne serait-ce pas, mon divin Père, des instructions que vous daigneriez me donner ? "

Réponse : " Mon fils chéri, tout ce qui t'arrive a une signification divine. Tout est pour toi instructions de ton Dieu. Réfléchis, et ton Dieu aidant, tu saisis la portée des événements qui s'accomplissent. Organe de ton divin Père, son messie, son ministre, oui, tu as à parler et à agir au nom de ton Dieu. Tu dois, d'une main libérale, répandre ses bienfaits ! Tu es donc et tu seras pendant l'éternité, la providence de tes frères pour qui tu es le trait d'union avec leur Dieu ! Tu es le canal béni qui déverse sur eux les grâces de sa miséricorde divine. Tu peux et dois soulager leurs maux, et leur apprendre ainsi que tous les biens auxquels ils aspirent, leur viennent directement de leur Dieu, et que c'est à lui seul qu'ils doivent avoir recours, au milieu des anxiétés qui les environnent. Oui, mon fils chéri, il t'appartient de parler au nom de ton Dieu et de soulager les maux de tes frères, en invoquant le nom de ton Dieu et en t'appuyant de sa miséricorde divine. Oui mon cher fils, avec foi et amour, étends ta main protectrice sur

tes frères, et ton Dieu debout à tes côtés bénira tes efforts et les secondera, en te conférant sa toute-puissance, ou plutôt en te donnant les secrets des lois éternelles qui régissent l'univers. Tu le sais, l'homme est tout-puissant de la toute-puissance de son Dieu quand il a la foi, car la foi lui donne la force de volonté nécessaire pour mettre en jeu le réseau créateur que Dieu, en sa munificence, a confié à sa créature, chargée de lui donner l'impulsion et d'accomplir les vues de sa divine providence. Tu es à ton Dieu, tu lui appartiens. Sois donc l'instructeur suprême des lois de l'univers, afin d'apprendre à tes frères la voie divine qui leur est ouverte, et qu'ils la suivent sur tes traces. Vis en paix, mon fils chéri, l'enfant de prédilection de ton divin Père. Ton Dieu. "

Vous êtes tous des Dieux, vous disait le Christ, et votre Dieu vous rappelle en ce jour, ces solennelles paroles proclamées sur la terre par son Messie. Vous êtes tous des Dieux. Oui, Dieu dans sa munificence divine, vous a livré toutes les lois qui régissent l'immense univers. Mais votre toute-puissance sur l'œuvre de la création, émane de votre Dieu seul. C'est donc à votre Dieu que doivent remonter vos aspirations, pour puiser au foyer divin de sa toute-puissance. Oui, c'est en remontant jusqu'à votre Dieu et en devenant parfait comme lui, c'est par votre brûlant amour pour lui, le désir ardent de lui plaire en tout, c'est par cette foi vive et divine qui transporte les montagnes, que votre Dieu daignera vous associer à sa toute-puissance en l'œuvre éternelle de la création et à sa béatitude, qui est le bonheur infini, le bonheur divin. Oh ! Secouez donc la torpeur de votre âme, enlacée dans le réseau obscur de votre existence terrestre que par un élan généreux, elle dissipe enfin le nuage épais qui l'environne. Oh ! Ouvrez vos yeux à la lumière ! Saturer-vous des rayons vivifiants qui s'épanchent du foyer resplendissant de vérité qui brille sur vos têtes et qui doit vous éclairer, vous conduire triomphalement à vos fins dernières !

Le 10 septembre, j'adressai à Dieu la prière suivante.

" Mon divin Père, dois-je presser mon imprimeur ? Ne tardera-t-il pas un peu trop l'impression de mon ouvrage ? "

Réponse : " Mon fils chéri, vis en paix. Ainsi que je te l'ai déjà dit, tout arrive à point. Ne t'en inquiète pas. Ton Dieu veille, et tout s'accomplira conformément à sa volonté. Qu'importe que les hommes dressent leurs combinaisons, ils ne peuvent rien contre la volonté de ton Dieu, laquelle est immuable, et nul ne peut lui résister. Le temps qui te semble perdu est le délai qui doit t'être accordé pour revoir ton manuscrit ainsi que pour assurer le succès de sa publication. Crois-tu mon fils chéri, que les idées, les faits, le surnaturel, qui se trouvent dans ton livre, seraient acceptés par tes frères, s'ils n'y étaient préparés par les événements et une modification profonde dans l'opinion publique qui doit en recevoir une impression radicale ?

Vis en paix, mon cher enfant, confie-toi à ton Dieu et abandonne-toi tout entier à sa sollicitude paternelle. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, vous aurais-je offensé en annonçant à mon imprimeur, et ce par une présomption peut-être orgueilleuse, qu'après l'œuvre actuelle je publierais un livre de poésies spiritistes ? "

R. " Non mon cher enfant, c'est toujours ton Dieu qui t'inspire. "

D. " Puis-je continuer la pièce de vers dont le sujet est votre divine béatitude ? "

R. " Oui mon cher fils tu peux la continuer, ton Dieu t'inspirera. Ton Dieu. "

Oh ! Le livre que j'écris est bien l'œuvre de Dieu, car c'est sa divine providence qui en règle les progrès et l'économie, c'est mon Dieu qui inspire ma plume, qui dirige mes actes en cette entreprise, et qui fait converger ici, tout mon être aux fins de sa divine volonté.

Le 7 octobre 1869, l'une de mes voisines de campagne vint me confier qu'il se manifestait autour d'elle des faits surnaturels, lui indiquant sans doute, me disait-elle, qu'elle avait à prier pour les siens. Elle ajouta qu'elle ne pouvait prier.

Évocation : " Mes bons amis et protecteurs, voudriez-vous bien me dire, avec la permission de Dieu, si la femme Rivière est sollicitée par quelque esprit lui demandant des prières ? "

Réponse : " Vis en paix, mon fils chéri. Chacun est tenu à des prières pour les siens et pour tous ses frères. Cette femme doit prier sans doute, alors que sa conscience le lui prescrit, et quelque simple que soit sa prière, elle sera agréable à Dieu et utile à ses frères. C'est le conseil que tu lui dois et que tu lui as déjà donné. Fais-lui bien comprendre que la prière est la seule voie qui conduise à Dieu, que c'est un devoir pour tous de la pratiquer, et qu'il n'est nul motif, nul prétexte pour s'en dispenser. Pour elle, la plus courte sera la meilleure, parce qu'elle sera ainsi fervente et sincère. Vis en paix, mon cher enfant. Ton Dieu. "

Priez, priez toujours, priez pour ceux que vous avez perdus. Priez pour tous vos frères. Priez, vous dit le Seigneur, c'est la seule voie qui conduise à lui. Qu'elle soit courte votre prière pour ne pas excéder vos forces, mais qu'elle soit fervente et sincère. Rien ne peut vous dispenser de prier.

Le 18 octobre, mon fils s'entretenait en famille de ma sœur aînée, et rappelait des souvenirs émouvants qui provoquèrent mes larmes. Je l'évoquai à l'instant même en ces termes.

" Ma chère Adeline, n'as-tu pas assisté à notre entretien ? "

Réponse : " Si, mon cher ami, et j'en ai été touchée ! Combien il est doux de se retrouver parmi les siens ! Surtout quand ils conservent le souvenir des sentiments qui les unissaient sur la terre ! Ils sont bien près, mon cher ami d'entrer en communion avec toi (l'esprit désigne ici, mon fils et ma femme). Un pas de plus et ils seront à toi, à leur avenir et à leur Dieu ! Combien j'ai été touchée de tes larmes sympathiques ! Oui mon cher ami, j'étais auprès de toi et je te pressais sur mon cœur, ainsi que mon cher Adolphe, qui verra bientôt la lumière. Il avait foi en mes conseils, qu'il m'écoute aujourd'hui. Je suis plus sage, plus éclairée que sur la terre. Qu'il suive l'impulsion sainte de son père, et son Dieu l'attend pour le bénir. Ta sœur toujours affectueuse. Adeline. "

O vous tous qu'unissent les liens sacrés de la famille et de l'amitié ! Jetez un regard attendri sur cette scène intime qui remplit le cœur d'une si douce émotion ! Non, ils ne sont pas perdus pour vous ces êtres chers que vous pleurez ! Ils sont toujours auprès de vous, ils assistent à vos entretiens, ils prennent part à vos joies, à vos peines ! Oh ! Pleins de foi en vos destinées futures et en la miséricorde de votre Dieu, vous sentiriez même leurs étreintes sympathiques, répondant à vos pieux souvenirs et vous ouvririez votre cœur à l'espérance et à la joie de les retrouver un jour !

Evocation du 8 octobre 1869.

" Cher esprit Sainte Beuve, tu as quitté la terre en sceptique ! Que crois-tu maintenant ? "

Réponse : " Je crois en Dieu. Je crois au néant des choses de la terre ! L'homme est un orgueilleux. La mort l'humilie en lui faisant comprendre ce qu'il a refusé de voir ! Toi, la risée des esprits forts de la terre, tu es grand, tu es sage pour ceux qui se sont élevés au-dessus de ses horizons obscurs ! Oui, tu es le sage des sages car tu as su entendre la voix de ton Dieu, et tu as eu le courage d'obéir à sa volonté ! Courage vaillant champion de l'ère qui se prépare ! Tu portes le drapeau de l'avenir, et tu le défends avec l'énergie et l'intrépidité d'un soldat de la

foi ! Ton bras est tout-puissant, car ton Dieu le soutient et l'arme pour sa cause ! Ta voix est retentissante, car elle est l'écho de celle de ton Dieu ! Ton front brille d'une auréole éblouissante, car ton Dieu se plaît à l'illuminer des rayons éternels de son amour ! Courage ami, ouvre le sanctuaire de ton Dieu à tous tes frères, et leurs bénédictions seront la première récompense que te réserve ton Dieu. Oui, tu es sous l'égide de ton Dieu et immergé de son amour ! Tu es la Providence de tes frères, la boussole, le phare resplendissant de l'univers ! Oh ! Tu es bien grand devant tes frères mais tu l'es encore bien plus devant ton Dieu, qui a bien voulu t'élever jusqu'à lui ! Mes paroles sont solennelles, car ton Dieu a voulu qu'elles fussent pour tous, dans ma bouche, le témoignage le plus éclatant à l'appui des saintes doctrines que tu es appelé à proclamer en son nom, oui au nom de ton Dieu qui t'inspire et dont tu es le ministre sur la terre et dans le ciel ! Ecoute donc ce que je te dis, car c'est ton Dieu qui te parle par ma bouche et qui, dans sa miséricorde divine, me permet de confesser, à la face de l'univers, mes erreurs sur la terre et les faiblesses de mon orgueil. Ami, vis en paix. Sainte Beuve. "

Est-ce bien là le style de Sainte Beuve ? Il faut le croire, car à l'instant même fut inspiré à mon crayon le vers suivant : " La pensée est de Dieu, mais le style est de l'homme. " Esprits forts, c'est l'un des vôtres ! Comme vous sur la terre, il rapetissait son Dieu au niveau de ses conceptions orgueilleuses ! Il niait son intervention divine, dans les faibles ébats de sa créature. Il niait les bienfaits de la providence paternelle. Fier des lumières bornées de sa débile raison, il avait étouffé en lui les intuitions célestes qu'il tenait de son Dieu, ou plutôt il avait refoulé la voix divine qui ne cesse de se faire entendre dans le cœur de l'homme. Il confesse aujourd'hui ses regrettables erreurs. Ecoutez-le. Il vient (Dieu le permet) humilier son orgueil en face de l'univers qui l'entend. C'est là l'épreuve, l'expiation qui lui est imposée pour l'édification de tous, et surtout pour la vôtre. Il vient au nom de son Dieu, rendre un éclatant témoignage à la pensée pure et inspirée de celui que vous poursuivez de vos railleries et de vos sarcasmes.

Evocation du 11 novembre 1869.

" Mes chers protecteurs, voudriez-vous bien me dire, avec la permission de Dieu, quel sera l'incident le plus remarquable du concile œcuménique ? "

Réponse " L'incident qui frappera le plus les esprits sera ton livre, qui apportera le trouble le plus profond dans la haute assemblée. Tous seront effrayés de l'attitude imposante de cette nouvelle doctrine qui, à son apparition avait été traitée avec tant de dédain, avec tant de mépris ! Ils verront en son nouvel étendard, un point sinistre et menaçant, et annonçant la tempête, les ruines de l'Eglise et son anéantissement. Ils chercheront à conjurer le danger qui les menace, ils voudront étouffer le livre et son auteur dans leurs imprécations mystiques, et les anéantir par leurs foudres canoniques. Mais celui qui te protège, ton Dieu fera entendre sa voix retentissante, il les terrassera par l'intervention de son bras tout-puissant. Ils s'humilieront à ses pieds et subiront sa volonté, etc. (Je m'arrête, mon Dieu me le prescrit). Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

La parole de votre Dieu se fait entendre, écoutez-la ! Humiliez-vous, dépositaires orgueilleux de son divin message ! Oui, suivez humblement et avec respect les nouvelles instructions qui vous viennent du ciel.

Prière à mon Dieu. 12 novembre 1869.

" Mon divin Père, réveillé tout à coup, cette nuit, l'inspiration m'est venue de vous demander la définition du nom, du mot Antéchrist. En votre divine bonté, vous avez daigné m'expliquer sa signification mystérieuse. Puis-je vous prier, sans vous offenser mon divin Père, de

m'accorder une révélation plus précise et déjà effacée en partie de mon esprit ? "

Réponse : " Demande toujours à ton divin Père, il t'écoute et te bénit. La définition de l'Antéchrist est dans le mot même, composé du mot latin " ante ", dont la traduction est : " avant, précédent ", et de " christ " exprimant la mission divine de ton frère Jésus. Christ est pris ici substantivement et signifie la mission même de Jésus, l'oint du Seigneur. Par ces deux mots réunis, il faut donc entendre une mission nouvelle, celle dont tu es revêtu, et qui est le complément de celle accomplie par Jésus, mais bien supérieure à celle-ci par son immensité, son but et ses effets ! Ta mission, mon fils chéri, embrasse le ciel et la terre, et apporte la volonté, les instructions, la science de ton Dieu jusqu'aux points extrêmes de l'univers, car ta voix retentira en tous lieux et accomplira les desseins de miséricorde de ton Dieu envers tous ses enfants et pour leur salut. Ta mission t'élèvera donc au-dessus de Jésus même, et tu prendras place avant lui dans la hiérarchie céleste, auprès du trône de ton Dieu. Mais pour répondre à la pensée anxieuse qui s'empare de ton esprit, en entendant les paroles solennelles de ton Dieu, sache mon fils chéri, que ton frère Jésus, en s'incarnant en toi, est venu partager ta sublime, ta divine mission, et qu'uni à toi pour l'éternité, il en partage la gloire devant ton Dieu, et qu'il partagera aussi avec toi le rang suprême qui t'est réservé auprès du trône de ton Dieu. Jésus, en s'incarnant en toi, t'a inoculé les grâces attachées à sa sublime passion et c'est toi, son disciple aimé, qu'il a choisi pour t'élever jusqu'au point culminant où tu viendras t'immerger dans le sein et l'amour éternel de ton Dieu. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, dois-je rapporter votre divine communication au chapitre V ? "

R. " Non. Sa place est marquée au chapitre XVIII. Je t'inspirerai le rang qu'elle doit y occuper lorsque tu édicteras ce dernier chapitre. Revois cependant le passage du chapitre V, relatif à l'Antéchrist. Tu verras s'il y a lieu de le retoucher, conformément à la révélation qui t'est faite. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

J'ajoutai au passage du chapitre V une note explicative.

D. " Ai-je accompli mon Dieu, votre divine volonté ? "

R. " Oui, mon fils chéri. "

L'Antéchrist est la figure mystérieuse des temps prédits. L'Antéchrist n'est autre que le consolateur, le messager suprême que Dieu a envoyé sur la terre pour parler en son nom à tous ses enfants, et leur annoncer des jours de miséricorde et d'amour. Or, l'Antéchrist si redouté de vous, fidèles de l'église catholique, c'est Jésus lui-même qui vous l'amène, oui c'est le consolateur en qui Jésus le divin messie, a bien voulu s'incarner et qu'il inspire au nom de son Dieu ! Oh ! Il lui transmet les vérités éternelles qui jaillissent des pieds du trône du Très-Haut, vérités qu'il a apportées lui-même à la terre, en son divin message. Oh ! Jésus a inoculé à l'Antéchrist, au consolateur, ce nouveau messie de la miséricorde divine, le mérite de sa sublime passion ! Mais sachez donc que l'Antéchrist, le consolateur est Saint Jean réincarné, c'est le disciple aimé de Jésus, celui pour qui le divin Sauveur a sollicité de la miséricorde de son Dieu la mission suprême dont il est revêtu, mission qui a pour fin la glorification du message divin qu'il est venu accomplir lui-même sur la terre pour le salut du monde ! Réjouissez-vous donc fidèles de l'église du Christ, car le règne de Dieu vous arrive ! Or, l'Antéchrist, le consolateur, ce messie suprême, le messager de la miséricorde divine, doit présider au cataclysme annoncé pour les temps prédits. Il doit y apparaître comme l'arche d'alliance entre la terre et le ciel, et porteur du rameau de paix destiné à clore la tourmente et arrêter l'ébullition fiévreuse des éléments, dans le paroxysme de leur convulsion. L'apparition du consolateur sur la terre se rattachant aux signes des temps prédits, trouve sa raison d'être dans les événements désastreux que nous traversons, et ce messie suprême est signalé déjà par les esprits sur divers points du globe.

Je citerai ici une poésie médiannimique rapportée dans la Revue Spirite du 1er avril 1871, inspirée par les derniers événements, à un vieillard de quatre-vingt-un ans (médium M.A.B., de Montastruc, Haute-Garonne).

" O Dieu ! Plein de bonté, je ressens ta clémence,
Mon cœur méconnaissant ce qui conduit vers toi,
Guidé par ses passions, fit mépris de ta loi,
Sans cesse accumulant offense sur offense.
L'esprit consolateur, des rayons de ta gloire
Emané, vient vers nous. A sa voix mon esprit
S'éveillant, reconnaît ce qui nous fut prédit.
Les temps sont arrivés, oui, nous pouvons le croire.
Des prophètes du Christ, messagers admirables,
O phalange d'élite ! O vous tous, immortels !
Non, vous ne venez pas renverser les autels,
Vous venez les orner de rayons adorables !
L'humanité frémit, entendant le génie,
Qui de la vérité, fait retentir sa voix.
Le monde tout entier se soumet à ses lois.
Chacun, à ses leçons, reconnaît le Messie.
La régénération de ce monde s'opère,
La Sagesse éternelle, en voyant nos actions,
Veut bannir loin de nous nos funestes passions,
Extirper de nos cœurs toute racine amère.
Et ces calamités dès longtemps annoncées,
Qui donc pourrait douter de leur éclosion ?
Peste, combats sanglants, choléra, contagion,
Eclairez des humains les âmes égarées.
Humilions nos cœurs ! La bonté, la justice
Du grand Dieu tout-puissant, confondant les pervers,
Suscita ces fléaux pour purger l'univers
D'égoïsme, d'orgueil, d'ambition, d'avarice.
Acceptons sans regret, sans crainte, sans murmure,
Le péril où nous met le divin Créateur ;
Cette épreuve a pour but d'amener le bonheur,
De rétablir les lois que créa la nature."

Le 12 novembre 1869, l'un de mes amis venait de perdre son père. Je m'unis à sa douleur dans les termes suivants : " Mon cher ami, j'apprends à l'instant l'événement malheureux qui vient de vous frapper ! Il est bien cruel de se séparer d'un père, mais cette séparation vous le savez, est bien courte dans le cours de l'éternité et surtout de la part de votre père, car il ne cessera de rester auprès de vous pour vous entourer de son affection paternelle et de ses vives sympathies ! Au travers des événements de la vie, il sera auprès de vous pour vous donner du courage et vous aider de ses conseils toutes les fois que vous éprouverez l'embarras, ou les inquiétudes d'une détermination. C'est donc un adieu momentané, un bon voyage souhaité, et vous savez que vous le reverrez bientôt dans le cours de l'éternité. Vous le reverrez plus heureux, bien plus heureux qu'il n'était sur la terre ! Oh ! Si je vous parle un tel langage, c'est que je sais que vous le comprenez et qu'il apportera dans votre cœur la seule consolation qui puisse cicatriser

une telle douleur ! Oui mon cher ami, la mort n'est pas grand chose, surtout pour celui qui quitte la terre, ou plutôt c'est un événement heureux, c'est sa délivrance, c'est le commencement d'une vie nouvelle, d'une vie fortunée ; cette vie que le Créateur en son amour infini, a ménagée à sa créature, en son sein et qui n'est autre que son bonheur divin ! Je m'oublie je le vois bien, dans ma pensée. Je vous parle comme à moi-même, et peut-être n'êtes-vous pas aussi convaincu que je le suis. Mais puissent mes paroles s'inoculer dans votre cœur et y apporter le calme des vérités éternelles qui remplissent mon âme. Oh ! Quelles que soient les dispositions de votre esprit, je vous serre cordialement la main, de ma main sympathique, et je prends une part entière à votre douleur. Recevez etc. "

Le 15 novembre, j'évoquai le père de mon ami.

" Mon cher esprit lui dis-je, voudriez-vous bien vous communiquer à moi pour édifier votre fils ? "

Réponse : " Volontiers. Oh ! J'aurai beaucoup de choses à vous dire car je vois maintenant tout ce que vous enseignez. C'est une bien belle doctrine que la vôtre ! Vous êtes heureux, mais vous êtes appelé aussi à faire le bonheur de vos frères ! Mon fils est pénétré de votre sainte doctrine mais il lui manque encore de franchir le point extrême de ses préjugés, de ses idées acquises, pour arriver jusqu'à vous. Mais vous réussirez à le convaincre et vous le rendrez très heureux. Combien est sainte la doctrine spirite ! Combien elle répond à toutes les aspirations de l'honnêteté humaine ! Combien elle facilite la voie de l'homme vers son Dieu ! Tout s'éclaircit aux yeux du spirite, plus de doute, plus de perplexité, l'avenir est ouvert devant lui, et il lit dans le livre de l'éternité. La vie terrestre est pour lui ce passage pénible que nous avons tous ressenti et dont nous franchissons le terme avec regret. Quelle erreur ! Quel aveuglement ! Comment se fait-il que la lumière céleste ne vienne pas nous éclairer en ce moment suprême ? Mais ne murmurons pas. Telle est la sagesse divine qui nous attache au sol de nos douleurs, afin que nous accomplissions nos divines destinées ! Souffrir pour mourir, répète-t-on sur la terre ! Eh que ne dit-on pas : souffrir pour vivre de la vie éternelle ? Dites, mon cher ami à mon fils, combien je suis touché de sa douleur profonde ! Mais ainsi que vous le lui dites dans la touchante lettre que vous lui avez adressée, qu'il n'ait point de regret de ma migration de la vie terrestre. Je suis parti, j'ai quitté ce sol avec un sentiment de regret je le confesse, mais à peine dégagé des étreintes de mon corps, j'ai regagné ma patrie où je l'attends, pour me réjouir avec lui du bonheur qui nous est réservé. Dites-lui bien, ainsi que vous le lui dites dans votre lettre, que je serai toujours auprès de lui, que je l'aiderai de mes conseils, et lui prodiguerai mes consolations. Oh ! Il m'entendra, dites-le lui bien, si conformément à votre divine doctrine il veut bien m'écouter. Mais quoi qu'il en soit, à son insu même, je serai toujours auprès de lui son ange gardien. Permettez-moi, mon cher ami, de vous remercier de vouloir bien me servir d'affectueux intermédiaire auprès de mon fils. Dieu vous en récompensera un jour car vous êtes la Providence de tous vos frères. Votre ami dans le monde invisible. X. "

A peine l'esprit épuré a-t-il quitté son corps, que la lumière lui apparaît. Or, l'esprit évoqué déplore l'aveuglement dont il était frappé sur la terre ! Sol de douleur qu'il confesse avoir quitté avec regret ; regret bien court sans doute, car aussitôt qu'il a été dégagé du corps, il a senti la douce influence du bonheur au sein de son Dieu, où il attend son fils. Il sera son conseil sur la terre, il l'inspirera, et même à son insu il sera son ange gardien. O divine Providence ! O divin Père ! Que l'homme est ingrat envers vous, qui ne cessez d'immerger vos enfants en votre amour infini !

Le 13 décembre, je revenais de la sépulture du général Radoul de Lafosse. C'était un honnête homme, très pieux et fervent catholique. Il venait de terminer son existence terrestre à l'âge de 84 ans.

Évocation : " Mon cher général, vous voilà dégagé de votre corps. Vous devez être heureux de votre délivrance. Voudriez-vous bien, avec la permission de Dieu, m'édifier et me retracer votre douce migration dans le monde invisible ? "

Réponse : " Oh ! Je viens à vous avec bonheur, car vous m'avez procuré la plus vive jouissance que j'aie éprouvé de ma vie ! Vous avez obtenu pour moi de votre Dieu, la grâce d'être admis à la communion céleste dont vous, fils aimé de votre Dieu, avez été le trait d'union ! Oh oui ! Je suis heureux, car je comprends aujourd'hui quelles sont mes fins fortunées ! Je sais aujourd'hui toutes les joies qu'il m'est permis d'attendre de la miséricorde de mon Dieu, dont les bras sont ouverts pour tous ses enfants ! Oh ! Je comprends aujourd'hui toute l'efficacité de la prière apportée aux pieds du trône du Seigneur ! Je comprends la solidarité divine qui lie les âmes et les fait converger dans une touchante unité, vers leur Dieu et la communion qui est leur fin éternelle ! O mon ami, qu'elle était touchante votre prière à Dieu ! Et avec quel amour votre divin Père l'a bénie et sanctifiée ! Oh ! Quelle solennité dans le ciel, présidée par votre Dieu, dans laquelle l'homme tendait sa main à ses frères célestes, pour faire sanctifier leur union, conformément aux desseins de sollicitude et d'amour de leur divin Père, de leur Créateur ! Courage, mon cher ami, votre tâche sur la terre est sublime ! Vous êtes le ministre de votre Dieu vous êtes son organe auprès de vos frères. Vous êtes le chaînon suprême qui unit le ciel et la terre à votre Dieu, et le canal divin de son amour et de sa miséricorde. Je ne manquerai pas mon cher ami, de venir prier tous les jours avec vous, et de me mêler au cortège innombrable qui vous accompagne aux pieds du Tout-Puissant ! Au revoir, mon cher ami. Le Général Radoul. "

D. " N'étiez-vous pas dégagé de votre corps, au moment de votre sépulture ? "

R. " Oui, j'ai suivi le cortège. "

D. " Où étiez-vous à l'église ? "

R. " A côté de vous. Oh ! Je vous ai pressé sur mon cœur pendant votre prière. Vous en avez été ému et une larme a roulé dans vos yeux, aux paroles d'amour que vous adressait votre Dieu ! Il vous a promis pour l'éternité toute la joie que vous me faisiez éprouver. Oh ! J'ai tourné un regard suppliant vers lui pour le remercier de son effusion paternelle ! "

D. " Vous l'avez donc vu ? "

R. " Non, mais j'ai eu une extase, un divin mirage qui m'a découvert les divines splendeurs de l'avenir. Radoul. "

Aidons-nous les uns les autres à gravir la colline fortunée qui conduit à nos immortelles destinées, et notre divin Père qui nous encourage, et du geste et de la voix, applaudira à nos efforts. Il viendra présider à l'union cordiale de notre exaltation vers lui. Oui, il vient à nous ce divin Père, il nous tend sa main miséricordieuse, et il bénit la sympathique, la solidaire entente qui jaillit du cœur de ses enfants chéris !

Le 2 janvier 1870, MM. X. et mon jeune médium se trouvaient dans mon cabinet. Notre conversation s'engagea sur le spiritisme. Mon jeune sceptique défia ma médiumnité en ces termes.

" Dites-nous quelle a été l'influence de Rousseau sur son époque ? "

A l'instant même je reçus une communication mentale me pressant d'accepter le défi.

Évocation : " Mes bons amis mes protecteurs, voudriez-vous bien, avec la permission de Dieu, vous communiquer à moi pour résoudre la question qui vient de m'être posée ? "

Réponse : " Mon cher ami, c'est un défi qui t'a été porté. Tu n'es pas tenu d'y répondre, cependant je te dirai que Jean-Jacques Rousseau a glané dans le dix-huitième siècle, mais qu'il n'a pas donné l'impulsion que semblerait lui prêter la question posée. Il était sceptique sans doute, il frondait son temps comme beaucoup de ses amis mais il n'était point l'un de ces hommes qui marchent à la tête de leur siècle et qui lui impriment le cachet de leur génie. Ton jeune ami n'a pas suffisamment médité cette époque remarquable de l'histoire du genre humain, en te posant une question qui devait s'appliquer à tout autre écrivain que Rousseau, notamment à Voltaire, qui suivant les brisées des Descartes, des Leibnitz, des Bacon, imprimait aux idées nouvelles le caractère de son génie sceptique et railleur qui pervertit son siècle. Voilà, mon cher ami, ce que j'avais à te dire et qui donne pleine satisfaction au désir exprimé par ton ami. L'un de tes esprits protecteurs. "

D. " Voudrais-tu me donner ton nom ? "

R. " Jésus. "

A la lecture de cette communication, mon jeune ami me saisit spontanément la main et me dit. " Bravo, c'est typique, c'était un défi, même un piège de ma part. C'était avec intention que je n'avais pas désigné Rousseau sous ses prénoms de Jean-Jacques. " Cette communication fut écrite en quinze minutes au plus.

Le 15 janvier 1870, quatre heures quarante cinq du soir, sur l'indication de M. X. fils, j'évoquai Mme de Maintenon, dans les termes suivants.

" Cher esprit, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, te communiquer à moi ? "

Réponse : " Pourquoi pas ? La vérité que tu poursuis est le domaine de tous et chacun répondant à la pureté de ta pensée, est heureux de t'apporter son contingent. La vérité que tu cherches en t'adressant à moi, est celle qui se cache sous les plis du manteau des rois, et surtout dans le secret de leur vie licencieuse et de corruption. Eh bien ! J'accepte ce thème, quelque scabreux qu'il puisse te paraître. Les hommes du siècle de Louis XIV, ceux du moins qui occupaient les points culminants de la vie, n'étaient point purs sans doute, mais le sont-ils davantage de vos jours ? Sous le grand Roi les sentiments nobles, élevés, s'alliaient à la licence, au relâchement des mœurs, et aujourd'hui les passions ne cherchent même plus à cacher leur honte sous le manteau de la grandeur, et elles affichent avec éclat le cynisme de leur turpitude. Sous les auspices du grand siècle, tous les libertins brillants qui marquaient le pas de la grandeur de leur époque, sortaient des orgies brillantes où les entraînait une fougue déréglée, pour aller défendre l'honneur français en face de l'ennemi ; ils glorifiaient le règne de leur roi par l'éclat de toutes les grandeurs qui ont illustré ce siècle immortalisé sous le burin de l'histoire. "

Cinq heures sonnant, je quittai mon crayon et demandai à l'esprit s'il voudrait bien revenir ?

R. " Je t'attends. "

(Reprise de l'évocation à sept heures du soir).

" Les vices des hommes, reprend l'esprit, sont de tous les temps, de tous les siècles, mais ils varient dans leur forme et leur caractère. Il n'est donc pas permis d'exalter la vertu ou de flétrir la perversité d'une époque, pour en faire bénéficier une autre, ou bien pour l'humilier. Ce qui se passe de vos jours, sera une terrible leçon dans l'histoire de l'humanité ! Les hommes censés dans l'orbite du progrès rapide, fiévreux, sont frappés de vertige et ils se livrent à tous les vents, sans lest, sans boussole et sans voiles. C'est là le point extrême où aboutit l'humanité ! Dieu seul peut sauver le navire du naufrage, et son doigt tout-puissant intervient pour sortir le monde du chaos et le ramener à flot. Heureux ceux qui reconnaîtront son intervention divine et qui verront la lumière rayonnant sur leur tête. A toi incombe, messie de ton Dieu, de rappeler tous tes frères à la voie sacrée du salut et de montrer à tous le phare qui doit les guider. Courage enfant de Dieu, l'élu de sa miséricorde, ta tâche est grande mais tu reçois

l'inspiration de ton Dieu qui te remet le dépôt sacré de son amour, pour en répandre les bienfaits sur tous tes frères. Réjouis-toi, tu as parcouru ton laborieux sillon, tu as tout renversé sur ton passage, ou plutôt tu as bravé les sarcasmes, les railleries, les mépris de tes frères. Tu as bu ton calice, mais le jour du triomphe se prépare pour toi ; il ne se fera pas longtemps attendre. Ce jour sera la gloire de ton Dieu, qu'il fera rayonner sur ton front, pour l'édification de l'univers qui te contemple et te bénit. Tous les jours tes frères désincarnés viennent à ton appel prier leur Dieu, et ils puisent aux pieds de son trône l'espérance et l'amour qui doivent féconder leur essence divine. Adieu cher ami et vénéré frère, vis en paix car tu es immergé dans l'amour de ton Dieu qui m'inspire. De Maintenon, veuve Scarron. "

En cette remarquable communication, l'esprit a saisi le burin de l'histoire ; il esquisse à grands traits la figure de l'humanité. Par un regard rétrospectif, plongeant dans le passé, il signale l'impasse où vient s'abîmer le présent, et il soulève le voile derrière lequel se déroule l'avenir ; les vices, les travers de l'humanité en leur évolution terrestre, se perpétuent de siècle en siècle, sous différentes formes, nous dit l'esprit, et notre époque, ajoute-t-il, entraînée en la course haletante du progrès, est frappée de vertige. En son fiévreux emportement, elle livre son navire sans lest, sans voiles et démâté, aux récifs, aux écueils d'une mer agitée par la tempête. Mais cette heure suprême est celle du Seigneur. Son rayon divin viendra clore cette scène de vertige, de mort et de ruines, et il dressera le phare de sa miséricorde divine et du salut, pour ramener au port tous les naufragés, ses enfants chéris.

Évocation de l'esprit Broglie. 4 février 1870.

" Mon cher esprit, pourrais-tu me dire, avec la permission de Dieu, ce que tu penses du rôle politique réservé à tes amis Guizot, Thiers et autres ? "

Réponse : " Leur rôle sera bien restreint car ils ont disparu pour jamais de la scène du monde. Leur temps s'est évanoui, ils ne sont plus que des momies politiques. Ils ne comprennent pas encore que leurs opinions politiques ne sont plus de mise, et que ce qui leur paraissait autrefois la souveraine sagesse est aujourd'hui de la démence. Qu'auraient-ils pensé, ces prôneurs attardés du passé, si au jour de leur suprématie, on leur avait proposé de restreindre leurs vues politiques aux visées gouvernementales du temps des règnes précédents ? Soit même à celles de la restauration. Ils se seraient vivement récriés et avec quelque justice. Aujourd'hui, eux, à leur tour, appartiennent au temps passé et comme leurs devanciers, ils doivent se résigner à un rôle purement passif, " ou bien à marcher franchement avec leur siècle³. L'avenir leur prépare encore de bien plus sérieuses déceptions, ou plutôt les angoisses de saturnales qui vont s'accomplir, qui révolteront toutes leurs idées acquises et que cependant il faudra bien qu'ils subissent. Les flots de l'avenir seront tellement rapides, que le moment du recueillement ne sera accordé à personne. Et après le trouble du chaos surgira un état de choses nouveau dont ils seront ahuris. Adieu mon cher ami, ces temps te sont connus. Tu les attends, tu les espères comme la terre promise. Ils te combleront de joie et de bonheur car ils viendront de ton Dieu. Au revoir. De Broglie. "

La trompette des temps prédits retentit dans le monde invisible. Les esprits supérieurs initiés aux vues de la providence divine, voient poindre l'avenir et pénètrent les nuages épais, gros des événements qui s'élaborent et recèlent les phases nouvelles qui se préparent pour l'humanité. L'évolution de la scène du monde sera radicale et rapide, ainsi que nous le dit l'esprit et que l'a annoncé le prophète Saint Jean. Les hommes, surpris dans les errements du vieux monde seront, à l'aspect d'un jour nouveau, ébahis et frappés de stupeur en se réveillant

³ Ligne de conduite que semble se proposer Thiers au poste de chef du pouvoir exécutif, que lui a conféré l'Assemblée Nationale. Remarque du 25 mai 1871.

sous l'empire des temps prédits. Heureux ceux pour qui doit briller l'aurore du nouveau jour, le sourire ineffable du ciel à la terre !

Prière à Dieu. 8 février 1870.

" Mon divin Père, j'ai eu cette nuit une inspiration divine qui me plaçait entre le passé et l'avenir. Je n'ai gardé qu'un souvenir confus de cette inspiration céleste. Puis-je, sans vous offenser mon divin Père, vous prier de la reproduire sous mon crayon ? "

Réponse : " Mon enfant chéri, écris. Le passé n'est plus, l'avenir commence. Il faut donc détacher tes regards des temps qui viennent de s'évanouir, pour les reporter sur les temps qui commencent à poindre. Toi qui dois être l'homme de l'avenir ! Toi qui parles au nom de ton Dieu, à tes frères ! Tu dois aussi te détacher entièrement du passé et ne voir devant toi que la transformation qui va s'accomplir sur la terre ! Tu dois marcher d'un pas ferme vers cette solution providentielle, sans regret aucun des temps qui sont rentrés dans le néant. Aie le courage d'envisager en face, sans crainte et plein de confiance en ton Dieu qui t'inspire, tous les événements qui vont s'accomplir, et qui doivent tracer ta marche vers le but que ton Dieu se propose, et dont tu seras le divin promoteur. Marche toujours mon fils chéri, sans hésitation aucune dans cette voie fortunée du salut de tes frères. Envisage sans te troubler, toutes les montagnes, tous les obstacles qui se dressent devant toi. Sache que ton Dieu est toujours avec toi et que tout ce qui semblera te barrer passage s'effacera comme l'ombre que chasse un soleil radieux. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Oh ! Vous tous qui m'écoutez, brisez donc avec le passé. Répudiez toutes les maximes de l'ancien monde et tournez avec confiance vos regards vers l'avenir. C'est ici la parole de votre Dieu qui se fait entendre, c'est un appel qu'il fait à vos cœurs. C'est son règne qu'il proclame, ce sont les trésors de sa miséricorde qu'il vous offre en sa munificence divine ! Oh ! Ne repoussez pas la main pleine des dons de son divin amour. C'est de cette terre ingrate, détremmée de vos larmes, dont il vous propose de vous séparer ! C'est le ciel et ses joies qu'il ouvre sur vos têtes, qu'il vous invite, qu'il vous supplie même de venir partager avec lui !

Prière à Dieu. 26 février 1870.

" Mon divin Père, cette nuit j'ai eu une vision splendide ! J'étais dans un temple. Au sommet de la voûte m'est apparue une figure céleste, placée au haut d'une estrade. Je me suis spontanément, irrésistiblement prosterné à deux genoux. Cette figure est descendue et est venue se placer auprès de moi, elle m'a donné des instructions dans lesquelles ont été prononcés le nom de Pie IX, les mots " philosophie advenue ". Une lutte est intervenue entre les assistants. Les instructions qui m'étaient données se sont effacées de ma mémoire. Puis-je, sans vous offenser, mon divin Père, vous demander quelle est la signification de ma vision ? "

Réponse : " Ecris, mon enfant chéri. Cette image céleste était ton Dieu ! Tu avais demandé avant ton sommeil, de voir ton Dieu, et cette grâce t'a été accordée ! Tu as été transporté à Rome où doit s'accomplir la consécration de ton œuvre. La lutte dont tu as été témoin doit s'accomplir et précéder ton triomphe, qui sera le premier jour de l'ère nouvelle, pour la régénération du monde. Les paroles que tu as entendues sont solennelles. C'est la philosophie dont est imprégnée ton œuvre, qui sera glorifiée et qui apportera la lumière en tous lieux. C'est donc au nom de la sagesse humaine que seront marqués tes premiers pas sur le champ de la mission divine qui t'est confiée. C'est donc par ta sagesse que tu es appelé à convaincre tes frères, qui douteront d'abord du mandat divin dont tu es revêtu. Ils te donneront le titre d'homme de génie qui, s'emparant avec courage et énergie d'une grandiose idée, la poursuit avec la ténacité d'un grand réformateur, tel que Moïse, Jésus, Mahomet, Luther, Calvin, etc.

Mais ton Dieu sera à côté de toi. Il aplanira la voie que doit parcourir son prophète, son messie. Son rayon lumineux, divin, brillera devant toi, il éclairera tes pas, et tous reconnaîtront bientôt en toi l'oint du Seigneur. Tous rendront hommage à ta divine mission. Tous obéiront à ta voix qui retentira sur le globe entier et dans les cieux, pour le salut de tes frères et la gloire de ton Dieu. Vis en paix, mon enfant chéri, le plus pur des enfants de ton Dieu ! Tu es bien grand devant ton Dieu, car tu es le canal suprême de sa miséricorde divine qui s'épanche en ce jour sur tous tes frères. Ton Dieu. "

Une grâce infinie m'a été accordée, j'ai vu mon Dieu ! Oh ! S'il m'est apparu c'est afin que j'en apporte la bonne nouvelle à tous mes frères ! Il m'a donné ses divines instructions, ou plutôt il a bien voulu expliquer mon divin message. C'est l'ère nouvelle que doit inaugurer le livre que j'écris, car sachez-le bien, je ne saurais trop vous le répéter, j'écris sous l'inspiration de mon Dieu, ou plutôt ce livre est l'œuvre de mon Dieu, titre inscrit en tête de mon livre et en toutes ses pages.

Évocation de Mgr De Bonald, Archevêque de Lyon. 4 mars 1870.

" Mon cher esprit, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me dire ce que tu penses du concile ? "

Réponse : " Mon cher ami, tu me prends au dépourvu. Je n'ai pas encore eu le temps de me reconnaître dans le monde invisible, dont sur la terre j'avais complètement perdu le souvenir. Tout ce que je puis te dire, c'est que tous les prélats, qui composent la suprême assemblée, ont les yeux fermés sur les grandes vérités qui se déroulent sous la main de Dieu, pour la régénération de l'humanité. Ils vivent tous sous l'empire de leurs vieilles idées, de leurs préjugés et surtout de la tradition d'un si grand nombre de siècles, en les courants desquels reposent leurs doctrines et leur foi. N'attends donc pas d'eux un accueil sympathique à tes enseignements. Ils les repousseront avec indignation, avec colère, mais la main de Dieu s'appesantira sur leur tête, la lumière éclatera à leurs yeux et tu triompheras. Ta tâche est grandiose mon vénéré frère ! Elle est bénie de ton Dieu qui t'inspire. Tu es l'arche sainte du salut de tes frères et tu es appelé à faire entendre à tous la parole de ton Dieu. Ta foi est grande mais aussi elle renversera les montagnes amoncelées sous tes pas et devant toi par l'orgueil des hommes. Tu parleras au nom de ton Dieu et toutes les puissances s'inclineront devant toi et recevront avec respect ta parole inspirée de ton Dieu. Courage, fils bien-aimé de ton Dieu. Ta gloire est grande, car tu es la planche du salut de tes frères, et ta mission s'étend sur la terre et dans le ciel, pour la régénération de l'humanité entière. Reçois, mon vénéré frère, l'accolade fraternelle d'un prince de l'église catholique. De Bonald. "

Le voile épais du prisme terrestre, les idées reçues dans ce milieu, les préjugés, les traditions des siècles étouffent au seuil de la vie terrestre, les vérités éternelles que l'âme en naissant à cette vie nouvelle, apporte de l'atmosphère céleste, et à son retour dans le séjour de Dieu elle éprouve le saisissement de la surprise et elle a à se recueillir pour rappeler ses souvenirs. C'est là ce que nous apprend l'esprit, c'est ainsi qu'il nous explique la résistance qu'opposeront les vénérables membres du concile aux enseignements inspirés de Dieu, contenus dans mon livre. Il me signale même la sainte colère qu'ils feront éclater à son apparition. Mais la volonté de Dieu s'appesantira sur leur tête et la lumière se fera à leurs yeux.

Évocation de M. Silvain Dumon, ex-ministre. 4 mars 1870.

" Mon cher esprit, peux-tu me dire, avec la permission de Dieu, ce que tu penses des événements politiques qui s'accomplissent ? "

Réponse : " Tout arrive, conformément aux vues de la Providence divine : les temps s'accomplissent. L'esprit des ténèbres plane sur toutes les têtes, la discorde règne en tous lieux, et les décisions des hommes seront frappées des caractères de la démence. Un drame sanglant se prépare et la terreur règnera partout. Seuls ceux qui élèveront leurs aspirations à Dieu, verront avec calme se déchaîner la tempête. Pour toi, inspiré de ton Dieu, c'est l'aurore d'un avenir radieux auquel tu es appelé à présider et à calmer les maux qui désoleront la terre. Oui, ta voix inspirée de ton Dieu, maîtrisera les éléments déchaînés et fera poindre une lueur céleste à l'horizon. Ta tâche, mon cher ami, est grande, elle est sublime, elle est divine ! Tu as été choisi parmi tous pour l'accomplir. Sois béni de tes frères, car tu es appelé à semer sur tes pas l'espérance et l'amour de ton Dieu. Ce que je te dis, c'est ton Dieu qui me l'inspire, et qui me permet de glorifier l'œuvre à laquelle tu es destiné. Sois heureux cher ami, du bonheur que tu répands autour de toi dans le monde invisible, où ton nom est vénéré ! Destiné à présider à la révolution qui se prépare sur la terre, pour ramener tes frères à ton Dieu, tu présides déjà à celle qui s'accomplit dans le monde invisible, qui entraîne les masses des esprits aux pieds du trône de Dieu, et qui les fait participer à sa miséricorde divine. Oh ! Je me joins à toi pour prier notre Dieu, et goûter les joies ineffables que l'on trouve à ses pieds ! Adieu mon cher et vénéré frère, au revoir. Silvain Dumon. "

C'est donc l'humanité entière qui s'ébranle pour suivre la voie du salut et se rapprocher du trône de son Dieu, ce foyer de miséricorde et d'amour. L'esprit inspiré de son Dieu glorifie en son nom l'œuvre de régénérescence qui m'est confiée, œuvre d'apaisement et d'amour. L'esprit nous dit aussi qu'aux bruits sinistres de la tempête, seuls seront affranchies de la terreur ceux qui élèveront leurs aspirations vers Dieu. Oh ! Ecoutez-la tous cette voix inspirée de son Dieu, et destinée à pénétrer avec un retentissement salutaire dans vos cœurs, à les réveiller de leur léthargie et à les arracher à leur funeste torpeur. Élevez vos aspirations vers le ciel, apprenez à envisager la mort comme une délivrance, et vous attendrez avec calme et amour les décrets de la miséricorde divine. La communication qui précède, en date du 4 mars 1870, se justifie aujourd'hui en son caractère prophétique qui s'accroît chaque jour.

Évocation de Montalembert. 19 mars 1870.

" Mon cher esprit, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, préciser les phases diverses des événements qui s'accomplissent ? "

Réponse : " Tout s'accomplit conformément à la volonté de Dieu ! Les grandes artères de la société, la politique et la religion sont dans la confusion et le trouble. Tout pâlit et s'efface devant le grand jour qui se prépare, le grand jour de la miséricorde de Dieu ! Que peuvent les hommes en leurs calculs insensés, pour maîtriser les événements qui s'accomplissent autour d'eux ? Pygmées, ils succombent en leurs vains efforts et leur sort est livré aux décrets éternels de leur Dieu ! L'action politique se trouve dans des errements incertains et les hommes d'état ne trouvent point sous leurs pas un sol ferme, sur lequel ils puissent s'appuyer et résister au torrent révolutionnaire qui les entraîne ! Effrayés, ils voient l'abîme béant à leurs pieds et ils ne peuvent résister au vent violent des passions qui les y poussent ! Malheur à eux ! Malheur aux hommes qu'ils gouvernent ! Malheur à tous ! Des ruines vont s'amonceler autour d'eux et il ne leur sera pas permis de réédifier, car la main qui sème les ruines a seule la puissance de calmer la tempête et de rappeler sur la terre des jours purs et sereins. L'autorité religieuse se débat dans les convulsions de l'agonie, et dans ses déchirements elle jette un voile de deuil sur le monde et attriste profondément les âmes timorées ! Le temple séculaire de Rome menace ruine, il croulera comme tous les monuments sortis de la main des hommes, car le jour du Seigneur apparaît et son règne va être proclamé à la face du ciel et de la terre, selon la parole du prophète, les temps prédits s'accomplissent et le vieux monde va faire place

à un monde nouveau ! C'est toi mon frère vénéré, qui as été choisi par ton Dieu pour être le grand pivot de l'ère nouvelle qui se prépare. C'est autour de toi que se grouperont les puissances du ciel, détachées du trône de Dieu pour régénérer l'humanité, arrivée au point marqué de sa transformation. C'est sur toi que repose le salut de tes frères et sur la terre et dans le ciel. C'est en toi que repose la pensée de ton Dieu, sa miséricorde et son amour ! Ministre glorieux de ton Dieu, tu portes le drapeau de l'avenir et de l'espérance. Reçois mon vénéré frère, mon accolade fraternelle. De Montalembert. "

Les temps prédits s'accomplissent. Partout apparaissent les signes précurseurs. Le trouble règne dans tous les esprits, les puissances de la terre fléchissent sous les vents impétueux des passions et sont entraînées dans l'abîme des courants révolutionnaires. L'action politique vacille sur un sol mouvant et miné. L'autorité séculaire de Rome se débat dans les convulsions et les déchirements de l'agonie. Elle étend un voile de deuil sur les âmes timorées des fidèles. Mais le grand jour de la miséricorde du Seigneur apparaît et le règne de Dieu s'avance. La portée prophétique de cette remarquable communication est saisissante à l'heure qui sonne.

Prière. 21 mars 1870.

" Mon divin Père, cette nuit vous m'avez fait entendre votre voix divine. Etaient-ce des instructions que vous me donniez ? Il n'est resté dans ma mémoire qu'un souvenir vague, fugitif, de vos paroles. Puis-je, sans vous offenser, mon divin Père, vous supplier de me faire connaître votre divine volonté ? "

Réponse : " Ecris, mon enfant chéri. Oui, mon cher enfant, ton Dieu t'a parlé cette nuit. Il t'a prescrit une prière à Marie, ta Mère divine, la prière que lui adressent les fidèles : l'Ave Maria. C'est sous la protection de Marie que ton Dieu a placé l'église nouvelle que tu vas fonder. Marie sera l'arche sainte qui unira les deux églises : l'église du Christ et l'église de l'ère nouvelle. Marie sera donc la patronne céleste de la doctrine spirite, qui n'est que la glorification des enseignements du Christ, son fils bien-aimé, et l'épuration du monument religieux fondé de la main des hommes, et qui a dominé le monde pendant dix-huit siècles. Oui, mon cher enfant, le culte de Marie doit se perpétuer sur la terre, comme le sceau de l'alliance entre la terre et le ciel. Oui, son empire doit se perpétuer sur les âmes, et la pensée pieuse des fidèles aura toujours recours à Marie, comme à leur protectrice, aux pieds du trône de leur Dieu. C'est donc, mon enfant chéri, à sa sollicitude maternelle que t'a confié l'amour de ton Dieu ! Elle sera ton guide et ton inspiration sous le souffle de ton Dieu, qui te fera entendre sa voix dans toutes les circonstances de la vie, laquelle retentira dans ton cœur pendant l'éternité, car mon fils chéri, ton Dieu est en toi et vit en toi. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Marie est instituée, aux pieds du trône de Dieu, la protectrice de l'église nouvelle. Elle vient glorifier l'église séculaire qu'avait confiée Jésus son fils bien-aimé, à ses disciples. Marie est l'arche sainte de la nouvelle alliance entre la terre et le ciel, et son culte doit se perpétuer pour l'édification des fidèles et comme messagère céleste de leurs supplications à leur Dieu. Marie, trait d'union des deux phases de la régénération de la terre, est donc l'étoile des temps prédits, qui apparut il y a dix-huit siècles, pour donner naissance au sauveur du monde, ce divin messie venant sur la terre inaugurer le règne de Dieu. Aujourd'hui mère divine du consolateur que lui confia Jésus, elle est appelée par son Dieu à protéger ce nouveau messie, dont la mission a pour fins de couronner le temple de la régénération humaine et du salut de tous les enfants de Dieu.

Évocation de Madame X. Le 24 avril 1870, 4 h. du soir.

" Ma chère sœur, donnez-nous s'il vous plaît, avec la permission de Dieu, les impressions de votre passage de la terre au monde invisible. "

Réponse : " Mon impression, mon cher ami, à mon entrée dans le monde invisible, a été l'impression du bonheur ! Quelle joie j'ai éprouvée de quitter cette terre ingrate où l'on trouve à chaque pas, des tribulations ! Oh ! Comme vous le dites si bien dans vos écrits, la terre est notre épreuve, notre expiation, et nous ne la subissons que pour devenir meilleurs. Je ne crois pas vous trop dire en m'exprimant ainsi, car vous êtes suffisamment édifié sur les destinées de vos frères. Vous savez tout ce que leur impose leur existence incarnée ; c'est l'expiation, ou tout au moins l'épreuve que réservent à l'homme ses existences antérieures. Réjouissez-vous mon cher ami, de vos progrès dans la science divine qui éclaire tous vos pas, et qui vous prépare une fin fortunée ! Vous vivez en la foi, en l'espérance d'une vie divine, de la vie que le Créateur réserve à tous ses enfants ! Oui, c'est là votre foi, c'est une certitude pour vous et tous les instants de votre vie sont consacrés à la pensée de votre Dieu et aux sentiments de ses bienfaits ! Oh ! Répandez-la tous les jours, d'une main libérale sur tous vos frères, votre sainte doctrine ! Oh ! Je vous en réclame une bonne part pour mes enfants. Inspirez-leur les sentiments qui vous animent et vous les rendrez heureux, non seulement sur la terre, mais surtout dans le champ du repos qui leur est réservé dans le monde invisible ! Qui, apprenez-le leur, est leur dernière fin. Recevez mon cher ami, l'accolade sincère de votre sœur qui vous remercie de votre sympathique appel. Hélène X. "

Avec quelle joie Mme X. a fait son entrée dans le monde invisible ! Avec quel dédain elle repousse du pied la terre qu'elle vient de quitter ! Écoutons maintenant son mari qui la suit de si près dans sa migration.

Évocation. 28 avril 1870, 8 h. du matin.

" Mon cher ami, voudriez-vous bien, avec la permission de Dieu, vous communiquer à moi ? Eh bien ! Que pensez-vous maintenant de mes doctrines ? "

Réponse : " C'est vrai, vous aviez raison. Je doutais pendant que j'étais avec vous, aujourd'hui je suis pleinement édifié. Oh ! Qu'elle est belle et grande votre mission ! Que d'heureux vous êtes appelé à faire ! Mais le terrain que vous défrichez est encore ingrat et vous l'arroserez de vos sueurs pour le féconder. Oh ! Ne vous découragez pas cependant car vous avez l'appui de votre Dieu. Je me réjouis de mon passage dans le monde invisible. Que l'homme est aveugle de s'attacher si fort à la terre ! La terre n'est qu'un marchepied pour arriver au ciel, séjour que lui réserve son Dieu, dans sa miséricorde divine ! Je dois vous dire que bien que réfractaire à vos doctrines, je vous écoutais avec plaisir et j'aimais à espérer ce dont vous me paraissiez si convaincu. Cette disposition d'esprit ne m'a pas abandonné en mes derniers moments, et elle a adouci pour moi les horreurs instinctives de la mort. Cette pensée m'a aidé aussi à me séparer de mon corps et à me reconnaître dans le monde des esprits. Ainsi mon cher ami, c'est donc un grand bienfait que la propagation de vos doctrines, même pour les incrédules, alors qu'ils en sont inspirés au moment où tout glisse sous leurs pas. J'ai entendu l'appel que vous faites tous les jours à vos frères, de venir prier avec vous aux pieds de leur Dieu et je me suis joint aux esprits innombrables à qui vous enseignez chaque jour, à implorer la miséricorde du Tout-Puissant. Oh ! Qu'elle est édifiante cette prière adressée avec tant d'amour à votre Dieu et quels torrents de grâces elle épanche sur vos frères ! Avec quelle joie et quel bonheur ils se pressent autour de vous ! Avec quelle effusion ils vous bénissent de votre intervention pieuse auprès de votre Dieu, et des bienfaits de vos ferventes prières ! Oh oui ! Mon cher ami, vous remplissez une mission divine, car vous êtes ici l'intermédiaire béni entre vos frères et Dieu et le canal sacré de son amour et de sa miséricorde ! Recevez mon cher ami, l'expression sincère

des sentiments de respect, de vénération et de profonde sympathie qui débordent, pour vous en mon âme. M. X. "

C'est bien là l'aveu tardif qui est réservé à tous les réfractaires à la doctrine spirite. Ils l'auront combattue, repoussée avec dédain pendant leur existence terrestre, mais ils en reconnaîtront les bienfaits dans le monde des esprits heureux si les enseignements sincères auxquels ils auront résisté, apportent aux angoisses du moment suprême de leur migration de la terre, le calme de la résignation et l'espérance en leur vie future !

23 août 1870, quatre heures et demie du soir, évocation de C.D., le jour même de son inhumation.

" Eh bien ! mon cher C., que pensez-vous de mes doctrines spirites ? "

Réponse : " Oh ! Mon cher ami, permettez-moi avant tout, de vous remercier de vos divines prières ! Oui, mon cher ami, vous êtes un ange du ciel descendu sur la terre ! Vous êtes le consolateur de vos frères, vous êtes leur appui, leur sauveur aux pieds du trône de notre Dieu ! Oh ! Mon bien cher ami, que de grâces vous avez répandues sur moi ! Combien vos saintes prières sont efficaces auprès de notre Dieu ! Quels torrents de miséricorde divine vous épanchez sur vos frères ! Oh ! Si vous saviez, si vous pouviez comprendre l'indescriptible ivresse, les joies que vous répandez autour de vous ! Oh ! Vous êtes béni de Dieu, et votre mission est d'appeler tous vos frères au bonheur et de leur ouvrir le sein de leur Dieu ! Oui mon cher ami, votre doctrine est vraie, elle est sainte, elle est divine, et votre mission est de la propager, de l'inoculer à tous vos frères, et d'étaler à leurs yeux ahuris les splendeurs de leurs fins dernières et de leurs futures destinées. Oh ! Mon cher ami, quelle tâche sublime vous avez reçue de votre Dieu ! Combien vous êtes grand devant lui et devant vos frères ! Toutes les joies du ciel vous sont réservées ! Tous vos frères désincarnés se pressent autour de vous pour vous suivre aux pieds de votre Dieu, et participer à l'amour, à la miséricorde infinie qu'il ne cesse d'épancher sur vous ! Courage, mon vénéré frère, accomplissez votre mission bénie, je viendrai tous les jours prier avec vous, aux pieds du trône de votre Dieu. Adieu, mon vénéré frère, je vous presse la main. Au revoir. D. "

D. " Vous êtes-vous séparé rapidement de votre corps ? "

R. " Oh oui, très rapidement. Les doctrines spirites dont vous m'aviez entretenu, m'ont beaucoup aidé en ce dégagement de mon corps. La première lueur a fait éclater la lumière. "

D. " Avez-vous assisté à votre inhumation ? "

R. " Oui. J'ai suivi le cortège à côté de vous. "

D. " Vous avez dû trouver autour de vous des esprits sympathiques ? "

R. " Oui. Est venu à moi votre père, qui m'a engagé à venir prier avec vous.

D. " Oh ! Entendez-la donc cette salutaire vérité. Oui, la doctrine spirite est votre consolatrice la plus constante, la plus sûre ! Oui, en votre passage sur la terre, elle adoucit l'amertume, dissipe les angoisses de la transition douloureuse du monde terrestre au monde éthéré, elle vient au suprême moment vous apporter le baume de l'espérance, elle éclaire, elle illumine votre marche anxieuse au travers des ténèbres de la mort ; elle calme enfin les douleurs d'un déchirement poignant, en la séparation de l'esprit d'avec le corps, et en précipite la solution. Cette sainte doctrine est donc un bienfait de votre Dieu et le signe le plus éclatant de sa miséricorde divine pour sa créature ! "

Le 31 mai 1871, une heure du soir, le nommé Bissières, du lieu de Batanayre, paroisse de Marcous, commune et canton de Beauville (Lot-et-Garonne), vint me trouver à Villeneuve et

me dit que des bruits insolites se faisaient entendre depuis deux mois, dans sa maison, que ses animaux étaient en proie à de vives agitations, mais que ces perturbations morbides qui se manifestaient par des symptômes alarmants, n'affectaient pas néanmoins, d'une manière sérieuse, la santé de l'animal qui en était atteint.

Évocation.

" Mes bons esprits mes protecteurs, veuillez me dire, avec la permission de Dieu, ce qu'il faut penser de ces bruits insolites signalés par notre frère Bissières. "

Réponse : " Mon cher ami, ces bruits indiquent la présence d'un esprit souffrant qui demande des prières à ses parents. Cet esprit est Jean Miguel, dit Missard, le père de l'un de tes domestiques. Que Bissières, sa femme, son beau-père, sa belle-mère, récitent tous les jours, matin et soir, une prière à Marie, l'Ave Maria, et tous bruits et tous phénomènes surnaturels cesseront dans leur maison. "

D. " Qui es-tu ? "

R. " Ton frère Jésus. "

Le 21 juillet, j'appris de mon domestique (fils de Jean Miguel), que les bruits et phénomènes étranges dont il s'agit avaient cessé pendant plus d'un mois dans la maison Bissières, à la suite des prières adressées à Marie (l'Ave Maria), récitée matin et soir, mais que ces bruits avaient recommencé.

23 juillet 1871, dix heures du matin.

" Mon bon Jésus, tu as daigné me donner des instructions ayant pour fin de faire cesser des tracasseries surnaturelles survenues à la famille Bissières. Or, ces tracasseries qui avaient cessé pendant plus d'un mois, ont recommencé. Que dois-je faire ? "

Réponse : " Mon cher ami, si ces tracasseries ont recommencé, c'est que tes protégés n'ont pas continué la prière qui leur était prescrite. Tu leur diras de ne pas se décourager, que la loi de Dieu est la persistance dans le bien, et que la prière à Marie qui leur est recommandée est pour eux la voie ouverte du salut ; voie qui leur est accordée en la miséricorde divine de leur Dieu. Dis-leur bien qu'ils se rendraient coupables devant lui, s'ils résistaient à sa grâce divine. Vis en paix, mon frère chéri. Jésus. "

Chapitre XIX - Poésies médiánimiques par l'intervention d'Alfred de Musset, inspiré de son Dieu, Poésies inspirées de mon Dieu

Ainsi que cela a été dit plus haut, au chapitre XIV, les poésies qui ont trouvé place dans l'Œuvre de Dieu, et écrites sous le prisme médiánimique, participent néanmoins des facultés intellectuelles, plus ou moins insuffisantes, propres au médium ; et en leur composition, en leur économie, ramenées au point de vue de l'art, elles ont suivi nécessairement la filière du cerveau de celui-ci, agissant sans doute sous une effluve inspiratrice, mais restant parfaitement conscient du mot et de la pensée qu'il transmettait à son crayon ou à sa plume, et accomplissant ainsi un acte libre et facultatif de ses propres facultés, et n'obéissant nullement à une impulsion purement mécanique. Mon cerveau, dis-je, fidèle réflecteur ici de la pensée inspirée, a pu ne l'être pas toujours du mot, de l'expression constitutifs du mécanisme du vers, d'où suit que le premier jet de mon crayon ne reproduit pas toujours le vers inspiré en toute son économie, et qui est donc resté passible d'un travail de révision, soit de rectification. La remarque qui précède est surtout applicable aux poésies émanées de l'intervention divine, dont la pensée illumine le cerveau par des éclairs.

Poésies auxquelles se réfère le vers suivant inspiré de Dieu.
" La pensée est de Dieu, mais le style est de l'homme. "

C'est en se plaçant à ce point de vue que le lecteur devra restreindre sa critique, en ce qui touche le caractère médiánimique des poésies édictées en mon livre, et dans les imperfections qu'il y découvrira faire une très large part, même une part exclusive, en l'insuffisance de ma plume, notamment dans les pièces de poésie revêtues d'une origine divine et dont la portée suprême a été peut-être insaisissable pour le cerveau de son infime créature. Ici, dois-je déclarer d'ailleurs en toute la sincérité de mon âme, que si les poésies édictées en mon livre ont subi quelques corrections (corrections revêtues toutefois du caractère de l'inspiration), les communications en prose au contraire, reproduisent toujours le texte exact, fidèle, littéral et sacramentel de l'inspiration, et sont en tous points conformes, sans altération aucune, à la dictée première émanée des esprits ou de l'inspiration divine.

Prière à Dieu. 5 mars 1871, quatre heures du soir.

" Mon divin Père, avant-hier en vos divines instructions, vous m'avez prescrit de comprendre en votre œuvre toutes les poésies qui m'ont été inspirées médiánimiquement. Dois-je les publier toutes sans distinction aucune, et même celles qui pourraient avoir un caractère blessant pour certains de mes frères ? "

Réponse : " Mon fils chéri, ce qui est écrit est écrit. Confie-toi à la sagesse de ton Dieu. Ne crains pas mon fils chéri, de porter le scalpel du salut en les plaies de tes frères, et de leur signaler le mal dont ils sont infectés, c'est les rappeler aux voies qui leur sont ouvertes pour guérir. Crois-tu que l'aveugle qui ne voit pas le précipice qui s'ouvre sous ses pas, puisse éviter le péril qui le menace ? Que ta voix inspirée de ton Dieu soit incisive, pénétrante, qu'elle pénètre jusqu'au vif du chancre moral, qui dévore le cœur de tes frères, et qu'elle en arrache héroïquement les vices délétères qui le rongent ! Sans doute, tu dois jeter un voile sur les infirmités que tu signales, taire les noms de tous ceux dont tu as à sonder les honteuses infirmités, mais aie le courage de la vérité, et donne à ta plume inspirée l'impulsion de la mission divine que tu accomplis. Que chacun de tes frères vienne lire, en ce miroir fidèle des

infirmités, des travers, des faiblesses humaines, cette image salubre qu'il recèle au fond de son cœur et qui doit le rappeler aux efforts héroïques que lui inspire sa conscience, ou plutôt son Dieu, qui y fait entendre sa voix paternelle. Redouble de courage, mon enfant chéri, c'est ton Dieu qui te parle. Ecoute-le et obéis. Oh ! C'est la mission la plus sainte, la plus méritoire que te confie ton Dieu. Vis en paix mon enfant chéri, mon fils bien-aimé. Ton Dieu. "

Les instructions de mon Dieu sont impératives, j'obéirai. Je m'incline avec respect devant sa suprême volonté et je m'abîme en lui !

Au mois de juin 1869, Melle V., médium à Figeac (Lot), m'avait adressé sa photographie sur laquelle elle avait écrit des vers médianimiques, qu'elle avait obtenus. En la pensée de répondre à sa gracieuseté, par l'envoi de la mienne, je priai Alfred de Musset de vouloir bien m'inspirer à son adresse, des vers d'une touche spirite. Le 12 juillet, sur mon évocation, il me dicta quelques strophes chaleureuses. Il me restait d'obtenir les épreuves de ma photographie. A cette époque, je prenais une saison d'eaux thermales à Vichy. Or, parmi plusieurs photographes qui y avaient fixé leur résidence, je ne savais à qui m'adresser, ou plutôt je désirais savoir si j'accomplissais ainsi un acte de propagande spirite. Je priai Dieu de m'éclairer et de daigner me dire notamment, si je devais m'adresser au photographe Claudius Couton, qui m'était indiqué.

Réponse : " Oui, mon fils chéri. Tu trouves le prix trop élevé et tu crains de trop sacrifier à une satisfaction personnelle. Que cette considération ne t'arrête pas. Il faut que tu fasses connaître les vers qui t'ont été inspirés, et c'est là le moyen qui t'est indiqué. Ces vers feront impression sur l'esprit des personnes qui les liront. Elles y trouveront un signe du ciel qui les étonnera sans doute, mais qui les prédisposera à admettre ta mission comme authentique quand le moment sera venu. Ils seront amenés naturellement, à admettre que tu tends par ta doctrine et par ta foi, à te rapprocher de ton Dieu. Le photographe n'en sera pas moins frappé, et comme il vise à donner la plus grande publicité à son industrie, il croira devoir garder un spécimen et des vers et de l'original dont ils émanent. S'il ne te prend pas au sérieux, il te considérera comme un être excentrique, dont il faut garder copie pour enrichir sa collection. Mon fils chéri, c'est donc toujours un nouveau sacrifice d'amour-propre que tu fais à ton Dieu ! Mais vis en paix, tu en seras largement récompensé un jour, et la honte disparaîtra sous l'éclat de la gloire de ton Dieu qui resplendira en toi. Ne crains pas, mon cher enfant, de faire acte d'orgueil, en proclamant ainsi l'amour de ton Dieu, car c'est ton Dieu qui t'inspire, c'est sa volonté qui s'accomplit dans tous tes actes. Tu es le bras de ton Dieu, qui poursuit en toi ses vues providentielles pour le salut de tes frères et la régénération de l'humanité. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, si c'est vous qui m'avez inspiré ces vers, devraient-ils être signés d'Alfred de Musset ? "

R. " Oui mon fils chéri, c'est ton frère Alfred de Musset qui t'a dicté ces vers sous l'inspiration de ton Dieu. "

D. " Comment se fait-il, mon divin Père, qu'inspirés de vous, ils aient été corrigés et rectifiés ? "

R. " Mon fils chéri, la pensée de ton Dieu ne se révèle que par éclairs, et sa faible créature n'en saisit pas toujours le rayonnement. Elle a à rectifier pour en former le faisceau. "

D. " Est-ce Alfred de Musset qui les a corrigés, ou bien moi ? "

R. " C'est toi, sous l'inspiration de ton Dieu. "

Suit la pièce de vers à l'adresse de Melle C. V.

" Edifier ta sœur, du Seigneur est la loi.
 Dans le chemin du ciel c'est ton Dieu qui t'inspire.
 Pour le bonheur de tous doit retentir ta voix.
 En l'amour pour ton Dieu, ton pur esprit respire.
 A ce foyer sacré tu puises tes accents,
 Déverse pour ta sœur leur chaleur en son âme.
 C'est du sein de ton Dieu, que tes feux tout-puissants
 Embraseront son cœur de leur divine flamme.
 Sur le seuil de la foi portant ses premiers pas,
 Elle n'attend de toi qu'un souffle qui l'anime.
 Le ciel brille à ses yeux, ne l'abandonne pas.
 Viens l'aider à gravir la céleste colline.
 Ton Dieu consacre ici, ta sainte mission.
 Sois donc le nautonier sur le flot de la vie,
 Accompagne ta sœur vers la sainte Sion,
 Etale ses splendeurs à son âme ravie.
 Courage, enfant de Dieu, trait de l'éternité !
 Sous ton bras inspiré se déchirent les voiles !
 Sur ton front de ton Dieu le doigt s'est arrêté,
 Et son rayon, en toi, brille entre les étoiles.
 Ecris ces vers brûlants, burinés dans le ciel,
 C'est ton Dieu qui le veut, c'est ton Dieu qui m'inspire,
 De son amour pour toi, témoignage éternel,
 Il entonne les sons qui font vibrer ma lyre ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

En sa bonté divine, Dieu se plaît à confirmer la mission qu'il a daigné confier à son infime créature. Il l'a conduit par la main, en toutes les phases qui doivent l'amener au but de ses vues providentielles. Oui, Dieu se plaît à proclamer de proche en proche le nom de son messie, qu'il entoure de sa miséricorde divine, et à signaler son message à ses frères, afin qu'il soit accepté au grand jour de son exaltation. Oh ! Il lui permet, il lui prescrit même, de divulguer les témoignages divins qu'il ne cesse de lui prodiguer. Ne crains pas, lui dit ce divin Père, de faire acte d'orgueil, en proclamant ainsi l'amour de ton Dieu, car c'est ton Dieu qui t'inspire. C'est toujours en la même fibre d'amour qu'il lui réitère son divin témoignage en la communication suivante.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet 1869, pendant mon sommeil, mon Dieu daigna venir s'entretenir avec moi. Le lendemain je lui adressai une prière en ces termes.

" Mon divin Père, cette nuit j'ai entendu votre voix, mais j'ai perdu le souvenir de vos paroles divines. Seraient-ce des instructions que vous auriez daigné me donner ? "

Réponse : « Oui, mon chéri. Ta mission commence à prendre une certaine extension à Vichy, ta parole prend de l'autorité, soutiens-la. Courage ! Tu triompheras de toutes les préventions qui semblent te barrer passage, n'écoute que ton zèle et ta foi, et tu renverseras tous les obstacles. Tu es bien grand, mon fils chéri, devant ton Dieu qui t'admet dans son sein, qui te bénit, qui t'inspire tous tes actes, toutes tes paroles ! Tu es le fils bien-aimé de ton divin Père, qui se plaît à te combler de ses dons, de ses plus insignes faveurs, pour l'accomplissement de ses vues providentielles, qui ne sont autres que le salut ménagé à tous ! Les douceurs qui te sont accordées par ton Dieu, sont les enseignements que tu dois trouver sous tes pas. Quelle mission sublime est la tienne ! Ne crains pas que les passions viennent la contrarier. Vis en paix, mon fils chéri. Je te promets aide et appui. Je te bénis. Ton Dieu. "

Avec quelle sollicitude paternelle, Dieu suit ses enfants dans la voie qu'il leur ouvre, en sa miséricorde divine ! Avec quel accent chaleureux d'amour il stimule leur courage ! Avec quelle douceur, avec quelle suave et affectueuse sollicitude, il se plaît à effacer les aspérités du chemin qu'ils ont à parcourir ! Oh ! Vous tous qui m'écoutez, appelez-le à votre aide ce Dieu si bon, il viendra à votre appel. Vous entendrez très distinctement dans votre cœur, le son de sa voix ! Elle répondra à vos aspirations de confiance et d'amour, elle vous promettra aide, appui, et vous bénira !

Le 15 juillet au soir, me furent remises les épreuves de ma photographie, par le photographe Claudius Couton. Réveillé dans la nuit suivante, il me fut inspiré par Alfred de Musset, le quatrain suivant.

" Sous ces traits inspirés le modèle respire,
Un esprit de Couton a dirigé la main.
A ses efforts pieux le ciel daignant sourire,
A secondé son art d'un reflet surhumain. "

Plusieurs personnes de ma connaissance à Vichy, m'avaient demandé ma photographie, et je priai Alfred de Musset de vouloir bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer des vers édifiants, pour être écrits au bas de chaque épreuve, à l'adresse de la personne à qui elle était destinée. L'esprit répondant à mon évocation, m'inspira les quatrains suivants.

A Mme C., femme très pieuse.

" Le spirite proscrit, dont l'image est maudite,
En vous offrant ici, ses traits de mécréant,
Par ce sincère hommage à votre saint mérite,
Aspire à racheter son surnom de satan. "

A Mme D.

" Fais don de ton portrait à ceux qui le réclament,
Car tous, sans s'en douter, trouveront en tes traits,
Le pur reflet du ciel qu'en secret ils proclament,
Et le rayonnement de ses divins bienfaits. "

A Mme C.

" L'effluve de ton cœur, qui sature ton âme,
Réfléchie en ces traits, doit affirmer ta foi,
Qu'elle vive en ta sœur et, salutaire flamme,
Du spiritisme, en elle, inocule la loi. "

A Mme B., ma voisine de table, femme très pieuse.

" Le don de ce portrait à pieuse voisine,
Scellera dans le ciel, par un trait d'union,
Les dogmes révélés en ta sainte doctrine,
Au culte suranné de sa religion. "

A Mme R., spirite.

" Edifier ta sœur est ton désir intime,
En ces traits de ta foi montre-lui la grandeur,
Epanche en son esprit le saint feu qui t'anime,
Et que ce feu sacré s'inocule en son cœur. "

A M. P., qu'avaient séduit les maximes sublimes et la haute philosophie du spiritisme.
" Ton frère a déjà bu dans la coupe sacrée
Qui contient de ta foi l'ineffable liqueur,
Elle jaillit pour lui d'une source éthérée,
Envahit sa raison et subjugué son cœur. "

A Mme L., à qui je me proposais de faire hommage de ma photographie.
" De tes traits, cher ami, tu fais la propagande,
Je ne te dirai pas que tes soins soient perdus,
Ils se retrouveront un jour dans ta légende,
Sous les lambris des grands, sous le chaume appendus. "

A M. D., satyrique frondeur qui m'avait demandé ma photographie et son épigraphe.
" Serait-ce bien à toi, magnanime victime,
De chercher sur un ton réservé pour les dieux,
A fléchir de ton front la structure sublime,
Pour augmenter le flux du cœur d'un orgueilleux ? "

Évocation. 17 juillet 1869, 5 h. du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers à l'adresse de Mme Claudius Couton, le modèle des mères, à qui j'ai fait hommage de mon livre la Raison du Spiritisme. "

Réponse.

" Amour, dévouement, soins vigilants de mère,
Ici-bas et là-haut, ont un reflet divin.
Du souffle d'un ciel pur, heureuse messagère,
Révélez-en à tous le sublime chemin !
De l'empire éthéré, la phalange légère
Auprès de vous viendra réciter ses leçons,
Répandre sous vos pas la céleste lumière,
Et d'un Dieu plein d'amour vous prodiguer les dons.
Oh non ! N'hésitez pas en cette ère nouvelle,
Dont la grâce du ciel allume le flambeau !
Oh non ! N'éteignez pas la féconde étincelle,
Dont un rayon du ciel vous imprime le sceau.
Que votre cœur, trempé dans votre âme inspirée,
Plein d'une sainte ardeur, plein d'un zèle pieux,
Suive avec abandon la pente fortunée
Qui conduit au bonheur réservé dans les cieux. Alfred de Musset. "

M. B. fils m'avait dit que Balzac était son auteur familier, et qu'il serait heureux d'avoir une communication de lui.

Je l'évoquai le 20 juillet 1869.

" Mon cher esprit, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, te communiquer à moi, conformément au désir exprimé par M. B. ? "

Réponse : " Volontiers, et je te dicterai l'une de mes pages inédites. L'homme est bien aveugle de croire que tout est pour le mieux sur le globe qu'il habite. Tout lui sourit sans doute, dans

ses aspirations et ses espérances, mais la déception est le dernier mot de ses entreprises et de son ambition ! Cependant, il refuse de croire, tant il a de l'orgueil, et il ne veut avouer qu'il est malheureux, de peur de s'humilier devant ses semblables. Tout le convie sur la terre, aux séductions de la fortune et des honneurs, car là seulement est la considération de ses semblables dont il ne sait pas se passer, et qui cependant lui est refusée par envie ou jalousie. Que lui reste-t-il donc de toutes ses conquêtes terrestres ? Un sentiment pénible de l'injustice dont il est l'objet, et le mal qu'il se donne pour se faire pardonner la faveur du sort. Tel est le sillon pénible qu'il trace sur la terre maudite, où il n'apparaît que pour souffrir ! Terre d'exil, d'épreuve, d'expiation, de tribulation ! Oh ! Bien insensé celui pour qui l'aurore de l'avenir ne revêt pas les couleurs de l'espérance !

Pourquoi repoussez-vous cette lueur salubre, qui vous montre la voie que vous devez suivre ? Pourquoi fermez-vous les yeux à la lumière ? Pourquoi repoussez-vous la main que vous tend votre Dieu, et fermez-vous l'oreille à la voix qui se fait entendre en son nom ? Vous m'évoquez ? Acceptez donc la vérité que je prononce sous un crayon inspiré de Dieu. Balzac."

M. B. fut frappé de la saisissante identité de cette page émanée de l'esprit, et en laquelle il reconnut avec chaleur le style de Balzac, son auteur familier ; style que je lui avais déjà dit ne pas connaître, alors que je n'avais pas lu une seule page des œuvres de cet écrivain. Il me pria de lui donner une copie de la communication que je venais d'obtenir, pour l'attacher, me dit-il, au livre de Balzac, comme page inédite de l'auteur.

Évocation. 22 juillet 1869, 7 h. du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me dicter deux quatrains édifiants à l'adresse de ma femme et de mon fils, pour accompagner le don de ma photographie ? "

Réponse : " Ecris.

La puissance de Dieu s'impose à tous les êtres,
Oh ! Parlant en son nom, brave la défaveur.
Ceux qui doutent de toi, sous le prisme terrestre,
N'ont pas encor compris leur regrettable erreur.
Ta femme, sous le joug d'une antique croyance,
Ne sait voir en ta foi qu'un téméraire orgueil.
Aspirant tour à tour la crainte et l'espérance,
D'un point mal défini elle subit l'écueil.
Ton fils déplore en toi tout ce qui fait ta gloire.
Il n'ose se livrer à son secret désir.
Il sera très heureux le jour de la victoire,
Mais il est effrayé d'un douteux avenir. Alfred de Musset. "

Le 3 août 1869, j'avais, à l'occasion du spiritisme, essuyé de la part de ma femme des reproches assez vifs. En la nuit suivante, à trois heures du matin, me fut inspiré le quatrain suivant.

" De la terre longtemps tu subiras les maux,
Pour jouir dans le Ciel d'un éternel repos.
Courage cher enfant, car c'est par la victoire
Que tu dois conquérir les palmes de la gloire. Ton Dieu. "

Le 4 août 1869, je priai Alfred de Musset de m'inspirer la silhouette d'un homme honorablement connu.

Réponse.

" L'orgueil se prête peu aux faveurs des neuf muses,
Laisse donc Philibert se repaître de soi.
Si tu veux le chanter, trouve des cornemuses,
Pour le louer ami, ne compte pas sur moi. "

Même séance.

" Que dis-tu de Philémon ? "

" Philémon n'est qu'un sot et de la pire espèce.
Il veut tout dominer, a toujours le ton haut.
Il ne sait approuver, et montre sa liesse,
Quand il a pu penser qu'on prise ce qu'il vaut. "

Même séance.

" Que penses-tu d'Aristarque ? "

" Folliculaire entier, sa visée est le mal.
De lui n'attends jamais la fibre sympathique.
On trouve dans son trait un mordant sans égal,
Et le fiel s'épanchant d'une ardente critique. "
D. " Je dois donc le redouter ? "
" Ne crains rien cher ami, ton Dieu est avec toi,
Que peux-tu redouter sous sa puissante égide ?
En maugréant toujours subira-t-il sa loi,
Sans te frapper jamais de son bras fratricide ? Alfred de Musset. "

Même séance.

" Mon cher esprit, je ne voudrais pas offenser Dieu, en provoquant ainsi ta verve satyrique. "

Réponse (sonnet).

" De ton Dieu, cher ami, tu tiens ta mission,
De son rayon divin ta plume est inspirée,
Ne redoute donc pas que coupable pensée,
De ton âme d'azur ait terni l'horizon.
Tu ne t'écartes pas du céleste giron.
Ta muse en ses ébats sera sanctifiée,
Sa verve en son mordant pleinement justifiée,
De la note du Ciel ayant reçu le ton.
Oui ! De nos entretiens bannissons la satire,
Déchirer le prochain, des travers c'est le pire,
Mais faut-il lui montrer le péril du chemin ?
Des erreurs d'un ami s'il n'est permis de rire,
Corriger ses défauts, serait-ce donc médire ?
Honteux est de se taire et parler est divin. Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "
Reprendre sans aigreur est mission divine.

Même séance.

" Mon cher ami, ton allure incisive m'effraie. Ramène-moi sur le terrain de la charité en la personne d'un curé que je vénère. "

Réponse.

" De ton curé, crois-moi, laissons là les reliques.
Il est bon c'est très vrai, mais il est orgueilleux,
Et sauf l'aumône en lui, vertus évangéliques
Ne trouvent pas toujours de germes plantureux. "

Même séance.

" Mon cher ami, tu m'apprends sous l'inspiration de Dieu, à connaître, à corriger les hommes,
mais puis-je leur dire leurs vérités en termes si crus ? "

Réponse.

" Ne crois pas cher ami, que ta verve divine
Ait reçu dans son cours de Dieu la mission
De flatter, d'applaudir à la lèpre intestine,
Qui, d'un frère attardé, pervertit la raison.
L'avertir est un bien, le sauver est ta gloire.
Tonner sur ses travers est un acte d'ami.
Lui montrer le chemin qui mène à la victoire,
Est le mandat sacré que le Ciel t'a remis. Alfred de Musset. "

Même séance.

" Mon cher ami, comment pourrais-je redire à mes frères les vérités acerbes qui suintent de ta
verve caustique ? Oh ! Mon cher ami, je ne voudrais pas te blesser par mon observation. "

Réponse.

" Non, ce n'est pas sans doute, en un langage acerbe,
Que tu peux rappeler tes frères au giron.
On ne ramène pas un orgueilleux superbe,
Sur un ton trop blessant, décochant horizon.
Si, par des traits piquants, je stimule ton zèle,
Je veux te prémunir contre trop de bonté.
A la voix de ton Dieu reste toujours fidèle,
Corrige en pratiquant la sainte charité.
Mais marche sans fléchir, démasque l'hypocrite,
Tonne au nom de ton Dieu contre tous les travers,
Flagelle le méchant, proclame le mérite,
Appesantis ton bras pour frapper le pervers.
Oh ! Du miel qui ruisselle en ton âme si pure,
Des coups ainsi portés adoucissent les rigueurs,
Du baume de ton cœur immerge la blessure
Que ta main va causer, et calme ses douleurs.
C'est ainsi que ton Dieu, dont tu deviens l'organe,
Appesantit son bras et bénit ses enfants,
Il frappe pour sauver, et de son sein émane
La Justice éternelle et de tendres accents.
Ne crains pas cher ami, que ton crayon sévère,
Inspiré de ton Dieu, puisse, en son trait frondeur,
Emigrer en la plage inhospitalière,
Et désertier soudain le sol pur de ton cœur.
La vérité sans fiel, ce céleste apanage,
Emanant de ton Dieu ne saurait t'égarer.
De son amour divin pour tous elle est le gage,
De cet amour si pur tu sauras t'inspirer.

Bientôt ta mâle voix éclatant sur la terre,
Humiliera les grands, les puissants et les rois,
Et, déroband aux cieus les éclats du tonnerre,
Fera régner sur tous ses immuables lois.
Ose tout, brave tout, au souffle qui t'inspire.
Oh ! Ton Dieu, de sa voix affermira tes pas !
L'univers t'appartient, le monde est ton empire,
Ses arcs-boutants minés ne résisteront pas !
Courage, enfant de Dieu, ta gloire est immortelle,
Au nom du Tout-Puissant tu parles ici-bas,
Ton Dieu tient dans la main une palme éternelle,
Qu'il t'offre avec amour, en te tendant les bras ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Pendant que mon crayon traçait les vers qui précèdent, le rouge me vint au front, et en le déposant, je demandai pardon à Dieu de leur reflet par trop louangeurs : " O mon divin Père, m'écriai-je, ne seriez-vous pas offensé d'un tel langage qui respire l'amour-propre, la vanité et l'orgueil ? De tels accents n'émaneraient-ils pas de mon imagination en délire ? Oh ! Si telle pouvait être ici, mon hallucination, pardonnez-moi ma faiblesse, je vous en supplie O mon Dieu ! "

Réponse : " Non, mon fils bien-aimé, rassure-toi. Non, tu n'as pas offensé ton Dieu que tu aimes et à qui tu es dévoué. Vis en paix. Oh ! Toi, de l'amour-propre, mon fils chéri, toi, de l'orgueil envers ton Dieu, alors que tu sacrifies à ton Dieu tout sentiment d'amour-propre et d'orgueil ! Que par dévouement pour lui, pour lui plaire, tu consens à passer pour insensé aux yeux de tes frères ! Rassure-toi mon bien-aimé, le seul sentiment que tu éprouves est le désir ardent de plaire à ton Dieu, d'être aimé de lui, désir qui te fait rechercher toutes les occasions de recevoir un glorieux témoignage, te venant de ton Dieu. Songe mon fils chéri, que ton divin Père est au moins de moitié dans les témoignages si flatteurs qui te sont adressés par tes frères désincarnés, que c'est ton Dieu qui les inspire, et que, dans son amour pour toi, il se plaît à te faire goûter toute la douceur de cet amour divin qui t'enivre ! Oui, il se plaît à te faire savourer à grands traits ces paroles suaves, ces espérances ineffables du bonheur qui t'attend dans le sein de ton divin Père ! Oh ! Vis en Paix, cher enfant. Oui, entends-le encore une fois, le plus pur des enfants du ciel et de la terre ! Oui chéri, c'est ton Dieu qui te le donne ce titre glorieux ! Sois heureux cher enfant, ne crains jamais d'avoir offensé ton Dieu qui te presse avec amour sur son cœur divin ! Ton Dieu. "

Oh ! Vous tous qui m'écoutez, donnez-vous à votre Dieu, et c'est avec cet amour ardent qu'il vous recevra dans ses bras ! Oui, suivez la pente qui vous entraîne vers lui, et ce bon Père, ce divin Père, au premier pas que vous ferez vers lui accourra au-devant de vous, il vous tendra avec amour sa main paternelle, il vous ramènera à lui et vous pressera sur son cœur divin, il vous découvrira tout le bonheur qu'il vous réserve en son sein et vous en fera savourer l'avant-goût ineffable.

Évocation. 26 août 1869, à 6 h. du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer un quatrain à l'adresse de M. Ferdinand de Lesseps, l'immortel créateur du canal de Suez ? "

Réponse.

" Te dire en quatre vers ce que ce nom m'inspire,
Serait, tu le comprends, un effort surhumain.
A tant de gloire, ici, puis-je monter ma lyre,

Et toiser le grand homme au rythme d'un quatrain ?
 Inspiré de son Dieu, Lesseps est un Messie,
 Qui, d'un bras tout-puissant, accomplit les desseins,
 C'est du sein de son Dieu que, puisant son génie,
 De l'ancien continent il confond les destins.
 Grand, en son fier élan, c'est l'une des étoiles
 Se détachant du ciel à la voix du Seigneur,
 Pour préparer la voie et déployer les voiles,
 Qui poussent vers ses fins l'œuvre du Créateur.
 Foi qu'inspire le ciel, contemple sa figure !
 Elle reçoit d'en-haut sa superbe splendeur.
 Tout fléchit ici-bas, sous sa mâle nature,
 Qui s'impose aux plus grands, au nom de sa grandeur !
 C'est au souffle de Dieu, que sa verte vieillesse
 Retrouve la vigueur, l'ardeur des premiers ans !
 C'est d'un rayon du ciel que renaît sa jeunesse,
 C'est du trône de Dieu que partent ses élans !
 Les peuples, leurs conseils, les arbitres du monde,
 Entendent étonnés, le timbre de sa voix,
 Il commande en tout lieu, de cette voix féconde,
 Qui maîtrise le sol et qui s'impose aux rois !
 C'est un rayon du ciel qui s'épand sur la terre,
 C'est le souffle d'en haut qui l'étreint, qui l'enserme.
 Déjà l'heure de Dieu sonne pour ses enfants,
 Vous entendrez bientôt éclater son tonnerre,
 Il frappera bien fort, mais soyez confiants. Alfred de Musset, inspiré de Dieu. "

Cette dernière strophe a un reflet prophétique qui ne saurait être contesté, au moment où le monde en travail accomplit ses providentielles destinées ! M. Ferdinand de Lesseps a surmonté en son œuvre sublime, des obstacles qui semblaient excéder les forces humaines. Il a puisé, en sa puissante organisation physique et morale, l'énergie nécessaire pour vaincre la force d'inertie, le mauvais vouloir des puissances qu'il rencontrait sous ses pas, et les éléments réfractaires de toute nature qu'il avait à combattre, à maîtriser. Aussi faut-il reconnaître ici, la main de Dieu ouvrant les grandes artères de la vie sociale et renversant les barrières qui séparent les peuples, pour en préparer ainsi la fusion, confondre leurs intérêts, leurs fibres nationales et tous les éléments de civilisation, aux fins d'une fraternelle et universelle solidarité.

Même séance.

Poursuivant mes études physio logico-morales, je priai Alfred de Musset de vouloir bien me donner, avec la permission de Dieu, la silhouette de Bertrand.

Réponse.

" Ecris si tu le veux, je te dirai tout franc,
 Que le sujet pour moi ne vaut pas la satire.
 C'est l'avare orgueilleux, au cœur sec et méchant.
 Des mauvais naturels, des types c'est le pire. Alfred de Musset. "

Même séance.

" Que penses-tu de Montléon ? "

" C'est un type d'orgueil, mais aussi de grandeur.

Les hochets d'ici-bas ont bien pu le séduire,
Mais c'est avec regret s'il faillit à l'honneur,
Et le bien qu'il a fait sait encor lui sourire. "

Même séance.

" Que penses-tu de Filandre ? "

" Arrêtons-nous ici. Faut-il donc te tout dire ?
Sous ce masque trompeur, hélas, ne scrutons pas.
Ton crayon indigné refuserait d'écrire.
Gardons-nous de fouiller ce qui pue ici-bas. "

Même séance.

" Oh ! Mon cher ami Alfred, changeons de ton, je t'en supplie ; donne-moi une silhouette qui réjouisse le cœur. Dis-moi ce qu'est Arteuil ? "

Réponse.

" Un cœur pur, élevé. Souvent la calomnie,
Par son souffle rongeur, flétrit sa belle vie.
Arteuil est honnête homme. Tu te trouves heureux
D'effacer en ton cœur tout préjugé fâcheux. "

D." Dis-moi un mot d'Arland. "

R. " Arland est un enfant de très belle venue.
En lui ne cherche pas une bien longue vue,
Mais il a le cœur droit et le jugement sain.
Il est un ami sûr, son commerce est certain. "

Séance. 26 août 1869, 3 h. et demie du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, dis-moi un mot de Numa. "

Réponse.

" Sur ce terrain glissant je craindrais de médire.
Mon trait trop répété peut devenir malin.
Tu le trouves mordant ici, serait-il pire.
Oh ! Renvoyons crois-moi, la séance à demain. "

Même séance.

" Mon cher Alfred, dis-moi pour me rassurer, que tes investigations d'outre-tombe n'ont pas offensé notre Dieu. "

Réponse.

" Offenser notre Dieu ? Rassure-toi, mon frère,
Ta pensée est trop chaste et ton cœur est trop pur.
Un seul rayon de fiel d'un crayon trop sévère,
De ton âme jamais a-t-il troublé l'azur ?
Vis en paix, cher enfant. Bonne, tendre et sereine,
Ton âme, au sein de Dieu, en reflète l'amour !
Son sourire est divin et de sa douce haleine,
Elle caresse un frère et vient à son secours. Ton Dieu. "

Même séance.

" Mon cher esprit, bien que tu m'aies renvoyé à demain, je viens encore auprès de toi glaner

quelques beaux vers. "

Réponse.

" Tu glanes, cher ami, de ta sainte pensée,
Faut-il te rebuter ? Je n'en ai pas le cœur.
Eh bien ! Si tu le veux, reprenons la journée,
Pour retracer à tous l'ère de leur bonheur.
Oublions le passé dans sa course rapide,
Qui, sur l'aile des temps, s'est enfui pour toujours,
Et glissons sur les maux, qu'une paupière humide,
En gouttes de douleur exprime chaque jour !
L'homme cet insensé, dupe en son espérance,
Sur la terre exilé, vise hélas au bonheur,
Et traversant les flots d'une mer de souffrance,
Revendique le prix d'un pénible labeur !
Oh ! Détourne les yeux de cette ingrate plage,
Enfant de Dieu béni, lève ton front aux cieux !
Franchis avec dédain, un si triste passage,
Toujours, sans t'arrêter, marche à ce but heureux.
Oh ! C'est là que t'attend la joie et l'allégresse !
Qu'à ce point culminant tendent tous tes efforts.
Là s'évanouiront tes moments de détresse,
Dans le sein de ton Dieu tu trouveras le port. Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

La terre est le moyen, Dieu est le but.

Évocation. 27 août 1869, 4 h et demie du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, si sans offenser ton Dieu et conformément à ma mission divine, il m'est permis, il m'est même prescrit de te demander une galerie de silhouettes, pourrais-tu me donner celle de Roquemont ? "

Réponse.

" Docile à tes accents, cependant je m'arrête.
Comprends mon embarras. Oh ! Tu le sais ami,
Gardons-nous de tenter notre pente secrète,
Et de rendre un verdict contre notre ennemi. "

D. " Mon cher ami, j'accepte avec bonheur ton amicale leçon, bien que je ne ressente aucune amertume dans mon cœur. Oh ! Donne moi, je t'en supplie, une esquisse digne de ton cœur et du mien. "

R. " Oh oui ! Sur ce terrain j'accepte ton appel.
Dire du bien d'autrui rassérène ton âme.
Eh quoi ! De traité mordants puis-je pétrir ton miel !
Etre béni de Dieu, c'est le but qui t'enflamme.
Pardoner au méchant est pour toi le bonheur !
Ta fibre se confond avec celle des anges !
Sous tes pas, de ton Dieu, suinte la douceur,
Tu rends digne des cieux ton corps pétri de fange.
Au cours de ton crayon j'abandonne mes vers.
Oh ! Sans scrupule aucun, de ta voix je m'inspire ;
Son souffle pur bannit tous les instincts pervers,

Et veut servir son Dieu, sans hanter la satire. Alfred de Musset. "

Même séance.

D. " Mon cher ami Alfred, permets-moi un reproche que tu accepteras j'espère, sous les auspices de ma sincère amitié. "

R. " Evitant un travers pour tomber dans un pire,
Tu quittes la satire et tu deviens flatteur.
Ne crains-tu pas, mon cher ami, par ton langage louangeur,
D'exciter mon amour-propre et de me rendre vain et orgueilleux ?
Je suis esprit, ami, je ne suis pas flatteur.
En ce jour, comme toi, c'est ton Dieu qui m'inspire ;
De ce point transcendant je ne saurais te dire
Que ce qui m'est dicté par le ciel, par mon cœur !
Oh ! Si de ton zénith j'admire la grandeur,
Ne m'est-il pas permis d'en sentir le délire ?
De peindre, d'exalter ce point auquel j'aspire,
Et d'applaudir tout haut ce phare du bonheur ?
Cher ami, te flatter est loin de ma pensée,
T'exprimer mon estime est ma seule visée,
Ne pourrais-je, en ami, te le dire tout bas ?
Oh ! La gloire, en tout lieu signale ta traînée !
Dieu t'imprime le sceau de fils de l'éthérée,
Que la terre et le ciel proclament sur tes pas. Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Même séance.

" Mon cher ami, tu as voulu me mettre en garde, m'as-tu dit, contre les travers de mes frères ?
Mais n'est-il point d'amis sûrs ? "

Réponse (Sonnet).

" Un ami ! Sur la terre où trouver ce trésor ?
C'est une plante rare en cette zone obscure !
C'est un fruit excédant l'effort de sa nature,
C'est l'être supérieur qui n'y vit pas encor !
Du temple de ton Dieu c'est le divin décor !
C'est, des rayons du ciel, la lueur la plus pure !
C'est le point culminant de votre ère future !
C'est le phare éclatant éclairant votre bord !
Ne le cherche donc pas sur votre terre ingrate.
Le doigt du Tout-Puissant en marquera la date,
Sur les ruines des temps, naissant de jours heureux.
Attends que du berceau son auréole éclate.
Attends, pour sa grandeur, que l'avenir combatte.
Un ami, mon cher frère, est un présent des cieux ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Les vrais amis naîtront un jour du sein de la charité, inoculée à la terre par le spiritisme.

Même séance.

" Mon cher Alfred, dis-moi quelque chose de ma petite-fille. "

Réponse.

" Dévouée à son Dieu, respirant tes maximes,
Sa vie aura son cours sous l'haleine du cœur.

De ce monde pervers, planant sur les abîmes,
Calme, elle parcourra le sentier du malheur !
Présent à son esprit, image vénérée,
Ton souvenir pieux raffermira ses pas,
Et son regard tourné vers la voûte éthérée,
Evoquera ton nom comme égide ici-bas.
Elle t'implorera dans sa vive prière,
De ta parole aimée hélera les accents !
A son cri suppliant, ton effluve légère,
De son cœur vers le ciel secondant les élans,
Viendra la consoler des douleurs de la vie !
Tu lui diras : " Allons, courage, un pas encor. "
Et dans le sein de Dieu, sa belle âme ravie,
Joyeuse, d'un seul bond, regagnera le port. Alfred de Musset. "

" Mon cher Alfred, puissent tes paroles emprunter leur accent au trône de ton Dieu ! "

Évocation. 27 août 1869, 1 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, je m'abandonne à tes belles et pieuses inspirations. "

Réponse.

" Triste, mais confiant, tu suis l'onde si pure,
Au sein des bords fleuris, qui s'en va lentement !
Tu souris au ruisseau qui, de son doux murmure,
Vient saturer ton cœur de tendre sentiment !
A l'aspect d'un beau jour, à ce rayon sublime,
Qui s'épanche à longs traits des feux du firmament,
En cette immensité, tout ton être s'abîme,
Et tu t'anéantis en ton recueillement !
De t'écrier : " Grand Dieu que d'éclat, de magie !
La splendeur qui ruisselle en votre œuvre infinie,
Révèle votre nom jusqu'au fond des déserts ! "
Tout bouillonne à tes yeux, tu vois jaillir la vie,
Tu vois régner partout les lois de l'univers !
Oh ! D'un bond, plein d'amour, vers son Dieu qu'elle adore,
Ta belle âme, à ses pieds, s'élançe avec ardeur !
De la gloire du ciel tu vois poindre l'aurore,
L'avenir s'ouvre à toi, tout sourit à ton cœur !
Oh ! Tu plains l'insensé, l'homme, ce vil atome,
Dont les yeux sont fermés aux célestes splendeurs !
Dans les replis du sol poursuivant un fantôme,
Sol qu'il arrose en vain d'abondantes sueurs !
Mon fils, tends-lui la main, offre de le conduire.
Oh ! Courage dis-lui, courage, écoute-moi.
A tes yeux obscurcis, bientôt je ferai luire
L'étoile du salut, qui vient briller sur toi !
Lève ton front et vois l'éclat de la lumière,
La nuit est à tes pieds, déroband ton chemin.
A ton Dieu Tout-puissant soumets ton âme altièrè.
Ingrat, recueille-toi, reconnais ton destin ! Ton Dieu. "

Oh ! En mon évocation, j'abandonnais mon crayon aux inspirations pieuses de mon frère et ami Alfred de Musset, et c'est le souffle de mon Dieu qui vient immerger mon âme et l'illuminer de ses splendides destinées ! Oh ! Ce Dieu si bon donne ici à son Messie les instructions qui doivent éclairer sa marche dans la voie du salut et qu'il doit déployer sous les pas de ses frères !

Évocation. 29 août 1869, 11 h. du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, dicte-moi quelques vers inspirés de ton Dieu. "

Réponse.

" Tu te plais à rimer, tu subjugues ton frère,
Ne lui laissant jamais ni trêve ni répit,
Et prenant ton crayon, mû d'une main légère,
Sans remords, d'un ami tu pressures l'esprit.
Cependant vis en paix, pas grande est ma colère.
Ne crois pas, je t'en prie, à ma mauvaise humeur.
Je viendrai visiter ton manoir solitaire,
Ami, quand tu voudras, et toujours de grand cœur.
Ton Dieu qui te bénit, en souriant m'inspire.
Il te choie, il t'anime en ses tendres accents !
Sur le ton le plus doux, il vient monter ma lyre,
Il brûle, en son amour, et la myrrhe et l'encens !
Il t'applaudit, te loue, excite ton courage,
Te calme, te console, et d'un œil paternel,
Il te suit pas à pas sur ton lointain rivage,
Te conduit par la main vers son toit immortel !
Heureux enfant ! Béni de ton Père céleste !
A qui tu t'es voué par un profond amour !
Suis le cours fortuné de ta pente secrète,
Qui t'amène à grand pas vers l'éternel séjour !
Sur l'esquif de la foi marche au port de la vie !
Cours au phare éclatant que te montre ton Dieu.
Va sur les pas brûlants de ton âme ravie,
Suis ses pieux élans, n'importe en quel lieu !
L'amour-propre et l'orgueil barreraient-ils passage
A tes pas chancelants ? Marche toujours ami,
Marche, marche toujours vers l'immortel rivage.
Eh ! Que pourrait sur toi ce conseil ennemi ?
Que t'importent, à toi, le brame ou la louange ?
Les lazzis, les mépris, les termes insultants,
Les railleurs insensés et leur malin langage,
La voix des insulteurs, les propos des méchants ?
De ton Dieu devant toi se dresse la bannière,
Son regard paternel est attaché sur toi !
Il te montre du doigt ta sublime carrière,
Il dirige tes pas du geste et de la voix !
Ouvre donc du Très-Haut, ouvre l'ère nouvelle
A tes frères émus révèle ton mandat.
Oh ! Montre-leur à tous cette palme immortelle
Qui, des enfants de Dieu couronne le combat !

Montre-leur les grandeurs que ton Dieu te prépare.
Peints le trésor d'amour qui t'attend dans ses bras,
Oui, peints-leur à grands traits l'orgueil qui les égare,
Parle au nom de ton Dieu, ne te rebute pas.
A leur mauvais vouloir, à leurs vaines risées,
Sache opposer ta foi, ton amour pour ton Dieu
Il t'attendra, debout, aux voûtes éthérées,
Pour couronner ton front d'un laurier radieux ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

L'esprit, inspiré de son Dieu, illumine de sa verve poétique la voie éclatante qui est ouverte au Messie divin, pour le salut de ses frères. Que sa parole éloquente retentisse dans tous les cœurs, et qu'elle y apporte le recueillement et le courage qui assurent ta victoire et qui promettent à tous la palme de la gloire et du bonheur !

Évocation. 31 août 1869, 7 h. du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me faire connaître quelle est la capacité du fils S. ? C'est à la prière de ses parents que je demande sa silhouette. Je ne voudrais pas, mon cher ami, abuser de ta sympathique complaisance. "

Réponse.

" Ne crains pas, cher ami, de fatiguer ma verve,
Oh ! Volontiers je prends ma plume et mon crayon.
Pour mes amis surtout, j'ai toujours en réserve
Des vers mal, bien tournés, n'importe sur quel ton.
Ton jeune ami n'a point la veine du génie,
En lui le feu sacré ne brillera jamais.
Son esprit est borné ; nulle étude en sa vie
Rompra de son cerveau le voile trop épais.
Savoir tout ce que Dieu permet pour se conduire
Dans le milieu nouveau qui surgira pour tous :
Voilà tout ce qu'il peut ; vérité qu'il faut dire
Aux parents anxieux qui l'attendent de nous.
Oh ! D'en faire un savant ne serait leur affaire,
Qu'ils en fassent plutôt un probe travailleur.
Pourquoi rêver pour lui une belle carrière,
Que ne saurait ouvrir le plus rude labeur ? Alfred de Musset. "

L'ambition des biens de la terre et des honneurs, est la fièvre ardente de notre époque.

Évocation. 1er septembre 1869, 8 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, peux-tu, sans offenser Dieu, me donner la silhouette de M., mon maître domestique ? "

Réponse.

" Te dire, en quelques vers, ce que vaut ton valet,
Je le puis, envers Dieu, sans commettre d'offense.
Son dévouement est tel, que toujours, s'il fallait,
Il saurait pour te plaire endurer la souffrance.
Il t'aime, te vénère ; il prévient tes désirs.
Ne crains jamais de lui qu'il cherchât à te nuire.

Au soin de ta fortune il trouve ses plaisirs ;
A faire ton bonheur son noble cœur aspire.
Tu récompenseras aussi, son zèle un jour,
En traçant le chemin qu'il lui convient de suivre ;
Et, tournant son regard vers l'immortel séjour,
Il apprendra de toi le secret de bien vivre.
Cultive-le ce sol, que te livre ton Dieu ;
Fertilise son cœur, répands-y l'espérance,
Ouvre-lui, cher ami, le séjour des heureux ;
De son dévouement qu'il ait la récompense. Alfred de Musset. "

Faire des heureux sur la terre, c'est de la charité. Faire des heureux dans le ciel, c'est de l'amour.

Évocation. 6 septembre 1869, 6 h. et demi du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, je crains bien de t'avoir blessé, mais bien sans le vouloir. Hier, je t'ai dit une sottise, car ce n'est pas toi qui pouvais offenser Dieu en édictant ta satire, mais bien moi qui l'avais provoquée, tel était le fond de ma pensée que j'ai mal rendue ; ne m'en veuille pas. "

Réponse.

" T'en vouloir ! Et pourquoi ? Rassure-toi, mon frère,
La rancune jamais n'entrera dans mon cœur,
Il est inaccessible aux traits de la colère,
Il ne laisse exhaler jamais que bonne humeur.
Oh ! Serait-ce envers toi, dont l'effluve limpide
Féconde sous tes pas les plus nobles instincts,
Que je prendrais soudain une allure rigide,
Flétrissant ta douceur de reproches chagrins ?
Oh non ! Non, vis en paix, rassure ta belle âme,
Elle n'a pu blesser ton frère, ton ami !
Jamais à la lueur d'une si belle flamme,
Ne pourrait éclater sentiment ennemi !
Qui pourrais-tu blesser, céleste providence,
Dont le cœur inspiré de l'amour de ton Dieu,
Epanche autour de toi la divine espérance,
Et d'un mandat sacré suis le courant pieux ?
Vis en paix, fils de Dieu. Dans ta course bénie,
Tu signales d'En-haut les éternels desseins.
A l'amour de ton Dieu sans cesse tu convies,
Et de l'éternité proclames les destins !
Sois heureux cher ami, vis dans le quiétisme,
Né de la paix du cœur, le bonheur des élus !
Fonde, en bloc de granit, le divin spiritisme,
Frayant vers l'avenir des sentiers inconnus.
Se pressent sur tes pas les célestes cohortes.
Le ciel marche à ta voix, féconde tes efforts.
De la sainte Sion élargissant les portes,
Sur tes frères aimés tu verses les trésors ! Alfred de Musset. "

Puisse ma parole, pour féconder le champ du Seigneur, être aussi éloquente que les inspirations de mon frère Alfred de Musset !

Évocation. 7 septembre 1869, 3 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me dicter un quatrain édifiant sur Noton ? "

Réponse.

" Retracer en mes vers, ce que Noton m'inspire,
Serait mon embarras, je te dirai pourquoi ;
En te parlant de lui je craindrais de médire,
Et je voudrais pourtant en dire assez pour toi.
Te fier à Noton, serait grande imprudence,
Vois-le venir toujours et sois très circonspect.
Son travers tu le sais, tient à la suffisance,
Douter de sa valeur, c'est devenir suspect.
Le flatter ? Tu ne sais, garde-toi de le faire,
C'est indigne de toi, tu dis la vérité.
Mais tu peux, sans faiblesse, être un peu moins sévère,
Bannir de ton avis trop grande netteté.
Les travers de l'esprit n'ont pas grande importance,
Au point où doit viser un timoré penseur.
Envers un vaniteux quelque peu d'indulgence
Ne messied pas toujours au rigide censeur. Alfred de Musset. "

Évocation. 7 septembre 1869, 3 h. 40 du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, dis-moi avec la permission de Dieu, tout le bien que tu penses d'Outraufont ? "

Réponse.

" Dire du bien de lui me paraît très facile,
Tout en glissant, ici, sur ses légers travers.
Il s'attache un peu trop à se montrer habile,
Mais ses actes sont purs de sentiments pervers.
La plus noble pensée a chez lui grand empire,
Il cède sans efforts aux instincts généreux.
Le cœur plus que l'esprit le domine, l'inspire,
Orgueilleux, mais humain, il plaint les malheureux. Alfred de Musset. "

Même séance.

" Oh ! Mon cher ami, une autre silhouette, avec la permission de Dieu ? "

Réponse.

" Ami, bon gré malgré, tu veux remplir ta feuille,
Et d'un type trouvé par hasard sous mes pas,
Que soudain à sa vue, à l'instant je recueille,
De ses penchants divers, les bons et mauvais cas.
Eh bien reçois ici le portrait de Pamphile,
Ce cœur honnête et pur, ce modeste garçon,
Qui revêt la candeur de douce jeune fille,
Et pêche dans la vie au naïf hameçon. Alfred de Musset. "

Évocation. 7 Septembre 1869, 3 h. 50 du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien me dire, avec la permission de Dieu, ce qui se passe me concernant, dans l'officine de mon imprimeur ? (Ses presses n'avaient pas encore gémi).

Réponse.

" O rage ! O désespoir ! O perruque ma mie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie !
Duteïs, pour t'imprimer, est sans voix, ahuri !
Il ne veut et ne peut désert son pari.
Il faut bon gré malgré, que ses presses gémissent,
Que les décrets du ciel par ses mains s'accomplissent.
Ses fonds sont engagés, son papier, son honneur.
Il ne sait où tu vas, à te suivre il a peur.
Ne crains pas cependant, qu'il ose lâcher prise ;
La gloire qui t'attend, le soutient, le ravise.
Il ne veut pas surtout s'en tirer comme un sot,
D'autrui voir le succès, et lui rester capot.
Il cherche bien au fond d'un arsenal intime,
Des détours, émaillés du désir qui l'anime.
Un croc-en-jambe ici, serait assez son fait,
Il ne sait et ne peut en trouver le secret.
Dieu te protège, ami. Vis en paix sous ta tente !
Sois ferme, confiant, quelque chose qu'il tente,
Avec rage il verra ton front calme et serein.
Quelque dépit qu'il ait, il rongera son frein.
Déconcerté, vaincu, par ton flegme sourire,
Il te décochera les traits de la satire,
Mais ces traits acérés sur lui ricocheront,
Et ce sera pour lui qu'en reviendra l'affront ! Alfred de Musset. "

Cette publication n'aura lieu que tout autant que mon imprimeur n'en sera pas contrarié.

Évocation. 8 septembre 1869, 8 h. 20 du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, je viens encore troubler ton repos. Donne-moi, je te prie, avec la permission de Dieu, les silhouettes de Maçon et de Montholon. Oh ! Je puis les nommer, parce que je crois que tu as du bien à en dire. "

Réponse.

" Toujours, en ton bon cœur, tu puises ta pensée !
Dire du bien d'autrui, c'est ton premier élan.
Mais, sais-tu bien ami, que l'écorce enlevée,
Sous les dehors du bon, on trouve le méchant.
Néanmoins, poursuivons l'impulsion donnée,
De Montholon disons qu'il a le cœur ardent,
Très zélé pour le bien, mais son âme entraînée
Tâte parfois du mal, en son chemin faisant.
Il aime son prochain, sans s'oublier soi-même,
Fait l'aumône au malheur, sait la garder pour soi.
Il aime à commander, et d'un vouloir extrême,
Sans la subir jamais, il impose sa loi.

Quant à Maçon, d'un mot définissons le masque,
 Le cœur toujours chez lui, l'emporte sur l'esprit,
 C'est là son bon côté, mais en lui l'homme est flasque,
 De ce feu généreux réduisons donc l'acquit.
 Obliger un ami est pour lui douce chose,
 Oui, sauf à l'immoler bientôt d'un trait mordant.
 L'humilier toujours lui plaît beaucoup, s'il ose.
 L'homicide accompli, sitôt il s'en repent.
 S'il brille par l'esprit, ne va pas le lui dire,
 Pour celui qui l'écoute, il en a toujours trop.
 Il s'aime, se complaît, se réserve un sourire,
 Son moi bien que chassé lui revient au galop.
 Tu veux, je le vois bien, utiliser ta page,
 Tu fais encore appel à ma verve, à mes vers.
 Faut-il en quelques traits, te dessiner le sage,
 Ou suivre en ses replis le masque du pervers ?
 Oh ! J'aime mieux, ami, cette belle auréole
 Qui, partant d'un cœur pur, illumine le front !
 J'aime mieux dépouiller la limpide alvéole,
 Où l'âme vit en paix, d'où jaillit son rayon !
 D'où s'épanche à grands flots, son effluve céleste,
 Ce suave parfum, qui remonte à son Dieu !
 Baume réparateur qui, regagnant le faite,
 Répand, en s'élevant, ses bienfaits en tous lieux. Alfred de Musset. "

Même séance. 3 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred, ta verve est inépuisable. Oh ! Puis-je te demander, sans te désobliger et avec la permission de Dieu, la silhouette de Baudrion, que j'estime comme un très brave garçon. "

Réponse.

" Tu es infatigable en ton feu poétique.
 Oh ! Comme toi, n'importe, à ce jeu je me plais.
 Je m'abrite gaiement sous le divin portique,
 Où ma muse m'attend, pour m'ouvrir son palais.
 Baudrion, trop léger, gâtera sa carrière.
 Franc, loyal, bon garçon, il devrait être heureux,
 Mais à ses passions rompant toute barrière,
 Et sous l'impulsion de son âme altière,
 Il prend, du premier bond, un essor malheureux.
 Voguant à l'aventure, au courant de la vie,
 En son cours sinueux qui, sous ses pas dévie,
 Avec effort, jamais, atteindra-t-il le port ?
 Au milieu des récifs d'une mer en furie,
 Refusant d'écouter le cri de la vigie,
 D'un esquif sans boussole il subira le sort ! Alfred de Musset. "

Même séance. 4 h. du soir.

" Tu me gâtes, mon cher ami, par tes beaux vers. Allons, encore un trait de ressemblance de ta façon. Dis-moi, avec la permission de Dieu, ce que tu penses de Dutanton ? "

Réponse.

" Le très cher Dutanton, bon notaire, nul doute,
Probe, consciencieux, satisfait ses clients.
A-t-il besoin d'esprit pour bien faire sa route ?
L'honnête homme souvent, le paie à ses dépens.
Applaudissons tout haut au bon sens de la vie,
Glorifions toujours qui porte son drapeau.
Encourageons celui qui, par sa modestie,
N'a jamais essayé de franchir son niveau.
Honnête citoyen, utile à ses semblables,
Il vit paisiblement, sans remords importun,
Il ne voit sous ses pas nul point noir regrettable,
Il s'en va doucement, sans troubler l'eau d'aucun. Alfred de Musset. "

Même séance. 4 h. et demi du soir.

" Voudrais-tu continuer, je n'ose te le dire,
Je crains d'être importun, mais si Dieu le permet,
Je prendrai des deux mains mon crayon pour écrire,
Et tracer, à ta voix, un gracieux sonnet. "

Réponse (Sonnet).

" C'est très bien, je t'écoute,
De ma verve, il paraît, tu saurais te passer.
Serais-tu donc poète ? Et sans que l'on s'en doute,
Ta muse viendrait-elle aussi te caresser ?
Vois ses ailes de feu de la céleste voûte
Se diriger vers toi, sur ton front s'abaisser !
Effleurer ton cerveau, l'étreindre, le presser,
Et les rayons du ciel y verser goutte à goutte !
Du mandat de ton Dieu, ce sont les sons vibrants.
Obéis à sa voix, sous ces feux tout-puissants,
C'est l'inspiration, c'est le trait du génie !
Oh ! C'est le sceau sacré, le sceau de la grandeur,
C'est le sceau de la gloire et celui du bonheur,
C'est le destin de l'homme et les fins de la vie ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Le génie est l'inspiration du ciel !

D. " Mon cher Alfred, si tu ne venais m'affirmer, au nom de ton Dieu qui t'inspire, que le quatrain trouvé au bout de mon crayon est de moi, je te dirai que c'est là un jeu de ton esprit, et qu'il n'émane de ma plume que les vers que tu veux bien lui dicter. Suis l'élan de ta verve, continue, je t'écoute. "

R. " Eh bien ! Puisqu'il le faut, je monte encor ma lyre,
Et je veux te donner un portrait de mon goût.
Ton humble serviteur est le nom qui m'inspire,
C'est le bon Fourestier, si timoré, si doux.
Il a l'instinct du bien, son tort est sa faiblesse,
De l'empire d'autrui il ne sait s'affranchir.
La fermeté du cœur, entée en sa noblesse,
Garantirait pour toi présent et avenir. Alfred de Musset. "

Même séance. 6 heures du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, donne-moi, si cela te plaît et avec la permission de Dieu, quelques silhouettes, ou bien tout ce que tu voudras d'édifiant, toute chose utile qui te sera suggérée. "

Réponse.

" C'est le vague absolu que tu poses pour thème,
Je suivrai sur tes pas, l'essor qui m'est prescrit,
Et comme ton crayon, sans souci d'elle-même,
Ma muse, en gambadant, te fera son récit.
De Dimar te plait-il d'avoir la silhouette ?
Sans le flatter, tâchons de recueillir sans bruit
Ce qu'il veut recéler au fond de sa cachette,
Et dont il entend bien retirer son profit.
Gracieux, mais malin, acceptons sa parole,
Moins pour ce qu'elle dit, que pour ce qu'elle vaut.
Obligéant toutefois, prodigue de l'obole,
Mais du cœur bienfaisant il suit très peu l'école.
Oh ! Donner sans retour est son moindre défaut.
Tu le vois, carrément j'aborde la satire,
Mais discret néanmoins, je m'abstiens de nommer.
C'est ainsi qu'à chacun il est permis de dire
Des vérités qu'en face on ne peut exprimer.
Arrivons à Damis, lui dont la fibre honnête
Accompagne ses pas de son noble reflet.
Bienveillant sans fadeur, sa parole est discrète,
Sans applaudir les sots, il retient son sifflet.
Oh ! Sans peine, à ces traits, tu reconnais Alcasses,
Je me garderai bien de te taire son nom.
Louer quand on le peut, montrer les bonnes traces,
Est plus utile encor, que de peindre un fripon. Alfred de Musset. "

Le 10 septembre, j'avais adressé une prière fervente à Dieu, qui avait daigné m'inspirer une pièce de vers sur sa béatitude divine⁴. Contrairement à mes habitudes, je n'avais pas évoqué Alfred de Musset comme intermédiaire des épanchements et des grâces émanant de mon divin Père, et je craignais de l'avoir blessé.

Le 13 septembre 1869, sept heures et demie du matin, je l'évoquai dans les termes suivants.

" Mon cher Alfred de Musset, je n'ai point voulu te blesser en m'évertuant de rimer sans toi. J'espère que tu voudras bien venir toujours auprès de moi pour m'inspirer, sous le souffle de Dieu. "

Réponse (Sonnet.)

" Vis en paix, cher ami. Non, non, rassure-toi,
Il ne naît dans ton cœur que pieuses pensées,
Que de sentiments purs, sympathiques pour moi.
Tes mains sont dans mes mains cordialement pressées.
Au feu de notre amour étouffe ton émoi.
Je suivrai les élans de tes tendres brisées.

⁴ Pièce de vers rapportée au chap. IV.

De nos rapports aimés bannissons tout effroi,
Point d'alarmes du cœur, qu'elles soient effacées.
Des liens éternels se tressent entre nous,
Et mêlant en nos cœurs les efforts les plus doux,
Tu sentiras toujours les étreintes d'un frère.
Elevons-nous ensemble à l'Être tout-puissant,
Aux pavois de son trône arrivons triomphant,
De concert cheminons vers notre fin dernière. Alfred de Musset. "

L'union des âmes, en leur exaltation vers le ciel, est bénie de Dieu et cimentée de son amour.

Évocation. 13 septembre 1869, 8 h. et demie du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, reprenons, avec la permission de Dieu, nos entretiens interrompus un instant, donne-moi, si tu le veux bien, une étude de mœurs ? "

Réponse.

" Retracer votre temps est une grave étude !
Hélas ! Il se déroule en des courants pervers !
Legs des âges impurs, de leur vicissitude,
Il résume en son cours leurs vices et leurs travers.
Ecoute. Qu'êtes-vous ? Les épaves des siècles ;
La science du mal énervant la vertu,
Le mépris de tout joug, des salutaires règles,
L'amour, la soif de l'or primant l'honneur déchu !
D'un œil rétrospectif interroge l'histoire,
Tu verras s'accomplir le travail des esprits,
Se vouant à la terre, y rattachant leur gloire,
Incubant le point noir éclos aux temps prédits !
Cependant, chaque jour bronchant à une tombe,
En leurs fragiles corps ils touchent au néant !
C'est l'élément mortel, disloqué, qui succombe,
Alors que l'âme prend son essor éclatant.
Que vous importe donc cette vile enveloppe,
Qu'en proie à la douleur, vous traînez ici-bas ?
La sagesse l'a dit, disons avec Esope,
" Que me fait cet appoint, qui ne m'appartient pas ? "
Homme ! Cherche ton bien en ta belle patrie !
Oh ! Fils de l'éthérée, où tu vivras un jour !
Délaisse sans regret cette terrestre vie,
Rends-toi digne d'entrer dans l'immortel séjour.
Laisse là ces plaisirs, qu'un vent follet emporte,
Dédaigne les liens qui t'attachent au sol,
Et du ciel qui t'attend, viens frapper à la porte !
De la plage d'exil sache prendre ton vol ! Alfred de Musset. "

Le point noir qui menace la terre sont les scories des siècles amoncelées marquant les temps prédits. Que les hommes terrifiés ouvrent enfin les yeux à la lumière, que la voix du poète soit entendue de tous !

Évocation. 13 septembre 1869, 10 h. du soir.

" Mon cher Alfred, si ta muse n'est point fatiguée, inspire-moi quelques vers, avec la permission de Dieu. "

Au moment où j'évoquais l'esprit, l'heure du repos venait de sonner, et lorsque je pris mon crayon, j'étais entre la veille et le sommeil.

Réponse (Sonnet.)

" Me rendre à ton appel, est-ce donc si facile,
Alors que le sommeil appesantit tes yeux ?
Que tu vas retrouver en ta couche docile,
Le calme du repos et son sourire heureux ?
Vacillant en tes doigts, ton crayon inhabile,
Hésitant en ses traits, voit éteindre ses feux,
Point ne vient l'animer l'étincelle débile,
Que laisse encor jaillir ton cerveau paresseux.
Oh ! Ma muse à son tour, s'inspirant de l'exemple,
Te dit un long bonsoir, sur le seuil de son temple,
T'annonçant qu'elle va prendre son oreiller.
D'elle n'attends donc pas un entretien plus ample,
Et de son air mutin, qu'en secret je contemple,
Elle te dit. " Je vais comme toi, sommeiller ! " Alfred de Musset. "

Jamais bonsoir plus gracieux.

Évocation. 14 septembre 1869, 2 h. du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner quelques silhouettes ? "

Réponse.

" Te peindre en quelques vers, tel respecté pasteur,
Serait-ce bien ici, procédé très licite ?
Car sur un tel sujet, peut-être avec humeur,
Pourrait-on retracer quelque histoire inédite.
Si tu m'en crois, faisons la part large à l'erreur,
Laisant à ses devoirs l'impétueux lévite. "

Même séance.

" Que penses-tu de Roquebrun ? "

R. " Sur celui-ci, peut-être, aurais-je fort à dire ;

Motif, tu le conçois, pour n'articuler rien.

Sur ses torts aurait-on occasion de rire ?

Disons qu'en son mérite il captive un sourire.

Glissons sur la faiblesse et proclamons le bien. "

D. " Que faut-il penser de l'Antade ? Je n'ose t'en parler. "

R. " Pourquoi pas ? Parlons-en pour l'aimer et le plaindre.

Il ne sait résister, en son entraînement.

Mais que sont des instants qu'un oubli peut éteindre,

Si le feu qui le brûle un jour vient à s'éteindre,

Et s'il apporte à Dieu son amour repentant ? "

D. " Que dis-tu de Bourlande ? "

R. " Où dois-tu t'arrêter, en l'élan qui te presse ?

Ici, je ne crois pas devoir m'appesantir
 Sur certaines erreurs que l'on nomme faiblesse,
 Et qu'efface toujours sincère repentir. "

D. " Puisque mon cher ami, nous sommes sur ce chapitre, parle-moi de Boudaillou. "

R. " Oh ! Quant à Boudaillou, je te dirai tout franc,
 Qu'il aime d'ici-bas ce qui sait le séduire ;
 Il ne le cache pas, alors que c'est patant.
 Taisons-nous néanmoins, parler serait médire.
 Circonscrivons toujours nos scrutateurs ébats,
 D'un timoré crayon à tous donnons le gage.
 Sur tous passons l'éponge ou parlons-en tout bas ;
 De leur jeter la pierre aurions-nous le courage ?
 Adoucissons, crois-moi, l'accent de cette page ;
 Des travers de tel lieu plutôt ne parlons pas.
 De cette galerie ici, faut-il conclure,
 Que l'exemple est toujours un héroïque effort.
 Gardons-nous d'oublier les lois de la nature,
 Et dans les flancs secrets de notre zone obscure,
 Pour condamner autrui, qui serait assez fort ? Alfred de Musset. "

La charité, inspirée de l'amour de Dieu, nous dit de plaindre et jamais condamner.

Évocation. 16 novembre 1869, 7 h. du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, tu me disais dans ta précédente communication, que nous aurions peut-être un peu trop parlé de notre prochain. Oh ! Dis-le-moi, avons-nous offensé notre Dieu ? "

Réponse.

" Rassure-toi, mon fils. As-tu voulu médire ?
 T'applaudis-tu du mal trouvé chez le prochain ?
 De ses travers prends-tu occasion de rire ?
 Et voudrais-tu jamais lui causer du chagrin ?
 Nuire est le mal mon fils, l'écrire c'est l'histoire.
 En dresser le miroir, c'est acte méritoire.
 Chacun s'y retrouvant, doit en tirer profit.
 Contre ses ennemis obtient-on la victoire,
 Si des risques de guerre, on ne peut être instruit ?
 Le chaos, du néant est l'image éternelle,
 C'est le point d'où jaillit la divine étincelle,
 Dont git autour de vous le vivant réflecteur.
 Une faute en autrui, vos fautes vous rappelle ;
 L'erreur en son éclat, redresse votre erreur.
 Le bien est d'avertir, de panser la douleur.
 Ta tâche est d'observer un frère qui chancelle,
 Pour lui tendre la main, empreinte de douceur. Ton Dieu. "

Ainsi, garer autrui c'est se garer soi-même.

Le 8 mars 1871, en transcrivant les deux communications qui précèdent, je sentis un scrupule

naître en ma conscience et j'adressai la prière suivante à Dieu.

" Mon divin Père, vous m'avez dit en vos divines instructions. " Tout ce qui est écrit est écrit. Aie le courage de tout dire, de tout publier, car tout ce qui est écrit t'est inspiré par ton Dieu. " O mon divin Père, ce qui est écrit ici est-il bien conforme à votre pensée divine ? "

Réponse : " Mon fils chéri, tout ce qui t'est inspiré du ciel, tout ce qui émane de ton Dieu, doit être publié et communiqué à tes frères. Mais cependant il ne faut pas les blesser, les irriter et les éloigner de toi. Tu peux ici, restreindre les personnalités. Que chacun se reconnaisse mais qu'il ne soit pas reconnu par ceux qui mettraient leur malice à indiquer les masques et à faire des personnalités. Gaze la vérité, mais qu'elle soit assez transparente pour instruire sans blesser tes frères. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

En relisant ce chapitre, je voulus m'édifier, rassurer ma conscience, et je demandai à mon divin Père si je m'étais conformé aux instructions divines qui précèdent.

Réponse.

" Oui, mon fils chéri, vis en paix. Ton Dieu t'inspire. Ton Dieu. "

Évocation. 19 septembre 1869, 9 h. quarante cinq du matin.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me dire ce que je dois penser de mon domestique S. "

Réponse.

" Tu dois te défier d'une telle nature.

C'est un garçon violent, et surtout orgueilleux ;

Il se croit appelé, en sa frêle structure,

A dominer sur tous, c'est un sot vaniteux.

De ton cœur généreux réserve les largesses,

D'un blâme mérité qu'il sente l'aiguillon.

Il ne saurait longtemps rester en ton giron.

Ne compte pas sur lui. Non, malgré ses promesses,

Il ne pourra jamais terminer son sillon.

(Prévision qui s'est accomplie.)

Fais entendre pour lui la voix de la sagesse,

Réveille en lui toujours le noble instinct du cœur.

Tâche de l'éclairer sans aigreur, sans faiblesse,

Et qu'il trouve toujours l'exemple en ta douceur.

C'est ainsi qu'à tes pas, dans le cours de la vie,

Se présente l'instant de pratiquer le bien,

D'extirper les chardons dont l'âme est envahie,

En attendant que Dieu en féconde le grain. Ton Dieu. "

Pionnier de l'avenir ma mission est de labourer profondément le sol du salut, pour en extirper les plantes parasites, y répandre la semence céleste, et le souffle de Dieu épanchera la divine rosée qui doit féconder le grain de sa miséricorde et de son amour !

Évocation. 23 septembre 1869, 4 h. du soir.

C'était pendant les vendanges.

" Mon cher Alfred, as-tu quelque chose à me dire ? "

Réponse (sonnet.)

" Non, non, reposons-nous, car les travaux des champs

Laissent peu de loisirs à ta muse, à ta plume.
Pour ces soins obligés, réserve tes moments,
Et trace ton sillon, ainsi que de coutume.
Le travail est pour tous, la mesure du temps ;
L'existence pour l'homme, en labeur se résume,
Et du vaste univers, les éternels cadrans
Marquent tous les degrés des devoirs qu'elle assume.
L'activité de l'homme a pour ailes l'espoir,
L'inertie en la vie, est toujours le point noir,
De Dieu suivre les lois, c'est acte méritoire.
Ainsi donc, à chaque être incombe le devoir.
Ta muse et ton ami te disent au revoir,
Faisant la part des champs, non moins que de la gloire ! Alfred de Musset. "

La tâche de l'homme sur la terre, est le travail et les devoirs qui lui incombent.

Évocation. 27 septembre 1869, 3 h. du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, inspire-moi, avec la permission de Dieu, quelques vers à l'adresse de ma femme et de mes enfants, à l'occasion de ma fête (la Saint Michel) ? "

Réponse.

T'inspirer de beaux vers à cette tendre adresse,
Ne peut créer pour moi les ennuis du travail !
De mes vers je te livre ici, tout l'arsenal.
Avec effusion, surtout avec largesse,
Ma muse te promet sa verve et son émail.
Oh ! Bénis en ce jour, ta femme et ta famille,
Cher gage caressé de ton céleste amour.
Que chacun dans ton cœur, soit béni tour à tour,
Et que de jours heureux, sur sa pente sénile,
Dans le sein de son Dieu préparent son retour.
Bénis en purs accents, leur bouquet si sincère,
Que pieuse pensée a cueilli pour t'offrir !
Qu'ils gravent dans leur cœur ce tendre souvenir.
Et que pleins d'abandon, sur ta trace légère,
Ils suivent doucement le cours de l'avenir !
Peints-leur, en traits de feu, l'aurore qui scintille !
Montre-leur le chemin qui doit conduire au port.
Malgré le spectre affreux que présente la mort,
Trace, bordé de fleurs, le sentier si facile
Qui, ramenant à Dieu, glorifiera leur sort !
Oh ! Dis-leur cher ami, combien ton âme est pure,
Que du ciel qui l'attend, tu connais les secrets !
Dévoile à leurs regards ses suaves décrets !
Inocule en leur cœur ta fervente nature,
Préserve-les des maux qu'enfantent les regrets !
Dis-leur que sur tes pas l'erreur n'est pas possible,
Que de l'amour de Dieu tu possèdes les dons !
Que d'un phare éclatant tu reçois les rayons,
Qu'inspiré de ton Dieu, ta voix irrésistible

Déroule devant eux de nouveaux horizons ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Quelle suave inspiration vient animer ici, la fibre poétique de mon tendre ami, Alfred de Musset ! Elle puise son parfum céleste en la source si pure du cœur, pour rattacher par les liens de l'amour, la créature à son divin Créateur !

Évocation. 1er octobre 1869, 9 h. du soir.

" Mon cher Alfred, inspire-moi, avec la permission de Dieu, sur le sujet qui te plaira. "

Réponse (en 20 minutes).

" Vis en paix, cher enfant, c'est ton Dieu qui t'inspire !

Livre-toi tout entier à son divin amour !

Accepte avec bonheur l'ineffable sourire

Qu'il déverse en sa gloire et t'accorde en ce jour !

Oh ! Combien sur son cœur son bras puissant te presse !

Combien, de ses baisers, il caresse ton front !

Oh ! Livre-toi mon fils, à la vive allégresse

Que le ciel te réserve en l'immortel giron !

De ton Père divin, de sa sollicitude,

Enfant prédestiné, tu règues en son sein !

Et de l'éternité reçois la certitude

Du bonheur dont ton Dieu te prépare la fin. Ton Dieu. "

O mon Dieu ! Je m'humilie à vos pieds. Faites que votre indigne créature se rende digne de tant d'amour ! Quelques prêtres de mes amis et mes voisins de campagne devaient se réunir chez moi à l'occasion de l'anniversaire du décès de mon père.

Évocation. 2 octobre 1869, 7 h. du matin.

" Mon cher Alfred, dis-moi en quelques vers, avec la permission de Dieu, en quelle disposition d'esprit seront, à mon égard, les dignes prêtres qui se réuniront chez moi le 11 octobre. "

Réponse.

" Combattre leurs erreurs serait peine inutile.

Quant aux dogmes nouveaux, leur affreux cauchemar,

A leur perplexité fais une large part.

Pressés, ils louvoieront, en leur tactique habile,

Ils seront circonspects, discrets à ton égard,

Eluder, éviter la lutte sérieuse,

Implorer le respect de l'homme à leurs genoux,

Est l'expédient admis, le mot d'ordre chez tous.

Mais le fer engagé, leur parole fougueuse

Voudra, de ta raison, parer les rudes coups.

En dehors du champ clos, joutant avec prestesse,

Ils se refuseront au combat corps à corps.

Sous le poids de ta main, ils saisiront le mors ;

Oh ! Se sentant surpris, soudain avec adresse,

Ils rompent d'un seul bond pour regagner leurs bords.

Tu les suivrais en vain, en cette zone obscure,

Où de voiles épais, ils recouvrent leur front,

Sur ce sol tourmenté, mystérieux giron,
 De leur temple apparaît l'antique architecture,
 Lézardé par le temps, inclinant son fronton.
 Acculés sous ces murs, désarmés, sans défense,
 En l'horizon obscur, explorant le point noir ;
 Oh ! Sur ce sol mouvant de l'antique manoir,
 Sous ces créneaux ruinés et frappés d'impuissance
 Jaillira de leur cœur le cri du désespoir.
 Oh ! Pour les rassurer, signale dans ces ombres,
 Qui viennent envahir leur esprit malheureux,
 L'ère de l'avenir, ce soleil radieux,
 Qui doit illuminer des horizons si sombres,
 Et dont, avec terreur, ils détournent les yeux !
 De l'amour de leur Dieu montre-leur la bannière,
 Cet étendard divin, d'où naît la vérité,
 Guidant au nom du ciel, la sainte charité,
 Qui, d'un souffle fécond, d'un feu qui régénère,
 En passant, doit semer la solidarité.
 Sur les pas de Jésus, à la voix du Messie,
 Pénétrant, pour bénir, dans les réduits impurs,
 Cheminant lentement dans des sentiers obscurs,
 Du bâton de l'exil regagnant la patrie
 Et déblayant la voie à ses bienfaits futurs.
 La douceur sur le front chez l'âme hospitalière,
 De sa sève divine alimentant le cours,
 En son suave seuil implorant son concours,
 Et s'abritant en paix sous son toit tutélaire,
 Pour y faire briller les feux de nouveaux jours. Ton Dieu. "

L'inspiration divine retrace ici la résistance fébrile des ministres de l'ancien temple, et découvre sous leurs pas la voie lumineuse de l'avenir, la voie de la charité, engendrant la solidarité universelle !

Évocation. 9 octobre 1869, 1 h. 20 du soir.

" Mon cher Alfred, inspire-moi quelques vers, avec la permission de Dieu, n'importe sur quel sujet ! "

Réponse (en 55 minutes).

T'inspirer de beaux vers n'est pas toujours facile,
 Cependant, essayons sur un digne sujet,
 Et sous les feux divins, ma voix, bien que débile,
 Entreprendra sans crainte un périlleux trajet.
 Je vais peindre en mes vers l'avenir qui te presse !
 C'est un sujet sublime et digne des élus !
 Oh ! Sur ce sol fécond et si plein de largesse,
 Ma muse, en son élan, ne se possède plus !
 Ministre de ton Dieu, rien n'égale ta gloire !
 L'univers te contemple et s'incline à tes pieds !
 En des combats sans fin tu poursuis la victoire !
 A tes pas flamboyants les temps sont reliés !

Tout fléchit à ta voix, tout remonte à sa source !
 Tout grandit sous ta main, au nom du Tout-Puissant !
 Des temps, en leur destin, tu diriges la course,
 Et des rayons du ciel sont le phare imposant !
 Du bonheur immortel tu signales la plage,
 Et des temps fortunés tu fais luire les jours !
 De l'amour de ton Dieu tu promets l'héritage,
 Aux célestes splendeurs ouvres un large cours !
 Intrépide soldat, le premier sur la brèche,
 Tu braves le péril et tu montres le but !
 Au mépris des dédains de ton frère revêche,
 Tu raffermis ses pas sur le sol du salut !
 Marche, marche toujours, pionnier intrépide,
 Sous le souffle divin qui sature ton cœur !
 Oh ! Suis sans hésiter cette étoile limpide,
 Qui scintille à tes yeux et conduit au bonheur !
 Des desseins du Très-Haut, heureux dépositaire,
 Parcours avec ferveur, ton fortuné sillon !
 Etendard de ton Dieu, ineffable bannière,
 Féconde l'auréole attachée à ton front ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

O vous tous qui m'écoutez, sachez-le bien. C'est la parole de votre Dieu que vous apporte son messie ! Oh ! Que la lumière se fasse pour tous, car tous sont appelés et tous seront élus un jour. Tous ressentiront l'ardeur de l'amour de leur Dieu !

Évocation. 10 septembre 1869, 9 h. et demi du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, traduire en vers la prière que j'adresse, matin et soir, à notre divin Père ? "

Réponse.

" Ecris, mon cher enfant, c'est ton Dieu qui t'inspire. "

Cette traduction commencée le 10 septembre, a été souvent interrompue et reprise par série de cinquante à soixante vers, et continuée jusqu'au mois d'octobre.

Prière.

" Merci, Dieu tout-puissant, merci, mon divin Père,
 Merci, dans votre sein d'avoir passé la nuit !
 Faites que saintement, d'un cœur pur et sincère,
 J'accomplisse vos lois, au nouveau jour qui luit !
 Qu'avec recueillement s'épanche ma prière !
 Que son parfum d'amour s'élève jusqu'à vous !
 Et que sur les penchants d'une plage étrangère,
 Affranchi des courants d'une impure atmosphère,
 Le vieil homme, vaincu, s'éteigne à vos genoux !
 Qu'à tous mauvais instincts, qu'aux travers de la vie
 Je sache résister et j'évite l'écueil !
 Du royaume éternel je franchisse le seuil !
 Luttant en votre nom, que mon âme aguerrie
 Vainque les ennemis dont elle est poursuivie ;
 Dompte mes sens pervers, l'égoïsme et l'orgueil !
 O mon Dieu ! Je les hais, ces instincts détestables,
 M'épiant tous les jours pour subjuguier mon cœur.

Ne l'abandonnez pas à leurs traits redoutables ;
 Préservez-moi, mon Dieu, de leurs courants coupables,
 Qui, condamnés par vous, provoquent ma frayeur !
 Sanctifiez mon cœur, faites-en votre temple,
 Un sanctuaire pur, digne de votre amour !
 Toujours de vos vertus qu'il imite l'exemple ;
 Ces attributs divins, que l'univers contemple !
 Que vers ce but sacré je marche chaque jour !
 Je suis à vous, mon Dieu ! Oh ! Tout à vous, mon Père !
 Je vous donne mon âme ; en vous je vis, j'espère !
 Je m'abandonne à vous, mon Dieu ! Vous le savez ;
 Je promets de braver tous les maux de la terre,
 D'affronter mille morts, quand vous l'exigerez !
 Vous offenser jamais, soit même vous déplaire,
 C'est ma crainte, ô mon Dieu ! C'est un poids sur mon cœur !
 Daignez me préserver d'une telle douleur ;
 De votre appui divin, qu'un souffle tutélaire
 M'inocule la force et me rende vainqueur.
 Pardonnez-moi, mon Dieu, mes péchés, mes faiblesses,
 Mes torts et toute offense envers un frère ou vous ;
 Du profond de mon cœur je les regrette tous.
 Oh ! Vous savez mon Dieu, quelle est mon allégresse,
 Quand je crois mériter vos accents les plus doux !
 Vous savez mon tourment quand je m'en crois indigne !
 Vous qui m'avez créé, me nommez votre fils,
 Accordez-moi, mon Dieu, comme faveur insigne,
 De la terre où je vis, qu'évitant les périls,
 De votre amour jamais je ne rompe les fils !
 Epurez mon esprit, oh ! Je vous en conjure !
 Issu de votre sein, devant y retourner.
 Qu'envers son divin Père il ne soit pas parjure !
 Faites qu'il se confonde en votre essence pure ;
 Bénissez ses efforts, daignez les couronner !
 Vivez en moi, Seigneur ; en vous faites-moi vivre,
 Afin que sur vos pas je m'élève en vainqueur !
 De votre amour divin, oh ! Remplissez mon cœur !
 Et que digne de vous, de son feu je m'enivre !
 Que l'épanchant sur tous, je fasse leur bonheur !
 Qu'heureux de leur bonheur, leur douleur soit la mienne !
 Qu'heureux ou malheureux, je partage leur sort !
 Que l'étoile qui luit soit triste, soit sereine,
 Quel que soit le courant qu'ici-bas les entraîne,
 Je souffre en leur douleur et les conduise au port !
 Qu'en mon amour pour eux, autant que pour moi-même,
 Je ressente la joie et les temps douloureux !
 Que mon dévouement soit toujours généreux !
 Je prie avec ardeur pour mon Sauveur qui m'aime,
 Pour mon frère Jésus. En son ardeur extrême,
 Accueillez de mon cœur les ébats chaleureux,
 Qui le bénit sans cesse, en sa sollicitude,

De s'incarner en moi, pour m'élever à vous !
Bénissez Saint Michel, qui de son altitude,
Daigne me protéger de son nom parmi tous !
Je vous prie, ô mon Dieu ! Pour mon ange Marie !
Oh ! L'ange gardien de mon âme ravie,
Qui bénit mon retour, penchée en mon berceau,
Dont elle a fait jaillir l'avenir le plus beau !
Pour mon père et ma mère, chers auteurs de ma vie,
Pour le docteur Demeure, adoucissant mes maux.
Pour mes frères et sœurs, à qui le sang me lie,
Traits précieux d'amour, sur la terre formés,
Qui doivent river l'âme à sa sainte patrie,
Par des nœuds éternels, de vos mains consacrés,
En les fins de votre œuvre, en votre amour tissés !
J'intercède pour ceux que touche ma prière,
Qui, par un tendre amour, soutenant mes efforts,
Répandent sur mon cœur leur effluve légère,
Qui viendront m'assister à mon heure dernière,
Oh ! Pour tous les esprits émigrés de nos bords !
De votre cœur divin, j'implore la ressource,
Pour les esprits souffrants, attardés en leur course,
Pour ceux que je protège, inspiré par le ciel !
De votre amour divin, pour tous ouvrez la source,
Faites qu'ils marchent tous vers ce port éternel !
Que les uns, acceptant l'épreuve de la vie,
Sachent subir vos lois, soumis et résignés,
Que d'autres progressant en leur marche infinie,
Atteignent les sommets qui leur sont destinés !
Je vous prie, ô mon Dieu ! Pour ceux qui, sur la terre,
Ont, de ce lieu d'exil, à subir les labeurs,
Pour ceux surtout soumis au fléau de la guerre,
Pour ma femme, pour tous ceux que mon cœur enserme,
Mon fils, ses chers enfants et pour mes serviteurs !
Pour tous ceux, contre moi, nourrissant la vengeance,
La rancune, l'envie ou sombre passion !
Qu'ils puisent, à longs traits, aux torrents de clémence,
Que déverse leur Dieu, ce Dieu si doux, si bon !
Que mes frères, un jour, sous le prisme spirite,
Tous retrouvent, émus, en ce divin giron,
Une foi pleine, entière, incessante, explicite,
Telle qu'elle surgit en la sainte Sion !
Cette foi des élus, transportant les montagnes,
D'où naîtra votre amour, que nul peut égaler !
Qui subjugue le cœur, qui l'envahit, le gagne,
Qui rassérène l'âme et vient la consoler !
O mon Père ! O mon Dieu ! Faites que tous mes frères
Vous prouvent leur amour, en observant vos lois !
Et que, fermant l'oreille à des voix éphémères,
Vos sublimes accents soient la suprême voix !
Oh ! Je pardonne à tous, quelle que soit l'offense,

Incarnés ou esprits, amis ou ennemis !
 De leur haine et leurs torts je n'ai plus souvenance,
 Ni de tous maux causés, ou par eux accomplis !
 Je fais remise à tous de mes biens qu'ils détiennent,
 Je leur en fais cadeau, recevez-les, mon Dieu !
 Ces biens viennent de vous, c'est à vous qu'ils reviennent !
 Oh ! Daignez les reprendre et féconder mon vœu !
 J'implore ici, mon Dieu ! Votre divine aumône !
 De vos trésors d'amour, l'ineffable abandon !
 Pardonnez-leur, mon Dieu, comme je leur pardonne !
 Qu'ils n'en soient pas punis, et qu'ils aient leur pardon.
 Oh ! Qu'il me soit donné de leur rendre service,
 Et qu'ils en soient touchés, pour revenir à vous !
 Que digne en tout de vous, mon pardon s'accomplisse,
 Et qu'il se sanctifie un jour à vos genoux !
 Oh ! Faites, ô mon Dieu, qu'en passant sur la terre,
 Je subisse les maux que vous me destinez !
 Qu'affranchi pour jamais des misères qu'enserre
 Son sein ingrat, ouvert à tant d'infortunés,
 Je ne parcoure plus ces bords déshérités,
 Si ce n'est pour toujours les garer du tonnerre
 Et ramener à vous mes frères incarnés !
 Du labeur du salut entonner la trompette !
 Je sais que tous chagrins et tous maux ici-bas,
 Du séjour éternel préparent la conquête,
 Et sont récompensés, en leur douleur secrète,
 En votre amour divin qui ne se dément pas.
 C'est avec joie aussi, bonheur, reconnaissance,
 Que je supporterai des moments douloureux,
 Même les maux des miens redoublant ma souffrance,
 Pour m'épurer, subir votre toute-puissance !
 Oui, je veux tout souffrir, pour mériter les cieux ! "

Paroles divines.

" Crois-tu, mon fils chéri, que le meilleur des pères
 Aux tourments de la vie ait voué son enfant ?
 En l'amour de ton Dieu montre-toi confiant,
 Vis en paix, mon cher fils, ses effluves légères
 Viendront te caresser, en tes heures amères,
 Livre-toi sans réserve à son cœur vigilant.
 Suis en paix le courant de sa sollicitude. "
 " — O mon Dieu ! Je me livre et je suis tout à vous !
 Je viens me prosterner à vos divins genoux !
 Vous complaire dans tout est ma constante étude,
 Vous obéir en tout fait ma béatitude !
 En vous je m'abandonne au courant le plus doux !
 O mon Dieu ! Je vous aime ! Oh ! De toute mon âme !
 Vous qui me saturez des feux de votre amour !
 Qui m'ouvrez votre sein et votre cœur de flamme !
 Qui daignez me bénir à tout instant du jour !

De vos accents divins, infime créature,
 Je reçois tous les jours la divine faveur !
 Dans mes moments d'ennui, d'angoisses, de douleur,
 Vous venez raffermir ma débile nature,
 M'apporter le pardon, m'ouvrir l'ère future,
 De votre douce voix m'inviter au bonheur !
 Je vous aime, ô mon Dieu, qui, d'inerte globule,
 M'avez fait immortel comme vous, être heureux !
 Qui, du fond du néant, infime animalcule,
 Daignez faire grandir mon être radieux !
 Et des marais infects, où l'insecte pullule,
 Vous m'avez fait surgir, pour m'élever aux cieux !
 Développant en moi votre divine essence,
 Oh ! Vous m'inoculez votre toute-puissance,
 Qui couvre l'univers, l'infini, de ses traits !
 Eh ! Comment m'acquitter, mon Dieu, de tels bienfaits ?
 Les siècles entassés, et dans leur renaissance,
 Soufflant en moi le feu de la reconnaissance,
 A mes désirs ardents ne suffiraient jamais ! "

Paroles divines.

" Crois-tu, mon fils chéri, qu'en toi ton divin Père
 Exige tout l'amour que recèle son cœur ?
 Qu'il te demande compte, un jour, de ton bonheur ?
 Oh ! Suis l'impulsion de ton âme sincère,
 Laisse-la s'élever, de son aile légère,
 Elle ne peut faillir, ni tomber dans l'erreur.
 Suis toujours, cher enfant, l'élan de ta nature,
 Tes instincts timorés, ta conscience pure !
 Tu seras, mon cher fils, digne de ma bonté,
 Pleinement, devant moi, toujours justifié,
 Et t'immortalisant dans ta gloire future,
 Tu vivras dans mon sein pendant l'éternité ! "
 Oh ! Je sais par Jésus, oh ! Je sais par Marie,
 Vous-même, chaque jour, révélez à mon cœur
 Que, plein d'amour pour moi, en mon âme ravie,
 De votre feu divin glorifiant ma vie,
 Vivez en moi, mon Dieu, m'appelant au bonheur !
 Je vous retrouve en moi, lorsqu'à vos pieds j'apporte
 Mes angoisses, mes maux, ma joie et ma douleur,
 Quand, de la charité, me signalant la porte,
 Vous acquittez ma dette et m'en laissez l'honneur.
 Oh oui ! Je vous retrouve, y dressant votre trône,
 Vous disant débiteur des biens qu'on m'a soustraits,
 Et, pour me prodiguer vos célestes bienfaits,
 En mon nom répandant votre divine aumône,
 Comme mon obligé, vous tressez ma couronne,
 Pour des actes, qu'hélas, je n'accomplis jamais !
 Electrisez mon cœur, que votre amour l'enflamme,
 Et que ce feu divin, sur mes frères aimés,

Se répande à grands flots, et qu'admis en mon âme,
 Tous y trouvent celui que vous leur réservez !
 Mon amour, saturé de flammes éternelles,
 Bientôt se confondra dans votre amour divin !
 Aussi, sera-ce en Dieu, que divine étincelle
 Il nourrira pour vous ce feu sacré, sans fin !
 Je le sens, ô mon Dieu, par vos grâces expresses,
 Trésors de l'univers, honneurs, gloire, richesses,
 Passagères faveurs ne me tenteraient pas !
 Oui, je sacrifierai tous les biens d'ici-bas,
 Pour être, à tout jamais, digne de vos largesses,
 En vous uni, béni, m'élever sur vos pas !
 Eh ! Que seraient pour moi tous les trésors du monde
 Si j'avais le malheur de perdre votre amour ?
 Que seraient ses plaisirs et sa joie inféconde ?
 De votre image, en moi, serait-ce le retour ?
 D'un affreux cauchemar briseraient-ils l'étreinte ?
 Mon âme, sous son poids, gémissant presque éteinte,
 Rejetterait au loin tout funeste trésor.
 Sous le souffle confus de l'espoir, de la crainte,
 Elle prendrait vers vous son héroïque essor.
 A vos pieds prosternés, je vous dirai. Mon Père !
 Ayez pitié de moi, reprenez votre enfant !
 En ses regrets profonds, épargnez sa misère,
 Rendez-lui votre amour, écoutez sa prière,
 Pardonnez-lui, mon Dieu, car il est repentant !
 Rendez-lui votre amour, c'est son bien, c'est sa vie !
 Sa vie ! Oh ! Pourrait-il vivre heureux loin de vous ?
 Que l'aspiration persistante, infinie,
 De recouvrer en vous son unique patrie,
 Pendant l'éternité, l'élève à vos genoux ! "

Paroles divines.

" Vis en paix, mon enfant, âme pure et céleste,
 Descendue en la terre, ange émané des cieux !
 Si tu savais, mon fils, en ma flamme secrète,
 Tout l'ineffable amour dont j'entoure tes vœux !
 Si, rompant de tes sens l'enveloppe grossière,
 Si tu voyais, au ciel, avec quelle bonté
 Ton Dieu presse en ses bras ton âme si sincère,
 Accueille ta pieuse et sublime prière,
 Et bénit tes accents en leur suavité,
 Dont le parfum d'amour a pénétré ton Père,
 Qui, d'un rayon divin, a scellé ta piété !
 Avec effusion divine, paternelle,
 Ton Dieu s'épanche en toi, de sa voix solennelle
 Il te dit. Mon cher fils, mon enfant, vis en paix !
 De mon amour, sur toi, convergent tous les traits !
 De ton Dieu, sur ton front, a jailli l'étincelle !
 Courage, avec ardeur, en la voie éternelle,

Poursuis ta mission, féconde mes bienfaits !
 Au giron de ton Dieu ramène tous tes frères,
 Dont le salut suprême, en ton cœur est éclos.
 Je bénis, mon cher fils, tes sueurs passagères.
 Dans le sein de ton Dieu t'est promis le repos.
 Je bénis tes efforts, en leur immense sphère,
 Je bénis tout en toi, le grand jour qui t'éclaire.
 Sois heureux, cher enfant, du bonheur des élus !
 Que tes désirs pieux, en leur source sincère,
 S'accomplissent sans fin et ne s'éteignent plus !
 Tes torts te sont remis, tes fautes effacées,
 Car tu sais pardonner et tu chéris ton Dieu !
 Suivre sa volonté est ton désir, ton vœu. "
 — Mon Dieu, si je vous aime ! Eh ! Vos saintes brisées
 Ne seront dans mon cœur, non, jamais délaissées,
 En ce foyer d'amour, sanctuaire pieux !
 Vous y lisez, mon Dieu ! " Oui, j'y lis : c'est ta gloire !
 Courage, l'Esprit Saint, l'esprit de vérité
 Vit en toi, te promet à jamais la victoire !
 Ton vol vers l'avenir ne peut être arrêté !
 Vis en paix, car ton Dieu, dans ton âme respire,
 Tout obstacle s'efface et cède sous sa loi.
 Il t'admet, te protège, en son divin empire,
 Tu vis en Dieu, mon fils, comme Dieu vit en toi !
 Ecoute-le, ton Dieu, c'est bien lui qui t'inspire,
 Cette voix solennelle est ton Dieu. C'est bien moi !
 Ecoute-la, mon fils, cette voix qui t'appelle !
 Sois heureux à jamais, sois heureux, sans émoi.
 Ton Dieu scelle en ton cœur une gloire éternelle,
 Son trône est érigé dans ton âme si belle,
 De la gloire du ciel, c'est l'éternel pavois !
 C'est du point culminant de ton âme si pure,
 Qu'en tes frères ravis s'épanche mon amour !
 Que rayonne ma gloire, en toute la nature !
 Que jaillit la splendeur de l'aurore future.
 Que s'ouvre le chemin de l'immortel séjour !
 Le ciel en est ému, dans son ardent délire
 Il célèbre en concert ton exaltation !
 A la voix de ton Dieu, son suprême sourire
 T'accueille avec amour sur le seuil de Sion.
 Saturé de ses feux, immergé de sa gloire,
 De son amour pour toi tous canaux sont ouverts !
 Il t'appelle en son sein, au travers de l'espace,
 Montrant ce point suprême aux yeux de l'univers !
 Vis en paix, cher enfant, tu resplendis de gloire !
 Tu possèdes le ciel et ton Dieu vit en toi ! "
 " — Oh ! Jésus, mon sauveur, assure ma victoire,
 Oh ! Marie et Jésus, daignez prier pour moi !
 Oh ! Priez tous les deux auprès de notre Père !
 Prie-le, bon Jésus, de m'accorder le don

De toutes les vertus dont tu dotas la terre !
 Sois mon foyer ardent, le phare qui m'éclaire !
 Que de ta voix, en moi, retentisse le son !
 Qu'elle inocule en moi ses effluves légères.
 Que doux, bon, plein d'amour pour de malheureux frères,
 Effaçant dans mon cœur tous leurs torts envers moi,
 Je demande à mon Dieu, pour eux des jours prospères,
 Comme toi, je sois bon, oublieux comme toi !
 Comme toi dédaigneux de fragiles richesses,
 Comme toi, je sois ferme aux traits de la douleur,
 Je brave, comme toi, les maux et les détresses,
 Et, planant au-dessus de toutes les faiblesses,
 Sur tes traces, un jour, je m'élève en vainqueur !
 De tes frères pervers, immortelle victime,
 Tu leur ouvres les bras, des sommités des cieux !
 Et, fermant à leurs pieds un insondable abîme,
 Tu leur remets à tous ton brandon glorieux !
 O toi, mon frère aimé, qui, de vertus sublimes
 Voulus, pour leur salut, sanctifier mon cœur,
 Qui, t'incarnant en moi, par des grâces opimes,
 Auprès de Dieu voulus assurer leur bonheur !
 Sois béni de ton Dieu. Que tes saintes maximes
 Régénèrent le monde et son consolateur !
 Oh ! Tu daignas, Jésus, m'immerger en ta gloire,
 En graver, sur mon front, le reflet solennel,
 Partageant avec moi le prix de ta victoire,
 Voulus t'unir en moi le grand jour de Noël !
 En ce jour solennel, pour mon âme ravie,
 Tu daignas te lier au germe de ma vie,
 Pour me régénérer, m'épurer, me grandir !
 Au nom du Tout-Puissant et de ta voix amie,
 M'ouvrant à deux battants la coupole infinie,
 Tu déposas en moi les feux de l'avenir !
 Sous le souffle de Dieu, sous tes divins auspices,
 Tu m'offrais les trésors et le banquet des cieux !
 De l'amour du Très-Haut, messenger glorieux,
 A côté de mes pas tu vois les précipices,
 Ne m'abandonne pas sur ce sol périlleux !
 Oh ! Qu'au nom de ton Dieu, ta douce voix m'inspire !
 Je vous prie, ô mon Dieu, pour l'un de mes amis.
 A votre volonté réfractaire, insoumis,
 De l'orgueil, en son cœur, apaisez le délire.
 Qu'un jour, en votre nom, ainsi qu'il l'a promis,
 Sur ses frères émus, exerçant votre empire,
 Il épanche sur eux vos bienfaits infinis !
 Oh ! Suspendez pour lui la terrible sentence,
 Qui de votre justice a revêtu le sceau !
 Qu'il trouve un doux sourire en votre providence,
 De sa vie, ô mon Dieu ! Radoucissez les maux !
 Je vous prie, ô mon Dieu, pour ma petite-fille,

Qu'elle ferme les yeux à ses vieux grands parents,
Vertueuse surtout, modèle en sa famille,
Elle soit son chaînon en vos bras tout-puissants !
Oh ! Je vous prie aussi pour mon fils et ma femme.
Me survivant tous deux, faites qu'avant ma mort,
Ils soient édifiés en mon ardente flamme,
Et qu'éclate à leurs yeux cette divine trame
Du bonheur éternel, qui doit fixer mon sort !
Qu'à leurs yeux soient ouverts, mon Dieu, mon divin Père,
Vos bras et votre sein, ineffable repère,
Pour me glorifier pendant l'éternité !
O mon ange Marie ! Ecoute ma prière !
Oh ! Viens la recueillir à mon heure dernière,
Pour l'apporter à Dieu, ce foyer de bonté ! "

Paroles divines.

" Tu l'obtiendras, mon fils, cette grâce dernière,
Mais tu vivras encor pour ta gloire ici-bas,
Pour voir tes ennemis rouler dans la poussière,
Et tes frères émus accourir sur tes pas !
Déposer à tes pieds leurs vœux, leur gratitude,
T'entourer de respect, de vénération !
Du sommet de ta vie et de son altitude,
Tout poudreux des combats, brillera le fleuron !
Ton corps, tout labouré d'une noble blessure,
Dans ta lutte engagée, au nom de ton Seigneur,
De lui tu recevras la sainte investiture,
Sur ton front radieux, oint du triomphateur !
Ton Dieu te donnera l'accolade des braves,
Le baiser paternel de son divin amour !
Du bonheur de ton Dieu, immergé dans les laves,
Tes jours s'écouleront sans fin et sans retour ! "
Que ma femme, ô mon Dieu, mon fils, ma belle-fille
Guérissent de leurs maux. De leur corps si fragile
Alimentez la vie et prolongez les jours.
Laissez à leur désir leur périssable argile,
Pour grandir en leur cœur votre divin amour !
De mes petits-enfants, que la trame débile,
En votre amour divin se déroule en son cours !
Epanchez sur les miens, mes amis, tous mes frères,
Les grâces de vos mains, découlant en longs flots !
Oh ! Qu'ils traversent tous des épreuves légères,
Du bonheur éternel pour conquérir leurs lots !
Garez l'ex-empereur, oh, gardez sa famille,
Qui courbent leur grandeur sous la loi de l'exil,
De la flamme des temps qui, dans les airs pétille,
Préservez, ô mon Dieu, leurs jours de tout péril !
Sous leurs pas entourés d'une immense torpille,
De la trame des maux interrompez le fil !
Venez à mon appel de ce monde invisible,

Où des torts d'ici-bas vit le reflet pénible,
Esprits, qui regrettez tant de moments perdus !
Venez. Ne croyez pas pour vous inaccessible
Le séjour du bonheur, dont vous êtes exclus !
Venez, venez, vous tous que chaque jour j'appelle,
Venez, parents, amis, tous mes frères, oui, tous,
Implorer du Très-Haut la clémence éternelle,
Venez vous prosterner à ses divins genoux !
Reconnaissez l'ardeur de sa miséricorde,
Il vous appelle tous, vous aime, vous chérit,
Son amour paternel vous immerge, il déborde,
Il vous attend en Dieu ; son amour vous accorde,
Ingrats, pour le pardon, des siècles de répit !
Oh ! Repousseriez-vous tant de sollicitude ?
Venez tous, avec moi, vous jeter à ses pieds !
Ne vous souvenez pas de leur ingratitude,
Oubliez leurs péchés, mon Dieu, pardonnez-les !
De vos fils repentants accueillez la prière,
De votre amour sur eux répandez les trésors !
Mon Dieu, qu'ils soient aimés et bénis de leur Père
Que votre effluve, en eux, seconde leurs efforts !
Que votre feu divin vienne enflammer leur âme,
Qu'il rive les liens formés à vos genoux !
Que, suivant leur essor, sur des ailes de flamme,
Epurés et joyeux, ils s'envolent vers vous !

Paroles divines.

" Oui, je les bénis tous, je bénis tous tes frères,
Que ta sainte prière amène devant moi !
Mais que le flot divin, d'effluves salutaires,
De tes frères aimés rejaillisse sur toi !
A jamais sois béni de ta sainte pensée,
Qui dérobe à ton Dieu le flux de son amour,
Afin de l'épancher, en céleste rosée,
Sur tes frères émus, qu'il ravit chaque jour !
Qu'avec le sentiment de leur reconnaissance,
De leur ardent amour, de leur joie et bonheur,
Sur toi, comme un torrent, vienne avec abondance,
T'inonder à grands flots, le tribut de leur cœur !
Jusqu'au jour de splendeur, où ton âme ravie,
Pure, s'abîmera dans le sein de ton Dieu,
Affranchie à jamais de la terrestre vie,
Radiuse, en son vol, regagnera les cieux !
Dans le sein de ton Dieu, cette mer de délice,
Sans limites, sans fin, sans rivage, sans bord,
Tu seras immergé, pour que ton cœur jouisse
Du bonheur de ton Dieu, cet immortel trésor !
Vis en paix, mon cher fils, céleste créature,
Et sur qui, de ton Dieu, le doigt s'est arrêté,
Des enfants de ton Dieu, l'essence la plus pure

Et revêtu du sceau de l'immortalité !
Ce titre, accepte-le, car ton Dieu te le donne,
Toi, de ton divin Père en qui l'étoile a lui !
Vis en paix, car en toi, ton Dieu dresse son trône !
Oui, ton Dieu vit en toi, comme tu vis en lui !
C'est ton Dieu qui te parle, écoute sa parole.
Immuable pour tous, son souffle est éternel !
En ses divins décrets, en ce jour solennel,
Que la voix de ton Dieu, de l'un à l'autre pôle,
Retentisse en ta voix, ainsi que dans le ciel ! "
Oh ! Je crois en mon Dieu ! Je crois en sa promesse !
O mon Père divin ! Soutenez ma faiblesse ;
En mon cœur étouffez tous les germes impurs !
Que mon âme épurée, en un bond d'allégresse,
Abandonnant les bords où règne la tristesse,
Quitte, digne de vous, tous réceptacles obscurs !
O mon Dieu ! Que vers vous, volant à tire-d'aile,
Elle se précipite en vos bras paternels !
Et que les feux divins que mon être recèle,
Se confondent, un jour, dans vos feux éternels !

Paroles divines.

" De ton âme, mon fils, la céleste nature,
A chaque instant du jour, converge vers son Dieu,
En son ascension, si limpide et si pure,
Pas à pas elle va s'abîmer dans les cieux !
A chaque instant du jour, rompant avec la terre,
Elle brise, un à un, tous les liens du corps,
Et, s'élançant un jour de sa couche éphémère,
Gaiement s'envolera vers les célestes bords.
C'est là, qu'au sein de Dieu, dans sa divine flamme,
Elle s'immergera, c'est là que Dieu l'attend.
Du bonheur sur son front brillera l'oriflamme,
Où viendra se sceller l'avenir au présent ! "
Oh ! Comment mériter tant d'amour, tant de gloire !
Que pourrais-je accomplir qui soit digne de vous ?
Oh ! Que puis-je tenter ? Quelle est donc la victoire
Qui, d'un tel prix divin, ne se trouve au-dessous ?

Paroles divines.

" Vis en paix, cher enfant, de ton cœur suis la pente,
Et de ta conscience arbore le drapeau !
Sois soumis à sa voix, fidèle en son entente,
Et de ton Dieu toujours tu garderas le sceau !
Tu te justifieras auprès de sa justice !
Tu seras, selon lui, digne de son amour !
Non, ton Dieu n'attend pas de toi de sacrifice,
Mais il t'ouvre ses bras pour te presser un jour ! "
Inspirez-moi, mon Dieu ! Que présent en mon âme,
Mes pas soient tous marqués par votre volonté,

Que, dans ma mission, votre souffle m'enflamme,
Que le son de sa voix soit toujours écouté.

Paroles divines.

" Vis en paix, cher enfant, c'est ton Dieu qui t'inspire,
L'œuvre que tu poursuis sera digne de moi,
Digne de tes efforts, digne de mon sourire,
Va, ton Père divin a l'œil fixé sur toi ! "

Ces vers ont été écrits sans effort aucun, à des moments perdus, sous le feu de l'inspiration.

D. " Mes chers protecteurs, quel est l'esprit inspirateur de ces vers ? De quel nom doivent-ils être scellés ? "

R. " Du nom de ton Dieu. "

Prière à Marie. Recommandée par mon Dieu, le 21 mars 1870 (Ave Maria).

Marie, écoute-moi, toi si pleine de grâces !
Toi qui puises l'amour dans le sein de ton Dieu !
Dont le souffle divin bénit les saintes traces !
Toi dont les flancs sacrés sont bénis en tout lieu !
Prie à l'instant pour moi, ma divine Marie !
Prie aujourd'hui, toujours, à l'heure de ma mort !

Réponse de Marie.

" A toute heure du jour, pour toi mon fils, je prie ton Dieu qui te bénit et te conduit au port. "
Prière depuis la guerre intervenue entre la France et l'Allemagne.
Je vous prie, ô mon Dieu, pour ma chère patrie.
Oh ! Arrachez la France aux périls imminents,
Dont l'avenir est gros et menace sa vie !
Oh ! Protégez, mon Dieu, ses malheureux enfants !

Paroles divines.

" Rassure-toi, mon fils, Dieu protège la France.
Elle anéantira le Germain, terrassé.
Des ruines surgissant, renaîtra sa puissance.
De tous ses ennemis son sol sera purgé ! "

Au moment où je revoyais, pour les livrer à l'imprimeur, les vers qui précèdent, je lus dans la Revue Spirite du 1er mars 1871, un sonnet sur la prière, émané de l'esprit frappeur de Carcassonne. Dans cette pièce de vers, il était dit. " Pas d'ostentation dans la prière. Faire le bien, c'est prier. "

Le 13 mars 1871, j'évoquai l'esprit en ces termes.

" Mon cher esprit frappeur de Carcassonne, serait-ce à mon adresse que ton sonnet sur la prière aurait été édicté ? "

Réponse : " Non, mon cher ami. Tu pries sincèrement, et tu as mission d'enseigner tes frères à prier. Ta prière est sainte, alors qu'elle t'est enseignée par ton Dieu dont tu accomplis une mission sur la terre. Rassure-toi, mon bien-aimé frère, ta prière est appréciée à sa juste valeur dans le monde des esprits où elle existe en état de bannière, de consolation, d'exaltation et de salut. Nul trait blessant ne te viendra de moi, parce que je te vénère. Reçois l'accolade fraternelle de ton frère dévoué. Ésope, soit Tertullien. "

Le 23 octobre, je reçus l'inspiration de la pièce de vers suivante.

" Oublieux de ton sort et de tes destinées,
Homme ingrat et pervers, sors donc de ta torpeur !
Reprends le fil perdu de traces fortunées,
Qui, tarissant les maux, conduisent au bonheur !
De l'amour de ton Dieu, cherche en toi l'étincelle !
Souffle ce feu divin, qui viendra t'enflammer !
Elève enfin tes yeux vers la voûte éternelle,
D'où partira le trait qui doit te ranimer !
Un Dieu méchant, dis-tu, fulminant la colère,
Epouvante ton cœur, comprime ses élans ?
Quoi, reflétant à Dieu les fureurs de la terre,
Tu peuplerais le ciel de démons, de tyrans ?
Par quel aveuglement, son image divine
A-t-elle pu jamais s'obscurcir à tes yeux ?
En tes pas gravissant la céleste colline,
Comment as-tu perdu le pur reflet des cieux ?
Ce sont tes passions, ton cœur félon, avide,
L'amour ardent des biens qui gisent sous tes pas,
Ces biens, ces vains reflets, décevants, pleins de vide,
Que Dieu, pour t'éprouver, t'abandonne ici-bas !
De ces biens passagers méprise la poussière,
Aussitôt ceux du ciel éblouiront tes yeux !
C'est au ciel, que le temps, de son aile légère,
Ourdit, sans s'arrêter, le cours de jours heureux !
C'est là, qu'amoncelant les siècles sur les siècles,
Il substante le cœur de calme, de repos,
Et de l'éternité glorifiant les règles,
Il fuit, en entraînant le cortège des maux.
Tel que tu fais, ton Dieu, tu le crains, le redoutes,
Apprends donc à l'aimer, sache le définir !
C'est l'amour infini fécondant ton soupir !
Rends ton cœur à l'espoir, et bannis-en les doutes !
Sur la nef de l'amour, vogue vers l'avenir !
Si ton Dieu te fait peur, laisse là son image.
Oh ! Calme tes frayeurs et accepte le mien !
Il est si bon, mon Dieu, je t'en donne le gage,
C'est l'amour, le bonheur, c'est le souverain bien !
De mon Dieu, la bonté surpasse la puissance !
Oh non ! Comme le tien, ce n'est pas un tyran.
Pardonner tes méfaits, est sa seule vengeance,
Il te plaint, te sourit, fils ingrat, il t'attend !
Il t'attend à ses pieds, non de ce front sévère,
Qui provoque l'effroi, te glaçant de terreur !
Il t'attend dans ses bras, oui, dans ses bras de père,
Pour t'admettre en son sein, te presser sur son cœur ! Ton Dieu. "

Cette pièce de vers a été écrite dans le trajet de ma maison de campagne à l'église paroissiale.
Oh ! Inspiration divine, elle porte en elle l'empreinte de sa suprême origine. C'est Dieu lui-même qui révèle sa bonté, sa miséricorde et son amour pour sa créature !

Évocation. 27 octobre 1869, 9 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me dicter un quatrain pour M. Delor, qui m'a demandé ma photographie ? "

Réponse (le temps de l'écrire).

" Je veux bien t'inspirer, puisque tu le désires,
Aux mains de ton ami, mettre vers et portrait.
Serait-ce encore un coup pour provoquer ses rires ?
S'il l'ose, dis-le lui, je lui promets son fait. Alfred de Musset. "

Pièce de vers qui me fut inspirée le 31 octobre 1869, à onze heures du matin, dans le trajet de l'église paroissiale à ma maison de campagne.

" J'appartiens à mon Dieu, rien ne peut m'en distraire.

Ici-bas étranger, j'y vis en voyageur.

Je désire ardemment revoir mon divin Père,

Et retourner à lui sera mon seul bonheur !

Non, rien ne me séduit sur cette terre ingrate !

Quels sont donc ses bienfaits, ses faveurs et ses dons ?

Marâtre envers ses fils, sa perfidie éclate,

Alors qu'au miel, sa main mélange des poisons !

Avec joie et bonheur, secouant la poussière,

Que dans son sein maudit ont soulevé mes pas !

Plein de calme et de foi, j'attends l'heure dernière,

Que viendra clore un jour l'instant de mon trépas !

Mon âme dégagée et déployant son aile,

En son élan d'amour remonte vers son Dieu !

De ce foyer divin, immortelle étincelle,

Sans regret, à la terre, elle fait ses adieux ! "

D. " Quel est l'esprit inspirateur ? "

R. " Ton Dieu. "

La sagesse du Créateur a rivé l'âme à la matière, mais elle rappelle son essence divine à son origine, à son Dieu, et cette aspiration en elle sera le triomphe de son libre arbitre et le sceau de son immortalité.

Inspiration. 1er novembre 1869, 6 h. du matin.

Du monde palpitant, la Toussaint est la fête !

C'est un jour solennel de prières aux cieux.

Ici-bas retentit, ainsi que dans le faite,

Un cantique d'amour et des accents pieux.

Ce grand jour, animé d'une sainte pensée,

Réunit tous les cœurs, par la mort séparés.

Cette fête d'amour, et du ciel inspirée,

Déroule ses desseins, de ses feux éclairés.

Ce sympathique appel, par le ciel à la terre,

Dont l'écho solennel fait vibrer tous les cœurs,

Affirme des esprits l'union solidaire,

Fait briller leurs destins de splendides lueurs.

Oh ! C'est un rendez-vous en la zone éthérée,

Devant le Tout-Puissant, à ses pieds paternels,
 Pour abimer en lui son être, sa pensée,
 Et pour glorifier ses bienfaits éternels.
 Oui, c'est au sein de Dieu qu'est l'unité suprême,
 Les fins de l'univers, le but de ses efforts !
 C'est le point culminant, c'est le sommet extrême,
 Où doivent aboutir ses éternels ressorts.
 Ce splendide océan et d'amour et de gloire,
 De désirs infinis, de joie et de bonheur,
 Est le séjour de Dieu, le prix de la victoire,
 La palme réservée à tout triomphateur !
 Vous, ministres du Christ, par un dur ostracisme,
 Au nom de votre Dieu séparez ses enfants.
 Vous creusez sous leurs pas un insondable abîme,
 Et osez les parquer en bons et en méchants.
 Quels que soient leurs péchés, tous, au sein de leur Père,
 Apportant leurs regrets, obtiendront leur pardon.
 Tous marcheront un jour sous la sainte bannière,
 Tous, du sceau de leur Dieu, seront marqués au front.
 D. " Quel est l'esprit inspirateur ? "
 R. " Ton Dieu. "

C'est Dieu lui-même qui en ce jour solennel, fait un appel chaleureux à tous ses enfants. Il unit leurs cœurs en une même pensée, en une seule aspiration, qui est la fin de sa pensée créatrice et l'immersion de sa créature en son amour infini.

Evocation. 15 novembre 1869, 9 h. et demie du soir.

" Mon cher Alfred, as-tu quelques jolis vers à me donner, avec la permission de Dieu ? "

Réponse.

" Te donner de beaux vers, j'en ai bien bonne envie,
 Serait-ce un sûr garant pour les trouver sitôt ?
 S'engager sur ce point serait de la folie,
 Promettre sans pouvoir serait le fait d'un sot.
 Que puis-je te chanter digne de ton sourire ?
 Que faut-il inventer pour captiver ton cœur ?
 Bien sûr, pour t'égayer je ne saurais médire,
 Et Dieu seul peut t'offrir ce qui fait ton bonheur !
 Cher ami, tu le vois, ma muse est impuissante,
 Pour rimer sur un ton qui puisse te charmer.
 Oh ! Ne tourmente point ma verve insuffisante,
 Renonce donc aux vers que tu viens réclamer.
 Ne crois pas, cher ami, que ce ton qui t'alarme,
 Ait jamais pu vouloir un instant t'affliger,
 A tel soupçon, crois-le, surgirait une larme,
 Je serais malheureux de te désobliger. Alfred de Musset. "

L'esprit fait allusion dans ses vers à l'intervention divine, dans les communications que je reçois depuis quelque temps.

Le lendemain, 16 novembre, à sept heures du matin, me vint la pensée de répondre à la boutade d'amitié de l'esprit, imprégnée d'une moue charmante. En ma pensée toute spontanée, et sans thème fait, j'improvisai le quatrain suivant, écrit en moins d'une minute.

« Soupçonner un ami, pour moi serait un crime.

Perdre son amitié serait un grand malheur.

Entre nos cœurs, tu vois, n'existe pas d'abîme.

Grâce à Dieu, grâce à toi, nos deux muses sont sœurs. »

D. " Quel est l'esprit inspirateur ? "

R. " Ton Dieu. "

Évocation. 5 décembre 1869, 6 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred, tu me trouveras bien osé sans doute, je viens te prier encore de laisser glisser de ta verve si facile, si brillante, quelques vers édifiants, toujours avec la permission de Dieu. "

Réponse.

" Tu me dis, cher Alfred, allons cueillir des roses,

Mais l'épine est pour toi, pour moi seul le parfum.

Et pendant mes efforts, sans façon tu reposes.

Serait-ce là le lot qui revient à chacun ?

Ne crois pas, cher ami, que ma chaste pensée

Veuille te chagriner t'exprimer de l'humeur.

Par mes accents, ici, ta muse est évoquée,

Je viens la rappeler à son divin labeur.

Quand le ciel te sourit, viendrais-je avec rancune,

Ami, te répéter ce qu'on dit ici-bas :

Que l'on n'entend que toi, que ta voix importune,

Qu'en ses éclats sans fin, elle ne tarit pas !

Là-haut, mon cher ami, jamais un tel murmure

De tes accents pieux ne rompra les accords.

C'est un concert d'amour, et pur de toute injure,

Qui répond à ta voix, s'élevant en nos bords.

Oh ! Ta voix, qui du ciel, appelle sur tes frères

D'ineffables bienfaits d'espérance et d'amour !

Fuis ces rives, hélas ! Inhospitalières,

Viens, ami, parmi nous, accomplir ton retour.

Alfred de Musset. Apportant son concours à son frère Michel. "

La poésie a son foyer dans le ciel !

Évocation. 10 décembre 1869.

Vers inspirés à mon réveil, deux heures du matin.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers édifiants, à l'occasion de l'inauguration prochaine du chemin de fer de Villeneuve ? "

Réponse.

" Que t'importent à toi, ces longs sillons de lave,

Qui, du globe étonné, grandissent le destin ?

Ces monstres infernaux au port fier, au front hâve,

Sortis, en rugissant, des antres de Vulcain,
 A travers valls et monts, entraînant dans l'espace
 L'homme, qui voit briser les étreintes du sol,
 Qui perd avec émoi son clocher qui s'efface,
 Pour courir l'inconnu, par un rapide vol ?
 Que t'importent à toi ? Toi, fils de l'éthérée,
 A qui le Créateur a donné l'univers ?
 Que t'importent ces points, en la terre émaillée,
 Scintillant à tes yeux de leurs reflets divers ?
 L'infini t'appartient, l'espace est ta patrie !
 Les globes, sous tes pas, joncheront ton chemin,
 Lorsqu'un jour, en ton Dieu, tu naîtras à la vie,
 Et recevras le sceau d'un immortel destin !
 Planant du haut des cieux, ta suprême demeure,
 Ton œil s'abimera dans l'œuvre de ton Dieu !
 Tu verras s'effacer les temps marqués par l'heure !
 Issu de l'infini, tu vivras en tout lieu !
 Oh ! Tu verras briller la suprême lumière !
 Tu seras saturé d'harmonie et d'amour !
 D'ineffable bonheur, l'enivrante atmosphère
 T'immergera, mon fils, en l'éternel séjour ! Ton Dieu. "

Dieu, d'un trait de lumière, dérobe ici l'homme au point infime et obscur, où il traîne son existence terrestre, pour l'immerger dans la splendide immensité de son œuvre, de sa toute-puissance et de son amour divin !

Évocation. 10 décembre 1869, 8 h. du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner quelques silhouettes édifiantes, notamment celle de mon ami Ladorte ? "

Réponse.

" Reproduire un ami, pour toi tendre souhait,
 D'un pieux souvenir est le désir aimable.
 Mais tu n'ignores pas que chez le plus parfait
 On risque de trouver quelque trait regrettable.
 Ladorte a l'esprit droit, il est franc et loyal,
 Il ne transige pas avec sa conscience.
 Mais de sa probité son orgueil est l'égal,
 Et la vertu, chez lui, tient de la résistance.
 A son esprit faisons une très large part,
 Chez lui, c'est un levier dont il sait faire usage.
 Mais sous un tel manteau, n'est-il point maint écart ?
 N'en eût-il pas autant, en serait-il moins sage ? Alfred de Musset. "

Évocation. 10 décembre 1869, 9 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred, dis-moi quelque chose d'édifiant sur Mme X., adepte spirite. "

Réponse.

" Sais-tu, mon cher ami, qu'en ta course hasardeuse,
 Tu sembles ignorer où tu portes tes pas ?

Sur des bords inconnus, sur la plage fangeuse,
Tu cours résolument et ne t'arrêtes pas.
Crois-tu, sur les degrés, exaltés dans le monde,
Trouver, à tout hasard, qui doit t'édifier ?
Sache que dans tous lieux, que le plaisir inonde,
Les hommes ont souvent à se justifier.
Cependant, de la mort on voit surgir la vie.
En la perversité découvrons la vertu !
Le germe de l'amour grandit et fructifie,
Et doit être le port de maint ange déchu. Alfred de Musset. "

Il a beaucoup été pardonné à Magdeleine, pécheresse, parce qu'elle avait beaucoup aimé.

Évocation. 10 décembre 1869, 8 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred, dis-moi ce qu'il faut penser de Darton, homme d'esprit ? "

Réponse.

" Oh ! L'esprit, tu le sais, en tout lieu court les rues,
Souvent, en avoir trop, fait tomber dans l'abus.
Peut-être vaut-il mieux, sous restreintes recrues,
Cheminer sans éclat, modeste, inaperçu.
Mésuser de son art est toujours condamnable,
Déchirer de ses dards est mauvaise action.
Médire du prochain est acte regrettable,
Mais le calomnier est le fait d'un larron. Alfred de Musset. "

L'esprit doit s'inspirer du cœur.

Évocation. 10 décembre 1869, 8 h quarante cinq du soir.

" Que penses-tu de M. X. ? "

Réponse.

" Chez lui, l'ambition est plante parasite.
Les affaires pour lui, ne sont pas des plaisirs.
Au soin de sa santé, par un culte insolite,
Il consacre son temps, réserve ses loisirs.
Très bienveillant, très doux, et non enclin à nuire,
Il ne cherche jamais à troubler l'eau d'autrui.
Vivre loin des fâcheux, est tout ce qu'il désire,
Par le recueillement il charme son ennui. Alfred de Musset. "

C'est le philosophe honnête homme.

Même séance. 10 décembre 1869, 9 h. du soir.

" Dis-moi, mon cher Alfred, est-il bien légitime de poursuivre ainsi cette étude de mœurs et de caractères ? "

Réponse.

" Cher ami, vis en paix, ce sont là vains scrupules.
Si tu prétends guérir les maux du cœur humain,

Ne faut-il pas fouiller au fond de ses cellules,
 Et panser ses douleurs, en y portant la main ?
 Sentinelle avancée aux confins de la vie,
 A tes frères tu dois signaler le danger,
 Sur un point culminant, impassible vigie,
 Leur montrer le chemin qui ne peut égarer.
 Non, non, rassure-toi. Ton âme douce et pure
 Ne saurait déchirer, se repaître de sang !
 Oh ! C'est avec regret que, fouillant la nature,
 Dépouillant ses secrets, découvres le méchant.
 Tu conjures ton Dieu chaque jour, pour tes frères,
 Tu viens le supplier de pardonner leurs torts,
 Eh ! Serait-ce bien toi qui, de regards sévères
 Voudrais troubler leur âme, irriter leurs remords ? Alfred de Musset. "

Oh ! La pensée qui m'anime, Dieu le sait, est de venir en aide à mes frères, sans jamais les blesser.

Dans la nuit du 10 au 11 décembre 1869, vers quatre heures et demie du matin, je fus réveillé en sursaut par un songe pénible. Je recevais la supplication poignante de l'un de mes frères qui se trouvait sous l'étreinte de la faim !

Inspiration.

" Qui me dérange ainsi ? Qui donc frappe à ma porte ?

— Ecoute cette voix, c'est le cri de la faim !

Oui, la faim à ton seuil, sa navrante cohorte !

C'est la faim qui gémit sous la plaque d'airain !

Auprès de ton foyer, paisible, tu sommeilles,

Subissant le travail d'un repas somptueux.

Oh ! Ne t'irrite pas du bruit qui te réveille,

C'est un cri suppliant, la voix d'un malheureux !

Visite tes celliers, recélant l'abondance,

Contemple le monceau gorgeant ton coffre-fort !

Oh ! Ne rebute pas le cri de la souffrance !

Près de ton frère accours, va soulager son sort !

Tends-lui, sans hésiter, cette main qui console !

Qu'accompagne toujours le sourire du cœur !

Verse dans sa sébile, avec ta faible obole,

Ta sympathique voix, baume pour le malheur !

Mon fils, c'est là ton lot, c'est le lot des richesses,

De venir au secours de ses frères souffrants !

Quand ton Dieu, sous tes pas, épanche ses largesses,

Voudrait-il oublier un seul de ses enfants ?

Lève, lève les yeux vers ton Dieu, vers ce faite,

D'où jaillit l'étincelle, inoculée en toi,

Et tu découvriras au-dessus de ta tête,

De son amour divin l'inaltérable loi !

L'amour du Créateur est le ferment suprême,

Où sont élaborés tous les êtres divers.

De l'amour infini, l'éternel diadème,

Sur le front de ton Dieu préside à l'univers ! Ton Dieu. "

Ecoutez la parole de votre Dieu, que sa voix retentisse en votre cœur. Elle proclame la sainte charité au nom de son amour divin.

Inspiration. 12 décembre 1869, 1 h. du matin.

" Etre mystérieux, redoutable, superbe,
En un faible cerveau prenant nom de Satan,
Au son de voix strident, au front haut, dur, acerbe !
Qu'est-il donc ? Est-ce un mythe, un monstre, est-ce un tyran ?
Fils des siècles obscurs, cet être fantastique,
Sur les hommes craintifs a régné bien longtemps ;
Mais, bannissant enfin leur naïve panique,
Ils ont légué leur peur aux tous petits enfants.
Satan est donc défunt ? Défunt ? Il vit encore
Dans l'âme du pervers, il trône dans son cœur !
Il y fait retentir sa voix pleine et sonore,
Il impose son joug, sa rage, sa fureur !
Satan n'est pas défunt en tes sens en délire,
Homme impur, subjugué par d'immondes désirs !
Oh ! Son souffle infernal en ton âme respire,
Arrachant de ton sein de douloureux soupirs !
Oh ! Satan, ce démon, c'est toi, ton cœur cupide !
Satan est ton orgueil, tes haines, leur fureur !
Oh ! Satan, c'est l'envie au teint, au front livide,
Ce sont les passions qui te rongent le cœur !
Satan est le lien qui te rive à la terre,
Qui voile tes regards et te cache les cieux.
Satan est ton vil corps, les instincts qu'il enserme,
Et qui te font croupir dans un limon fangeux. Ton Dieu. "

Satan est donc le règne des vices sur la terre. Toujours est-il permis de dire que si l'homme trouve des protecteurs en les esprits sympathiques et dévoués qui l'ont précédé dans le monde invisible, il a à se défendre aussi, des inspirations des méchants qui en état d'esprit poursuivent leurs haines et vengeances terrestres, leurs mauvais instincts, et dont le rôle peut être celui de Satan, cet être fantastique. (Réflexion inspirée)

Évocation. 12 décembre 1869, 1 h. et demi du soir.

"Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, sans offenser Dieu, me donner la silhouette de M. Datan ? "

Réponse.

" Volontiers, sur ce point nous ne différons guère.
Analysons ce masque et rendons trait pour trait.
D'un style accentué, mais d'une main légère,
Essayons, cher ami, d'esquisser ce portrait.
Datan est un cagot, que captive une image.
Homme de la formule, il ne va pas plus loin.
C'est, d'un monde vieilli, la saisissante page,
Et des siècles passés, il reproduit le coin.

Tout résiste au progrès, en cette silhouette,
Dont l'immobilité reproduit le cadran !
Qu'attendre, dirons-nous, de cette faible tête,
Qui ne saura jamais affirmer son élan ?
Jouet des passions qui lui sont étrangères,
Et servile instrument des volontés d'autrui,
Or, dans ces noirs accès de ses saintes colères,
Il ne peut encourir de critiques sévères,
Mais il n'est point prudent de s'appuyer sur lui. Alfred de Musset. "

Même séance. 12 décembre 1869, 5 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Corban ? "

Réponse.

" Ecoute, sur ce point, dire tout c'est médire,
Car le bien et le mal étreignent mon crayon.
Soit, de ses aperçus recueillons le sourire,
Mais de son trait piquant adoucissons le ton.
Corban est puritain de forme et de langage,
Mais faut-il, sur ce point, le prendre au sérieux ?
On pourrait, en sa vie, édicter quelque page,
Qui rabattrait un peu de l'austère chartreux.
Fripons, gentils minois, si pleins de leur puissance,
Rarement près de lui furent-ils éconduits.
Et son bras, soutenant la sévère balance,
Oscilla quelquefois, s'il ne fut pas séduit.
Désireux des honneurs, flexible à la puissance,
Oublieux des petits, pour protéger les grands,
Il défend son terrain, sans risquer l'imprudence,
Et pour lui, qui peut moins, doit payer les dépens. Alfred de Musset. "

Même séance. 12 décembre, 6 h. du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Raton ? "

Réponse.

" Raton, en pur dévot, protège la soutane,
C'est auprès d'elle aussi qu'il aime à s'inspirer.
Des assidus du temple il aime à s'entourer,
Et de ses familiers, obséquieux organe,
C'est toujours un ami qu'on le voit préférer.
Pour gravir, près de lui, les degrés hiérarchiques,
Il faut être agréé dans l'ordre convenu,
S'il vous manquait le sceau des austères rubriques,
Votre droit est classé comme non avvenu.
Sur son siège toujours c'est l'homme pur, intègre,
Digne de diriger les débats de Thémis.
De la mauvaise foi, déconcertant la fièvre,
Il rend justice à tous, amis ou ennemis. Alfred de Musset. "

Même séance. 12 décembre 1869, 6 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, en écrivant sous ta dictée, sous ton inspiration, je parle mal de mes frères. Suivrais-je bien ainsi, la voie de la mission qui m'est confiée ? "

Réponse.

" Vis en paix, mon cher fils, la voix qui te dirige
Est celle de ton Dieu. Ne crains rien, va toujours.
Les grâces, mon enfant, que ton Dieu te prodigue,
Jamais, pour t'éclairer, ne tariront leur cours.
Sache t'abandonner à ton Dieu, qui t'inspire,
Confiant, accomplis ses décrets éternels.
Son souffle protecteur en tes actes respire,
En toi s'exalteront ses desseins solennels.
Oh non ! Ne cherche pas, en ton âme troublée
Quelles seront les fins qui cloront ton sillon.
Oui, ta raison, mon fils, peut être humiliée,
Mais qu'elle se rassure à l'abri de mon nom. Ton Dieu. "

Que la volonté de mon Dieu s'accomplisse.

Le 28 mars 1871, je relisais la communication divine qui précède ; j'en fus vivement préoccupé. Oh ! Quelle est donc, m'écriai-je, la tâche que m'impose ici mon Dieu ? J'invoquai avec ferveur sa pensée divine, je me recueillis et j'attendis son souffle suprême. Elle m'apparut soudain, la pensée de mon Dieu, et elle envahit mon entendement. Oh ! Cette pensée de mon Dieu est de poser en ma main le flambeau divin du salut, que j'ai mission de dresser en son nom, dans l'âme de mes frères. Oui, je suis appelé à rompre ici, les alvéoles mystérieuses de leur conscience, dans les replis de laquelle vient trop souvent s'abriter, sous le manteau de l'hypocrisie, la honte de leurs instincts pervers, de leurs pensées coupables, de leurs turpitudes géminées ! Honte qu'ils s'évertuent de cacher, qu'ils s'efforcent de dissimuler, qu'ils tolèrent plutôt avec complaisance dans les replis de leur cœur, avec l'espoir de dérober ce bagage dégradant de leur âme, aux regards investigateurs de leurs frères. Oh ! Ici, la mission que me confie mon Dieu est donc d'interroger ostensiblement mes frères désincarnés, afin d'obtenir, de recueillir de leurs révélations, la silhouette du cœur humain ; silhouette dont les reflets impurs rayonnent avec éclat dans le monde invisible. Ma mission, dis-je, est de poser, en face de tous mes frères, ce miroir, fidèle scrutateur des replis de la conscience de l'homme, de faire éclater aux yeux de tous, ce réflecteur incisif, comme se dressant, non seulement sous la main de la justice divine, mais comme livrant encore son foyer révélateur, impitoyable pour l'amour- propre et l'orgueil, aux regards de tous, oui de tous, appelés à y lire l'histoire inédite des fourberies, des perfidies, des iniquités dont ils auraient été victimes !

Oh ! Ma mission a donc pour objet de faire retentir au fond de toutes les consciences, cette vérité salutaire que, quels que soient les replis mystérieux derrière lesquels l'homme cherche à cacher ses turpitudes, son for intérieur est un livre ouvert, non seulement pour son Dieu, son souverain juge, mais encore pour ses frères désincarnés qui y lisent sa honte ! Révélation accablante qui, lui faisant monter le rouge au front, lui ouvre la voie de la résipiscence, alors surtout que Dieu permet ici, que ce livre de la conscience ait sa publicité sur la terre, afin que les incarnés comme les esprits, puissent y lire, et que la pensée humaine exposée en quelque sorte, en un bocal de verre, apparaisse à tous les yeux avec toutes ses scories, ses entraînements impurs, mais aussi avec son reflet divin ! Il incombera dont à l'ère nouvelle de faire tomber ces voiles mystérieux, dérobant les hontes des consciences pusillanimes, qui transigent avec leurs faiblesses et leurs mauvais instincts, et qui renvoient le plus souvent, au dernier souffle de la vie terrestre, l'heure de la résipiscence et d'un retour tardif en la voie de la

miséricorde divine ! Oh ! A l'avenir, la conscience de l'homme, relevant de la justice de Dieu, sera donc justiciable aussi de la réprobation humaine, et aura à compter avec le tribunal sévère mais équitable désormais, de l'opinion publique. Oui, c'est le scalpel du salut que la divine Providence introduit dans le chancre chronique, invétéré, qui ronge le cœur humain !

Oh ! En effet, quel est l'homme qui, pénétré de cette vérité salutaire et apprenant que l'histoire de sa vie, que le mystère de ses pensées les plus secrètes se développent sous le prisme d'un verre limpide, pour être livrés aux regards de tous, ne prenne à deux mains la résolution héroïque de combattre, de refouler en lui tous appétits désordonnés, toutes aspirations égoïstes, iniques, toute pensée coupable ! Telle est la solution que m'a inspirée mon Dieu, en la voie anxieuse où je me trouvais engagé, et qui apportait le trouble en mon âme. C'est là la justification des investigations plus ou moins incisives qui, sous le souffle de Dieu, sont imposées à mon crayon. Oh ! Croyez-le bien, vous tous qui m'écoutez, si j'évoque les esprits pour me servir de guide et pénétrer dans le for intérieur de mes frères, je ne m'attache nullement à découvrir le mal, et ma pensée s'arrête de préférence aux personnalités qu'entourent le reflet du bien et l'estime publique. C'est donc ici le tableau restreint des imperfections humaines, où se trouve nécessairement palliée l'âpreté d'une étude de cette nature ; tableau qui cependant n'accomplira pas moins son effet salutaire et galvanique dans les marais impurs où croupissent les turpitudes humaines, comme aussi dans les régions supérieures où l'âme en ses élans, s'évertue pour le bien et l'exaltation de son essence divine vers son Dieu.

Évocation. 20 décembre 1869, 6 h. du soir.

" Mon cher Alfred, peux-tu, sans offenser ton Dieu, me donner la silhouette de Bourlaton ? "

Réponse.

" Ton sujet, cher ami, stimule la critique.

Car, dis-moi franchement ce que tu sais de bien,

Recelé sous ce nom, ou sa triste rubrique ?

Quant à moi, sache-le, je n'y découvre rien.

Oh ! Peut-être en glanant çà et là dans sa vie,

Pourrait-on recueillir quelque bon mouvement,

Comprimant, un instant, en son âme assoupie,

Ses goûts si sensuels, son instinct dominant.

S'il est officieux, il a motif de l'être,

De tous bons procédés il attend des appoints.

Et dévot très fervent, on le verrait peut-être,

S'il ne craignait de perdre et sa peine et ses soins. Alfred de Musset. "

Même séance. 8 h. et demie du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien me donner, avec la permission de Dieu, la silhouette de Broudelles ? "

Réponse.

" Il est loyal et bon, mais sa sève l'emporte,

En ses entraînements, le sage disparaît.

En sa fougue, le bien s'enfuit, en quelque sorte,

Et sous l'emportement, s'efface le bienfait. Alfred de Musset. "

Même séance. 20 décembre 1869, 9 h. du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Bilbandon ? "

Réponse.

" Le point est graveleux. Sur une telle pente
Peut-on bien s'arrêter, après un simple élan ?
Ou bien faut-il tenter, d'une main vacillante,
Un croquis qui ne doit aboutir qu'à néant ?
Oh ! Pour que ton crayon ne soit pas téméraire,
Sur un sol respecté gardons-nous de fouiller,
Elevons-nous plus haut. De notre aile légère
Planons sur les bas-fonds, sans jamais la souiller.
Bilbandon, plein d'ardeur, plein de fougue et de sève,
A-t-il eu du penchant pour le fruit défendu ?
A-t-il su résister au vif sourire d'Eve ?
En la pomme, en un mot, n'a-t-il jamais mordu ?
La charité prescrit le voile du mystère.
Oh ! Respectons le seuil qu'il ne faut pas franchir !
Et réservons le trait d'un reflet salutaire,
Alors qu'en son devoir on peut s'en affranchir. Alfred de Musset. "

Évocation. 21 décembre 1869, 8 h. 40 du matin.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers sur les errements de la justice ? "

Réponse.

" La justice, a-t-on dit, est fragile et boiteuse,
Osons, pour l'avertir, attacher le grelot.
Bientôt, en l'avenir, de ses fautes, honteuse,
Dans l'ère du progrès, elle prendra son lot.
Hélas ! Sur son chemin, la débile justice
Trouve bien des dangers, des récifs, des écueils !
Que d'ennemis cachés, ardents, entrent en lice,
Et des parvis sacrés envahissent les seuils !
Oh ! Les grands, les amis, de leur voix importune,
Du magistrat surpris assiègent le chevet.
Intérêt chaleureux, cauteleuse rancune,
Prétendent tour à tour imposer leur arrêt.
Des préjugés du jour, la nombreuse cohorte
Voile la vérité, sous un épais bandeau,
Et de maints jugements, inexorable escorte,
Du juge intègre et pur comprime le cerveau.
Qu'il sache maîtriser la pression publique,
Et qu'arbitre, au cœur droit, au sens indépendant,
Il comprime surtout la fibre fanatique,
Qui vient égarer l'âme et s'impose en tyran.
Qu'enfant pur de Thémis, il soit fort, non esclave,
Quand faiblit la raison, le trouble l'envahit,
De la fougue du cœur, l'incandescente lave,
Submergeant son foyer, souvent le pervertit.
Des douleurs de Thémis, est-ce bien la limite ?
Des lois, de leur esprit l'indigeste arsenal,
En sentiers tortueux se décrit au légiste,

Et semble défier le plus ardu travail.
 Ce labyrinthe obscur, où le fil d'Ariane,
 Faiblement attaché, pour diriger vos pas,
 Sur son seuil porte inscrit : " Entre de la chicane,
 Bien vigilant celui qu'elle n'égare pas. "
 Ce monstre, en ses ébats, redoutable Protée,
 Du mensonge impudent, voilant la vérité,
 Déblatère. Thémis se tait, déconcertée,
 Et souvent, le front haut, parle l'iniquité.
 Nobles dispensateurs du droit, de la justice,
 Vos pouvoirs sont scellés du sceau de votre Dieu !
 Ayez courage, honneur, Dieu vous sera propice,
 Il viendra seconder votre zèle pieux !
 Oh ! Demandez à Dieu que sa voix vous inspire,
 Vous l'entendrez bientôt éclairer vos débats.
 C'est de Dieu, de Dieu seul qu'émane votre empire,
 Sans le concours de Dieu vous ne régnerez pas ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Ces aperçus incisifs, peut-être sévères, sur les errements de la justice, viennent de Dieu même. Ils avertissent l'homme et le rappellent à sa fragilité. Que moins orgueilleux et moins confiant aux lumières de sa raison, qui trébuche à chaque pas dans la vie, il puise ses lumières et cherche le flambeau qui doit l'éclairer, pour l'administration de la justice, en la source même d'où émane toute justice, en sa conscience, illuminée de l'inspiration de son Dieu !

Évocation. 20 décembre 1869, 4 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette du Préfet du Lot-et-Garonne le baron de Montour ? "

Réponse.

" Largement je le puis, et sur un tel chapitre
 Tu pourras, sans regret, aiguïser ton crayon.
 Sans scrupule, acceptant les vers de mon épître,
 Tu n'auras, de ma muse, à réprimer le ton.
 Oui, Montour, des honneurs poursuivant la carrière,
 Aspire à mériter leurs dons et leurs faveurs.
 Esclave du devoir, jamais sa tête altière
 N'a su fléchir aux cris d'importunes rumeurs.
 Honnête, d'un cœur droit, de ferme et franche allure,
 Sa parole l'engage et ses rapports sont sûrs,
 Son cœur est sans replis et sa pensée est pure,
 Et ses engagements sont des contrats futurs. Alfred de Musset. "

C'est là le type d'un honnête et digne administrateur.

Le 22 décembre 1869, dans mon lit, six heures du matin.

Prière à Dieu.

" Mon divin Père, je vous dis tous les jours que je ne vous crains pas. Serait-ce une offense envers vous ? "

Réponse.

" Répète, mon enfant, ta suave prière !
Oh ! Dis bien à ton Dieu que tu ne le crains pas !
Que, plein d'un pur amour pour un si tendre Père,
Quand tu souffres, tu viens te jeter dans ses bras !
Oh ! Dis que dans son sein tu trouves l'espérance !
Que son regard divin électrise ton cœur !
Que ses tendres accents soulagent ta souffrance,
Et qu'auprès de lui seul tu trouves le bonheur !
Fais retentir ta voix, qu'elle arrive à tes frères.
Stimule leur élan, sors-les de leur torpeur,
Afin que d'ici-bas dédaignant les misères,
Ils tournent leurs regards vers leur divin Sauveur !
Oh ! Dis-leur que leur Dieu, plein de miséricorde,
Oublieux du passé, leur promet le pardon !
Que son amour pour eux, en tous instants déborde,
Qu'il les appelle tous à l'éternel giron ! Ton Dieu. "

Ici, Dieu, de sa voix suave, dissipe les terreurs imaginaires que, dans leur zèle pieux, les ministres du Christ s'efforcent de faire naître dans le cœur de l'homme, en présence de son Dieu. Oh non ! Dieu n'est pas un juge implacable, c'est le Père le plus tendre qui appelle tous ses enfants dans son sein, pour les consoler et les bénir. Oh ! Ecoutez-la, cette voix divine, et accourez tous vous précipiter dans les bras de votre Dieu !

Le 23 décembre 1869, mon domestique vint m'annoncer qu'un cheval que j'avais à ma campagne, et qui servait à m'y transporter de ma résidence de Villeneuve, avait été frappé d'une congestion dans la région des entrailles et qu'il était mort presque subitement. Je me trouvais donc momentanément privé de moyen de transport pour visiter ma propriété. Dans la nuit suivante, à deux heures et demie du matin, pendant que ma chambre était encore éclairée par la lueur d'une lampe, qui n'avait pas été éteinte, je me réveillai et vis en face de mon lit un mausolée, reposant sur un sol tourmenté. Ce monument paraissait subir les injures du temps, et tombait en ruines. Des vitraux en ogive, formant les parois qui se trouvaient en vue, en face de mon lit, étaient surmontés d'un fronton triangulaire, sur lequel apparaissaient en relief très saillant, les trois lettres suivantes, séparées et formant des initiales : V. N. M.

Je désirais vivement en connaître la signification, et pendant vingt ou vingt cinq minutes, je m'évertuais pour découvrir le sens caché de cette inscription mystérieuse. Ne pouvant le trouver, je détournai la tête et fermai les yeux pour reprendre mon sommeil. Mais bientôt me vint la pensée de savoir si la vision avait disparu. Elle existait encore, et à mon grand étonnement, la lettre M s'était transfigurée en une maison en miniature, d'où s'évinçait l'interprétation suivante. " Voilà notre maison. " L'allusion à l'événement fâcheux qui m'avait été annoncé la veille, était saisissante. Elle avait pour portée philosophique et surtout religieuse, d'avertir l'homme qu'il doit rompre courageusement les attaches qui le relient aux biens d'ici-bas.

Au même instant, me furent inspirés les vers suivants.

" Eh bien ! Homme insensé, qu'ici-bas édifie,
Comme si tu devais y rester à jamais !
Tu vois quelle est la fin de ta terrestre vie,
Et le dernier réduit de somptueux palais !
Cette image, mon fils, a dû frapper ton âme !
Des appétits du corps tu vois là le néant !

Ce vil corps, qui recèle une divine flamme !
De ce parfum des cieux, frêle récipient !
Brise, mon cher enfant, tes attaches terrestres !
Ne chemine, ici-bas, qu'en simple voyageur !
Que l'amour de tes biens, et leurs attraits champêtres,
S'éteignent peu à peu dans le fond de ton cœur !
Tes biens sont dans le ciel ! C'est ta seule patrie !
Que leurs splendeurs, mon fils, absorbent tes regards !
C'est du ciel que jaillit le souffle de la vie,
Dont brillent sous tes pas quelques rayons épars !
Fais le bien, en passant en cette zone obscure,
Qui n'est que l'embryon d'un splendide avenir !
Amasse des trésors pour cette ère future !
Les seuls biens, mon enfant, qui ne sauraient périr ! Ton Dieu. "

Prière à Dieu. 24 décembre 1869, 4 h. du soir.

" Mon divin Père, puis-je lire à mon ami D. le récit de la vision et de la communication divine de cette nuit ? "

Réponse : " Oui, mon cher enfant, tu peux le lui lire, parce que tout ce que tu lui communiqueras est l'expression de la vérité, que le tout t'a été inspiré pour ton édification et l'édification de tes frères. Tu as mission, mon enfant chéri, de divulguer ce qui t'est arrivé, car c'est le doigt de Dieu qui se manifeste ici, et qui te donne, à toi et à tous un avertissement solennel. Vis en paix, mon fils chéri. Tout ce qui t'arrive vient de ton Dieu, et est l'expression de sa volonté éternelle. Ton Dieu. "

O vous tous qui m'écoutez, soyez donc édifiés à ce signe si éclatant émané du ciel. C'est ici, le témoignage de votre Dieu, il atteste l'authenticité de ma vision.

Évocation. 29 décembre 1869, 3 h. du soir.

" Mon cher Alfred, j'ai dit ce matin à mon ami P. que je n'avais pas sa silhouette dans ma collection. Je ne voudrais pas qu'il pût croire que c'est un oubli. Peux-tu me la donner, avec la permission de Dieu ? "

Réponse.

" Tu le sais, cher ami, ta voix m'est sympathique,
Et ma muse, pour toi, épanche ses douceurs !
C'est donc avec bonheur que ma verve caustique
Veut bien, à ton ami, réserver ses faveurs.
P. d'un esprit droit, plein d'un noble courage,
Inscrit sur son drapeau : vertu, devoir, honneur !
Des terrestres instincts, son âme se dégage.
Il suivra sur tes pas le sentier du bonheur !
L'étincelle a jailli de sa noble nature !
Sous le souffle de Dieu, tu la verras grandir !
Et ses feux, rayonnant vers une ère future,
Eclaireront un jour ses destins avenir. Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Vers inspirés pour faire suite à la silhouette qui précède.

30 janvier 1870.

" C'est au nom de ton Dieu, qu'un éminent ministre
Appellera P. en un poste d'honneur⁵.
De la main du Très-Haut, il recevra le titre
D'instructeur de ses lois et de leur défenseur.
Qu'il remplisse avec cœur sa mission divine,
Qui scellera son front d'un sceau si glorieux !
Qu'éclairé par son Dieu, de sa sainte doctrine,
Il signale, en son nom, le chemin vers les cieux ! Ton Dieu. "

L'encouragement, en cette sainte voie, vient de bien haut !

Évocation. 30 décembre 1869, 7 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, je viens te demander une gracieuseté. Inspire-moi, mon cher ami, avec la permission de Dieu, quelques jolis vers, venant se détacher des lèvres de ma petite-fille, à l'adresse de son père, à l'occasion de la fête de celui-ci. C'est un petit ange. Prends, mon cher ami, tes ailes d'ange pour m'inspirer. "

Réponse.

" Oh ! Mon bien cher ami, que ta voix est suave !
Ton cœur, mon bien-aimé, suinte en tes accents !
Je prendrai, dans leurs flots, cette divine lave,
Qui galvanise l'âme et subjugue les sens ! "

Paroles inspirées.

" O mon Père, que j'aime, accepte de ta fille
Ce bouquet émaillé d'un sentiment bien pur !
Moi, frêle rejeton au foyer de famille,
Serai ta joie un jour et ton bonheur futur !
De mes bras enfantins, oh ! Reçois l'accolade !
Ces fleurs pures du cœur que nul vent n'a flétri !
O mon père chéri, que ma tendre embrassade
Soit un souri du ciel, de son amour pétri ! Alfred de Musset. "

Quatrain inspiré pendant la nuit, toujours pour ma petite-fille, à l'adresse de sa grand-mère, Madame Lafage.

" Bonne maman, que Dieu t'aime et te fasse vivre,
Pour protéger longtemps ton petit rejeton !
Que ce Père si bon, de tout mal te délivre !
Et te donne pour moi tous les ans du bonbon ! "

Évocation. 31 décembre 1869, 3 h. quarante-cinq du soir. Je venais de quitter M. Louston, qui me pressait d'obtenir sa silhouette d'Alfred de Musset.

" Tu le vois, mon cher Alfred, Louston insiste. Il me désole pour avoir sa silhouette. Donne-la moi, je t'en supplie, avec la permission de Dieu. "

Réponse.

" S'il le veut, je veux bien, prenons plume et pinceaux.
Ecris, sans mesurer les mots que je te dicte.
Ma foi, si son portrait n'est pas l'un des plus beaux,

⁵ Vers prophétique. Il a été nommé substitut à Bordeaux.

D'être écrit trait pour trait, il aura le mérite.
 Louston qui vient poser, est plein d'ambition.
 Pour atteindre son but, rien n'arrête sa marche,
 Heurter, frapper, cogner, manier horizon,
 Tout lui semble permis, pour conquérir sa place.
 Hélas ! Ce n'est pas là son unique défaut :
 La vanité, l'orgueil envahissent son âme !
 Envieux et jaloux, et menteur, s'il le faut,
 Les succès d'un ami, sans vergogne il réclame,
 Et cherche à l'abaisser pour s'élever plus haut.
 Voilà pour ses défauts. Ses qualités sont grandes.
 Il apporta du ciel intelligence, esprit,
 Qui, de son cœur ardent, en flux pressé s'épanchent,
 Et dont le cours heureux rapportera son fruit.
 Sous le souffle de Dieu, terrassant le vieil homme,
 De son être moral, domptant le ver rongeur,
 Ses torts s'effaceront jusqu'au dernier atome,
 Et des travers passés il restera vainqueur.
 C'est pour combattre et vaincre, au foyer de la vie,
 Qu'il promet à son Dieu de dompter ses penchants !
 Et c'est au sein de Dieu, dans sa grâce infinie,
 Que surgiront un jour ses efforts tout-puissants.
 Du flanc de ses défauts, une ardente lumière
 Bientôt éclatera, pour l'élever aux cieux !
 Son orgueil, abîmé dans sa sainte carrière,
 Ouvrira sous ses pas le séjour des heureux ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu."

Évocation. 3 janvier 1870, 7 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Mme X., qui me l'a demandée ? "

Réponse.

" Résister à ta voix, je n'aurais le courage !
 J'aborde, à tes accents, bien des sujets divers.
 A ton crayon, ici, s'ouvre une belle page,
 Où j'aime à consacrer la chaleur de mes vers !
 Célébrer, en mes chants, l'éclat de la jeunesse,
 Tracer l'esprit léger, sémillant des amours,
 D'une franche gaité, la vive gentillesse,
 C'est convier ma muse à prendre ses atours !
 Tout n'est pas papillon en cette âme d'élite,
 Qui, de son vol d'azur, caresse toutes fleurs !
 Car, du giron du ciel, gracieux satellite,
 Elle apporte ici-bas de célestes faveurs !
 Du ciel, dont elle tient l'immortelle étincelle,
 Elle semble avoir su recueillir tous les dons,
 Les grâces et l'esprit, prédestinés en elle,
 Pour découvrir à tous de nouveaux horizons.
 Les temps mystérieux, qui déjà se déroulent,
 Se révèlent soudain, en ses sens inspirés,

Et les jours précurseurs, qui sans éclat s'écoulent,
 Des traits de l'avenir sont pour elle éclairés.
 Bientôt, sous son crayon, les phalanges célestes,
 Sur la terre viendront faire entendre leur voix,
 Révéler l'avenir, en ses phases secrètes,
 Et proclamer de Dieu les immuables lois.
 Des desseins du Très-Haut, telle est donc la sagesse !
 Par Eve, un fruit trompeur pour l'homme fut cueilli !
 C'est donc par Eve aussi qu'il secourt sa faiblesse !
 Et que point l'espérance, alors qu'il a failli ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu."

Au moment où Mme X. me demandait sa silhouette, elle venait de plaisanter avec esprit sur le prétendu caractère ascétique du spiritisme. Elle me disait avec une gaîté charmante, que le spiritisme proposait d'édifier deux immenses couvents, divisés par un mur infranchissable et destinés à recevoir les deux moitiés du genre humain ! Ne serait-ce pas à cette gracieuse plaisanterie que semble avoir voulu répondre Alfred de Musset, en ses vers au reflet galant, mais d'un irréprochable atticisme de pensée, et témoignant ainsi que si le spirite réserve et donne son âme à Dieu, il sait qu'il a une tâche à remplir sur la terre ; laquelle n'exclut nullement les agréments et même les plus doux parfums de la vie sanctifiés toujours par une pensée pieuse, qui n'est autre que celle du Créateur ? L'esprit annonce à Mme X. qu'une très grande grâce du ciel lui est réservée : la médiumnité. Ces réflexions m'ont été inspirées.

Qu'il me soit permis de rapporter ici, une bluette qui se rattache à mon séjour à Vichy le 7 juillet 1870. En partant pour Vichy, on m'avait confié une capeline pour Mme X. Or, la malle qui la contenait avait été égarée dans le trajet. Le lendemain de mon arrivée, conformément à la promesse des esprits, j'annonçai à Mme X., en présence du docteur Z., qui me porta un défi railleur, que ma malle me serait remise le soir même. Mes prévisions s'étant accomplies, je priai Alfred de Musset de vouloir bien me dicter quelques vers à l'adresse de l'aventureuse capeline.

Réponse.

" D'un essor imprudent, certaine capeline,
 En un pays lointain se prit à voyager.
 Sans crainte elle partit, en sa joie enfantine,
 Mais l'écueil l'attendait et la fit naufrager.
 Un esprit protecteur l'aperçoit du rivage,
 Il vole à son secours et lui promet le port !
 Oh ! Promesse d'en-haut n'est point un vain chantage,
 Et bien sage est celui qui lui livre son sort ! Alfred de Musset. "

Lettre à Mme X. en lui envoyant sa capeline : " Je suis très heureux Madame, de vous ramener votre capeline égarée, et vous apportant le produit gracieux de la plume d'outre-tombe d'Alfred de Musset. Vous direz, je l'espère, au sceptique docteur, Que l'esprit a dit vrai ; qu'il n'est donc pas menteur. Agréez , etc. "

Évocation. 18 juillet 1870, midi.

" Mon cher Alfred de Musset, dicte-moi, s'il te plaît, avec la permission de Dieu, quelques vers édifiants. "

Réponse.

" T'édifier, ami, c'est je crois, superflu.
 Dans les secrets du Ciel tu puises sans réserve !
 Les lumières d'en-haut t'arrivent à grand flux !
 Dis-moi, pour t'éclairer, que peut ici ma verve ?
 Que peut-elle t'offrir, émané de ton Dieu,
 Qui n'immerge ton cœur, ne sature ton âme ?
 Que peut-elle apporter à ton zèle pieux,
 Qu'animent un saint amour et sa divine flamme ?
 Sur ce sol, fugitif, passant en voyageur,
 De tes rapides pas, tu glisses en la vie !
 Tu vois briller là-haut le phare du bonheur !
 Plongée en ses splendeurs, ta belle âme est ravie !
 C'est dans le sein de Dieu que tu trouves tes fins,
 Et c'est à le servir que tu cherches ta gloire !
 Mais ce Dieu tout-puissant prépare tes destins,
 Et tu vois dans sa main le prix de la victoire !
 Traverse, sans pâlir, tous les maux d'ici-bas !
 Que ton front radieux affronte la tempête.
 Les grâces de ton Dieu raffermissent tes pas,
 Et ses rayons d'amour ruissellent sur ta tête !
 Tu vois à l'horizon poindre le divin jour,
 Où la voix de ton Dieu t'appelant à son trône,
 Tu franchiras le seuil de l'immortel séjour,
 Où sa main sur ton front posera sa couronne !
 Bien-aimé de ton Dieu, comblé de son amour,
 Tu seras immergé dans sa béatitude !
 Et dans son sein aimé, ton âme de retour,
 De son essor divin prendra la latitude. Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Alfred de Musset, inspiré de son Dieu, signale à vous tous qui l'écoutez, le but vers lequel doivent tendre tous vos efforts, but qui vous est proposé à tous : la béatitude éternelle de votre Dieu. Le chapitre suivant, consacré spécialement à des révélations prophétiques, reproduit des inspirations en vers et des communications en prose.

Prière. 23 juillet 1871, 9 h. du matin.

" Mon divin Père, je vais livrer à l'imprimeur le chapitre XIX. Daignez me dire, ô mon Dieu, s'il est édicté conformément à votre divine volonté. "

Réponse : " Oui, mon enfant chéri. Vis en paix. Tu as suivi de point en point les instructions de ton Dieu. N'aie aucune crainte. Tout s'accomplit sous ta plume, conformément à la volonté de ton Dieu qui t'inspire et dont tu es l'organe auprès de tes frères. Ton courage, ta soumission à la parole de ton Dieu fait ta gloire devant son trône. Il te bénit et t'immerge en son amour infini. Accomplis, mon fils chéri, ta tâche glorieuse. Ton Dieu tient dans sa main la palme immortelle qui doit couronner tes héroïques efforts, pour plaire à ton Dieu et accomplir sa volonté suprême. Oui mon enfant chéri, ton Dieu t'élève jusqu'à lui pour te faire participer à sa gloire et à sa béatitude divine. Vis en paix, mon enfant chéri, mon fils de prédilection. Ton Dieu. "

D. " Dois-je relire encore ce chapitre avant de le livrer à l'imprimeur ? "

R. " Non, ce n'est pas nécessaire. Tu pourras corriger en lisant les épreuves. Tu seras inspiré. Ton Dieu. "

Chapitre XX - Communications en prose et en vers, Révélations prophétiques, Témoignages des Esprits, Révélations de mon Dieu

Dans les divers passages de cet ouvrage, notamment dans les chapitres II, V, VI, VIII, IX, XV, XVII, XVIII et XIX, sont venues s'accroître nombreuses communications qui, en leur portée et leur entente, soulèvent les voiles de l'avenir. Mais le chapitre XX semble avoir été spécialement consacré à des révélations divines, où se déroulent les desseins éternels de Dieu et les destinées du monde !

Ces révélations suprêmes ont reçu déjà en partie leur confirmation, ou plutôt leur sanction divine, dans le cours des événements qui se sont succédés et ont accompli leur caractéristique et solennel développement. Le point signalé dans l'avenir y apparaît tout au moins en son incubation, à l'œil attentif du penseur sérieux, et rayonne dans la voie rapide et fatale de son dénouement ! Oh ! Ajouterai-je, pour l'édification de tous ceux qui m'écoutent, que toutes les révélations que je proclame dans mon livre sont revêtues du sceau ostensible, je dirai même incontestable, de leur authenticité. Elles ont été minutées au moment même de leur manifestation, elles portent leur date précise, écrite et constatée à l'instant même de l'inspiration, date la plus explicite, énonçant l'année, le jour, l'heure, la minute même. Oh ! Ici l'exactitude, la religieuse sincérité de ces dates suprêmes seraient-elles contestées ? Non, dirai-je avec assurance, non, ces dates sacrées ne pourraient être révoquées en doute, même sous le contrôle du sceptique, du libre penseur qui ne pourra méconnaître je crois, la bonne foi qui préside à cet écrit et qui dirige virtuellement ma plume ; bonne foi qui d'ailleurs doit trouver sa justification en la sanction ostensible, solennelle et suprême qui se rattacherà à la mission divine qu'il m'est donné d'accomplir !

M. X., mon jeune ami, qui a reçu les communications médianimiques rapportées dans le chapitre III, médium dont le concours providentiel me fut un jour si brusquement retiré, est cependant, depuis cet acte réfractaire, retourné souvent auprès de moi, sous la pression secrète qui lui venait d'en-haut et qui le poussait à accomplir sa tâche marquée dans la mission divine qui m'est confiée.

Or, le 5 mai 1869, il affectait devant moi de contester avec une certaine insistance, calculée peut-être, l'existence chez lui de la faculté médianimique. Je crus devoir lui faire observer qu'incontestablement il avait possédé cette faculté, mais que je serais peu étonné que, par suite de son incrédulité obstinée et réfractaire, elle ne lui eût été retirée, alors que cette même faculté était une grâce qui lui avait été octroyée en la miséricorde de son Dieu, grâce dont il avait pu démeriter.

- Eh bien ! me répondit mon jeune ami, je veux m'en assurer. Posez-moi une question. J'adhérerai à son désir, et m'adressant aux bons esprits, je leur demandai quel serait l'accueil que ferait le Pape à l'ouvrage que j'allais publier ?

Au même instant, mon jeune ami prit son crayon et reçut la communication suivante : " Une nouvelle doctrine s'élabore au milieu de difficultés sans nombre. Déjà des pages éloquentes et convaincues ont jeté dans le monde spiritualiste des racines profondes ; mais elles ne sont en quelque sorte, que le vestibule du temple qui s'édifie et dont on verra bientôt s'élever les colonnades proportionnées à l'agrandissement du monument, qui réjouira les uns, accablera les autres d'inquiétude et de découragement ! Le sacré Collège sera fortement ému. Il verra l'apparition du livre providentiel comme une attaque dirigée contre son immobilité, et trop intéressé à garder les choses et les doctrines dans leur état actuel, il essaiera de faire jeter les foudres sur le livre lumineux et éclatant comme un rayon de la divinité ! Pendant quelques

jours, des machinations savamment ourdies, empêcheront le Pape de le connaître personnellement et d'étudier sa doctrine, mais le bruit qui se fera autour de cette production empêchera les cardinaux de la tenir cachée plus longtemps. Pie IX lira. Son émotion sera grande, il tombera à genoux pour demander à Dieu de l'éclairer, et le Seigneur lui criera d'une voix à laquelle il sera impossible de résister. Les voies du ciel vont être nouvelles. Incline-toi, représentant de Jésus sur cette terre, et ne mets pas obstacle au libre épanouissement de la doctrine nouvelle. Vois. Ecoute le spiritualisme s'écrouler de toute part, les croyances surannées affermir le cœur des fidèles au détriment de la propagation des idées nouvelles qui marqueront un progrès immense dans l'humanité. Elles seront le rayonnement de Dieu qui consent à se communiquer par lui-même ou par ses intermédiaires, à l'homme, d'une manière plus sensible, pour le consoler et le fortifier. Fénelon. "

Notre jeune sceptique fut ahuri des lignes qu'il venait de tracer. Il fut profondément troublé du caractère si incisif d'un tel langage qui à son insu, s'était si ostensiblement détaché de son crayon et qui, vu les convictions intimes et les dispositions de son esprit, constituait évidemment chez lui un acte inconscient de médiumnité. Au surplus, il trouva la révélation qui précède si accentuée ou plutôt si compromettante pour lui, au point de vue des doctrines et des convictions qu'il proclamait hautement, qu'il manifesta la crainte qu'une telle production vît le jour sous le manteau de sa médiumnité, soit à l'ombre la plus fugitive même de sa participation. Oh ! C'est qu'il avait peur de son œuvre inconsciente, œuvre qui n'était autre, à ses yeux, que la manifestation de l'esprit Fénelon et la consécration incontestable de sa médiumnité. Or, cette révélation du 5 mai 1869 annonçant la chute de la papauté, prise ici en son institution et en son caractère de base immuable, de critérium inaltérable du catholicisme, me fut confirmée en la nuit du 7 au 8 août 1869, par une vision rapportée dans le présent chapitre et en laquelle m'apparurent deux fosses ouvertes : l'une pour la papauté, l'autre pour l'empire, et dois-je ajouter que cette révélation a été confirmée encore par une seconde vision constatée à Paris le 1er août 1870 et rapportée en la Revue Spirite de novembre 1870 (médiumnité de Mme Delanne), et se rattachant comme la précédente, au sort de la papauté et de l'empire.

La vision ou manifestation constatée dans la Revue Spirite de novembre 1870, aurait eu pour foyer ou appareil médianimique, un verre d'eau magnétisé ; verre dans lequel auraient apparu sous formes allégoriques, aux yeux du médium (de Mme Delanne), des tableaux révélateurs, créant des aspects successifs et géminés, lesquels, à l'instar des phases fantastiques du diorama se formaient et disparaissaient tour à tour.

D'après le récit de la Revue Spirite : « Le premier tableau représentait un très grand nombre de troupes, beaucoup de sang répandu. La route prussienne était droite et verdoyante. Celle de la France était couverte d'un linceul. Le nombre des morts était considérable, tous ces malheureux s'agitaient et semblaient vouloir entraîner leur corps. Le tableau était si effrayant, que la vision avait cessé aussitôt. Elle avait pour foyer Gravelotte, Jaumont. Dans le deuxième tableau " un paysage apparaît, puis une ville, un palais splendide se forme ; il a un dôme avec des galeries demi-circulaires, ses fenêtres sont tendues de crêpe noir. Le deuil est dans cette habitation. On voit un sarcophage, un vieillard y est couché, il tient dans ses bras un très gros livre. Une nuée d'hommes noirs s'enfuit par une petite porte. »

Arrêtons-nous ici. Le sarcophage où repose le vénérable vieillard (le pape), les tentures de deuil qui voilent son palais, cette nuée d'hommes noirs (le clergé) s'enfuyant par une porte étroite, oh ! L'ensemble de ce tableau, ce mirage céleste ne constitue-t-il pas, ne caractérise-t-il pas ici, en sa saisissante image, la chute providentielle de la papauté en sa phase autoritaire

et catholique ? Eh ! Quel est donc ce gros livre que le vénérable vieillard presse sur sa poitrine ? Ce livre n'est-il pas un trait de lumière qui lui vient du ciel ? Trait qu'il recueille avec ferveur et amour ! Oh ! C'est que ce livre est la parole écrite de son Dieu qui en ses vues providentielles le relève du saint sacerdoce que lui a confié Jésus et auquel doit succéder en lui celui dont est revêtu le consolateur ! Parole divine qui frappe de stupeur les ministres du culte catholique groupés autour de leur chef spirituel, et qui s'enfuient par une porte étroite, la porte dérobée de leurs préjugés, de leur orgueil et de leur intolérance ! Oh ! Ce livre gros de la parole de Dieu, quel est-il donc ? Oh ! Sachez-le tous, ce livre est le livre sacré, qu'en ce jour le Tout-Puissant octroie à la terre, pour le salut du monde ! C'est le livre que, de son souffle divin, il dicte à son Messie, au disciple aimé de son fils Jésus, au consolateur ! Oui, ce livre sacré est celui qui surgit sous la plume inspirée du successeur du Christ, messenger envoyé par le Christ lui-même, conformément à la promesse solennelle faite par lui à ses disciples ; messie détaché par lui des pieds du trône de son divin Père, pour glorifier sa divine mission et promulguer sur la terre sous le prisme le plus éclatant, les vérités éternelles que lui, Jésus-Christ, était venu y inoculer déjà sous le voile du mystère ! Oui, ce gros livre pesant sur la poitrine du vénérable vieillard, déposé en ce mortuaire sarcophage, marque ici la phase expirante de l'église transitoire du catholicisme ! Oh ! Ce livre providentiel est l'œuvre de Dieu, c'est le livre glorifié par l'esprit Fénelon en la communication solennelle du 5 mai 1869 ! Ici dois-je ajouter, pour l'édification de tous, que je n'ai eu connaissance de la vision de Mme Delanne, non plus que de toutes autres révélations prophétiques rapportées dans les numéros de la Revue d'octobre, novembre et décembre 1870 et de janvier, février et 1er mars 1871, que le 2 mars 1871, alors que l'envoi de la Revue avait été suspendu par suite de l'état de siège de Paris. Cette vision a donc ici, toute l'autorité de son caractère providentiel, venant confirmer la révélation de l'esprit Fénelon du 5 mai 1869.

Le 15 juillet 1869, à mon retour des eaux, dans le trajet de Vichy à Villeneuve, je passai un jour à Figeac, chez l'un de mes amis. Celui-ci me fit assister à une séance de typtologie, sous l'évocation de Mademoiselle de G., médium qui se trouve ostensiblement placé sous la protection de l'esprit Marie-Antoinette, dont les communications paraissent revêtues du caractère remarquable de révélations prophétiques. Cette séance prit particulièrement pour moi, les proportions de révélations divines, car l'esprit me rappela certains faits se rattachant à celles que j'avais obtenues déjà de Marie.

Le 29 juillet, de retour à Villeneuve, j'évoquai l'esprit Marie-Antoinette dans les termes suivants.

" Mon cher esprit, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, te communiquer à moi ! Initié par ton Dieu aux secrets de l'avenir, peut-être aurais-tu quelque chose à me dire ? "

Réponse : " Ecris, fils aimé de ton Dieu ; tu veux connaître l'avenir ? Ecoute. Le ciel va se dévoiler à tes yeux car ton Dieu le permet. La gloire qui t'est réservée est bien grande puisque tu dois parler et agir au nom de ton Dieu ! Mais ton courage égalera ta gloire et ton Dieu bénira et couronnera ton dévouement à sa cause. De grands événements se préparent dont tu seras le pivot. Le monde est ébranlé, il chancelle ; à toi est réservée la gloire de le soutenir et de le reconstituer sur des bases éternelles ! Oh ! Oui, de grands, d'affreux événements se préparent ! Ils passeront sur ta tête, ou bien ils viendront expirer à tes pieds ! Comme le sage antique, toutes les passions, tous les cataclysmes suivront leurs phases terribles devant toi sans t'ébranler, sans t'atteindre car tu seras la colonne inébranlable de ton Dieu ! Tu seras béni de lui, et la rage des travers humains ne saurait porter atteinte à l'oïnt du Seigneur ! Arme-toi de tout le courage qui anime ta nature énergique, fais tête à l'orage, c'est ta mission, c'est la

volonté de ton Dieu qui t'a choisi parmi tous, pour l'accomplissement de ses desseins éternels ! Tu seras grand parmi tous et au-dessus de tous, car tu seras le bras et la voix du Seigneur ! Ne crains pas que le sol fléchisse sous tes pas, car il se raffermira à ta voix et ses assises mobiles prendront la consistance de l'éternité sous ta parole inspirée de ton Dieu. Les rois et les empires passent. Enfants de la terre ils subissent son sort ! Toi, tu édifies pour l'éternité ton empire, qui est celui de ton Dieu, et dont tu es l'architecte béni ! Reçois donc, mon cher ami et frère, l'accolade d'une sœur qui assiste avec une profonde émotion, à tes héroïques efforts, qui applaudit avec toute la milice céleste, à la mission que tu as acceptée de ton Dieu et dont tu t'es rendu digne par ton amour, ton dévouement sans bornes pour lui et ta foi que rien au monde ne saurait ébranler ! Les paroles que je te dicte viennent de ton Dieu et c'est lui qui m'inspire, c'est sa volonté que j'accomplis, c'est ton sort qui est écrit là-haut en lettres de feu, c'est le décret éternel qui t'investit de la parole de ton Dieu, c'est le salut de tes frères dont tu es le dépositaire et que ton Dieu veut te confier pour te combler de ses bienfaits. Sois heureux, mon cher frère. Ta sœur affectueuse et dévouée. Marie-Antoinette. "

L'esprit, inspiré de son Dieu, déroule à grands traits les phases d'un terrible avenir ! Il signale le cataclysme qui doit s'appesantir sur la terre ! Il esquisse, en langage de feu, la mission divine qui m'est confiée, et sous l'empire de laquelle, dit l'esprit, le choc des éléments divers passera sur ma tête ou viendra expirer à mes pieds ! Oh ! C'est que je dois parler et agir, ajoute-t-il, au nom de mon Dieu et raffermir à ma voix le sol ébranlé. Oh ! Elevé aux pieds du trône de mon Dieu, immergé en sa miséricorde divine, que me reste-t-il à faire ? Reconnaître mon néant ! M'humilier devant la volonté suprême qui daigne revêtir son infime, son indigne créature, de toute sa puissance pour épancher tous les trésors de son amour divin sur mes frères, sur tous ses enfants ! Comme trait de l'avenir, et se référant à cette révélation suprême du 25 juillet 1869, nous citerons la synthèse, soit le résumé d'une communication de l'esprit Allan Kardec, communication reçue à Paris le 2 novembre 1870 : " L'heure ne va-t-elle pas bientôt sonner où la terre, immense arène de l'humanité régénérée, ne verra plus que les combats pacifiques de l'intelligence, que les luttes généreuses de la pensée philosophique et industrieuse, où les lauriers du vainqueur ne seront pas ensanglantés par les plaies des vaincus ! Où tous les habitants d'un monde recueilleront les bienfaits des découvertes d'un homme ? "

Évocation. 27 juillet 1869, 4 h. quarante cinq du soir.

" Mon cher esprit Lamartine, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers édifiants ? "

Réponse.

" Ecris. Ton Dieu m'inspire, compte sur mon concours.

La pensée est de Dieu, mais le style est de l'homme.

Sur la terre exilée en la sphère étrangère,

L'âme vit ici-bas, oublieuse et légère,

Sans s'émouvoir des maux venant l'humilier.

Au passé, qui s'enfuit, voulant se relier,

Dédaignant l'avenir, hélas ! Pauvre insensée,

Elle s'attache au sol vers la terre inclinée !

Ignore-t-elle donc ses éternelles fins ?

Aurait-elle oublié ses immortels destins ?

Et à l'impur contact de la matière immonde,

Aurait-elle perdu cette lueur féconde,

Qui, des mains du Très-Haut, sur son front a jailli ?

Cette fille du Ciel aurait-elle failli ?

Oh ! La voix de son Dieu retentit sur sa tête !
 Elle sent dans son cœur l'impulsion secrète,
 Découvre un feu sacré qui brûle dans son cœur !
 C'est la voix de son Dieu, c'est le feu du bonheur,
 Dont la flamme pétille et l'ardeur la dévore !
 C'est un monde nouveau dont elle voit l'aurore,
 Et qui se cache encor sous des voiles épais,
 Mais qu'un éclat du ciel déchire à tout jamais !
 Oh ! C'est là le grand jour, c'est le rayon extrême
 Dont les traits ont jailli de leur foyer suprême,
 Venant rompre de tous la quiète torpeur,
 Et marquer sur leur front l'heure de leur bonheur !
 Le temps approche, hélas, sous des teintes funestes !
 L'horizon s'assombrit, sous le vent des tempêtes !
 Et la peste et la faim, la guerre et sa fureur
 Agitent dans les airs leurs brandons de terreur !
 Mais au nuage épais, qu'un vent fougueux entraîne,
 Et qui sème en passant des ruines sur la plaine,
 Les rayons d'un ciel pur succéderont enfin
 Et feront éclater un jour pur et serein !
 Le jour qui régénère et proclame la gloire,
 Le jour de l'avenir, le jour de la victoire !
 Homme vain, accroupi dans ton repaire obscur,
 De ce ciel inconnu contemple donc l'azur !
 Dans ces zones de feu, secouant la poussière
 Qui s'attache à tes pas, de ton infinie ornière
 E lance-toi joyeux vers ce vaste univers !
 Et du char de la vie redresse les travers !
 Crois-tu donc que ton Dieu, qui te pousse en l'arène,
 T'abandonne aux hasards d'une lutte incertaine ?
 Qu'athlète délaissé des caprices du sort,
 La douleur soit tes fins, et ton destin la mort ?
 Oh ! Lève ton regard vers la voûte éternelle,
 Ce séjour de ton Dieu ! Vois briller l'étincelle,
 Qu'il fait jaillir pour toi de son sein paternel !
 Fils aimé de ton Dieu, de ton Père immortel,
 Tu reçus en naissant, son essence en la vie !
 L'immensité des cieux est ton lot, ta patrie ! Lamartine, inspiré de ton Dieu. "

L'âme du poète apparaît dans toute sa splendeur divine. Sans doute, il est inspiré de son Dieu, mais sa fibre divine vibre ici, d'une impulsion spontanée, et elle se révèle en son origine, en son exaltation et en ses fins !

Le 3 août 1869, je reçus une lettre de M. Nivard, l'un des membres de la Société Spirite de Paris. Dans cette lettre, il m'entretenait de faits regrettables se rattachant à l'administration de cette société, et il me demandait des conseils. Or, les faits signalés avaient donné lieu à une communication sévère, émanée de Sainte Thérèse, communication qui était annexée à la lettre ci-dessus.

Voici ma réponse.

" Monsieur et cher frère,

Je réponds à votre lettre du 1er de ce mois, et je suis heureux d'avoir des consolations à vous donner. Ne vous préoccupez pas des phases plus ou moins pénibles réservées au spiritisme et des vicissitudes qu'il subira autour de vous. Le spiritisme est d'ordre divin, il doit avoir des jours d'épreuve, mais son avenir est assuré, et la Providence le préservera de tous périls sérieux. Ayons confiance en la sagesse divine et préparons-nous aux grands événements qui doivent marquer les pas de la sainte doctrine, frayer ses voies et assurer son éclatant triomphe. Quant à vous et à tous ceux de vos frères qui déplorent avec vous les erreurs regrettables qui se glissent dans nos rangs, la ligne de conduite qui vous est tracée est bien simple : soldats de l'honneur, de la conscience et de la foi, marchez imperturbablement vers le but que vous indiquent vos convictions, et vous accomplirez la volonté de votre Dieu, qui est debout en votre conscience spirite, et confiez-vous à sa divine providence, quant aux résultats que vous vous proposez. Un grand jour approche où se fera entendre un grand coup de tonnerre. Ce sera la voix de Dieu qui comprimera toutes les volontés hostiles ou malsaines et qui s'imposera à tous. D'ici-là, le troupeau restera dispersé peut-être, mais en ce grand jour, qui brillera de la volonté suprême, le drapeau qui doit vous guider sera élevé si haut, qu'il deviendra un phare resplendissant pour éclairer les pas de tous les adeptes. Vivez donc en paix, mon cher frère, accomplissez religieusement la tâche que vous vous êtes imposée. Apprenez surtout à moins compter sur les hommes et à mettre toute votre confiance en Dieu. Agréez, etc. "

Ce même jour, après avoir écrit ma lettre, j'évoquai l'esprit qui était intervenu si spontanément auprès de la Société Spirite de Paris. " Sainte Thérèse, lui dis-je, avez-vous quelque chose à me dire, avec la permission de Dieu ? "

Réponse : " Cher ami, toi la colonne sacrée du spiritisme, que puis-je te dire, si ce n'est applaudir à ton saint dévouement, à la cause de ton Dieu que tu défends avec tant d'énergie ! Persiste, mon cher frère. Tu burines dans le ciel la plus belle page de la religion nouvelle. Tu es le grand pivot de son extension, de son avenir, car en toi repose la volonté, la parole, la pensée, la miséricorde de ton Dieu qui te bénit, qui te protège, qui t'inspire et qui fait de toi le phare du ciel et de la terre ! Oui, grand pontife de la doctrine de l'église nouvelle, tu la couronneras au capitole et tu inscriras ses titres à la reconnaissance de l'humanité, sous la coupole de Saint Pierre de Rome, qui s'inclinera devant la nouvelle basilique de la chrétienté ! Courage, vaillant soldat de ton Dieu, car la gloire qui brille sur ta tête rayonne de l'amour de ton Dieu ! Reçois l'accolade sainte de ta sœur en Dieu. Sainte Thérèse. "

D. " Mon cher esprit, ai-je répondu à M. Nivard, conformément à ta pensée ? "

R. " Tu as écrit sous l'inspiration de ton Dieu. Tu ne saurais faillir, car tu es plein de sa sagesse divine. Vis en paix, fils chéri de ton Dieu. Sainte Thérèse. "

La bonté de Dieu est infinie, elle s'épanche en ce jour solennel, en torrents de miséricorde sur tous ses enfants, et c'est sur moi, repère obscur de son choix, qu'il a daigné faire reposer le foyer de son divin amour, pour le faire rayonner sur la terre et dans le ciel ! C'est ainsi que le Tout-Puissant se plaît à choisir les instruments les plus humbles, les plus infimes, pour accomplir les décrets éternels de sa divine volonté.

Prière à Dieu. 8 août 1869.

" Mon divin Père, J'ai vu cette nuit deux fosses ouvertes, dont l'une était destinée à l'Empereur. Serait-ce là une vision ou bien un pressentiment de l'avenir ? Au même instant, mon divin Père, entouré des esprits supérieurs groupés aux pieds de votre trône, vous avez daigné vous entretenir avec moi. J'ai perdu le souvenir de vos divines paroles, étaient-ce des

instructions que vous daigniez me donner⁶ ? "

Réponse : " Mon fils chéri, mes instructions sont connues de toi. Tu sais que tu n'as qu'à marcher dans la voie qui est ouverte devant toi, et qui va s'élargir de plus en plus, à mesure que tu avanceras vers le but qui t'est indiqué. Le moment approche où ton Dieu fera éclater, aux yeux de tous, ta sainte mission et la volonté de ton Dieu. Les événements qui se préparent où s'accomplissent, seront les précurseurs de faits plus significatifs encore qui feront éclater les vœux de la miséricorde de ton Dieu et le rayon d'amour qui repose sur toi. Oui mon fils chéri, de grands événements viendront étonner et effrayer le monde ! Mais toi, au milieu de la tempête, tu garderas le calme impassible que tu tiendras de ton Dieu ! De ton bras puissant dirigé par ton Dieu, tu calmeras les éléments bouillonnants dans leur confusion et leur rage, et le ciel reprenant sa sérénité, sourira à la nature désolée pour la consoler, il fera luire pour elle l'étoile du bonheur ! Oh ! Courage, cher enfant, fils bien-aimé de ton Dieu. Tu verras rouler dans la poussière les potentats et leurs satellites. Toute grandeur terrestre viendra s'humilier à tes pieds pour recevoir le rayon béni que tu épancheras sur eux, au nom de ton Dieu. Ne crains pas, mon cher enfant, que ton Dieu t'abandonne dans ces moments d'angoisses et de terreur ! Ton Dieu, mon fils chéri, sera debout à tes côtés, il te couvrira contre tous les périls, de sa gloire et de son amour. Jette donc hardiment ton regard vers ce point lumineux de l'avenir, sans t'inquiéter des ténèbres convulsives et des tempêtes qui t'en séparent ! Tu renverseras sous tes pas, tout ce qui te fera obstacle, et ton front serein brillera d'un éclat divin, au milieu du cataclysme et des ruines qui viendront s'amonceler à tes pieds ! Vis en paix, mon fils chéri, mon fils bien-aimé, mon fils de prédilection. Tu es grand parmi les enfants les plus grands de la terre. Vis en paix, enfant chéri de ton Dieu. Il te bénit. Ton Dieu. "

Dieu déroule à son prophète le cours des temps. Il renverse les grands de la terre, il amoncelle les ruines du monde aux pieds de son messie, pour assurer sa marche providentielle ! Il répand d'épaisses ténèbres sur les hommes terrifiés. Mais, debout à côté du messenger de sa suprême volonté, il illumine son front du rayon de sa gloire, et à son regard serein et calme, il montre le point lumineux de l'avenir renfermant les trésors de sa miséricorde infinie ! En ses paroles divines, pleines d'amour, il inocule le courage au cœur de son fils, il le bénit de son souffle divin !

Le 14 août 1869, je discutais avec l'un de mes amis, M. S., à l'occasion du courant politique qui se dessinait, ou plutôt qui commençait à poindre à l'horizon. Mon ami dans son optimisme voyait l'avenir sous un prisme très rassurant, moi au contraire je manifestais de sinistres pressentiments dont j'étais plein, reposant surtout sur les révélations qui m'avaient été faites.

" Eh bien ! me dit mon ami, évoquez Montesquieu, vous verrez ce qu'il vous répondra. " J'évoquai immédiatement l'esprit dans les termes suivants.

" Mon cher esprit Montesquieu, que penses-tu de notre époque et des hommes ardents qui marchent à la tête du mouvement social qui s'accomplit ? "

Sa réponse fut écrite en vingt minutes.

" Mon cher ami, le mouvement qui se dessine est celui de la tempête. C'est te dire que les hommes qui soufflent le vent de la révolution, sont des ambitieux avides de pouvoir, d'honneurs et d'argent. Ne crois pas que cette pléiade révolutionnaire songe le moins du monde au bonheur de ses frères. Les hommes, à leurs yeux, sont un vil troupeau et faits pour servir de marchepied à leur grandeur⁷ ! Ne t'en afflige pas mon cher ami, tout s'accomplit sous

⁶ Voir au présent chapitre, vision de Mme Delanne.

⁷ Oh ! N'est-ce pas ici, 14 août 1869, une page flagrante détachée des annales de l'avenir devant s'accroître le 4 septembre 1870 et se dérouler, en leurs éclats sinistres, le 29 mai 1871 ?

la main de Dieu et conformément aux destinées de l'humanité qui se traîne dans les ornières infimes des passions ! Mais il faut, pour les fins de la Providence divine, que ce souffle violent, impur, accomplisse son œuvre de destruction ! Il faut que les monuments des âges passés s'écroulent pour faire place à l'édifice nouveau qui doit inaugurer l'ère nouvelle, il faut que le sol soit dégagé des vestiges d'un monde qui se meurt, pour faire surgir de son sein le monde nouveau, le règne de Dieu, le règne de toutes les vertus célestes, et qui reposera sur le culte de la charité, de la sainte solidarité, la solidarité divine qu'elle engendre. Réponds donc à ces adeptes aveugles d'une transformation sociale, qu'ils ne voient l'image de leur idole qu'à travers le prisme trompeur, hypocrite des passions, mais que pour se dégager de leurs étreintes, cette liberté sublime qu'ils adorent, doit briser autour d'elle toutes attaches malsaines, et avant tout les bras indignes qui lui prêtent leur concours et qui l'étoufferaient dans leurs bras fratricides, s'il leur était permis d'arriver à leurs fins criminelles⁸. La liberté c'est la vie qui s'alimente de tous ses éléments d'existence émanant du divin Créateur, mais non de ces bouches infernales qui vomissent cette lave incandescente, composée de tous les éléments inflammables, et ne laissant sur son passage que des ruines et la mort. La liberté est la protectrice de toutes les fibres célestes. C'est l'essence divine même ! C'est l'émanation de l'étincelle que l'homme recèle en son sein ! C'est l'âme immortelle qui reçut en apanage le libre arbitre, pour fins l'immensité de l'espace et la toute-puissance, qui émane de son Dieu et qui n'aura pour terme, pour limite, que l'éternel qui l'a créée ! Lis à ton ami cette page brillante. Qu'il reconnaisse en ces traits s'il le peut, la déesse échevelée qu'il encense ! Qu'il dise, ton confiant ami, s'il retrouve en cette fille du ciel quelque air de famille avec la mégère furieuse dont le règne commence et dont la rage fera dresser les cheveux sur la tête ! Il a évoqué Montesquieu, c'est Montesquieu qui lui dévoile l'avenir sous l'inspiration de son Dieu ! Montesquieu. "

Ce dernier trait de burin se dégageant du rayon de l'avenir, sera gravé sur la plaque d'airain qui se dresse sur les ruines fumantes des splendides monuments de la capitale du monde civilisé, ruines arrosées du sang des ministres de Dieu⁹. Ainsi que m'y invitait l'esprit, je lus à mon ami cette communication si remarquable, et qui dut laisser en son esprit une très vive impression. Mais au moment où je transcrivais ce passage de mon manuscrit pour le livrer à l'imprimeur, le 10 mars 1871, les événements, ainsi que cela a été dit plus haut, de sinistres lueurs suivaient leur cours providentiel vers le point signalé par l'esprit Montesquieu, point culminant gros du suprême dénouement, point qui ne doit pas se dérober aujourd'hui à l'œil attentif de mon trop confiant ami ! Relisant plus tard encore cette prophétique communication (le 3 avril 1871), le point noir avait grossi. De son sein jaillissaient de menaçants éclats avant-coureurs de la lave homicide qu'il recèle et devant marquer l'étape subversive du 29 mai, etc., etc., étape cruelle qui hélas, ne sera pas la dernière convulsion de l'agonie de notre malheureuse patrie et du cataclysme du monde !

Évocation. 28 août 1869, 8 h. du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me dire ce que tu penses de Napoléon III ? "

Réponse.

" Tu viens donner l'élan à ma muse débile,
La pousser sans pitié sur un sol difficile !

⁸ Oh ! Ici, le burin de l'avenir retrace la levée de boucliers du 18 mars 1871, l'attentat des bandits de la Commune, s'appuyant sur le vol, l'assassinat et l'incendie et toutes les fureurs des saturnales de la prétendue liberté.

⁹ 29 mai 1871.

A ton appel, dis-moi, lui serait-il permis
 D'aborder tel sujet pour se montrer docile,
 Alors qu'elle craindrait, en sa course inhabile,
 Ne pouvoir pas tenir ce qu'elle aurait promis ?
 Pénétrer l'avenir, l'épouvante, l'énerve !
 Ici, c'est un grand nom qui ravive sa verve !
 Je sens se ranimer son souffle presque éteint,
 Et dans le feu sacré que le ciel lui réserve,
 Je retrouve sa voix pour une illustre fin !
 Aux abords des grands pics qui dominent la terre,
 L'ombre de leurs contours projetant son sillon,
 De leur hardi sommet envahit le vallon !
 De ces points culminants enfantant le tonnerre,
 Et vomissant les feux que leur cratère enserre,
 Le reflet enflammé éclaire l'horizon !
 Telles on voit planer ces superbes figures,
 Qui, des peuples soumis, président les destins !
 Instruments de leur Dieu, en leurs hautes statures,
 Accomplir ici-bas les éternels desseins !
 Marqués au coin sacré, mus par son étincelle,
 Trempés dans le passé, plongeant dans l'avenir,
 Il attise les feux que leur cerveau recèle,
 Pour féconder les points d'où l'éclat doit surgir.
 Les murmures bruyants, éclos au cœur de l'homme,
 Les efforts impuissants, nés de ses passions,
 S'effacent à leurs voix, ainsi qu'un vain fantôme,
 Que brise l'ascendant imprimé sur leur front !
 Tout pâlit, tout fléchit, devant ces météores
 Que lance le Très-Haut de son trône éternel !
 Pour déblayer la voie, élargir tous les pores,
 Par où doit s'épancher son amour paternel !
 Précurseurs éclatants de célestes aurores,
 Ils marquent des destins le terme solennel !
 Tel est Napoléon en sa haute stature,
 Dont l'Europe étonnée accepte les décrets.
 En son regard profond, en sa mâle attitude
 Posant de l'avenir la vaste latitude,
 Il attend de son Dieu les suprêmes décrets. Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu."

Napoléon III a accompli les vues providentielles de son Dieu en ouvrant les voies à la réintégration providentielle de la famille des peuples, appelés à se grouper au point culminant du repère de leur génie et de leurs sympathies, et préparant la fusion universelle ! Napoléon III a été inspiré de son Dieu, lorsqu'il a inauguré le libre-échange et élargi ainsi les canaux des relations amicales et de bien-être de peuple à peuple, arboré sur la frontière de leur territoire la bannière de la solidarité ! Napoléon III a rempli sa mission divine, en ouvrant le temple des institutions populaires, où il a fait appel à toutes les infortunes, en venant en aide aux travailleurs, en ménageant des secours à leurs infirmités et à leur vieillesse, et les douceurs d'une honorable retraite. Napoléon III l'a remplie, la suprême mission que lui avait confiée son Dieu, en restituant au peuple son imprescriptible souveraineté, et posant ainsi les bases et les prémisses de la liberté octroyée par Dieu même à tous ses enfants ! Oui, Napoléon III a donné

ici, au monde un exemple impérissable, en convoquant la France en ses comices solennels, pour exprimer sa souveraine volonté ! Napoléon III a donc été l'instrument et le messie de son Dieu ! Instrument qui, après l'accomplissement de sa tâche, devait être brisé par le Tout-Puissant, pour la glorification de ses desseins éternels, desseins dont la trame se déroule en la révélation solennelle qui précède, émanée de son souffle divin ! Oh ! Que cet avis solennel, visant ici la fragilité des choses humaines, ne soit pas perdu pour les comparses de la scène du monde, élevés un jour sur le pavois, et qui viendront s'abîmer en un instant en la poussière de leur néant !

Évocation. 1er septembre 1869, 8 h. et demi du matin.

(A l'occasion d'une vision qui m'était advenue pendant la nuit de l'apparition de l'esprit Saint Louis m'offrant une branché de lys.)

" Mon cher Alfred de Musset, dis-moi, avec la permission de Dieu, si j'ai les sympathies de Saint-Louis, le protecteur de la France ? "

Réponse.

" Saint-Louis, cher ami, t'applaudit, te vénère !
Sur toi son œil fixé sourit à tes efforts.
Voltigeant près de toi de son aile légère,
Il épanche en ton cœur les célestes trésors !
Glorifiant en toi les destins de la France,
De son effluve sainte il inonde ton front !
Du trône de ton Dieu empruntant la puissance,
Il y scelle, en ce jour, ton immortel fleuron !
Avec effusion il célèbre ta gloire !
Il soutient ton courage, et, te montrant le port,
Il épand dans ton cœur l'ardeur de la victoire,
Et de ton vol céleste il enhardit l'essor !
La fleur qui cette nuit, à ta vue étonnée,
S'étalait dans sa main, en sa pure blancheur,
Comme insigne des rois, par lui t'était donnée.
De la gloire du ciel, immortel réflecteur !
Illustre protecteur de sa noble patrie,
Il t'offrait, en son nom, ce signe glorieux,
Ce splendide rameau, la palme de ta vie,
Qu'arborera ta main au séjour des heureux !
Courage, enfant de Dieu, l'avenir te contemple !
Devenu tout-puissant, sous le souffle de Dieu !
Élevé par son bras sur le faite du temple,
Ta voix doit, en son nom, retentir en tout lieu !
Tu portes le flambeau du ciel et de la terre !
Louis, en un grand jour, aura la mission
De fermer, à ta voix, le temple de la guerre,
Qui, d'un point effrayant obscurcit l'horizon !
Oui, repose en tes mains le salut de tes frères !
Par toi doivent jaillir les feux d'un nouveau jour.
Ton bras doit renverser les suprêmes barrières
Qui fermaient de ton Dieu le splendide séjour !
Tout grandit sous tes pas, tout respire la gloire !
Tout s'émeut à ta voix, tout sonne le bonheur !

Tout suit l'impulsion, tout court à la victoire !
Tout signale à ton Dieu ton immortel labeur ! Alfred de Musset, inspiré de Dieu. "

Prière.

" O mon Dieu, puis-je communiquer à mes frères, ces vers brûlants qui me confondent ? Ce dithyrambe enfanté en la verve d'outre-tombe de mon frère Alfred de Musset ? "

Réponse : " Ecris, mon enfant chéri, c'est la volonté de ton Dieu. Ton Dieu. "

Le 1er septembre 1869, 8 h. et demi du soir, j'évoquai Alfred de Musset dans les termes suivants.

" Mon cher Alfred de Musset, je ne voudrais pas être importun en ma prière. Oh ! Ne réponds rien si je t'ennuie. Dis-moi ce que tu voudras, avec la permission de Dieu. "

Réponse.

" Oh ! Rimer c'est bien dit, vouloir peut-il suffire ?

Puis-je ainsi, sans façon, te parler de si haut ?

Sur tous les tons, crois-tu, que raisonne ma lyre ?

Que le souffle jamais ne lui fasse défaut ?

Ma foi, indique-moi ce qu'il faut que je dise.

Des méchants ou des bons dois-je t'entretenir ?

A quel point, dis-le moi, faut-il donc que je vise ?

Quels hommes, quels travers, puis-je te définir ?

De mon histoire, eh bien, je t'offre cette page,

Ecoute, cher ami. Sur ton lointain rivage,

Quand j'étais exilé, comme toi maintenant,

De rimer, de chanter, faisant l'apprentissage,

Faute d'un trait du ciel, j'échouais bien souvent.

Pour l'évoquer en aide à ma plume débile,

J'ignorais que là-haut, une âme, sœur docile,

Savourant à longs traits le breuvage des cieux,

Fidèle à mon appel, voulût, d'un ton facile,

Entonner à ma voix des chants mélodieux !

Oui, j'ignorais encor, que, sylphide légère,

Elle daignât toujours près de moi voltiger,

J'ignorais, cher ami, que les accents d'un frère

Aux accents d'ici-bas voulussent se mêler !

Plus fortuné que moi, la divine science,

Rayonnant du Très-haut, illumine ton front !

Du suprême foyer, d'où jaillit la puissance,

Surgit le feu sacré qui pousse ton crayon !

Temps béni ! Homme pur, que la terre recèle !

Vous devez accomplir les décrets du Seigneur !

Tu portes en ton sein la divine étincelle

Qui doit frayer à tous le chemin du bonheur !

Les messagers de Dieu, sur tes traces convergent !

Et sur toi, du Très-Haut, vont briller tous les feux !

Oh ! L'éclat des splendeurs, que les cieux te réservent,

Des hommes ébahis éblouira les yeux ! Alfred de Musset. "

Le 30 octobre 1869, six heures du matin, j'évoquai Alfred de Musset, à l'occasion d'un club démagogique organisé le 18 octobre, à Paris, boulevard Clichy, club où avaient été convoqués tous les députés de l'opposition, et auquel avaient assisté MM. Bancel, Pelletan, Jules Simon et Jules Ferry.

" Mon cher esprit, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers sur la liberté, à l'adresse des habitants de Paris ? "

Réponse.

" Ecris, mon bien-aimé frère, c'est ton Dieu qui t'inspire !

Peuple ardent et léger, tu t'émeus, tu bouillottes !

Tu sens germer en toi la sainte liberté !

Pour dresser son pavois, tu veux briser un trône !

Du peuple souverain respecte la couronne,

Laisse arriver le fruit à sa maturité !

Cette fille du ciel, qu'à grands cris tu proclames,

Pour qui tu veux verser le plus pur de ton sang !

Non, ce n'est pas du sang que sa voix te réclame,

Son regard, plein d'amour, fixé sur ses enfants,

Elle prescrit à tous la paix et la concorde.

Oh ! Le tumulte, en vain, l'appelle et la poursuit,

Le deuil naît dans son cœur, aux cris de la discorde,

La licence l'émeut, l'épouvante, elle fuit.

Elle retourne au ciel, de son aile légère,

Afin de s'affranchir d'impurs embrassements !

Elle te dit adieu, mais cependant espère !

Son heure sonnera, mais dans de purs instants !

Peuple, qui suis le cours d'une fougue insensée,

Au lieu de t'emporter, mesure ton chemin.

Et sache retenir ton ardente pensée,

Qui t'entraîne, imprudent, loin du but, de ta fin.

L'abîme est sous tes pas, modère ta vitesse !

En tes emportements sombre la vérité.

Ecoute, en tes ébats la voix de la sagesse,

Je vais te définir la sainte liberté !

Ce vrai présent des cieux, cette pure déesse,

Que, d'un culte pieux, fêtes avec ardeur,

Qui, dans son règne en toi, blasonne ta noblesse,

Et que le Créateur burine dans ton cœur !

La liberté, du ciel est la sainte oriflamme !

C'est le souffle de Dieu, c'est la céleste flamme !

Sur ton front est le sceau de l'immortalité !

De tous instincts pervers elle sait garer l'âme,

Et ne règne jamais que dans sa pureté !

Elle est un don de Dieu, peuple, c'est là ton titre.

Mais c'est un pur présent, dont tu dois compte un jour !

Pour accomplir le bien, elle est le libre arbitre,

Qui peut t'être ravi, mais jamais sans retour.

Ne crois pas, insensé, que, d'essence divine,

La liberté, jamais, flatte tes passions !

Que son souffle divin mente à son origine !

Qu'elle ouvre pour le mal de sombres horizons !

Qu'immolant, à tes vœux, les lois et la justice,
 La famille, l'honneur, la solidarité,
 Pour servir tes travers, elle te soit propice,
 Et couronne le crime et ton iniquité !
 Cesse de l'évoquer, de ton âme cupide,
 De lui dresser un temple, en ton cœur gangrené !
 Oh ! Crains son bras vengeur, frappant ta main avide,
 Venant laver le sang en tes doigts imprégné !
 Le sang, hélas, puisé dans le sein de ton frère !
 Oh ! De la liberté, entends ici la voix !
 Expulse de ton cœur tout courant délétère,
 De la fraternité suis les suprêmes lois !
 Sache lier ton bras, s'il devenait coupable.
 Si ton cœur est impur, comprime ses élans.
 Surveille en toi le mal, dont tu te sens capable,
 Et n'accomplis jamais les œuvres des méchants !
 Sous l'empire du bien, organise la lutte,
 Défends les droits d'autrui, sa joie et son bonheur,
 Tu seras libre alors, tu seras noble et juste,
 Et le ciel bénira tes efforts, ton labeur !
 Bannis, bannis surtout, de ton âme égarée,
 Ces brandons enflammés, pervertissant le cœur !
 Et cette liberté sinistre, échevelée,
 Qui promène l'effroi, le deuil et la terreur !
 La liberté du ciel épure sa couronne,
 Que ne sauraient jamais tresser des doigts impurs !
 C'est dans le sein de Dieu qu'elle élève son trône,
 Et qu'elle régnera pour les destins futurs ! Ton Dieu "

Cette pièce de vers, flétrissant à grands traits les saturnales de la liberté, et traçant du burin de la prescience, les événements que nous traversons en mai 1871, semblerait, en s'échappant de mon crayon inspiré, avoir été écrite sous l'impression sinistre qu'ils font naître dans tous les cœurs ! Aussi faut-il reconnaître ici, que c'est bien la parole divine qui se faisait entendre le 30 octobre 1869, et soulevait en ses avertissements salutaires, le voile de l'avenir ! Ces vers furent écrits très rapidement, mais bien qu'ils eussent été annoncés à mon crayon comme inspirés de Dieu, ils durent subir de nombreuses corrections.

J'en témoignai tout mon étonnement par la prière suivante adressée à Dieu.

" Mon divin Père, est-ce bien vous qui m'avez inspiré les vers que j'ai écrits ce matin, et que j'ai dû si largement corriger ce soir, en les transcrivant ? "

Répons : " Mon cher fils, la pensée est de Dieu, mais le style est de l'homme.

Tes poésies, bien qu'inspirées pour constituer ton œuvre, ne doivent pas revêtir le caractère de communications. Vis en paix, mon cher fils. Ton Dieu. "

La liberté ainsi définie est donc d'inspiration divine ! O vous tous qui vous vouez à son culte, proclamez-la sous ses traits si purs, telle qu'elle vient de votre Dieu, telle qu'elle peut être sanctifiée de son souffle divin !

Le 19 novembre 1869, je venais d'arrêter définitivement les conditions de l'impression de mon

livre avec mon imprimeur, entre les mains duquel j'avais déposé depuis le 1er septembre, les premiers chapitres. Or, l'époque de la livraison de l'ouvrage n'avait pas été déterminée. Je crus devoir adresser une prière à Dieu pour lui demander si de telles conditions remplissaient bien les vues de sa divine providence ?

Réponse : " Oui, mon fils chéri. C'est ton Dieu qui t'inspire. Vis en paix. Ne crains pas que le temps manque à ton œuvre. Elle arrivera au moment opportun et ton livre portera ses coups quand il faudra, pour leur effet suprême. Tout se prépare pour le triomphe le plus complet de ta mission. Tout converge vers ce point culminant qui sera l'événement le plus éclatant, le plus mirobolant du siècle. Le monde entier en sera ébahi, et ton nom retentira en tout lieu, par les cent bouches de la renommée, qui ne seront autres que la parole de ton Dieu. Vis en paix mon cher fils, mon fils bien-aimé. Ton Dieu. "

Les membres d'une société spirite instituée à Toulouse, sous l'épigraphe de Cercle de la Morale Spirite, venait de me conférer le titre de président honoraire de ce cercle.

Le 1er décembre 1869, je priai les bons esprits mes protecteurs, de vouloir bien me dire si cette promotion honoraire avait une signification marquée, au point de vue de ma mission. C'est mon Dieu qui daigna me répondre : " Tout a une signification tu le conçois, sous la main de ton Dieu. C'est un point de repère pour la propagande que tu es appelé à faire. C'est un point culminant qui doit te servir de marchepied dans l'opinion publique, et te frayer les voies. Ce n'est pas par un effet du hasard que tes frères sont venus t'arracher à l'obscurité relative, où tu vis aujourd'hui. Le titre de président honoraire prédisposera tes frères à admettre ta mission et à ne point s'arrêter à la philippique lancée contre toi par ton frère Allan Kardec. Oui, celui qui est jugé digne aujourd'hui d'étendre le reflet de son nom sur une société spirite, qui prend pour bannière la morale éternelle, ne peut demain, être traité comme un ambitieux vulgaire, un audacieux imposteur, usurpateur d'un titre qu'il se serait arrogé. Tout, mon fils bien-aimé, converge dans l'œuvre de ton Dieu, à une fin commune, immuable, insaisissable dans ses moyens et ses voies, aux yeux de la sagesse humaine qui se traîne dans les étroites ornières de son entendement. Vis en paix mon fils chéri. Ton Dieu. "

Le 1er décembre 1869, huit heures du soir, j'évoquai Alfred de Musset dans les termes suivants.

" Mon cher esprit, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers afférents aux événements qui s'accomplissent ? "

Réponse.

" Sans gêne, cher ami, tu provoques ma muse.
Tu frappes, sans souci de troubler son sommeil.
De son zèle, parfois, ton insistance abuse,
Tu n'attends même pas l'heure de son réveil.
Quel serait le point noir, qui donc te préoccupe ?
Quoi ! Ton âme, ton cœur seraient-ils aux abois ?
De ton Dieu Tout-Puissant n'entends-tu pas la voix ?
Craindrais-tu l'avenir ? Craindrais-tu d'être dupe ?
Crains-tu les passions ? Redoutes-tu leurs lois ?
A la voix de ton Dieu, sois grand, sois plein d'audace !
D'une mer en courroux sache régler le flux !
De ton aile de feu tu planes dans l'espace !
A tes pieds rouleront tes ennemis vaincus !

L'avenir apparaît au présent qui s'efface !
 Il viendra balayer tous les tyrans déchus !
 Qui pourrait, à tes pas, opposer sa barrière ?
 Qui pourrait t'arrêter, en ton céleste élan ?
 Qui pourrait, ici-bas, limiter ta carrière,
 Que ton Dieu vient tracer de son bras tout-puissant ?
 Vis en paix, cher enfant, ton étoile scintille,
 Eclairant de ses feux les horizons lointains !
 La flamme de ton Dieu dans ton âme pétille,
 Son souffle protecteur préside à tes destins ! "
 Je fus ahuri d'un tel langage qui n'était revêtu d'aucune signature, et dans le trouble qui
 m'envahit, de m'écrier aussitôt. Qui es-tu ?
 R. " Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Évocation. 2 décembre 1869, 9 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, tu me rebutes, mais je retourne à toi, le sourire sur les lèvres. Je suis bien sûr que ta colère n'est pas sérieuse. Je viens te demander, avec la permission de Dieu, quelques vers pour le complément de ma collection de poésies, et dont la dernière porte le chiffre 99. "

Réponse.

" Se fâcher avec toi, serait peine inutile.
 Bon ! En serais-tu moins pressant, obséquieux ?
 Pourquoi donc batailler sur un terrain futile ?
 Prenons à tes accents le langage des dieux !
 A ta voix inspirée embouchons la trompette !
 Des bataillons ailés arborons le drapeau !
 Signalons les points noirs recelant la tempête !
 Et de l'ère nouvelle élevons le rameau !
 Tout s'ébranle ici-bas, tout s'émeut, tout chancelle !
 Tout suit l'impulsion des décrets éternels !
 Du choc, de toute part, éclate l'étincelle,
 Qui viendra consommer des destins solennels !
 Peuples et souverains, pauvres, grands de la terre,
 Verront luire bientôt le jour de la terreur !
 Dans les cieus, sous leurs pas, frémira le tonnerre !
 Et tous seront frappés de crainte et de stupeur !
 La mort, dans ce chaos, en ce monceau de ruines,
 Semblera se jouer, en ses cruels ébats !
 Et les cœurs, agités sous toutes les poitrines,
 D'effroi palpiteront au seul bruit de ses pas !
 C'est alors qu'un éclair, jaillissant des ténèbres,
 Viendra, d'un premier trait, éclairer l'horizon !
 Et la douce espérance, en ces scènes funèbres,
 De l'homme épouvanté déridera le front.
 Bientôt phare éclatant, en sa flamme divine,
 Brillera dans le ciel l'étoile du salut !
 Et sur les flancs sacrés de la sainte colline,
 Eclairera la voie et montrera le but !
 Tels sont les temps prédits, auxquels on ne veut croire,

Que le prophète aimé consacre par sa voix !
Ouvrant à deux battants le temple de la gloire,
Où Dieu, pour ses élus, élève ses pavois !
Ecoute cette voix, obstiné réfractaire,
Dont l'orgueil insensé brave le Tout-Puissant !
Ecoute, écoute-le, cet avis salutaire !
Ecoute-le, te dis-je, encore, il en est temps ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu."

Au moment où je transcris ces vers pour livrer le chapitre XX à l'imprimeur, les paroles prophétiques qu'ils consacrent se déroulent aux yeux de tous, et l'avenir se montre gros de leur sinistre dénouement.

Le 6 décembre 1869, trois heures du soir, M. Z. et mon jeune ami X. se trouvaient dans mon cabinet de travail. Celui-ci, par un retour spontané à sa médiumnité, retour qui, bien qu'affectant le trait du scepticisme, semblait s'imposer à lui, me pria d'évoquer Alfred de Musset. Il ajouta qu'il allait prendre son crayon et attendrait l'inspiration. Conformément à la sollicitation de mon jeune ami, j'évoquai l'esprit et lui demandai des vers à l'adresse de la médiumnité inconsciente de notre sceptique adepte, médiumnité qui était déniée par lui.

A l'instant même, il reçut la communication suivante.

" Tu l'as voulu. Tant pis. Ecoute sans murmure.

O jeune nourrisson des muses, souviens-toi.

Je te le dis tout net, et sans te faire injure :

Que tout te vient de Dieu, et que rien n'est de toi.

L'orgueil a ses dangers, il précipite l'homme

Dans un abîme immense, où son âme se meurt.

Ne suis pas, cher enfant, les doctrines de Rome !

Antonelli vieillit, il se cache, il a peur.

Tu le verras bientôt, dans le prochain concile,

(L'Eglise en frémit), de crainte épouvanté !

L'on entendra vibrer le cri de la sibylle,

S'élever triomphant, divin et redouté.

Prêcher, au nom de Dieu, le réveil d'une aurore,

Qui doit purifier la terre, et de ses feux

Enflammer l'univers, qui ne croit pas encore,

Et faire resplendir le ciel à tous les yeux.

L'ère de Dieu s'avance. Il faut toucher et croire !

Il faut braver les sots et leurs sottises rumeurs.

A ce point seulement obtiendras-tu la gloire ?

Laisse donc, mon cher fils, ton passé, tes erreurs ! Alfred de Musset. "

Ce langage d'Alfred de Musset, formulé sous le crayon de mon jeune ami, constituait le démenti le plus net, le plus énergique, à l'adresse de ses synthèses doctrinales, soit qu'il prétendît se placer au point de vue spirite, soit qu'il fût ramené ici au critérium du catholicisme. Aussi, cette parole d'outre-tombe apporta-t-elle dans son esprit un trouble profond et ostensible, un sensible embarras ! En effet, sous le témoignage, sous l'autorité de son propre crayon, notre jeune réfractaire réfutait, en un langage inconscient pour lui, et dans les termes les plus explicites, les objections radicales qui lui étaient suggérées un instant auparavant. Il renversait en un mot dirons-nous, pour la centième fois, sous l'effluve de son

crayon, le critérium de sa foi, soit de son orgueilleux scepticisme. Mais, en son obstination, résistant à l'aveu intime et secret de sa confusion, il manifesta le désir de recommencer l'essai, soit l'épreuve de sa médiumnité. Il me proposa d'évoquer de nouveau les esprits.

J'adressai aussitôt une évocation à mes esprits protecteurs, les priant de me dire avec la permission de Dieu, quel serait l'événement le plus remarquable du concile œcuménique ?

La réponse suivante fut dictée instantanément au crayon de mon jeune ami : " Ecoutez la voix du Seigneur ainsi que la proclamaient les prophètes précurseurs du Messie, qui venaient apporter aux hommes la parole de vérité et de vie, ainsi que la proclament jusqu'ici ceux qui ont étudié profondément sa doctrine et qui reconnaissent que le christianisme, dans sa marche si admirable, manque cependant de quelques moyens pratiques qui s'imposent à l'humanité. C'est vous dire que les grandes voies se substitueront aux lois de l'église, qui finit. Les temps ne sont plus où vous deviez rester immuables vicaires de Jésus-Christ ! Vous devez marcher à la tête de l'humanité politique et religieuse, et écouter avec recueillement les désirs des peuples et leurs aspirations. Reconnaissez que votre église est toute dans le passé et dans le présent, et qu'elle ne répond plus aux besoins de l'homme. Faites un pas de plus vers le progrès. Le progrès c'est Dieu, et Dieu ne peut vous tromper. Que votre foi soit large, douce, conciliante, afin que ceux qui seront enseignés par vous fassent le bien avec l'espérance du pardon, même la certitude de ne pas perdre le ciel. Comment voulez-vous que l'homme, faible atome, pétri d'un peu de limon, ne soit pas découragé à la pensée qu'une seule faute, un seul écart, le précipitera pour jamais dans le néant et le privera à jamais de la vue de Dieu ! Le découragement s'empare de l'humanité, en présence de cette sentence avilissante et indigne du cœur de Dieu, et renonçant à l'avenir sans avoir combattu, elle jette les âmes en dehors de la lutte, entraînés par toutes les passions rivées à cette terre, il lui paraît impossible de ne pas tomber. Saint-Père, le Messie faisait entendre de plus douces paroles à la femme adultère ! Il la releva de sa main divine, lorsque les méchants s'en écartaient. Il lui faisait entendre la voix miséricordieuse du pardon qui sèche les larmes et nous rend la force. Ecoutez. De toute part on entend un frissonnement au sein du XIXe siècle ! Tous les pouvoirs se soulèvent, émus, dans la prévision d'un grand événement ! Quelque chose de grand qui vient du ciel, se prépare ! Le spiritisme fait chaque jour d'immenses adeptes. Il va marcher bientôt à la tête du monde pour le régénérer dans les eaux du baptême de la régénération et de la confiance en Dieu. Vous, Pie IX, vous dont les vertus sont applaudies dans l'univers entier, nous vous supplions d'éviter un schisme immense ! Marchez avec les destinées nouvelles, prêtez-y les mains ! Dieu ne s'oppose pas à cette œuvre d'embrassement fraternel, qui doit être la sainte. Quelle victoire vous remporterez sur votre entourage si vous écoutez notre voix ! Quelle gloire vous acquerrez dans les cieux ! Pascal. "

Mon jeune ami écrivit avec une rapidité fébrile cette solennelle allocution, émanée des sommités de la sphère céleste, à l'adresse du catholicisme. Il la relut avec admiration par trois et quatre fois. Il ne pouvait en croire ses yeux et son entendement. Il était ébahi ! Oui, il doutait encore de ce que son crayon inconscient venait de tracer. Il s'arrêtait, étonné au style nerveux, à la pensée ferme, élevée de Pascal, reproduits dans les lignes qu'il venait d'écrire. Sous l'impression d'un trouble profond, il était forcé de reconnaître l'intervention de l'esprit.

Toujours sous l'empire de l'impulsion qui le dominait, il insista encore et me pria de poser aux esprits une troisième question. " Je leur demandai quelle serait l'issue du concile ? "

A cette évocation intervinrent, sous le crayon de mon jeune ami, des révélations solennelles, proclamées par le prophète Saint Jean : « Cet organe céleste de l'avenir déroula en paroles de feu, les terribles événements qui menacent notre époque et qui marqueront les temps prédits. »

La minute de cette remarquable communication fut retenue par notre jeune médium, sous la promesse formelle de me la rendre, mais le lendemain il m'annonça qu'elle avait été jetée au feu. Je vais tâcher de la reproduire, sinon en ses termes précis et sacramentels, du moins en son entente.

Je retracerai sommairement les événements qui y étaient énoncés. Le prophète Saint Jean, répondant à mon évocation, avait débuté par ces mots : " Des ruines s'amoncellent sur des monceaux de ruines ! Le soleil s'obscurcit et refuse sa lumière ! La nature est désolée ! La mort, sous toutes ses formes envahit la terre sur laquelle elle étend son sinistre linceul ! "

Après ces mots, le prophète adressa à Dieu une fervente prière. Le Tout-Puissant fit entendre sa voix, reproduite dans les accents de son Messie : " Mon cher fils, je vais découvrir à tes yeux les événements qui se préparent dans les desseins de ton Dieu ! A l'instant même, le prophète tombant en extase, s'écrie : une vision céleste me ravit ! L'avenir se déroule à mes yeux, etc., etc., etc. Puis, abordant la série des faits, il continue à peu près en ces termes. Des paroles puissantes se font entendre au sein du concile, pour persuader les voies de la sagesse, de la conciliation et du progrès, mais elles ne sont pas écoutées. Victor-Emmanuel s'empare de Rome, qui devient la capitale de l'Italie. Le Pape en est chassé et il échappe avec peine aux périls qui le menacent. Il se réfugie en France où sa présence fait naître des complications politiques. L'Angleterre et la Prusse, protestantes, se coalisent contre la France et l'Autriche catholiques. Des fleuves de sang coulent en Europe. Les campagnes sont ravagées, désolées. Dieu appesantit son bras sur l'humanité coupable et corrompue. Mais enfin le calme se fait, la nature renaît à une prospérité printannière. Le drapeau de la paix flotte sur toutes les capitales de l'Europe. Le Pape est réintégré à Rome mais pour y exercer spirituellement sa suprématie, garantie et signée à Rome même, par tous les potentats. Son empire temporel est aboli. Toutes les religions du monde, chrétiennes, catholiques, protestantes, schismatiques, etc., etc., se confondent en un seul culte basé sur la maxime divine. Fais aux autres ce que tu veux qui te soit fait. C'est au nom de cette sainte maxime que le Pape, chef de la religion, fera cesser la guerre, dont il avait été l'occasion. Le concile, interrompu par les événements décrits, reprendra son cours pour consacrer l'ère nouvelle qui aura vu disparaître dans la tourmente tous ceux qui s'élevaient contre elle. "

Tel fut le langage inspiré au médium par le prophète Saint Jean, sinon en ses termes sacramentels, du moins en sa portée et en l'entente de ses révélations. Je n'ai pu retracer ici, je le répète, cette solennelle communication, que sous l'impression fugitive de mes souvenirs. Or, après l'avoir écrite, j'adressai une prière à Dieu, dans laquelle je le suppliais de daigner m'éclairer sur cette manifestation suprême, et de me faire connaître si j'avais exactement, fidèlement reproduit les révélations divines octroyées à son fils bien-aimé Jean ?

Réponse : "Oui, mon fils chéri, c'est bien là leur reproduction fidèle. Tu connais maintenant l'avenir qui se prépare. Vis en paix, mon fils chéri. Ces événements ne sauraient t'atteindre. Ils passeront sur ta tête sans te frapper ou ils viendront expirer à tes pieds. C'est toi, mon fils Jean, qui élèveras ta voix suppliante vers ton Dieu, et elle sera écoutée, mon fils chéri ! A ta sainte prière, le calme renaîtra sur la terre, la bonté, la miséricorde de ton Dieu souriront à ses enfants, et l'ère nouvelle commencera sous les auspices de la doctrine divine que tu publies, au nom de ton Dieu, et qui sera sanctifiée de son souffle divin. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

Cette solennelle séance, si pleine de révélations émouvantes ne dura qu'une heure (de trois heures à quatre heures du soir).

Or, le 6 décembre, quatre heures du soir, à l'issue de la séance où mon jeune ami venait de

recevoir les manifestations si éclatantes de sa médiumnité, j'avais adressé une fervente prière à Dieu, dans les termes suivants. " O mon divin Père, que dois-je penser de ce qui vient de s'accomplir ? Aurais-je été imprudent en mes évocations ? Vous aurais-je offensé ? "

Réponse : " Non, mon fils chéri, tu n'as pas offensé ton Dieu. Vis en paix. Tout ce qui s'accomplit autour de toi est le fait de ton Dieu. C'est ton Dieu, mon fils chéri, qui déroule les événements et les phases diverses de la mission que tu dois accomplir, sous son souffle, sous le souffle de ton Dieu. Sois donc sans inquiétude, sans préoccupation. Rien n'est changé mon bien-aimé, dans la parole de ton Dieu, qui est immuable. Tout aboutira aux fins qu'il t'est donné d'atteindre. Tout adviendra selon que cela a été réglé dans les vues et les desseins de ton Dieu. Le voile a été levé devant toi. C'est à toi que s'adresse la révélation reçue par ton frère X. C'est toi, mon fils chéri, qui as été illuminé de ton Dieu. C'est à Jean, son fils chéri, qu'il a bien voulu confier les secrets de l'avenir arrêtés de toute éternité en ses desseins éternels. Vis en paix, mon bien-aimé. Non, tu n'as accompli aujourd'hui aucun acte contraire aux instructions que tu as reçues de ton Dieu, et le trouble que tu éprouves est l'épreuve que ton Dieu te réserve, pour te faire sentir ton néant devant la suprême volonté de ton Dieu. Rassure-toi, mon cher enfant, tu n'as pas perdu l'amour de ton Dieu. Oui mon cher fils, tu es et seras pendant l'éternité, son enfant chéri, son enfant de prédilection, le plus pur des enfants du ciel et de la terre. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Le 13 décembre 1869, deux heures du soir, mon jeune ami m'interpellait en présence de M. Z. sur un ton léger, ironique et railleur, en l'accent sceptique et ostensiblement oublieux des communications solennelles qui lui étaient advenues, quelques jours auparavant.

- A propos, me dit-il, avez-vous la silhouette de M. Y. ?

- Non, répondis-je, je ne l'ai pas demandée aux esprits, je craignais que sur un tel nom, il pût y avoir du mal à dire.

- Eh bien, reprit-il, sur le même ton d'assurance qui lui est assez familier, je vais prendre ce croquis. Evoquez un esprit ?

- Oh non, suivez plutôt vos propres inspirations.

Il s'agissait ici, pour mon jeune ami, de tracer en vers la silhouette proposée. Or, ayant pris son crayon, il pressura vainement son cerveau, vainement stimula-t-il sa verve poétique, il ne put rien trouver. De guerre lasse il jeta son crayon de dépit, mais sur quelques mots sympathiques de ma part, il le reprit me priant de lui venir en aide, d'invoquer le concours d'Alfred de Musset et de lui concilier ses inspirations. J'évoquai l'esprit, à l'instant même la phrase poétique advint à notre jeune médium, et il écrivit en quinze ou vingt minutes, seize vers bien conçus, bien tournés et traçant le croquis fidèle qu'il s'était proposé. Mais constatons ici, à la honte de notre obstiné réfractaire, que ce même jour il eut la témérité, toujours en la présence de M. Z., de s'attribuer personnellement le mérite des beaux vers d'Alfred de Musset. " Oh ! Dressez procès-verbal, s'écria M. Z., de ce qui s'est passé et je le signerai. " Et moi d'ajouter, en m'adressant à mon imprudent ami. " Oh ! Sachez-le bien, je vous en préviens, je briserai tout, je renverserai tout sur mon passage, pour le triomphe de la vérité ! "

Évocation. 24 décembre 1869, 8 h. du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers, à l'occasion de la solennité du jour de Noël ? "

Réponse.

" A s'élever si haut, oh ! Ma muse effrayée

N'ose, à ta voix, tenter ce vol audacieux !

Inhabile à planer au sein de l'éthérée,

A son aide humblement elle appelle les dieux !
 Noël est le grand jour, où des pieds de son trône,
 Le Très-Haut fit surgir l'étoile du salut !
 Que, ceignant à son fils sa divine couronne,
 De sa divinité lui remit l'attribut !
 C'est le jour solennel, où sur la terre émue,
 Il abaissa le ciel pour l'élever à lui !
 Le jour, où s'inclinant des hauteurs de la nue,
 Son rayon éternel comme l'éclair à lui.
 En tes sens alourdis, en ta torpeur immonde,
 Homme, réveille-toi, pour grandir jusqu'aux cieux !
 Sous tes pas apparaît, pour le salut du monde,
 Le plus grand des humains, venant te rendre heureux !
 Fils de Dieu, rappelé dans le sein d'une femme,
 De la gloire du ciel, prédestiné rameau,
 Il apporte, en sa main, la divine oriflamme !
 Il proclame ses lois et son code nouveau.
 Dans les desseins de Dieu, grandiose victime,
 Inoculant la vie au dur enfantement,
 Il montre le bonheur à son frère souffrant.
 A l'homme il tend les bras dans le fond de l'abîme,
 Offrant, pour le sauver, le plus pur de son sang !
 Des puissances du ciel, la phalange s'ébranle !
 Auprès de son berceau leurs voix vont retentir !
 Le passé, le présent et l'avenir ensemble,
 Proclament en tout lieu l'ère qui va surgir !
 La mort a succombé, c'est le Très-Haut qui règne !
 De son doigt tout-puissant il a marqué ses fins !
 A la mort, que repaît de sinistres instincts,
 Il a dit : " Qu'à ma voix ton souffle impur s'éteigne !
 Que mon fils, mon messie, arbitre tes destins ! "

Toi, son disciple aimé, le plus grand de tes frères,
 Qui vis poindre, en ce jour, ton immortel berceau !
 Qui dois marquer les temps, du ciel clore les ères !
 Tu reçus, en ce jour, le rayon le plus beau !
 C'est au nom de ton Dieu, qu'en ta voix inspirée,
 Tu redis, en tous lieux, ses desseins solennels !
 Que, de son trône issu, du haut de l'éthérée,
 Dicte à l'univers ses décrets éternels ! Ton Dieu. "

A ce divin langage, à ces paroles brûlantes de mon Dieu, mon âme, plongée dans un trouble profond, s'humilie, s'abîme dans son néant, aux pieds du trône de son Dieu !

Le 3 janvier 1870, mon jeune ami, M. X., me proposa, en présence de quelques personnes, de demander ma silhouette aux esprits. Il me pria d'évoquer à cet effet, Alfred de Musset. " Non, lui dis-je, évoquez vous-même les esprits, ils répondront peut-être à votre évocation. Je ne puis, vous le concevez, les évoquer moi-même, alors qu'il s'agit de leur demander ma silhouette. "

M. X. prit son crayon, et en dix minutes il écrivit les vers suivants.

" Socrate, chez les Grecs, passa pour un grand sage.
 Bonnamy, parmi vous, parle un plus saint langage !
 Il est droit, vertueux, et cet homme de bien
 N'aime rien que son Dieu, ne redoute plus rien.
 La voix des esprits faux, comme un fou le présente,
 Et par des quolibets, sans valeur, le tourmente,
 Mais, cet homme sacré, marqué du divin sceau,
 D'une ère trois fois sainte élève le rameau !
 Il prophétise, il va sans frayeur, sans contrainte,
 Et son âme de feu ne connaît pas la crainte.
 Ecoutez-le, tremblez, car on entend le bruit,
 Qui vous menace tous d'une éternelle nuit.
 Ecoutez-le, vous dis-je, il en est temps encore !
 Les temps vont arriver, j'en vois poindre l'aurore ! Sain Jean. "

En transcrivant les vers qui précèdent, je demandai aux esprits comment il se faisait qu'ils fussent revêtus de la signature Saint Jean, alors que cet esprit s'est réincarné ?

R. « Il l'est pour toi, mon fils chéri, mais il ne l'est point encore pour tes frères à qui il fait entendre sa voix de prophète, émanant des pieds du trône de l'Eternel.
 Tu le sais, mon enfant chéri, vis en paix. Ton Dieu. "

Mon jeune ami fut ahuri de l'inspiration qui lui était advenue.
 Les personnes présentes m'engagèrent à évoquer les esprits et à leur demander quelle était la signification d'une telle communication.
 Évocation.

" Mes chers protecteurs, que dois-je penser des vers à mon adresse, que vient d'écrire mon ami M. X. ? "

Réponse : " Ecris, mon fils chéri. Ce qui est écrit est écrit. Tout ce qui t'est dit est de l'inspiration de ton Dieu. Il a permis que le crayon de ton ami fût consacré à la glorification de la mission. Il aura à la glorifier un jour, après toi, en traçant de nouvelles brisées à l'ère qui se prépare. Il résiste encore à la grâce que son Dieu épanche sur lui. La pensée qui le domine est indéfinie en son esprit. Il sent une ardeur secrète qui le dévore. Il ne peut en saisir le but, mais l'écorce éclatera et son âme supérieure s'élèvera vers son Dieu qui l'attend. Vis en paix, mon cher enfant. Ton Dieu. "

Non, mon jeune ami ne se montrera pas toujours réfractaire aux croyances spirites car il est immergé des grâces de son Dieu. Oh ! Qu'il sache le reconnaître en son obstination même, frappée d'un aveugle scepticisme. Il résiste ici à l'évidence, à la démonstration la plus éclatante de sa médiumnité, faculté qui s'est manifestée en lui surtout d'une manière si saisissante, si piquante même, en l'évocation d'Alfred de Musset, du 6 décembre 1869, et qui lui répondait par ces vers incisifs.

" Tu l'as voulu, tant pis ; écoute sans murmure. Etc., etc., etc. "

D. " Mon divin Père, que faut-il entendre par ces mots " éternelle nuit " écrits dans les vers de Saint Jean ? "

Réponse : « Le mot éternité est pris ici, pour le laps de temps pendant lequel les esprits réfractaires subiront la déchéance terrestre, par suite de laquelle ils traverseront l'épreuve nouvelle de l'incarnation sur un globe inférieur, laps de temps plus ou moins long, et qui aura pour eux la durée de l'éternité, mot qui dans le sens évangélique et le langage oriental, n'a pas ici, la signification d'un temps sans fin. C'est ainsi, mon fils chéri, que tu dois expliquer les mots qui précèdent, pour l'édification de tes frères. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

Le 6 janvier 1870, huit heures cinq du matin, j'évoquai Alfred de Musset, le priant de me donner, avec la permission de Dieu, la silhouette du ministère du 3 Janvier, ainsi composé : Emile Ollivier, à la justice, Daru, aux affaires étrangères, Chevandier de Valdrome, à l'intérieur, Buffet, aux finances, le maréchal Lebœuf, à la guerre, Rigaut de Genouilly, à la marine, Segris, à l'instruction publique, de Talhouet, aux travaux publics, Louvet, au commerce, le maréchal Vaillant, à la maison de l'empereur, Maurice Richard, aux beaux-arts, Parieu, président du conseil d'état.

Réponse.

" N'est-ce pas pour ma muse un sujet, trop ardu,
De scruter les destins et d'en rompre les voiles ?
De sonder l'avenir de son œil éperdu ?
D'aborder les sommets où filent les étoiles ?
A ta voix, de ton Dieu, je me sens inspiré,
Des desseins éternels, pénétrant le mystère,
En leurs sentiers obscurs, un instant égaré,
De l'univers en feu j'aperçois le repère.
Le pouvoir qui surgit, en ses pas décisifs,
Au cours de ses destins entraînera le monde !
Sur les mers en courroux, recélant des récifs,
C'est le flot écumeux qui déferle sur l'onde.
Ces hommes de valeur, près de leur souverain,
D'un drame menaçant sont le fatal prologue !
Dieu seul, de l'avenir, tient les fils dans sa main,
Lui seul peut mettre un frein au torrent démagogue¹⁰ !
Ce flux attend son heure et voit poindre son jour !
Les remparts sont minés, le branlebas s'apprête !
L'instinct démolisseur, de toute part accourt !
Tout semble s'inspirer d'une fureur secrète !
Pour ravir une épave au vieux monde qui meurt¹¹ !
Des lois qui l'ont régi, l'antique sanctuaire,
En croulant, frappera la terre de stupeur !
Qui, se sentant fléchir, à ces traits de colère,
Appellera du ciel le souffle salubre,
Pour venir clore enfin l'ère de la terreur¹² !
Arche de l'avenir, c'est ton Dieu qui t'inspire !
A l'univers entier fais entendre ta voix.
En cet affreux chaos, en son sinistre empire,
Tes accents, de ton Dieu, promulgueront les lois !
Les lois de charité, les lois de la clémence !
Le pardon octroyé par un rayon d'amour !
Cet immortel fleuron de la Toute-puissance,
Qui, de l'homme à son Dieu, prépare le retour !
En ces jours fortunés, en ces jours d'espérance,
En toi reposera le rameau précieux,

¹⁰ Paroles prophétiques que les événements ont déjà confirmées dans leur première phase.

¹¹ Page de l'avenir ! Leur sinistre de scènes de scélératesse, enfantées par la démagogie, consommant les désastres de Paris, 26 mai 1871.

¹² Oh oui ! La France tourne déjà ses regards vers le ciel, et son Assemblée nationale vote des prières publiques ! Attendons.

Pour sceller à jamais la nouvelle alliance
Entre la terre émue et le règne des cieux ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Ces paroles solennelles émanées de Dieu même, ont reçu déjà, ainsi que cela a été dit plus haut, leur première, leur saisissante consécration. Elles se déroulent d'une manière imposante dans le cours des événements qui se sont succédés jusqu'à ce jour (26 mai 1871).

Le 7 janvier 1870, 8 h. quarante du matin, j'évoquai Alfred de Musset dans les termes suivants.

" Mon cher esprit, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette du concile ? "

Réponse.

" Tu t'élèves bien haut, du souffle qui t'inspire !
Hier, aux conseils des rois, au seuil de leur palais,
Tu sonnais, de ta voix, le glas de leur empire !
Faut-il rompre, aujourd'hui, des voiles plus épais,
Des ministres de Dieu retracer le délire ?
Faut-il porter la sape en ce sceptre orgueilleux,
Qui, dressé pour le ciel, veut régner sur la terre ?
Sceptre dans l'avenir, n'osant porter les yeux,
Refusant d'écouter les éclats de tonnerre,
Qui, sillonnant les airs, résonnent en tous lieux !
En vain s'agite-t-il, en sa crainte secrète,
En vain appelle-t-il le souffle inspirateur,
Et les lames de feu, pour éclairer sa tête !
La lumière s'éteint au foyer séducteur
Des grandeurs d'ici-bas, dont il forme le faîte,
Et qui viendront sombrer en son fatal labeur.
Oh ! C'est dans le cénacle, où la parole sainte
Du Pontife sacré, chef de l'auguste enceinte,
Sous le souffle de Dieu, convoquant l'univers,
Que sa voix s'éteindra, sous la violente étreinte
Du vieux monde entraîné dans ses courants pervers !
La discorde naîtra dans cet aréopage,
Où devait, la sagesse, édicter ses arrêts !
Et le fidèle ému, l'âme simple, et le sage
Entendront, ébahis, ses étranges décrets.
Ministres du Très-Haut, quand, des pieds de son trône,
Sa voix, avec éclat, vient retentir en vous,
Du Souverain des cieux exaltez la couronne,
Abaissez votre orgueil, tombez à ses genoux !
Reprenez le drapeau que votre divin Maître
A voulu confier à vos débiles mains !
Drapeau qui porte inscrit, en délébile lettre,
Charité, tolérance et l'amour du prochain !
Aimez-vous, et surtout apprenez à vos frères
A s'aimer comme Dieu vous apprend à l'aimer !
Surtout, purgez vos cœurs des germes délétères !
Par l'exemple du bien, apprenez à semer.

Armez-vous d'un cœur pur, secouez la poussière,
Qui, s'élevant du sol, souille tout ici-bas !
Vos fronts resplendiront d'une sainte lumière,
Et ses traits, vers le ciel, éclaireront vos pas ! Ton Dieu. "

La pensée est de Dieu, mais le style est de l'homme. L'histoire fidèle de l'agitation profonde qui devait passionner la suprême assemblée, pendant les premiers mois de l'année 1870, est écrit ici en termes incisifs, à la date du 7 janvier, même année. Cette agitation fébrile devait donc se dérouler dans le cours de cette année mémorable dans les fastes du monde, et clore les débats solennels des ministres de Dieu, par la proclamation du dogme de l'infaillibilité du Chef de leur église sur la terre, l'infaillibilité de la mission confiée par le Christ à ses disciples. Mission, dirons-nous, déposée en la fragilité humaine et qui touche à sa fin apostolique. Cette communication du 7 janvier 1870, prenant date d'une époque, disons-nous, où le concile était à peine constitué, retrace ostensiblement, en traits incisifs et prophétiques, le bouillonnement passionné, l'esprit dominateur et les instincts terrestres de cette solennelle assemblée !

Ce même jour, 7 janvier 1870, quatre heures et demie du soir, j'évoquai encore Alfred de Musset et je le priai de me donner, avec la permission de Dieu, la silhouette de Pie IX.

Réponse.

" Quittons le sol fangeux, pour gravir la colline !
Respirons un air pur, en ces lieux parfumés !
En ce versant fleuri qui, vers l'onde s'incline,
Pour appuyer les pieds sur ses bords embaumés !
Pie IX est un messie, il reçut son message
Pour unir, en son Dieu, le présent au futur.
Et dans le cours des temps, reliant les deux âges,
Recueillir, pour le ciel un fruit suave et mûr.
Telle est de ce vieillard l'auguste destinée,
Qui, courbé sous les ans, voit ralentir leur cours,
Pour bénir, sous ses pas, la céleste traînée,
Et, du règne de Dieu, glorifier le jour !
Oh ! Ce grand jour qui point, agite sa grande âme !
Dans son cœur en émoi bouillonne l'avenir !
Pour son Dieu tout-puissant, plein d'une vive flamme,
Son œil fixe le point qui le fera surgir.
C'est dans ses bras émus, que sur les marches saintes,
Il recevra bientôt l'envoyé du Seigneur,
Qu'ouvrant, à deux battants, la séculaire enceinte,
Il préconisera (écris) l'ange consolateur !
Vrai messenger de Dieu, procédant de son trône,
Porteur de ses décrets, inspiré de sa voix,
Foyer de son amour, qui sur son front rayonne,
Et le dépôt sacré de ses suprêmes lois ! Ton Dieu. "

Oh ! C'est Dieu lui-même qui glorifie les organes de sa volonté suprême, et qui illumine de sa parole divine la voie qui leur est tracée en ses décrets éternels !

En la même séance, 7 janvier 1870, huit heures quarante cinq du soir, je priai Alfred de Musset de vouloir bien me donner, avec la permission de Dieu, la silhouette d'Antonelli.

Réponse.

" Du passé qui s'éteint, orgueilleuse colonne,
Sur le seuil de l'autel aspirant à régner,
Poussé par son orgueil, orgueil que rien n'étonne,
De sa grandeur déchu, ne sait se résigner.
Tel est l'agitateur qui s'intronise à Rome !
Qui, d'un sceptre pesant, menace l'univers.
Elevant jusqu'au ciel les passions de l'homme !
Déversant sur son Dieu tous ses calculs pervers.
Oh ! Son règne finit et sa ruine est prochaine.
Des signes dans les cieux en ont marqué la fin.
Dans les champs du Seigneur, sa réfractaire haleine
Cessera de troubler l'immuable destin.
Le vent de l'avenir a soufflé sur sa tête !
Dans les arrêts de Dieu, du faite il est déchu !
En vain résiste-t-il au choc de la tempête !
L'Eternel a parlé, l'homme n'est déjà plus ! Ton Dieu. "

Les paroles divines qui précèdent reçoivent aujourd'hui leur première sanction et trouvent leur solennel retentissement dans les événements qui s'accomplissent ! L'envahissement de Rome en septembre 1870 ; le plébiscite romain ; le vote des Chambres italiennes, conférant à la ville éternelle le titre de capitale, de siège de l'autonomie italienne ; et pour dernier trait de la révélation divine, l'orgueil réfractaire, les protestations réitérées de ce chef orgueilleux (Antonelli) ! Oh ! Disons-le bien haut, ces événements géminés ne forment-ils pas en leur rapprochement saisissant, la confirmation des révélations suprêmes qui pèsent sur Rome ? Révélations que nous venions d'entendre dans les derniers jours de l'année 1869 et les premiers jours de janvier 1870 ? Attendons avec recueillement leurs dernières phases, leur suprême dénouement !

Le 9 janvier 1870, neuf heures et demie du matin, j'adressai la prière suivante à Dieu.

" Mon divin Père, vous avez daigné cette nuit, pendant mon sommeil, m'inspirer des vers émanés de votre amour divin ! Oh ! J'ai eu la douleur de les oublier ! Serait-ce vous offenser, ô mon Dieu, de vous prier de me les rappeler ? "

Réponse.

" Non, mon fils chéri, tu n'offenses pas ton Dieu. Ecris.
La pensée est de Dieu, mais le style est de l'homme.
Tu graviras, mon fils, les marches du saint temple,
Soutenu par le bras du Pontife divin !
Le monde des esprits, étonné, te contemple !
Et l'univers en toi reconnaît son destin !
En toi règne ton Dieu, sur l'un et l'autre monde !
En toi surgit sa voix, son amour infini !
En toi, par toi, mon fils, la grâce les inonde !
Son foyer est en toi, sois son canal béni !
Réflecteur de ton Dieu, pour éclairer la terre,
Sur toi convergeront ses suprêmes rayons !
En ses divins décrets, l'éclat de son tonnerre,

Au grand jour, de toi seul, empruntera ses sons !
 Ton âme, grandissant, en Dieu s'identifie,
 Conquérant, par ta foi, ses attributs divins !
 Son héroïque élan, en Dieu se déifie !
 A tes frères émus tu montres le chemin !
 Ne crains pas, cher enfant, qu'un décevant langage
 Vienne troubler jamais, fasciner ton esprit !
 Ce qui rayonne en toi, n'est pas un vain mirage,
 C'est le souffle de Dieu ! Dans le ciel c'est écrit !
 Bientôt le Tout-Puissant, couronnant ton message,
 De l'éclat de ses feux fera briller ton front !
 Sceau divin de sa gloire, et du salut le gage !
 But que tu montreras et que tous poursuivront !
 Par l'exemple, mon fils, oh ! Sème pour tes frères !
 Montre-leur le sentier qui conduit au bonheur !
 Que ton cœur épuré, sur ses traces légères,
 Leur épanche, à pleins bords, sa suave douceur !
 Dis à tous que leur Dieu, dans son amour extrême,
 Veut partager ses biens entre tous ses enfants !
 Les unir dans son sein. Sa volonté suprême
 Est de les rendre heureux ! Comme lui tout-puissant !
 Qu'à ta voix, s'inspirant de l'amour de leur Père,
 Ils s'unissent à lui par d'éternels liens !
 Que leur retour à lui soit leur but tutélaire !
 Il leur promet la gloire et d'ineffables biens ! Ton Dieu. "

Hommes froids et sceptiques, oh ! De grâce, sortez de votre funeste torpeur ! Oh ! Levez votre front vers le ciel et vous sentirez renaître en vous l'étincelle de votre origine divine ! Oui, vous sentirez l'amour de votre Dieu faire explosion dans vos cœurs, pénétrer dans toutes leurs fibres et y répandre des torrents de grâces dont ce Père divin se plaît à vous immerger !

Le 30 juillet 1871, quatre heures du soir, je relisais les vers qui précèdent. Dans mon trouble et sous l'empire de mon émotion, me fut inspirée la prière suivante.

" Est-ce bien votre voix qui frappe mon oreille ?
 Est-ce vous, ô mon Dieu, de vos divins accents,
 Qui pénétrez mon cœur d'une flamme si belle ?
 Qui venez m'immerger de vos feux bienfaisants ?
 Eh ! Que suis-je, ô mon Dieu ? Chétive créature,
 Reflétant le limon dont mon être est pétri !
 Recelant les défauts de mon humble nature,
 Souillé des suc impurs dont mon corps est nourri !
 Oserais-je espérer partager votre gloire ?
 Vivre dans votre sein, posséder votre amour ?
 A vos accents d'amour, ô mon Dieu ! Puis-je croire ?
 Quelle serait, en moi, l'éclatante victoire,
 Qui, du triomphateur, viendrait marquer le jour ? "

Paroles divines.

" Oui, c'est ton Dieu, mon fils ! Oui, c'est sa voix divine

Qui t'appelle en son sein et qui t'ouvre les cieux !
 Définis les élans qui pressent ta poitrine,
 Et tu découvriras tes instincts glorieux !
 Esclave de ton corps, rivée à la matière,
 Ton âme a pour devoir d'assurer ses destins.
 Auprès de son néant, plongée en la poussière,
 Elle suit, devant Dieu, ses immortelles fins.
 Ses devoirs, sur la terre, impliquent des faiblesses.
 Pendant son dur labeur, elle encourt les détresses
 Des instincts de ce corps qui lui fut confié,
 Ce corps qui, devant Dieu, réclame ses largesses,
 Et qui la lie au sol auquel il est rivé.
 L'âme ainsi subjuguée accomplit son épreuve.
 Elle doit résister à de mauvais instincts,
 Vivre au foyer du mal, se garer qu'il l'émeuve,
 Et conquérir ainsi ses immortels destins !
 Le chemin est glissant, et même pour le sage !
 Avec amour, ton Dieu te soutient d'âge en âge.
 L'injustice naîtrait de sa sévérité !
 Ton âme, devant Dieu, en état d'esclavage,
 A-t-elle pu régler avec sa liberté ?
 Ses efforts généreux, pour franchir ce passage,
 De son retour au ciel est, ici, le sûr gage,
 Et ton Dieu, sous ses pas, épanche sa bonté !
 Eh ! Que sont ses travers, sa marche vacillante ?
 Alors que dans son sein brûle l'amour divin !
 Alors que, vers les cieux, d'une course haletante,
 Elle quitte le sol dont elle rompt le frein !
 Que sont, devant ton Dieu, de légères scories,
 Que laissent, après eux, des éléments impurs ?
 Alors que dans le cours de grâces infinies,
 Elle vole au foyer de ses destins futurs !
 Bannis donc de ton cœur toutes craintes amères,
 Que font surgir en toi d'angoisses éphémères,
 Alors que, plein d'ardeur, tu te donnes à Dieu !
 Quel peut être le poids d'infractions légères,
 Devant son tribunal, qui pondère les vœux ?
 Rassure-toi, mon fils, le désir qui t'enflamme
 Est de vivre en ton Dieu, de lui livrer ton âme,
 D'être à lui, tout à lui, de t'abîmer en lui !
 Vis en paix, cher enfant ! Cette céleste trame
 Assure à tes efforts son éternel appui !
 Oui, mon enfant chéri, ton essence divine,
 En lave incandescente aspire vers les cieux,
 Pour y glorifier ta suprême origine,
 Imprimer sur ton front son prisme radieux !
 Vis en paix, cher enfant ! En ce jour tu possèdes
 Tout l'amour de ton Dieu, t'élevant jusqu'à lui !
 Oui, règne en son amour ! Ta gloire ne le cède
 A pas un des rayons, qui sur son trône ont lui ! "

— Mon Dieu, suis-je si pur ? Oh non ! Mon divin Père !
Sous mes pas, tous les jours, je trouve et vois un frère
Ouvrir si largement sa main aux malheureux !
Comment se ferait-il qu'une obole légère
Me valût les sommets du séjour des heureux ? "

Paroles divines.

" Mon fils, du don d'autrui que ton cœur se console !
Si ton frère, en donnant, donne son superflu !
Et toi, mon cher enfant, qui verses ton obole,
Etreint en tes devoirs, pourrais-tu donner plus ?
Donne toujours à Dieu, qui double ton aumône !
Pour tes frères souffrants, intercède ton Dieu !
Et d'un simple soupir, que ton bon cœur entonne,
Pour ton frère éperdu, Dieu centuple ton vœu ! "
— Mon Dieu ! Dans votre sein j'anéantis ma vie !
Etre à vous ! Tout à vous, est mon ardent désir !
De m'abîmer en vous, mon essence est ravie !
Et mon bonheur suprême est de vous obéir !
Mais, mon Dieu ! Jusqu'à vous, en ravissant mon âme,
L'élevant jusqu'au trône où siège votre amour,
De l'orgueil n'est-ce point le cauteleux détour ?
De l'égoïsme, en moi, n'est-ce pas là la trame ?
N'est-ce point pour moi seul que ce saint feu m'enflamme ?
Vers un frère attardé fais-je un tendre retour ?

Paroles divines.

" Mon fils, rentre en ton cœur, pour lui sois moins sévère !
Dis-moi, mon cher enfant, à ton Dieu, chaque jour,
Ne présentes-tu pas la supplique d'un frère,
En appelant sur lui tous ses rayons d'amour ?
Oh ! Tu cherches en toi cette brûlante effluve,
Dont ton Père divin inonde ses enfants !
Tu voudrais, dans ton cœur, trouver ses feux brûlants !
Vis en paix, mon cher fils, ces laves du Vésuve
T'immergeront un jour de leurs foyers ardents ! Ton Dieu. "

Oh ! Quelles paroles consolantes Dieu daigne adresser à ses enfants chéris ! Si la terre est l'épreuve réservée à sa créature pour acquérir les palmes immortelles, le moindre effort chez elle pour surmonter les aspérités du chemin, constitue le mérite de la victoire, et ce divin Père tend sa main ineffable et divine à tous ceux qui élèvent leurs regards vers lui !

Dans la nuit du 12 au 13 janvier 1870, je me trouvais sous l'impression du drame d'Auteuil (accompli le 11 janvier). Or, en l'émotion que fit naître en moi le concours de circonstances qui l'avaient précédé ou suivi, je reçus entre la veille et le sommeil, une communication en vers, laquelle, à mon réveil, ne laissait plus traces en mon esprit, mais qui, le lendemain fut reproduite sous mon crayon, après une prière adressée à Dieu dans les termes suivants.

" Mon divin Père, cette nuit vous avez daigné m'inspirer des vers que j'ai oubliés. Pourrais-je, ô mon divin Père, sans vous offenser, vous prier de m'accorder la grâce de les rappeler à mon

souvenir ? "

Réponse.

" Ecris, mon enfant chéri. "

" Les décrets du Très-Haut en tous lieux s'accomplissent !

La discorde éclatant de tant d'instincts divers,

Plane au-dessus des grands, qui de terreur pâlisent,

Et jette un voile épais sur l'immense univers !

L'horizon s'assombrit ! Déjà le crépuscule

De proche en proche étend les ombres de la nuit !

Envahi, pas à pas le jour fuit et recule,

Et de l'insecte impur bourdonne seul le bruit !

Oui, c'est la sombre nuit qui déroule ses voiles,

Qui couvre les vivants d'un sinistre linceul !

C'est la nuit sans reflet, c'est là nuit sans étoiles,

C'est la nuit des tombeaux, c'est la mort, c'est le deuil !

Ouvrez, ouvrez les yeux, insensés de la terre,

La vigie a parlé, le point noir apparaît !

N'attendez pas, pour fuir, les éclats du tonnerre,

Sachez que, de ses feux, rien ne vous garantirait !

Quel serait votre abri pour braver ces tempêtes ?

Le prophète l'a dit. N'attendez pas le jour

Où le ciel ébranlé croulera sur vos têtes,

Pour implorer de Dieu le suprême secours !

Il en est temps encor. Que votre voix s'élève

Jusqu'au trône éternel, par un pieux accent !

Que le souffle du cœur, cette sève suprême,

Ravive en vous les feux qu'y mit le Tout-Puissant !

Ces divins feux, issus de son amour extrême,

Brillent pour vous sauver de ce chaos affreux !

Dieu vous appelle tous, vous bénit et vous aime !

Il entoure vos pas des messagers des cieux !

Insensés ! Ecoutez la voix de ces messies,

Ou plutôt écoutez la voix de votre Dieu.

Oh ! Ranimez l'élan de vos âmes flétries !

Rallumez dans vos cœurs l'âtre du divin feu !

Tout pâlit sur la terre ! Un seul point étincelle !

C'est le rayon divin illuminant les cieux !

Et lorsque, sous vos pas, tout sombre, tout chancelle,

Vers le port éternel élevez donc les yeux ! Ton Dieu. "

Paroles prophétiques ! Je ne m'appesantirai pas sur le drame émouvant d'Auteuil, auquel il appartenait d'impressionner si vivement la fibre publiques ! Drame dont le mystérieux caractère me fut révélé le 12 janvier par une communication de mon père, celle-ci confirmée le 25 janvier par celle émanée du malheureux provocateur de cette scène sanglante, par une communication de Victor Noir lui-même ! Qu'il me soit permis, cependant, de rapporter la double communication d'outre-tombe que j'ai reçue à l'occasion de cet événement mémorable.

Communication de mon père. 12 janvier 1870, 9 h. du soir. Évocation formulée sur la demande de l'un de mes amis, M. P.

" Mes bons protecteurs, puis-je, sans offenser Dieu, évoquer Victor Noir ? Veuillez, toutefois avec la permission de Dieu, m'édifier sur les faits et gestes qui ont provoqué la mort de ce malheureux jeune homme ? "

Réponse : " Mon cher ami, il est impossible à l'esprit de répondre sitôt à ton appel. Il n'est pas encore dégagé de son corps. C'est par une mauvaise action qu'il a encouru la mort, et il en subit la peine. Son ami et lui allaient provoquer le prince, ils comptaient sur sa violence. Ils voulaient le molester, et ils s'étaient armés pour répondre à tous actes de représailles, de sa part. C'était donc un guet-apens qui lui était préparé, et sans l'inspiration qui lui est venue de prendre son revolver, c'est lui-même qui eût été assassiné ou humilié sous les outrages de ses agresseurs. Ainsi, si la justice est éclairée, ou peut-être si elle a le courage de rendre justice à qui elle est due, le prince ne sera pas condamné, parce qu'il était en état de légitime défense. Ton père dévoué, Bonnamy. "

Tel a été le verdict du jury. Il serait assez curieux pour l'édification des incrédules, des sceptiques, de rapprocher cette appréciation d'outre-tombe des faits révélés ultérieurement dans l'instruction de cette affaire ; appréciation formulée le lendemain même du drame, dont les circonstances et péripéties étaient encore complètement ignorées de M. P. et de moi, et alors qu'en ce moment retentissait, par les cent bouches de la renommée, l'assassinat imputé au prince Pierre Bonaparte. Oui, il serait curieux dis-je, et édifiant pour tous, de rapprocher notamment les révélations ci-dessus de la lettre d'un ancien magistrat de Poitiers, initié à l'instruction criminelle à laquelle il avait été déjà procédé et dans laquelle étaient visées les révélations faites aux magistrats chargés des poursuites.

Lettre adressée au journal Le Pays.

" Poitiers, le 17 janvier 1870. On a dit déjà bien des choses sur le drame d'Auteuil, et parmi les bonnes je mets en première ligne la demande que je vous faisais hier. Pourquoi M. de Fonvielle n'est-il pas arrêté ? Comme vous promettez de persister, monsieur, je viens me joindre à vous et vous soumettre quelques observations, dont vous userez à votre gré.

Il y avait trois raisons de mettre M. de Fonvielle sous la main de la justice : comme violation de domicile, comme co-auteur ou complice de guet-apens, comme ayant déjà fait tous ses efforts pour égarer la justice, en trahissant la vérité. Sans doute que la justice attend que cet homme ait consommé son œuvre, et alors elle n'hésitera plus, etc., etc., etc. Mais en dehors de cela, est-ce qu'il serait possible de faire d'un tel homme un témoin ? Est-ce que tout témoin ne jure pas de parler sans haine et sans crainte ? Et quelle foi peut-on avoir en des sectaires qui ont hautement proclamé qu'ils ne faisaient un serment que dans l'intention de le trahir ? Et il pourrait être sans haine contre le prince qui l'a humilié et tiré comme un gibier, cet homme qui fait partie, etc., etc., et il pourrait être sans crainte, ce monsieur, qui ne devant se présenter que comme parlementaire, n'avait songé avant tout qu'à s'armer comme une forteresse, d'épées, de revolvers et même de munitions ? Il se préparait donc à un siège ? Et là se place tout naturellement la mise à exécution de cette menace de Noir. S'il ne veut pas se battre, je l'y forcerai bien. Pauvre garçon ! Il était déjà fier et tout enivré de cette popularité qu'on lui avait promise, frapper au visage de race impériale ! Ce n'est pas chose commune, et en un temps où, par l'outrage et l'insolence on peut arriver à la célébrité, que n'avait-il pas à espérer ? Il est mort, plaignons-le, mais point de faiblesse pour les vrais coupables.

M. de Fonvielle n'a donc pas la qualité de témoin, mais n'a-t-il pas déjà menti ? Et la lumière de midi n'éclaire-t-elle pas tous ses mensonges ? Eh quoi ! C'est de sa main que le prince a frappé, et tout aussitôt il a tiré sur Noir ? On ne soufflette pas de la main gauche, et si le coup de revolver a suivi le soufflet, il a donc été tiré à bout portant. Or, M. Tardieu a déclaré qu'il avait été tiré à sept ou huit pas, et un plus fort témoignage corrobore celui de M. Tardieu : les habits de Noir n'étaient ni roussis, ni brûlés. Et le coup porté à la joue gauche du prince, à quel

moment a-t-il été porté ? Là est toute la question. S'il a précédé le coup de pistolet, il en est l'explication et l'excuse, le prince n'a fait que se défendre. Fonvielle l'a bien pressenti, aussi est-il venu dire que c'est après avoir essayé la décharge que Noir avait frappé. Ici, c'est l'impossible qui le dispute à l'odieux. Vous n'avez point songé, Fonvielle, que la science pourrait vous dire à quelle distance le coup avait été porté, et vous mentiez tout à votre aise. Mais aujourd'hui qu'il est démontré que huit pas séparaient les combattants, dites-nous comment celui qui avait reçu la balle au cœur et aux poumons, celui qui était déjà mort et qui n'avait plus à son service ni pensée, ni volonté, mais les seuls frémissements nerveux d'un cadavre, auquel il restait à peine deux ou trois soupirs, dites-nous comment il aurait eu la pensée, la volonté et surtout la force de franchir huit pas et de venir asséner un affreux coup sur la face gauche de l'adversaire ? Je n'ajouterai plus qu'un mot. Si les déclarations de M. de Fonvielle, etc., etc. Un ancien magistrat. "

Communication de Victor Noir. Le 25 janvier 1870 à midi, je venais de prendre copie de la lettre qui précède, si pleinement justificative de la révélation de mon père du 12 janvier 1870, j'eus la pensée d'évoquer Victor Noir dans les termes suivants.

" Mon cher esprit Victor Noir, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'édifier avec conscience et fidélité, sur le drame d'Auteuil, dont tu as été la malheureuse victime ? N'étais-tu pas armé ? "

Réponse : « Ecoutez. Tu es bien cruel de me rappeler sur la terre, d'où je suis sorti en misérable ! Cependant il n'y a pas de haine en toi, tu es animé d'un sentiment pieux, celui de la justice. Je veux bien te parler et t'édifier. Oui, mon cher ami je le confesse, en me rendant chez le prince je suivais un mot d'ordre et j'allais le provoquer. Oui, j'y allais avec les instincts de la haine et pour l'immoler aux passions qui rugissaient autour de moi. J'en ai été puni, il ne me reste plus qu'à implorer la miséricorde de mon Dieu ! Oh ! Mon cher ami, toi qui es si bon, daigne inspirer des sentiments charitables qui t'animent, daigne implorer pour moi le pardon que j'attends de notre Dieu. Puisqu'il faut que je te fasse ma confession entière, oui j'étais armé et le révolver que j'avais dans ma poche a été retiré par mes amis, par mes complices, au moment où j'allais rendre le dernier soupir. Mon coupable ami de Fonvielle pourrait rendre ou plutôt devrait rendre ce témoignage à la justice qui l'interroge, pour connaître la vérité. Oh ! Qu'il la dise la vérité s'il m'en croit, car par le mensonge il aggrave sa faute, et ce n'est que par un sincère aveu qu'il peut conjurer la justice divine qui l'attend. Toi qui es si bon, prie pour lui, prie pour moi. Oh ! Prie mon cher ami tes saints protecteurs, de lui inspirer la voie de la résipiscence, et qu'ils intercèdent pour moi auprès de notre Dieu. Adieu, mon cher ami, je me confie à toi. Victor Noir. "

D. " Eh bien ! Puisque tu te confies à mes prières, viens tous les jours prier avec moi, aux pieds de notre Dieu. Promets-le-moi. "

R. " Je te le promets. "

Je n'insisterai pas davantage sur les caractères, la signification, la portée de la mise en scène accomplie à Auteuil, mais je m'arrêterai à cet avertissement du ciel, qui s'adresse à tous, quelles que soient leur pensée, leurs aspirations, leurs passions, leur ambition et les colères qui bouillonnent dans leur cœur. A l'heure où je transcris ces lignes, le point noir signalé par la parole divine s'avance, grossit, se développe, et de ses flancs se dégagent de sinistres éclairs, de son sein déchiré éclate l'éruption dont la lave incandescente menace l'humanité entière !

Galerie politique. Évocation. 15 janvier 1870, 9 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Rataplan ? "

L'esprit ne crut pas devoir répondre ce jour-là à mon évocation, et il me renvoya au lendemain.

Le lendemain, 16 janvier, dix heures et demie du matin, je l'évoquai de nouveau dans les termes suivants. " Mon cher Alfred, pourrais-tu me donner aujourd'hui la silhouette que je t'ai demandée hier ? "

Réponse.

" Je ne m'y refuse pas.

Essayons d'esquisser cette ignoble figure,
Qui, vautre en la fange, aspire à s'élever !
Dont la plume et la voix se repaissent d'ordure,
Pour flétrir de leur bave et pour calomnier !
Ce tribun des égouts, dont il vomit l'outrage,
Suinte des marais, où son cœur s'est nourri !
Et comparse du mal et lâche dans sa rage,
A ses dettes d'honneur sacrifie un ami !
Il rejette le fer qui doit venger l'injure !
Il cherche à se cacher, à l'abri d'un mandat.
Se jouant du serment et doublement parjure,
En félon député médite un attentat.
Oh ! Saturant son cœur de son instinct avide,
Il provoque les bras en un duel fratricide !
De rivières de sang creusant le lit profond !
Il aspire la mort de sa bouche livide,
Et le sinistre cri de l'enfer lui répond !
Luira le jour vengeur, suprêmes gémonies,
Où viendront s'abîmer ces courants infernaux !
Où les fauteurs, flétris de tant d'ignominies,
D'une ère de malheurs expieront les maux ! Alfred de Musset. "

Oh ! Le jour vengeur est en la main de Dieu.

Évocation. 21 janvier 1870, 7 h. du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Troppmann, l'auteur féroce du drame affreux de Pantin ? "

La silhouette de Troppmann va déchirer les voiles mystérieux qui entourent l'œuvre de la création, et révéler les lois éternelles qui président à l'éclosion si obscure de l'être humain, point infime qui, en sa nature dégradante, recèle le germe de sa grandeur et donne cours à son ascension progressive vers son zénith, vers son Dieu !

Réponse.

" Troppmann n'est point issu du limon d'une femme !

C'est l'enfant des forêts, c'est le fils du désert !

Dans le cœur d'un reptile il a puisé son âme,

Et de la bête fauve il a l'instinct pervers !

Abrupte rudiment, éclos en la nature,

Il gravit à pas lents les marches du progrès.
 Et ses premiers essais, vers son ère future,
 Par un féroce instinct ont marqué les degrés.
 Sous le prisme impuissant du rayon qui l'éclaire,
 Il cherche à s'élever, à grandir son niveau,
 Mais en l'homme, chez lui palpait la panthère,
 Et son penchant au mal dominait son cerveau.
 Sa tête a satisfait la justice des hommes.
 Pour dompter les courants de ses instincts informes,
 Dieu n'a pas condamné ses impuissants efforts !
 Dieu nous voit progresser, il sait ce que nous sommes,
 Il nous aime, il nous plaint, il pardonne nos torts.
 Imitez votre Dieu, imitez sa clémence.
 Au lieu de condamner, assistez ses enfants,
 Versez sur leurs travers un cœur plein d'indulgence,
 Pardonnez au coupable et plaignez les méchants ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Relisons au 29 mai 1871 la silhouette qui précède, inspirée à Alfred de Musset par son Dieu, et en présence des scènes d'horreur et de scélératesse qui viennent de s'accomplir, peut-être y a-t-il lieu de remonter jusqu'à la pensée suprême du Créateur et au mystère qui préside à son œuvre ? Oh ! N'aurons-nous pas à nous demander surtout, si ces paroles divines de miséricorde et d'amour ne doivent point peser dans le plateau de la balance, sous la main de la justice humaine qui aura mission de pondérer les forfaits de cette époque néfaste ! Oh ! A elle n'appartient-il pas, à cette justice suprême, s'inspirant du souffle de Dieu, d'alléger le solennel verdict qui doit s'appesantir sur de grands coupables qui menace les têtes de scélérats dont les crimes ont épouvanté le monde ? Mais scélérats qui, même en leurs actes de scélératesse n'ont pas perdu, Dieu vous le dit, le titre d'enfants de Dieu, et doivent être conviés un jour au banquet de sa miséricorde infinie !

Dans la nuit du 18 au 19 novembre 1871, ramené à la voix de mon Dieu aux actes de sa miséricorde divine envers les grands coupables, dont les crimes révoltent les fibres honnêtes du cœur humain, j'élevai mon âme aux pieds de sa miséricorde divine ! O mon divin Père, m'écriai-je ! O mon Dieu ! En votre clémence miséricordieuse, infinie, vous pardonnez aux grands coupables ! Pourquoi votre infime créature, s'inspirant de la voix intime, religieuse, que vous faites retentir en elle, condamne-t-elle et inflige-t-elle des peines afflictives à celui qui pratique l'injustice et qui se rend coupable de méfaits et de crimes envers ses frères ? O mon divin Père, daignez m'éclairer !

Réponse.

" L'amour du Créateur préside à sa justice !
 L'univers, à sa voix, a surgi du néant !
 Il modère, en sa main, la loi génératrice,
 Qui, de l'animalcule engendre le géant !
 La justice, mon fils, est d'essence divine !
 L'amour du Tout-Puissant allume son flambeau !
 Oh ! Pour glorifier sa céleste origine,
 Qu'en la miséricorde oscille son plateau !
 L'homme, enfant du néant, en son abrupt germe,
 Parcourt en vacillant l'échelle du progrès.
 Chaque effort, en sa course, en rapproche le terme,

Et vers son but divin fait gravir les degrés !
 De son Créateur seul procède sa nature.
 Ses imperfections sont la loi de son Dieu !
 En ce foyer divin, il grandit, il s'épure,
 Et conquiert pas à pas ses destins glorieux !
 Mais que d'aspérités en sa voie ascendante,
 Pour cet être chétif, pétri d'un vil limon !
 Si, dans ses premiers pas, sa marche est vacillante,
 Son Dieu qui l'a créé doit-il flétrir son front ?
 Son amour paternel, présent à sa détresse,
 Etend vers lui son bras au moment du danger.
 Il calme ses douleurs, il soutient sa faiblesse,
 Il déplore sa faute et vient la pardonner !
 La justice, mon fils, est bonne et charitable !
 Elle soutient le faible et raffermi ses pas,
 Laisant dans le fourreau son glaive redoutable,
 Elle avertit un frère et ne le frappe pas.
 Excuser les travers de celui qui chancelle,
 Oh ! C'est l'amour suivant les pas de la pitié !
 C'est puiser au foyer de la flamme éternelle !
 C'est évoquer du ciel la sainte charité !
 Sois juste, mon cher fils, sur les pas de ton père !
 Avant de condamner excuse le péché !
 Oh ! Tends toujours la main à ton malheureux frère !
 Alors qu'il a failli, c'est qu'il s'est attardé.
 Trace dans le désert le chemin qu'il doit suivre !
 Montre-lui l'oasis qui fixe son destin !
 Sois son guide ici-bas, apprends-lui l'art de vivre !
 Le plaindre, c'est l'aimer, et l'aimer c'est divin ! Ton Dieu. "

Le 26 janvier 1870, à neuf heures du soir, j'évoquai Alfred de Musset et le priai de vouloir bien m'inspirer, en quelques vers, avec la permission de Dieu, la silhouette d'Emile Ollivier, ministre de la justice.

Réponse.

" Oh ! Sur un si grand nom j'ai beaucoup à te dire.
 C'est l'homme qui surgit pour clore le passé,
 L'homme de l'avenir, mais hélas dépassé !
 L'amour de son pays en son âme respire,
 Son bras veut l'arracher aux fureurs du délire !
 Raffermir sur ses ais un trône menacé !
 Talent et probité, dévouement, courage,
 De sa puissante voix soutiennent les accents !
 Mais que peut la vertu contre l'aveugle rage ?
 La vérité jamais ne s'impose aux méchants !
 Loyal et généreux, en sa marche héroïque,
 Il dote son pays de ses divins blasons !
 Il ouvre un vaste champ aux libertés publiques !
 Mais ses nobles élans, vers la plèbe impudique,
 Pour l'immoler un jour, serviront de tisons !

Sachez, adulateurs du courant démagogue,
 Vous, tribuns insensés, qui briguez ses faveurs,
 Que, comme ce grand cœur, après un jour de vogue,
 Subirez tous, un jour, les coups de ses fureurs !
 L'histoire, sachez-le, va chausser le cothurne !
 En vain résisteront vos efforts impuissants !
 Vos pères l'ont appris, vous saurez que Saturne,
 En sa férocité dévore ses enfants !
 Apprenez, insensés, que la fatale épave,
 Ravie à votre mère, arrachée en son sein,
 De votre cœur ingrat, incandescente lave,
 De tout le sang versé flétrira votre main !
 Sachez qu'un jour béni, succédant à l'orage,
 Sur vos pas imprudents fera jaillir ses feux !
 Et vos noms réprouvés passeront d'âge en âge,
 Frappés et entourés d'un reflet odieux !
 C'est l'enfer des remords ! C'est l'affreuse agonie,
 Qui suspend le coupable entre sa faute et Dieu !
 Pour qui le cours des temps, en sa marche infinie,
 Etalant les haillons rivés à l'infamie,
 Ouvre le repentir et le tardif aveu ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Arrêtons-nous à ces paroles prophétiques, s'appesantissant avec l'autorité divine sur la tête des agitateurs qui travaillent le monde ! Oh ! Enregistrons ici, les aveux solennels proclamés par Jules Favre à la tribune de l'Assemblée Nationale, en la séance du 16 mai 1871. Enregistrons surtout l'impression de réprobation publique réservée à tous ceux qui égarent le cœur de leurs concitoyens, réprobation si explicitement énoncée dans les vers qui précèdent, vers qui ont jailli de l'inspiration divine et qui attachent prophétiquement le fouet des Euménides à l'acte révolutionnaire du 4 septembre 1870.

Le 27 janvier 1870, vers trois heures du matin, me furent inspirés les vers suivants, se rattachant à ceux qui précèdent.

" Oh ! Ceux qui, pénétrés d'une sainte pensée,
 En face de la mort invoqueront les cieux,
 Braveront, sans pâlir, la sinistre épopée,
 Qui, sur le sol ému, tendra son voile affreux !
 Les temps seront pour eux le phare en la tempête !
 Sur la mer en furie ils gagneront le port !
 Oh ! Le tonnerre en vain grondera sur leur tête !
 Le cœur plein d'espérance ils attendront la mort !
 Qu'est le terme fatal pour celui qui l'espère,
 Comme le but heureux des phases du destin !
 Qui tourne vers le ciel son front calme et serein !
 Dont l'âme s'affranchit comme l'ombre légère,
 Au foyer immortel de son souffle divin ?
 Planant du haut des cieux sur les maux de la terre,
 Il verra sans pâlir le choc des éléments,
 Bouillonner à ses pieds les ferments de la guerre,
 Que n'étoufferont pas des efforts impuissants !

Calme en la paix du cœur, il attendra son heure,
 Qu'au terrible ouragan la brise ait succédé !
 Alors, d'un pas ému, de demeure en demeure,
 Il ira consoler quelque rare attardé !
 Lui montrer le rayon ranimant la nature !
 Ramener ses regards sur les gazons fleuris,
 Qui, des fureurs des temps, ayant bravé l'injure,
 Reprendront leur fraîcheur sous leurs tièdes souris.
 Oui, soyez l'homme fort, soyez l'homme d'Horace,
 Que le monde croulant ne saurait ébranler !
 Mortels, ayez du cœur ! Si le présent s'efface,
 L'éclatant avenir commence à scintiller ! Ton Dieu. "

Arrêtons-nous un instant ici, au point culminant de ce chapitre ; chapitre qui est ostensiblement marqué du doigt de Dieu ! Les révélations divines qui précèdent et celles qui vont suivre, revêtent en leurs aperçus prophétiques, les saisissants caractères de l'histoire future, dont les pages se détachent une à une des mystères de l'avenir ! Oh ! Se déroulent sous la parole divine les événements décisifs qui se préparent et sont signalés à tous les yeux, en leurs causes et leurs effets solidaires, en la sagesse et les desseins du Tout-Puissant ! Ces pages de l'avenir, gravées du burin du ciel, font planer sur toutes les têtes, en rayons lumineux, la responsabilité qui pèse sur chacun des acteurs ardents de la scène du monde, et en laquelle s'accomplit le drame des temps prédits ! La part faite ici, à Emile Ollivier et celle incombant aux tribuns qui l'ont combattu et renversé, ont acquis leur saisissante, leur ostensible authenticité, dans le cours des événements qui se sont succédés déjà depuis le 26 janvier 1870, époque où retentissait la parole divine, signalant l'énergique intervention du grand ministre, jusqu'au jour qui nous éclaire, 15 octobre 1871. La révélation divine a reçu déjà, disons-nous, la sanction des temps, en leurs sinistres développements mais attendons, pour l'édification de tous, le burin de l'histoire contemporaine, appelée à léguer à la postérité qui grandit, pour la transformation sociale, les pages impartiales de la vérité.

Évocation. 31 janvier 1870, 8 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Forcade de la Roquette ? "

Réponse.

" Oh ! Que peut t'importer cette noble figure,
 Qui viendrait, à ta voix, enrichir ton album ?
 C'est l'astre qui s'éteint, loin de l'ère future,
 Et dont il eût été le sûr palladium !
 Arc-boutant d'un pouvoir dont le pivot chancelle,
 Peut-il le raffermir, en ses ais désunis ?
 Et lorsque la grandeur, sous la faux se nivelle,
 Le palmier dresse-t-il son branchage insoumis ?
 Forcade a donc vécu pour la chose publique !
 Les temps ont trop marché, pour marquer son retour,
 Il a su résister à leur courant inique,
 Mais réédifier sur l'extrême limite
 Est un tardif effort, un stérile retour !
 Comme tant de grands cœurs, retenus au rivage,
 Du navire sombrant, il déplore le sort !

Et malgré les éclats de son bouillant courage,
Il ne saurait jamais le ramener au port ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Quand je pris le crayon pour écrire cette communication divine, je n'avais pas lu le discours transcendant prononcé le 24 janvier 1870, au Corps Législatif par l'ex-ministre de l'Empire. Or, les événements qui sont venus caractériser cette divine communication, se sont déroulés depuis avec une saisissante et suprême autorité.

Je rapporterai ici un quatrain qui me fut inspiré le 8 janvier 1870, à 8 h quarante cinq du matin, à l'occasion du scrutin qui allait s'ouvrir à Villeneuve-sur-Lot, pour la réélection de M. de Forcade la Roquette, quatrain qui se relie à la silhouette qui précède.

" Comme un simple mortel, de Forcade réélu,
Ne saurait relever le ministre déchu.
Le verdict du scrutin sonne le glas d'un trône !
Le peuple indifférent effeuille sa couronne ! Ton Dieu. "

Le scrutin devait donner en effet, un résultat peu en rapport avec l'importance et la popularité de l'ex-ministre, état des esprits faisant le vide autour du trône !

Inspiration. 1er février 1870.

Silhouette de Thom.

" Enseigne du passé, qui croule et tombe en ruine,
Thom, du progrès jamais ne suivit le sillon.
Cet éternel frondeur, l'homme de la routine,
Est un chef orgueilleux, ou plutôt un brouillon.
Il pose en son talent. Sa diserte éloquence
Enlace, en son réseau, amis même ennemis,
Monter à la tribune est sa grande puissance,
Qu'il n'employa jamais à servir son pays.
Il aspire au pouvoir, mais dans ses doigts il glisse.
Il démolit toujours ce qu'on a fait sans lui,
A tous les grands succès réservant sa malice,
Malheur au souverain qui cherche son appui !
Fécond dans ses moyens, il sait grouper les chiffres,
Il colore l'erreur d'un reflet spécieux.
Nul ne peut se soustraire à ses instincts haineux,
Peu d'hommes en relief échappent à ses griffes,
Il les immole tous par orgueil rancuneux. Ton Dieu. "

Oh ! Portrait saisissant, fait de la main du Tout-Puissant !

Évocation. 1er février 1870, 9 h. du matin.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Rouher ? "

Réponse.

" Rouher a défendu les actes d'un grand règne.
Il a compris son maître, il a su l'imiter.

Des desseins de son roi, ce fut l'illustre enseigne,
Sur le ton transcendant que le courage imprègne,
Au choc des passions il a su résister.
A la voix du génie il a fourni sa course,
Doté la liberté de son plus beau fleuron !
D'échanges fraternels inaugurant la source,
Aux peuples de la paix signala le rayon !
Du ministre éminent, telle sera la gloire,
Gravée en lettres d'or par la postérité !
En son grand souverain, l'impartiale histoire
Rattachera son nom à l'immortalité ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

A l'avenir seul appartient d'illuminer les errements du passé.

Évocation. 1er février 1870, midi quarante cinq.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Jules Favre ? "

Réponse.

" Oh ! C'est donc d'un tribun dont il te faut l'esquisse ?

La popularité trouble en vain son sommeil !

Il a beau, l'insensé se jeter dans la lice,

Oh ! Le but qu'il poursuit deviendra son écueil !

Croit-il que le talent d'exprimer sa pensée

Lui servira d'égide en un jour de périls ?

Que le flot populaire, en sa voix amendée

Voudra bien accepter ses arguments subtils ?

" Arrière, dira-t-il à l'imprudent sophiste !

Allez donc proclamer vos sornettes ailleurs.

Quiconque, en mes ébats, à mon vouloir résiste,

Est traître au premier chef, digne de mes fureurs ! "

Tel est donc votre lot, hommes du capitolé,

Aujourd'hui triomphants, demain précipités !

Au verdict de vos pairs, toute lâche parole,

Tout propos subversifs vous seront répétés.

Devant le tribunal dont vous posez les bases,

Vous rendrez compte un jour des maux que vous causez !

De crimes enhardis vous subirez les phases,

Et boirez les poisons de vos mains préparés ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu."

Au moment où je relisais ces vers prophétiques (31 mars 1871), l'orateur de l'extrême gauche sous l'empire, le révolutionnaire du 4 septembre 1870, faisait amende honorable à la tribune des mandataires de la France, et se reprochait amèrement ses fautes déplorables, ses défaillances, ses erreurs fatales ! Oh ! En ce jour solennel, le point noir, le cratère révolutionnaire se dessinait à l'horizon. Des éclats sinistres jaillissaient de ses flancs, et sous les pas du tribun un torrent de feu venait briser sa main crispée, et paralyser ses vains efforts pour en comprimer le funeste choc ! Oui, sa main agitatrice était, dis-je, devenue impuissante pour conjurer les maux inouïs, le cataclysme effroyable qui planait sur sa malheureuse patrie ! Oh ! Ajoutons à la date du 29 mai 1871, pour l'édification de tous et la glorification des paroles divines qui précèdent, que le nom de ce tribun insensé apparaissait sur la liste de

proscription dressée en la Commune, ce cénacle érigé en la violence du torrent, révolutionnaire, torrent dont lui-même avait rompu les digues ! Oui, son nom était inscrit sur cette liste expiatoire, signée des mains criminelles auxquelles il avait livré des armes fratricides ! Quel ne serait donc pas aujourd'hui en ce moment d'angoisses, de palpitations, d'agonie pour sa patrie, le ton du tribun humilié, proclamant à cette tribune implacable en son retentissement vengeur, ces paroles poignantes de l'ambition et de l'orgueil brisés aux pieds de l'idole ensanglantée de la démagogie à laquelle il a honteusement sacrifié ?

1er février 1870, 1 h vingt du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Barbaton ? "

Réponse.

" Barbaton ne sera qu'un soldat de fortune.

Pour frayer son chemin au travers de la dune,

Il presse son coursier d'un mordant éperon.

Il rêve le pouvoir, un trône l'importune.

Il mesure ses coups. Du haut de la tribune,

Il fait son point déjà, consulte l'horizon.

S'il tonne, en ces accents, s'il se montre féroce,

C'est qu'il appelle à lui de sinistres courants.

Si le fruit qu'il convoite était assez précoce,

On le verrait sortir du milieu des méchants.

Vil, sans honneur, sans foi, sans honnête courage,

Tout prêt à pactiser avec divers destins,

Il eût servi son roi. Pour de l'or qui l'engage,

Il n'eût pas refusé celui des assassins.

C'est Danton, c'est Marat, c'est Fauché, Robespierre,

Il serait au besoin Tallien, Talleyrand,

Pour de l'or, il sera cruel ou débonnaire.

Tout pour lui se déduit en beaux deniers comptants. Alfred de Musset. "

Cette remarquable silhouette s'est dessinée déjà (29 mai 1871), elle appartient à l'histoire.

Évocation. 1er février 1870, 2 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Rampon ? "

Réponse.

" Rampon est un rêveur, chez qui l'acrimonie

Pervertit les instincts qui le portent au bien,

Il s'égare au courant de sa monomanie.

Il court après le vrai, mais ne découvre rien.

Il ne voit le progrès qu'en la démagogie,

Et de sa rauque voix chante guerre aux tyrans.

D'une foule en démence, acclamant la furie,

Il suit avec ardeur ses aveugles courants.

C'est un fou furieux, sur les bancs du cénacle,

Qui dispose en vos lois de destins précieux !

Cet élu de Paris est un étrange oracle,

Et son vote, au scrutin, est toujours dangereux. Alfred de Musset. "

Évocation. 2 février 1870, 9 h. du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Daru, ministre des affaires étrangères ? "

Réponse.

" Daru, d'un esprit droit, d'un cœur sévère, honnête,
Justement respecté des organes des rois,
Exclut de ses rapports toute entente secrète,
Et la sincérité suit l'accent de sa voix.
Dans le cours géminé de la diplomatie,
Il exclura toujours tout cauteleux détour.
En lui la bonne foi gage de l'harmonie,
Sur la terre fera pressentir son retour. Ton Dieu. "
Modèle diplomatique de probité se dégageant de la main de Dieu.

Inspiration. 3 février 1870, 3 h. du matin.

Silhouette du Général Lebœuf, ministre de la guerre.

" Lebœuf a du soldat la franchise et l'allure.
La main sur son épée, il attend le signal.
Et si des flots impurs menaçaient son armure,
Il saurait entonner le branle-bas fatal.
Du salut de l'Etat, ferme dépositaire,
A la voix de l'honneur jurant fidélité !
De la démagogie il brave la colère,
Et par l'ordre il prétend sauver la liberté. Alfred de Musset, inspiré de Dieu. "

Évocation. 3 Février 1870, 4 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de M. Chevandrier de Valdrôme, ministre de l'intérieur ? "

Réponse.

" Dans le cadre obligé du nouveau ministère,
Valdrôme ne prend rang que comme simple appoint.
En lui ne cherchons pas un saillant caractère,
Car jamais du génie il ne reçut le coin.
Probe, mais très sensible aux charmes de la gloire,
Un portefeuille avait bien droit de le tenter.
Désireux d'occuper sa place dans l'histoire,
Il peut risquer aussi de la voir discuter. Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Évocation. 4 février 1870, 8 h. quarante cinq du matin.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Louvet, Ministre du commerce ? "

Réponse.

" Louvet, nourri des sucs d'un précédent régime,
Ne pourra rapporter que des fruits sans saveur !
Cédant à ce courant qui le pousse et l'anime,
Ses efforts s'éteindront en un pâle labeur.
D'un œil rétrospectif, voulant régler sa marche,
Il suit à cloche-pied les traits de l'avenir.

Arc-boutant du passé, c'est une ingrate tâche,
Au progrès qui se meut, de le faire aboutir. Alfred de Musset. "

Évocation. 4 février 1870, 9 h. du matin.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Rigaut de Genouilli, ministre de la marine ? "

Réponse.

" Du pavillon français, digne dépositaire,
Il le fera flotter avec courage, honneur,
Et nos braves marins, sous sa rubrique austère,
Répandront, sous leurs pas, la gloire et la terreur !
Vaste organisateur et stratéguiste habile,
Des mers, son bras de fer saisira le trident.
La France renaîtra dans son ardeur virile.
En combats de géants, sa fortune mobile,
Sur l'ennemi vaincu prendra son ascendant. Ton Dieu. "

Cette silhouette, en son reflet prophétique divin, a trouvé déjà sa pleine confirmation en la discipline sévère, l'intrépidité héroïque qu'ont déployé nos marins pendant la guerre dont la France vient de subir les premières phases (31 Janvier 1871). Espérons en l'avenir pour le triomphe de la seconde et dernière. Confions-nous en la parole divine !

Évocation. 4 février 1870, 9 h. quinze du matin.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette du maréchal Vaillant ? "

Réponse.

" Par de nombreux fleurons, Vaillant, en sa carrière,
A conquis la faveur du bâton glorieux
Avec honneur, éclat, sur la plage étrangère,
Epanchant son génie et son sang généreux !
Mais il se doit encore à sa chère patrie.
Il doit, pour l'arracher à de nouveaux périls,
En enfant dévoué, sacrifiant sa vie,
A son triomphe, un jour, en rattacher les fils ! Ton Dieu. "

Attendons. C'est Dieu qui parle.

Même séance. Évocation. 4 février 1870, 9 h. quarante cinq du matin.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Parieux, Président du Conseil d'État ? "

Réponse.

" En vos codes, Parieux épanchant la lumière,
En leur dédale obscur apporte la clarté.
Dans le champ du progrès il creuse leur ornière,
Leur donnant le reflet né de la liberté.
De son grand souverain il saisit la pensée,
De son illustre cœur il a su s'inspirer !

Comme lui, promoteur de l'ère élaborée,
Il se voue au courant qui doit l'inaugurer. Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu."

Même séance. Évocation. 4 février 1870, 11 h. et demi du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Maurice Richard, ministre des beaux-arts ? "

Réponse.

" D'un grand homme, Richard, illustre satellite,
Au foyer de l'Etat apportant son rayon,
Viendra briller, un jour, parmi d'hommes d'élite,
Qui, de l'ère avenir, formeront le giron.
Sur les pas d'Ollivier, il chemine, il s'avance,
Vers d'horizons brillants qu'il ne sait définir.
En son honnête cœur incube l'espérance,
Inoculant en lui le trait de l'avenir. Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "
Brillant pronostic. Attendons l'événement.

Évocation. 4 février 1870, 11 h. et demi du matin.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Talhouet, ministre des travaux publics ? "

Réponse.

" Talhouet a grandi dans sa phase nouvelle.
Regrettant le passé, comprenant l'avenir,
Vers d'horizons nouveaux, où son devoir l'appelle,
Il saura féconder, avec ardeur et zèle,
Les filons précieux qui bientôt vont surgir.
Du pays haletant, les puissantes artères
S'étendront, sous sa main, vers les peuples voisins.
Les produits jaillissant de leurs sources premières,
Protégés en leur cours, suivront d'autres destins. Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

C'est là un trait de l'avenir, attendons.

Évocation. 4 février 1870, 3 h. du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Buffet, ministre des finances ? "

Réponse.

" Buffet avec succès remplira-t-il sa tâche ?
Aura-t-il le bras sûr, l'œil du réformateur ?
Et de la vérité, qui dans ses plis se cache,
Prendra-t-il le secret au cerveau du penseur ?
Les chiffres d'un état qui se nomme la France,
Ont été faits, refaits par de savantes mains.
La sagesse des temps, seul garant en finance,
Doit appuyer sa voix de calculs souverains.
Réformer, démolir, n'est pas toujours très sage,
Quand on n'est pas bien sûr de réédifier.
La ruine du trésor serait un triste gage

Pour l'ère du progrès qui doit s'inaugurer. Alfred de Musset. "

Évocation. 4 février 1870, 3 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Segris, ministre de l'instruction publique ? "

Réponse.

" Segris, dans le progrès a placé sa bannière,
Il n'a donc qu'à marcher pour atteindre le but.
Qu'il ouvre à deux battants le temple de lumière,
Où chacun doit trouver sa planche de salut.
Eclairer tous les cœurs est un grand sacerdoce !
La sainte vérité doit frapper tous les yeux.
De l'homme, sur ce sol, briser l'épaisse écorce,
Et lui montrer ses fins, afin qu'il soit heureux ! Ton Dieu. "

C'est bien là la voix de la sagesse divine.

Évocation. 7 février 1870, 2 h. vingt du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette d'Hausmann, préfet de la Seine ? "

Réponse.

" Hausmann porte un grand nom, que réclame l'histoire.
Il est inscrit déjà sur le front de Paris.
Ne l'est-il pas aussi, comme titre de gloire.
Dans les calculs haineux d'envieux ennemis ?
Et que reprochent-ils à ce puissant génie,
Transformant en palais ces murs noircis des temps ?
Leur ouvrant à grands traits les canaux de la vie,
Donnant l'espace et l'air à tous leurs habitants ?
Paris s'était fait grand, sous sa main protectrice !
Le touriste séduit venait de toutes parts.
Admirer ses splendeurs, savourer ses délices,
Y fixer son séjour, peupler ses boulevards.
Ces glorieux travaux faisaient pâlir l'envie.
En ses haineux instincts elle s'est assouvie.
D'un budget souverain, fruit d'héroïque effort,
Elle a, de son étreinte, étioilé la vie,
Tout en frappant Paris de son arrêt de mort ! Ton Dieu. "

Sentence divine, dont l'exécution s'accomplit (26 mai 1871).

Même séance. Évocation. 7 février 1870, 3 h. dix du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner en quelques vers, la silhouette de Chevreau, nouveau préfet de la Seine ? "

Réponse.

" Sur le terrain d'Hausmann, Chevreau n'est pas de taille
A mener à ses fins ce qu'il a commencé.

Du grand œuvre jamais reprendrait-il la maille,
Sous ce trop lourd fardeau il serait affaissé.
Oh ! Le vent qui s'élève et souffle dans ses voiles,
Est un vent qui renverse et n'élève jamais.
Il tourmente le sol, en chasse les étoiles,
Le bruit de l'ouragan dépeuple les palais.
Du pouvoir, désormais, le préfet de la Seine
Supportera le poids, sans recueillir l'honneur.
Bientôt, piteux forçat, que mutile la chaîne,
Il viendra présider des scènes de terreur ! Ton Dieu. "

L'avènement du 4 septembre 1870, le règne de la Commune, en date du 18 mars 1871, ne sont-ils pas venus pleinement confirmer les révélations émanées de la parole divine ?

Même séance. Évocation. 7 février 1870, 3 h. cinquante cinq du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner en quelques vers, la silhouette de Persigny ? "

Réponse.

" Persigny, serviteur dévoué de son maître,
Rayonne autour de lui, comme ange gardien !
Il saisit le point noir, il devine le traître !
C'est l'ardente vigie au fort Valérien.
Cœur pur et chaleureux, d'un esprit droit et large,
Sa voix est écoutée aux conseils souverains.
Pour soutenir le trône, il en grandit la marge.
Au sceptre libéral il donne les deux mains. Alfred de Musset. "

Même séance. Évocation. 7 février 1870, 4 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner en quelques vers, la silhouette de Guizot ? "

Réponse.

" Dans l'art de gouverner, Guizot a fait école.
Il est d'un esprit droit, mais par trop compassé.
Comme ministre, un jour, il eut son auréole,
Mais qui va s'effaçant en ce lointain passé.
Moins orgueilleux que Thiers, il accepte l'empire,
Qu'il n'a point élevé, qui n'est donc pas son fait.
De son système usé, supportant la satire,
Il soutient le nouveau d'un sincère souhait. Alfred de Musset. "

Évocation. 8 février 1870, 3 h. quarante cinq du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner en quelques vers, la silhouette de Michel Chevalier ? "

Réponse.

" Des hommes de son temps, c'est l'une des lumières.
Il a su pressentir les errements futurs.
Et dans les éléments de courants solidaires,

Il a cueilli des fruits avant qu'ils fussent mûrs.
C'est donc un éclaireur ouvrant l'ère nouvelle.
Son esprit, dans ce champ, a tracé son sillon.
Soldat de l'avenir, il vole à tire d'aile
Vers le point lumineux d'un splendide horizon ! Alfred de Musset. "

Même séance. Évocation. 8 février 1870, 4 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred, donne-moi, je te prie, avec la permission de Dieu, la silhouette du général X. "

Réponse.

" Forum est général, c'est le titre qu'il porte.

A-t-il déjà gagné ses brillants éperons ?

Sur ce point délicat, soyons muets. Qu'importe.

Mais pour le bien juger, faut-il dire attendons ? Alfred de Musset. "

Même séance. Évocation. 8 février 1870, 7 h. cinquante du soir.

" Mon cher Alfred, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner en quelques vers, la silhouette du général Cantara ? "

Réponse.

" Dans l'art de commander, Cantara se prélasse,

Et devant l'ennemi, Fabius Cuntator,

Sans le battre, toujours de ses traits il l'enlace,

Et de sanglants combats il réserve le sort. Alfred de Musset. "

Même séance. 8 février 1870, 8 h. quarante cinq du soir.

" Je priai Alfred de Musset de vouloir bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette du prince Jérôme Napoléon. "

Réponse.

" Napoléon, issu d'une race féconde,

Ne fera pas fléchir le reflet de son nom.

Un jour il brillera dans les destins du monde,

Et la gloire viendra rayonner sur son front.

De son cousin Louis, illustre satellite,

Vers l'avenir, sans crainte, il porte ses regards,

Et de la liberté reculant la limite,

Il saura l'allier au sceptre des Césars. Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

C'est là le grand secret de l'avenir. Attendons.

Même séance. 9 heures 5 minutes du soir.

" Je demandai à Alfred de Musset la silhouette du maréchal Mac-Mahon, duc de Magenta. "

Réponse.

" Mac-Mahon a conquis sa haute renommée.

Il est brave soldat, il a su commander.

Grandira-t-il encore en l'immense épopée,

Ou parmi tant de chefs il saura s'illustrer ?

Il a le coup d'œil prompt, l'impulsion fougueuse,

Mais il sait mesurer les coups qu'il va porter.

De son premier élan l'attaque est dangereuse,

L'ennemi rarement sait-il y résister ? Alfred de Musset. "

La guerre formidable à laquelle devait prendre part le Maréchal, et que subit la France au moment où j'écris ces lignes (janvier 1871), était donc prévue et annoncée le 8 février 1870 par les deux vers qui précèdent.

« Grandira-t-il encore en l'immense épopée,
Où parmi tant de chefs il saura s'illustrer ! »

La page historique de l'avenir réservée à cette date, au héros de Reischoffen, porte d'ailleurs un cachet si saisissant, qu'elle nous dispense de tout commentaire.

8 février 1870, 9 h. quarante cinq du soir.

Silhouette du maréchal Bazaine.

" Chef d'armée éminent, tacticien habile,
Bazaine a du soldat, de l'administrateur.
Il sait s'approprier un terrain difficile,
Et d'un très mauvais pas se tirer en vainqueur. Alfred de Musset. "

10 février 1870, 4 heures du soir.

Silhouette de M. Devienne, premier président de la Cour de cassation.

" Devienne, de vos lois, digne dépositaire,
En comprend la portée et sait les définir.
Il ne les défend pas en obstiné sectaire,
Il fait, en ses arrêts, la part de l'avenir.
Interprète éclairé d'une large doctrine,
Aux principes divins il rattache sa voix.
Ecartant les sentiers d'une aveugle routine,
Il cherche à s'inspirer du sage esprit des lois. Alfred de Musset. "

Même séance. 10 février 1870, 4 h. et demi du soir.

Silhouette de Paul Fabre, procureur général près la Cour de cassation.

Réponse.

" Paul Fabre a du talent. Mais à la Cour suprême
Apporte-t-il le fruit d'opiniâtres labeurs ?
Connaît-il de la loi les profondeurs extrêmes ?
Et dans ce vaste champ découvre-t-il l'erreur ?
Oh ! C'est en blanchissant en la poudreuse arène
Que l'on peut conquérir le suprême fleuron.
Le flambeau de vos lois ne brille pas sans peine.
Honneur à qui revient le sommet du giron. Alfred de Musset. "

12 février 1870, 8 h. quarante cinq du soir.

Silhouette du député Crémieux.

" Crémieux, avocat d'une mauvaise cause,
La soutient pied à pied en ses vieux errements.
Pourtant, ne croyez pas qu'il défende la chose,
Et veuille se river à ses égarements.

Républicain d'un jour, là n'est point sa marotte,
Ministre, il servirait un pouvoir absolu.
Ne cherchez pas en lui la voix du patriote.
Oh ! Vous n'y trouveriez qu'un ministre déchu. Alfred de Musset. "

Même séance. 12 février 1870, 9 h. du soir.
Silhouette du député Parclin.
" Parclin est un loustic, se plaisant à médire
Il a toujours le trait et le mot à propos.
Le sarcasme est son fait, il aime la satire,
Et de tout ministère à troubler le repos.
Il a l'esprit subtil, sa répartie est prompte,
Dans le camp de la gauche il vit en tiraillleur,
Décoche le bon mot, glose sans fausse honte,
Epice ses discours et conclut en railleur. Alfred de Musset. "

16 février 1870, 2 h. cinquante du soir.
Silhouette du député Ferrieux.
" Ferrieux, né dans les clubs, dément son origine.
Il est aristocrate et plein d'un fier dédain
Esclave du courant qui, d'en bas le domine,
Organe ambitieux d'une fièvre intestine,
Il subit ses fureurs, mais il ronge son frein.
Dans les rangs des élus, revendiquant sa place,
Peut-il répudier ses souverains d'en bas ?
Devant leurs passions, il faut bien qu'il s'efface,
Et qu'à leurs flots impurs il mesure ses pas. Alfred de Musset "

Même séance. 16 février 1870, 3 h. vingt du soir.
Silhouette de Karanton.
" Au culte de son nom il consacre sa verve,
Sans peine il se croirait issu du sang des rois.
Karanton, dans son cœur, avec orgueil conserve
L'espoir d'un vieux drapeau, l'amour de ses pavois.
Aussi, rempli de fiel pour la race qui règne,
Il la poursuit sans cesse, en ses traits acérés,
Mais il bataille en vain, que dans l'ombre il dégainé,
Jamais il ne verra les vieux temps restaurés. Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu."

24 février 1870, 9 h. quinze du soir.
Silhouette d'Odilon Barrot.
" Odilon, égaré dans l'arène publique,
N'eut jamais en son temps ni force ni verneur,
Dans le dédale obscur de sa pâle rubrique,
Put-il glorifier un seul jour sa couleur ?
Honnête homme toujours, mais d'un élan débile,
Toujours compromit-il le pouvoir et les siens !
La popularité fut toujours son mobile,

Mais la montagne, en lui, n'enfanta jamais rien. Alfred de Musset. "

26 février 1870, 9 h. et demi du soir.

Silhouette de Schneider, Président du corps législatif.

" Schneider, maître de lui, préside avec sagesse.

Il possède un sens droit, un esprit délié.

Avec aménité, bannissant la faiblesse,

A sa voix tout écart est soudain ramené.

Habile industriel, profond économiste,

Vers l'ère du progrès il s'avance hardiment.

Et l'art de s'enrichir, en ses calculs consiste,

A marquer tous ses pas d'un reflet bienfaisant. Alfred de Musset. "

Même séance. 26 février 1870, 9 h. cinquante du soir.

Silhouette du général Changarnier.

" Changarnier appartient à l'illustre pléiade,

Qui grandit son drapeau sur le sol africain,

Il montra sa bravoure à l'arabe nomade,

Il comprima sa fougue et lui riva le frein.

Vieux débris mutilé des champs de la discorde,

Il n'a pas déserté son glorieux drapeau !

Son épée, à regret rentrant dans le fourreau,

L'amour de la patrie en son âme déborde,

Et fait naître en son cœur toujours un feu nouveau ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Cette silhouette remarquable se résume en ces derniers vers prophétiques, glorifiant le vénérable soldat en son dévouement à son pays ! Oh ! Ce noble cœur devait bientôt, au camp de Metz (août 1870), offrir ses glorieux services à l'Empereur et déposer son épée octogénaire dans la balance de la fortune de la France !

27 février 1870, 9 h. du soir.

Silhouette de l'impératrice Eugénie.

" D'Eugénie, en mes vers, la saisissante image,

En flots majestueux frappera tous les cœurs.

Des vertus d'ici-bas, elle est l'illustre page !

Elle reçoit du ciel son sublime courage,

Qui servira d'exorde à de profonds malheurs !

Sous les lambris dorés, que la plainte importune,

Près d'elle le malheur pénètre sans efforts !

Son cœur compatissant, ouvert à l'infortune,

De son amour divin épanche les trésors !

Elle a l'orgueil des rois, elle en a l'héroïsme !

Elle reçut du ciel le don de gouverner !

Avec calme à ses pieds, elle sonde l'abîme !

Sans le craindre, elle veut, des siens le détourner !

Attachée aux grandeurs sur un sol qui décline,

Elle restera ferme au dernier échelon !

Fidèle à son devoir, en sublime héroïne,

Du trône et de l'autel défendra le fleuron ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu."

28 février 1870, 9 h. du matin.

Silhouette du prince impérial.

" C'est l'enfant du malheur ! C'est sur lui que la rage
Des cloaques infects vomira son poison !
Sur les débris épars de son noble héritage,
D'ardentes passions se disputant un gage,
A leur sombre fureur elles l'immoleront !
Mais avide de sang, la tourbe démagogue,
Développant tout haut ses odieux desseins,
Ne saurait assouvir ses monstrueux instincts !
La terre frémit de son sanglant prologue,
Qui, du monde vieilli doit combler les destins ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

C'est ici l'organe de Dieu qui soulève le coin du rideau et découvre la scène où doit s'accomplir le drame terrible qui se prépare ! La fureur démagogique qui s'est ruée déjà sur le monument consacré aux triomphes et à la gloire de la France, et s'est acharnée à renverser l'immortelle figure qui le couronnait, n'a pu se souiller encore du sang du petit neveu du grand homme qui a illustré sa patrie !

2 mars 1870, 8 h. et demi du soir.

Silhouette du député Dugan.

" Dugan, jeune talent, promet à la tribune
Un jouteur plein de nerf, de courage et d'honneur.
En ses brillants efforts, trahi par la fortune,
Il ne trouvera pas le chemin du bonheur !
Entouré de récifs, en des mers orageuses,
En vain cherchera-t-il à regagner le port !
Abattu sous les coups de lames furieuses,
En héros du devoir, il trouvera la mort ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

20 mars 1870, 9 h. et demi du soir.

Silhouette de monseigneur Dupanloup.

" Dupanloup, promoteur d'une arche d'alliance,
Peut-il concilier tant d'intérêts divers ?
De ses fervents efforts éclate l'impuissance.
Il n'écartera pas les périls de la France,
Et de Rome il ne peut conjurer les revers ! "

Les événements accomplis et leur développement depuis le 20 mars 1870, justifient suffisamment les prévisions prophétiques caractérisant cette première strophe.

" Il comprend les dangers qui menacent l'Eglise.
Il voudrait au progrès arborer son drapeau,
Et sur le sol brûlant d'une nouvelle assise,
De l'avenir chrétien redresser le flambeau !
Pour réédifier le temple qui s'écroule,
Dont les murs lézardés ne peuvent plus tenir,
Qu'il ouvre un large lit au torrent qui s'écoule,

Sans prétendre arrêter le cours de l'avenir !
Tout sombrera bientôt en la scène du monde !
Les feux du Tout-Puissant brûleront en tout lieu !
Et l'on verra jaillir de leur source féconde
La justice en la terre et le règne de Dieu ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu."

22 mai 1870, 11 h. et demi du matin.
Silhouette de Gramont, ministre des affaires étrangères.
" Gramont va déchaîner la crise qui commence,
Et doit inaugurer un régime nouveau.
Il résiste au torrent qui brise la puissance,
Qui bientôt sur les grands passera le niveau¹³.
Son esprit s'épanchant en l'ère politique,
Attache son reflet au fier reflet des rois.
Mais dans le cours brillant de la fièvre publique,
Il verra s'affaïsser sa pompeuse rubrique,
Des monuments vieillis s'abîmer les parois ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu."

L'histoire enregistrera ces divines révélations.

20 mai 1870, 11 h. du matin.
Silhouette de Mége, ministre de l'instruction publique.
" Cet homme sérieux, plein de zèle et de cœur,
Sera digne, en tout point, du poste de ministre.
Sans hésiter jamais, il suivra son labeur,
Et de son portefeuille il grandira le titre.
Regrettant le passé, comprenant l'avenir,
Il lui dévouera son travail, ses lumières.
En ses puissants efforts, il saura parcourir
Avec honneur, éclat, sa brillante carrière. Alfred de Musset. "

24 mai 1870, 7 h. du soir.
Silhouette de Plichon, ministre des travaux publics.
" Plichon est un rêveur, éclos en l'ancien monde.
Sur un passé lointain il calque l'avenir.
Le présent l'ahurit, en sa sève féconde !
Il résiste au torrent qui le pousse, l'inonde !
Et contre le ciel même il voudrait réagir.
Dans le camp de la gauche, en vain il s'évertue,
Son incolore voix ne représente rien,
Et dans le dur labeur de sa carrière ardue,
De la locomotive il serrera le frein.
Tels sont ces opposants, peints de toute nuance,
Qui retardent le char, en voulant le guider !
Qui font sonner bien haut leur minime importance,
Et d'un pas impuissant veulent rétrograder ! Alfred de Musset. "

¹³ Paroles prophétiques.

16 juin 1870, 9 h. du soir.

Silhouette de Paradol, ambassadeur aux Etats-Unis.

Paradol, des Débats, pâle, inerte figure,
Apporte au cabinet son orgueil déraillé.
Au champ clos du pays, il endosse l'armure,
Qui, du choc ennemi, sur un doux ton murmure,
Par traits et mots piquants, en langage émaillé !
Sur un ton si léger, il court à l'aventure.
Chez un peuple brutal, que peut la fioriture,
En son tour élégant, le mot prétentieux ?
Ce peuple ne s'émeut qu'au geste impérieux !
De ces abruptes bords de leur mâle nature,
Du fantastique élan de sa villégiature,
Pourra-t-il rapporter des fruits bien plantureux ?
Qu'il reprenne plutôt sa plume académique,
Qu'au langage élégant il donne un libre cours,
Qu'il laisse vivre en paix la fière république,
Qu'il n'aille pas jouter en sa pôle rubrique,
Parader sans vigueur dans les parvis des cours. Alfred de Musset. "

Le 22 février 1870, huit heures et demie du matin, j'adressai la prière suivante à Dieu.

" Mon divin Père, pendant les deux nuits précédentes, j'ai eu des inspirations formulées en vers, communications dont je n'ai pu conserver le souvenir. Puis-je, ô mon Dieu, sans vous offenser, vous supplier de me les rappeler ? "

Réponse.

" Ecris, mon enfant chéri.

Le passé s'enveloppe en ses linceuls funèbres !
Le glas de son décès sonne de toutes parts !
Ses suppôts, ses appuis sombrent dans les ténèbres,
Et l'on voit s'effondrer ses derniers boulevards !
Détache ton regard de cette triste scène,
Et de ce deuil profond qui règne en tous les cœurs !
Jette les yeux, mon fils, sur la lueur sereine
Qui succède à la mort et calme les frayeurs !
Flambeau de l'avenir, ta mission divine
Est de te montrer fort au sein des ouragans !
Le rameau de la paix, que ton Dieu te destine,
Eteindra les douleurs de tes frères souffrants.
Que ton cœur enflammé d'une ardente espérance,
Dédaigne le présent et glisse sur ses maux !
Que ton esprit franchisse une courte distance,
Qui de la nuit fera surgir des jours si beaux !
Inspiré de ton Dieu, calme dans la tempête,
Tends ta main secourable aux pauvres naufragés !
Élève leurs regards au-dessus de leur tête !
Que par ta voix si pure ils soient encouragés !
Des rayons de ton Dieu, toi le foyer suprême,
Au sein de ce chaos tu viendras commander.
Les éléments en feux, en leur fureur extrême,

Se tairont à ta voix et viendront t'écouter !
Sois donc grand, mon cher fils, pour le salut du monde !
Que ta foi sans faiblesse égale ta grandeur !
Qu'à la voix de ton Dieu, ta parole féconde,
Au fond de tous les cœurs apporte le bonheur ! Ton Dieu. "

Comme une rosée céleste, la parole de Dieu vient ici, répandre le baume de son amour sur les plaies douloureuses qu'ouvrira l'épouvantable choc qui se prépare ! Choc d'où jaillira la transition déchirante du vieux monde au nouveau, laquelle doit présider à la régénération de l'humanité et à la glorification de l'ère nouvelle. Oh ! Réveillez vous, enfants du siècle, le grand jour apparaît ! Prenez courage, ayez confiance en Dieu ! Aux menaces de mort qui planeront sur vos têtes, répondez par le sourire de l'espérance, cette manne du ciel, qui calme les angoisses cruelles et ouvre les portes divines à vos augustes destinées !

Prière à Dieu. 29 mars 1870, 8 h. du matin.

" Mon divin Père, cette nuit j'ai entendu votre parole paternelle. Puis-je, ô mon Dieu, sans vous offenser, vous supplier de me faire connaître votre divine volonté ? "

Réponse : " Mon fils chéri, ton Dieu est en toi, t'a dit la voix qui s'est fait entendre. Oui, mon fils chéri, c'est ce que tu dois avoir toujours présent à l'esprit. Toutes tes paroles, toutes tes actions émanent de ton Dieu, qui t'inspire. Tu craignais hier, en discutant avec ton frère, d'avoir apporté trop de vivacité dans la discussion. Rassure-toi mon fils chéri, c'est ton Dieu qui animait ta parole et l'accent de ta foi, parce que tu proclamais des vérités éternelles qui devaient être fortement accentuées devant tes frères et laisser dans leur esprit l'impression de la conviction profonde qui t'animait. C'est ainsi mon fils chéri, que tu annonceras à tous la parole de ton Dieu. Oui, elle doit retentir par des éclats de tonnerre et réveiller dans le cœur de tous des sentiments de foi, de respect qui s'imposent du ciel. Ainsi, ta parole brève, solennelle, ferme, a inspiré le recueillement à tous ceux qui t'écoutaient, et a développé en eux un salutaire retour sur eux-mêmes. Elle a fait naître, tout à la fois dans leur cœur, la crainte et l'espérance, car tu leur as signalé le péril imminent qui menace leur vie terrestre, et tu leur as montré les bras ouverts de ton Dieu pour les recevoir. Tu leur as promis les effets de sa divine justice, de son amour infini et les trésors de sa divine miséricorde, réservés à leur sincère repentir. Telle est, mon enfant chéri, la tâche divine que te confie ton Dieu ! Ranime au cœur de tes frères l'amour de ton Dieu. Dis-leur à tous combien la voie qui leur est ouverte est facile pour arriver jusqu'à lui ! Tous t'écouteront avec joie, et se jetteront sur tes pas pour te suivre. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Telles sont les instructions que je reçois de mon Dieu. Elles sont à l'adresse de tous et doivent faire impression sur tous, car elles émanent de la source de la vérité, de Dieu même. Oh ! Sachez-le bien, mes paroles sont sincères ou plutôt tout ce que je vous dis m'est inspiré de mon Dieu.

Le 2 avril 1870, quatre heures quinze du soir, j'évoquai l'esprit Saint Bernard dans les termes suivants.

" Mon cher esprit, tu t'es communiqué le 4 mars à la Société spirite de Paris prenant pour texte le grand " inconnu ". N'aurais-tu pas voulu me donner un avertissement, une leçon de charité, dans l'avant-dernier paragraphe de ta communication ? "

Réponse : " Non, mon cher ami, ce n'était nullement ma pensée. Tes sentiments de charité spirite sont trop connus dans le monde invisible, pour que pas un de tes frères puisse les

révoquer en doute et en faire l'objet d'une admonition. Tu écris, mon cher ami, sous l'inspiration de ton Dieu, et ta plume obéit à l'impulsion la plus pure. Tu es appelé à dire la vérité à tes frères, mais la pensée de les offenser ne naît jamais en toi. Tu répands même le baume de la charité sur les plaies dont tu réveilles la douleur, ou bien que ta mission divine t'oblige de faire ! Ta tâche est de secouer la torpeur de tes frères, de vaincre leur obstination, leur orgueil. Tes paroles doivent donc être fermes, incisives, elles doivent porter le scalpel dans tout membre gangrené afin de le purger du mal qui le ronge et qui menace sa vie ! Tu es, mon cher ami, l'organe, le ministre de ton Dieu sur la terre et dans le ciel, et tes actes, animés de l'esprit de ton Dieu, sont bénis de sa main divine. Vis en paix, fils bien-aimé de ton Dieu. Saint Bernard. "

Vous l'entendez, mes frères, cet organe autorisé de votre Dieu. Il rend témoignage à la sincérité de mes paroles, paroles que vous pourrez trouver parfois incisives, mais qui ne dérogent pas à la charité de mon cœur, et me sont inspirées de mon Dieu.

D. " Mon divin Père, ne vous aurais-je pas offensé par l'évocation qui précède ? "

Réponse : " Non, mon enfant chéri. Ton âme pure et divine s'émeut à la seule pensée d'avoir démerité de son Dieu. Rassure-toi mon enfant et vis en paix. Tu es toujours, selon ton Dieu, digne de tout son amour, pleinement et entièrement justifié devant lui. Oui, mon enfant chéri, écoute bien ceci, pleinement et entièrement justifié pour l'éternité. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Oh ! Qu'il est prompt à vous justifier, votre Dieu, alors que vous l'aimez de tout votre cœur !

Le 5 avril 1870, quatre heures et demie du soir, j'évoquai le peintre Monvoisin, récemment décédé et qui, en son dernier passage sur la terre, avait été un adepte très convaincu de la doctrine spirite.

" Mon cher esprit, en tes convictions de fervent spirite, n'aurais-tu rien à me dire, avec la permission de Dieu ? "

Réponse : " Mon cher ami, ton triomphe approche. Ce sera celui de notre sainte doctrine, mais attends toi à de bien rudes assauts. Tu vas ébranler le monde chrétien et répandre sur lui la terreur. Ton nom sera bafoué, insulté. Tu seras livré à la plus cruelle dérision, mais ton Dieu debout à tes côtés, défendra son messie de toute atteinte, et glorifiera sa mission. Ne crains pas, mon cher ami, la rage de tes ennemis, elle viendra expirer à tes pieds, et la vérité éternelle éclatera pour tous, par des éclats de tonnerre et l'intervention ostensible de ton Dieu, qui fera briller sur ton front l'étoile du salut, de la gloire et de l'amour de ton Dieu. Vis donc en paix, mon cher ami. Plein d'énergie et de courage, brave tous les obstacles qui s'amoncelleront sous tes pas ! Comme une ombre légère, ils se dissiperont à ta voix et les montagnes s'abaisseront pour te livrer passage ! N'écoute donc que ta voix intime. C'est la voix de ton Dieu qui te parle et qui ramollira les cœurs irrités contre toi. C'est ton Dieu qui m'inspire. Vis en paix, mon cher ami. Monvoisin. "

A leur apparition, les grandes vérités émeuvent les hommes. Elles sont frappées de réprobation par l'opinion publique, réfractaire à toute idée qui pousse le monde dans des voies nouvelles. Oh ! Quelle ne sera pas l'émotion universelle, le jour où l'envoyé de Dieu proclamera la divine mission qui lui est confiée ! Mais Dieu protégera son Messie et le justifiera devant tous.

Évocation de Lacordaire. 10 avril 1870, une heure du soir.

" Mon cher esprit, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, te communiquer à moi ? "

Réponse : " Que puis-je te dire ? Tu es inspiré de ton Dieu ! Tu sais tout ce qui t'est donné de savoir, et tu n'as pas à demander aux esprits qu'ils t'éclairent. Ta marche est toute tracée, tu n'as qu'à suivre l'inspiration et l'impulsion de ton Dieu ! Oh ! Je n'ai rien à t'apprendre. Tout ce qui t'a été dit aujourd'hui est l'expression de la vérité. Ces faits te déroulent la vérité qui t'est déjà connue. Courage, cher ami. Persévère dans ta divine mission. Ta tâche est immense car tu es appelé à régénérer la terre et les cieux. Vis en paix, enfant chéri de ton Dieu. Reçois mon cher et vénéré frère, mon accolade sympathique. Lacordaire. "

L'esprit, en affirmant ici du sceau de la vérité les faits qui viennent de s'accomplir, fait allusion à une séance de typtologie très émouvante qui avait eu lieu dans l'un des salons de la ville.

Le 11 avril 1870, huit heures et demie du matin, au moment où les comices de la France venaient d'être convoqués, j'évoquai Alfred de Musset, le priant de vouloir bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers à l'occasion du plébiscite qui allait s'accomplir !

Réponse.

" C'est le peuple qui doit régler le sort du monde !

C'est au peuple que Dieu confère le pouvoir.

C'est dans le sein du peuple, en sa fibre féconde,

Que le ciel doit dresser l'école du devoir !

Le peuple est la pensée au foyer du grand œuvre !

C'est la suprême fin de la création.

Des lois de l'univers, présidant la manœuvre,

Il en sera le faite et l'exaltation.

En lui doit reposer le faisceau des lumières !

C'est en lui qu'apparaît la main du Créateur !

C'est à lui qu'appartient d'opposer des barrières

Aux passions des grands, à leur flot corrupteur.

Oh ! C'est au nom de Dieu et de sa providence,

Que l'Empereur, du peuple a décrété l'appel,

Qu'en comice suprême il convoque la France,

Qu'il attend sans fléchir son verdict solennel !

Des fureurs des partis, se ruant dans l'arène,

En sa voix souveraine il dédaigne le flux !

Il sait les dominer de son âme sereine,

Et réduire à néant leurs efforts superflus.

En ces flots orageux, impassible pilote,

Il découvre sans crainte, à tous pas un écueil.

Et l'étendard divin, à son grand mâât qui flotte,

D'un sinistre avenir lui montre le linceul !

Instrument de son Dieu, dans des temps de tempête,

Il fonde l'avenir des ruines du passé !

Son regard pénétrant sur le point noir s'arrête,

Pendant qu'avec fracas retentit sur sa tête

La foudre jaillissant du fluide massé !

L'éclair de toute part sillonne l'atmosphère,

Et le sol ébranlé s'effondre sous ses pas !

D'ennemis menaçants il entend la colère !

Il voit leurs bras levés, il ne s'en émeut pas !
C'est ainsi qu'apparaît cette mâle figure,
Qui, du monde vieilli, marque le point d'arrêt !
Entraîné par les temps, dédaignant leur injure,
Il subit de son Dieu le solennel décret ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

Oh ! Ici se déroulent les providentielles pages de l'avenir ! Pages que l'histoire sera appelée à recueillir un jour, et dont au moment où j'écris ces dernières lignes (29 janvier 1871), se dressent un à un les feuillets détachés de ce grand livre de la volonté suprême, écrit de la main du Tout-Puissant, livre d'où émanent, dis-je, les paroles révélatrices qui précèdent, en date du 11 avril 1870.

Même séance. 11 avril 1870, 11 h. du matin.

Je priai Alfred de Musset de vouloir bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers sur le dogme de l'infailibilité du Pape, dogme consacré par le concile œcuménique.

Réponse.

" De la terre et du ciel le Pape est le pontife !
D'ici-bas et d'en-haut il est donc inspiré.
Il roule sous ses pas le rocher de Sisyphe,
Qu'entraînent les courants dont il est entouré.
Il supporte le joug d'un ingrat sacerdoce,
Qui marquera la fin du vieux monde expirant !
Il assiste avec crainte à ce drame émouvant,
Sa voix est hésitante en ce labeur précoce,
Qu'inaugure déjà le doigt du Tout-Puissant !
En l'ère qui surgit serait-il infailible,
Alors que son mandat vers son sceptre puissant,
Dirigeant ses efforts, le relie au présent ?
L'avenir lui prescrit de rester impassible,
Et du monde en travail suivre le mouvement.
Sa main sur le présent, qu'il attende en silence
La parole de Dieu, qui doit l'édifier !
Qu'il rive ses destins aux destins de la France !
C'est le phare qui brille et qui doit l'éclairer ! Ton Dieu. "

Les conditions sacerdotales qui incombent à Pie IX, constituent un point d'attente et de recueillement ! La tâche que lui réserve la Providence est un mystère dont il ne lui appartient pas de pénétrer le secret, avant l'instant marqué du doigt de son Dieu, sous l'empire duquel il doit être infailible.

2 mai 1870, 8 heures du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers à l'occasion de la conspiration ourdie contre la personne de l'Empereur (arrestations du 30 avril) ? "

Réponse.

" Du vieux monde ébranlé, gravitant vers sa ruine,
L'Empereur est le chef et le couronnement.
Les instincts subversifs menacent sa poitrine !
Ils visent en leurs coups le haut du monument !

C'est sur ce chef puissant, qu'anime un fier courage,
 Rattachant au passé l'ère de l'avenir,
 Que les démolisseurs accumulent leur rage,
 Pour déblayer le sol qu'ils veulent envahir !
 Mais Dieu, qui de son bras ouvre l'ère nouvelle,
 Protège encore des jours mesurés ici-bas !
 Il en fera jaillir la féconde étincelle,
 Qui, résistant aux temps, doit féconder leurs pas.
 Instrument de son Dieu, impassible Messie,
 Dirigé par son Dieu, son mandat s'accomplit !
 Oh ! Les conspirateurs, en leur vaine furie,
 Ne sauraient infirmer ce que le ciel écrit !
 Les temps s'accompliront, mais Dieu, dans sa sagesse,
 A décrété son heure et l'instant opportun.
 Homme fier, orgueilleux, sois humble en ta faiblesse.
 Tu ne peux amoindrir la part faite à chacun !
 Téméraires fauteurs du grand jour qui va poindre,
 Vous jetez à la mer les agrès du vaisseau !
 Sur ce fragile esquif prétendriez-vous rejoindre
 Le port de la patrie, où flotte son drapeau ?
 Le pilote divin qui, de la traversée,
 Dirige la manœuvre en sa puissante main,
 Saura bien arrêter cette fougue égarée,
 Et des erreurs du jour garer le lendemain !
 Oh ! Pour vous, animés de passions haineuses,
 Au cœur pétri d'orgueil, mu par l'avidité,
 Dieu ne permettra pas que vos mains désastreuses
 Puissent froisser longtemps la triste humanité !
 Vous rentrerez honteux, dans votre infect cloaque,
 Lorsque de votre Dieu brillera le grand jour !
 Les élans de son cœur briseront tout obstacle,
 Vous subirez le poids de son bras redoutable,
 Mais serez inondés de ses rayons d'amour ! Ton Dieu. "

A ces paroles divines se dessinent à grands traits les péripéties de la guerre, les tendances révolutionnaires des hommes du 4 septembre et les événements terribles qui, au mois de mai 1870, reposant encore en les secrets mystérieux de la Providence, menaçaient notre malheureuse patrie ! Ici se déroule, dis-je, sous le trait divin, le rôle odieux que rempliront les mauvaises passions, dans la crise qui se prépare pour la transformation et la régénérescence de l'humanité ! Passions insensées dont les efforts d'un jour viendront se briser et s'anéantir aux pieds du trône du Tout-Puissant, devant l'accomplissement de ses desseins éternels et de sa volonté suprême, et qui de sa main miséricordieuse bénira même, en sa bonté infinie, les pervers et les méchants !

Évocation. 3 mai 1870, 8 heures du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers se rattachant aux signes providentiels qui marqueront l'année 1870 et les temps qui s'accomplissent ? "

Réponse.

" Tout signale les temps, et la terre stérile
 Refuse au dur labeur d'ouvrir son sein fécond !
 Arrosé de sueurs, le sillon infertile,
 Insensible au labour, le trompe et le confond !
 L'air n'a plus sa saveur, son souffle réfractaire
 A l'arbuste altéré refuse son concours !
 Il ne l'immerge plus de sa vapeur légère,
 Pour garer ses rameaux des feux brûlants du jour !
 Le gazon diapré qui fécondait la plaine,
 En rapportant au sol le suc qu'il a livré,
 Ne reçoit plus d'en-haut, zone toujours sereine,
 La tendre goutte d'eau dont il est abreuvé !
 Le soleil s'obscurcit, et sous des voiles sombres,
 Ses rayons affaiblis, en son feu qui s'éteint,
 Expirent sur le sol qu'envahissent les ombres,
 Et qui glacé, subit l'effet de son déclin.
 L'astre pompeux des nuits, éclatant satellite,
 Du soleil qui s'en va, fidèle réflecteur,
 Semble avoir oublié les lois de son orbite,
 Et ne réfléchit plus qu'une pâle lueur.
 Tout prend l'habit de deuil sur la terre explorée !
 La mort brandit partout son sinistre linceul !
 Oh ! L'âme, en sa frayeur haletante, effarée,
 N'ose de l'avenir envisager le seuil !
 Mais du sein de la nuit doit scintiller l'aurore !
 C'est du chaos profond qu'a surgi l'univers !
 C'est de la nuit des temps que doit jaillir encore
 L'amour dont le Très-Haut immerge le pervers ! Alfred de Musset, inspiré de ton Dieu. "

En février 1871, je jetai un regard rétrospectif sur les révélations qui précèdent, notamment sur celle du 3 mai 1870. Je constatai qu'elles avaient été pleinement justifiées par une sécheresse inouïe, désastreuse en cette même année 1870, qui régna à la fin du printemps, l'été et une partie de l'automne, et par les intempéries incessantes de l'hiver le plus rigoureux, les horreurs d'une guerre sauvage et les miasmes pestilentiels saturant l'atmosphère et semant la mort de toutes parts. Attendons les pronostics qui pèsent sur les années qui vont lui succéder et qui viendront bientôt confirmer les révélations plus explicites de l'esprit, inspiré de son Dieu.

Le 3 mai 1870, neuf heures du soir, cédant une inspiration secrète, j'évoquai de nouveau le peintre Monvoisin. L'esprit, que j'avais évoqué déjà en sa qualité d'adepte de la doctrine spirite, s'était communiqué à moi sous l'inspiration de son Dieu. Or, ce jour-là, à en juger par son empressement à se communiquer à moi, il avait dû provoquer mon appel, mu qu'il était par le désir de me témoigner en toute l'effusion de son cœur, ses sentiments de profonde sympathie.

Evocation.

" Mon cher esprit, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, te communiquer à moi ? "

Réponse : " Volontiers mon cher ami, j'attendais avec impatience ton évocation. Sois heureux mon cher ami, car tu es en possession des grâces de ton Dieu. Tu vis en ton Dieu et pour ton Dieu, et tu possèdes ton Dieu ! Oh ! Que ne t'ai-je connu, pendant que j'étais avec toi sur la

terre ! Oui, je me serais rendu auprès de toi, pour m'édifier de ta parole et de ta sainte pensée ! Oh ! Tu es bien grand, mon cher et vénéré frère, car tu es le ministre de ton Dieu sur la terre et dans le ciel ! Que de grandes choses tu es appelé à accomplir, au nom de ton Dieu ! Tu es et seras la providence de tous tes frères, car tu leur indiqueras à tous la voie du Seigneur ! Ton nom, mon frère, est aimé et vénéré dans le monde invisible, où ta mission commence, ainsi qu'il le sera bientôt sur la terre. Tu es la boussole de tous tes frères désincarnés, et ta parole est écoutée de tous, comme l'organe de ton Dieu. Ecoute donc tes frères suppliants auprès de toi. Sois leur intermédiaire auprès de ton Dieu. Obtiens pour eux les grâces divines dont tu es immergé ! Prie, prie, mon cher frère, ton Dieu. Prie-le sans cesse, afin que sa miséricorde et ses grâces s'épanchent sur tous tes frères et assurent leur salut ! Adieu mon frère vénéré. Monvoisin. "

L'esprit, en sa chaleureuse communication, sollicite pour lui et tous ses frères désincarnés, les prières du Messie de son Dieu, comme gage de la solidarité qui relie le ciel à la terre, et qui unit tous les enfants de Dieu, solidarité née de la pensée du Créateur, et qui proclamée solennellement en ce jour, constitue la tâche providentielle, la mission divine qui m'est confiée.

Le 5 mai 1870, sept heures du matin, je priai Alfred de Musset de vouloir bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers sur les résultats du plébiscite.

Réponse.

" Tout marche vers ses fins, au souffle de son Dieu !
Le monde renaîtra du foyer de ses ruines !
Le bras du Tout-Puissant se révèle en tout lieu !
Son doigt pèse, en ce jour, sur toutes les poitrines !
Du vieux monde au nouveau, dure transition,
Les peuples, déchirant les langes de l'enfance,
Dans le ciel trouveront un nouvel horizon,
Et, sous la main de Dieu, fonderont leur puissance !
Oui, le peuple a parlé. Ses accents précurseurs
Marquent, des temps prédits, la terrible tourmente !
Du calme de sa voix jaillira la fureur,
Que ne peut contenir une main impuissante.
L'homme, en son faible bras, résisterait en vain
Aux torrents déchaînés, à l'ardeur du délire !
Mais sur la terre en pleurs, de son divin sourire,
Qui porte l'espérance et fait le jour serein,
Dieu viendra proclamer les lois de son empire !
La douce charité déployant son drapeau,
De son front rayonnant jaillira la lumière !
La solidarité dressera sa bannière !
Electrisant les cœurs de son reflet nouveau,
Elle clora les temps de l'éclat de son ère. Ton Dieu. "

Le plébiscite proclamé par Napoléon III, est donc la consécration de l'affranchissement des peuples ! Oh ! Il soulèvera sans doute les bas-fonds impurs, les couches infimes de l'élément social, mais sous le doigt de Dieu, le fleuve débordé rentrera dans son lit, laissant sur ses bords envahis en son cours, le limon fécondant de la charité, duquel s'élèvera jusqu'aux cieux la bannière divine de la solidarité, lien sacré qui relie la créature à son Créateur et toutes les

créatures entre elles.

Evocation. 15 mai 1870, 9 heures du matin.

" Mon cher esprit Villemain, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, te communiquer à moi, pour l'édification de nos frères ? "

Réponse : " C'est une belle pensée qui t'anime ! Edifier tes frères est le but que tu te proposes, c'est aussi celui auquel je m'arrêterai. Tout disparaît aux yeux du croyant, pour arriver à son Dieu ! Telle est ton aspiration suprême ! Ne crains pas que ta pensée soit stérile dans le champ que tu sillonnes, au nom de ton Dieu ! Oui, tout converge vers le but qui t'est indiqué par ton Dieu, et les puissances célestes qui se rangent à tes côtés concourent à l'œuvre que tu as mission d'accomplir. Oh ! Ne crains donc pas d'être seul engagé dans la lice. Les bataillons célestes combattent avec toi. Tu es leur guide car tu es inspiré de ton Dieu, et ses décrets s'accomplissent. Tu peux donc tout pour le salut de tes frères ! Ton bras est tout puissant et ta parole est écoutée par tes frères désincarnés, comme une émanation du Tout-Puissant ! Tout doit donc s'accomplir par ton initiative divine, et le monde en émoi attendra de toi le signal et la lumière qui doit jaillir de l'avenir ! Ne crois pas que ma voix vienne ici, te flatter en louanges mensongères. Rigide philosophe et sévère penseur, j'avais apporté sur la terre le caractère qui m'est propre, et j'ai appris depuis longues années, en de multiples existences, à dire la vérité. Tu n'apprendras de moi que ce que je dois te révéler, au nom de ton Dieu qui m'inspire et qui me dicte les paroles que je t'adresse. Sois donc édifié et édifie tes frères sur la divine mission que te confie ton Dieu. Elle est grande, elle est immense ! Elle n'a pour limites que la puissance de Dieu et sa miséricorde infinie ! Vis donc en paix, fils bien-aimé de ton Dieu. Tu es grand, le plus grand des enfants de ton Dieu qui dépose en toi tout son amour et sa divine volonté ! Adieu, mon vénéré frère, reçois l'accolade d'un frère soumis à ta divine volonté. Villemain. "

Prière.

" Mon divin Père, que dois-je penser des paroles si émouvantes que je viens d'écrire ? "

R. " Mon fils chéri, ce sont les paroles de ton Dieu. C'est la vérité éternelle qui t'est transmise, conformément à la volonté de ton Dieu. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

La miséricorde de Dieu est infinie, et l'homme doit s'humilier avec respect devant sa divine volonté ! C'est avec la conscience de mon indignité que je proclame ici encore une fois, la mission divine qui m'est confiée ! Mission dont Dieu permet la confirmation par la voix de mes frères, afin que tous ceux qui entendent ma parole soient édifiés dans la voie qui s'ouvre pour leur salut.

C'est le même témoignage, le même langage, inspiré de mon Dieu, que le 23 mai m'adressait le général de Goyon, évoqué dans les termes suivants.

" Mon cher esprit, as-tu quelque chose à me dire avec la permission de Dieu ? "

Réponse : " Ecris, mon cher ami. Tu es le grand pivot de la régénération du monde ! Que puis-je te dire qui ne te soit connu ? Tu domines toutes les puissances terrestres et célestes puisque tu es le ministre de ton Dieu ! Ton pouvoir est immense puisque tu commandes au nom du Tout-Puissant et que la parole doit retentir au nom de ton Dieu ! L'ère qui commence sera ton œuvre, et le ciel et la terre feront retentir ton nom ! Ta gloire surpassera toutes les gloires ! Et tes frères viendront à tes pieds rendre hommage au titre suprême que t'a conféré ton Dieu, pour l'accomplissement de leur salut et de leur bonheur ! Sois heureux, fils bien-aimé de ton Dieu, car ses grâces t'immergent ! Tu es son fils de prédilection et le canal sacré

de sa miséricorde ! Tout ce que je te dis m'est inspiré par ton Dieu, qui le comble de son amour ! Tu es dans le ciel le guide et la boussole de tous tes frères qui reconnaissent en toi l'organe de leur Dieu ! Adieu, mon vénéré frère. De Goyon. "

Un tel langage m'humilie et fait éclater en mon âme le sentiment profond de mon indignité !

Le 24 mai 1870, six heures et demie du matin, j'adressai une prière fervente à Dieu, dans les termes suivants.

" Mon divin Père, cette nuit vous m'avez fait entendre votre parole divine. Oh ! Je serais bien heureux si vous vouliez bien la rappeler à mon crayon. "

Réponse : " Mon enfant chéri, je t'exprimais cette nuit tout l'amour de ton Dieu ! Le prix qu'il attache à ton dévouement et la marque glorieuse qu'il accorde aux sacrifices que tu fais pour lui plaire ! Ton Dieu t'a béni, mon enfant chéri, il t'a béni pour l'éternité ! Il t'a annoncé la consécration éternelle de ton union avec lui ! Il a imprimé sur ton front le sceau ineffable de son amour ! Tu braves tout, mon enfant chéri, pour ton Dieu. Tu ne crains pas d'encourir les railleries injurieuses de tes frères et l'expression de leur mépris, attachée à l'épithète d'insensé ! Ton Dieu récompensera en Dieu tant d'abnégation, tant de dévouement à sa cause ! Vis en paix, mon enfant chéri. Ta gloire remplira le ciel et la terre (écris, mon enfant chéri, écris), et tu régneras à côté du trône de ton Dieu pendant l'éternité. L'univers t'appartient, ton Dieu le partage avec toi, et il t'immerge en son amour divin ! Sauveur de tes frères, tu leur ouvres à deux battants la voie qui conduit à leur Dieu ! Tu fais naître en leur cœur le feu sacré qu'y déposa en germe la main du Créateur ! Tu fais jaillir l'étincelle de leur essence divine ! Tu leur ouvres le sein de leur Dieu, où ils trouveront tous le bonheur éternel ! La joie de tes frères, mon enfant chéri, retombera sur toi à torrent, et t'immergera de son effluve, indicible pour tes sens et inexplicable au travers de ton enveloppe terrestre ! Ecoute. Ton Dieu te bénit des feux de son amour ! Il t'immerge en sa gloire, en sa béatitude éternelle. Sois heureux sur la terre, pendant ta laborieuse mission. Tout s'aplanira devant toi, et le ciel et la terre s'humilieront à tes pieds ! Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, dois-je communiquer à mes frères vos brûlantes paroles ? Le puis-je sans orgueil ? "

R. " Oui, mon enfant chéri. Ton Dieu te fait grand devant tes frères, afin que ta parole divine soit écoutée de tous, et que les desseins de ton Dieu s'accomplissent. Sois humble devant ton Dieu, et ton Dieu t'exaltera pour sa gloire et le salut de tes frères, la glorification de sa justice divine et l'expansion de son amour infini sur sa créature. Ton Dieu. "

Oh ! Ces divines paroles, émanées du foyer ardent, du foyer divin d'amour de mon Dieu, paroles qui, en leurs accents ineffables, remplissent de confusion le cœur, l'entendement de son infinie et indigne créature, m'étaient adressées au moment où je venais de livrer à l'imprimeur le neuvième chapitre des Mémoires d'un Spirite, de l'Œuvre de Dieu ! Le jour même où j'osais proclamer à la face du ciel et de la terre que j'avais reçu de mon Dieu la mission de régénérer l'humanité entière ! Et que je bravais en son nom, la répulsion, l'indignation de mes frères !

Le 24 mai 1870, sept heures et demie du soir, j'évoquai M. Bourgeac, mon ancien collègue au conseil général de Tarn et Garonne.

" Mon cher esprit, lui disais-je, voudriez-vous bien vous communiquer à moi, avec la permission de Dieu ? "

Réponse : " Volontiers. J'attendais avec impatience votre évocation. Vous m'avez ahuri,

pendant que j'étais avec vous sur la terre. J'avais lu votre livre La Raison du Spiritisme, avec un profond étonnement, et j'étais à me demander si votre sens mental n'était point altéré ? Aujourd'hui il m'est donné de voir. La vérité éclate à mes yeux, et je reconnais que vous êtes inspiré, inspiré de Dieu, pour le salut de vos frères. Oh ! Que j'étais loin de penser, en parcourant les pages de votre livre, d'ailleurs supérieurement écrit, que c'était le génie, la pensée de Dieu, sa volonté éternelle qui dirigeait votre plume et que vous étiez l'organe de l'univers, le messie de Dieu, pour la régénération de l'humanité entière ! Votre tâche est bien grande ! Mais vous devez y suffire car vous êtes soutenu par le bras du Tout-Puissant ! Que d'heureux vous êtes appelé à faire ! Tous vos frères désincarnés se pressent autour de vous, et fidèles à votre appel, ils vous suivent tous les jours aux pieds du trône de votre Dieu. Oh ! C'est là que la joie est grande ! Oh ! Combien de malheureux recouvrent l'espérance et entrevoient enfin l'image de leur Dieu, plein de miséricorde et d'amour ! C'est à l'efficacité de vos prières que se calment les maux autour de vous. Aussi, quelles bénédictions unanimes s'épanchent sur vous, de la part de tous vos frères ! Vous êtes leur providence, car vous représentez votre Dieu ! Vous êtes son ministre, l'organe de sa miséricorde divine ! Vous êtes, mon vénéré frère, le fils bien-aimé de votre divin Père et le canal sacré de son amour divin ! Adieu, mon bien-aimé frère. Je viens tous les jours prier avec vous. Bourgeac. "

Oh ! Ma mission est divine, vous l'entendez. Elle m'a été confiée pour le bonheur de tous !

Le 28 mai 1870, huit heures du soir, j'évoquai, le jour de son enterrement, M. Laborde, décédé à Villeneuve. C'était un homme pieux, entouré de la vénération publique.

" Mon cher esprit, lui dis je, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, te communiquer à moi ? "

Réponse : " Oui, et c'est avec reconnaissance ! Combien tes saintes prières m'ont rendu heureux ! De quelles joies ineffables elles m'ont inondé, en déversant sur moi la miséricorde de ton Dieu ! Tu as demandé pour moi, à notre divin Père, la communion des anges ! Et dans mon exaltation aux pieds du trône de mon Dieu, j'ai pu contempler ses splendeurs ! Oh ! Quel moment d'ivresse ! Quelle extase divine est venue galvaniser mon âme ! Oh ! Mon cher ami, qu'elles sont efficaces les grâces que tu obtiens de ton Dieu, et que tu répands, à si grands flots, sur tes frères ! Tu m'as initié à la communion divine ! Et j'ai senti pénétrer en moi l'essence de mon Dieu ! Oh ! Mon cher ami, je viendrai tous les jours prier avec toi, pour m'immerger dans le bonheur des élus ! Oh ! Que tu es heureux, mon cher ami, d'avoir mérité ainsi tout l'amour de ton Dieu et de pouvoir puiser pour tes frères et pour toi, dans les trésors de sa miséricorde divine ! Ta mission est bien belle ! Que d'heureux tu es appelé à faire ! Que de grâces dont tu es le canal béni ! Oh oui ! Tu es béni de ton Dieu, et tu es la providence de tous tes frères qui accourent sur tes pas, à ton sympathique appel ! Ne crains pas, mon cher ami, les rigueurs de la vie. Tu planeras au-dessus de tes frères incarnés et désincarnés et tu seras l'intermédiaire béni de tes frères à ton Dieu ! Vis en paix, mon cher ami, et reçois mon frère vénéré, l'expression des sentiments chaleureux que tu développes dans mon cœur ! Ton frère dévoué. Laborde. "

D. " As-tu suivi le cortège qui accompagnait ton corps à sa dernière demeure ? "

R. " Oui. J'étais à côté de toi. Oh ! Je t'ai pressé sur mon cœur lorsque tu as adressé ta fervente prière à Dieu ! Oh ! J'étais dans le délire, lors de ma communion céleste ! Que Dieu te rende la joie dont tu m'as immergé, au nom de ton Dieu. Laborde. "

L'esprit lève ici un coin du voile qui recèle les splendeurs célestes, et il peint le délire qui s'est emparé de son âme, au contact de la béatitude éternelle ! O sceptiques insensés ! Ayez foi dans

les paroles qu'il fait retentir au-dessus de vos têtes et qui sont un solennel avertissement de votre Dieu !

Le 30 mai 1870, deux heures du soir, j'adressai à Dieu la prière suivante.

" Mon divin Père, que dois-je penser du retard que subit l'impression du neuvième chapitre¹⁴ ? "

Réponse : " Rassure mon fils chéri, ton œuvre s'accomplira. Mais elle doit subir des retards nés du mauvais vouloir de ton imprimeur et des craintes qu'il éprouve. C'est avec répugnance qu'il imprime ce chapitre et s'il lui était permis de reculer, il s'y refuserait formellement. Mais il est engagé, et il ne peut manquer à ses engagements sans compromettre ses avances. Il le comprend, il ne peut s'y soustraire. Ainsi, mon enfant chéri, vis en paix. Ton œuvre arrivera au temps voulu. Son heure n'a pas encore sonné, mais elle ne tardera pas. Tous les obstacles s'effaceront devant la volonté de ton Dieu. Utilise, mon enfant chéri, les moments de répit qui te sont donnés. Relis et corrige ton manuscrit. Tu ne saurais trop le relire, car tu feras disparaître ainsi, les imperfections qu'il contient encore. Ne te décourage pas, mon enfant chéri. Remets-toi tous les jours à l'œuvre, et tu accompliras ainsi, à la sueur de ton front, la mission que l'a confiée ton Dieu, et pour laquelle il te réserve une divine récompense ! Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, ai-je à relire le dixième chapitre ? "

R. " Non, mon enfant chéri. Tu n'as rien à y corriger, si ce n'est en revoyant les épreuves. "

D. " Et l'avant-propos ? "

R. " Tu le reliras. "

Avec quelle ineffable bonté Dieu daigne s'entretenir avec son infime créature !

Le 4 juin 1870, onze heures du matin, j'évoquai l'esprit frappeur de Carcassonne, au sujet d'un apologue mordant rapporté dans la Revue Spirite et qui avait pour épigraphe le Chien glouton. Évocation.

D. " Dis-moi mon cher esprit, qui as-tu voulu désigner en ton apologue ayant pour titre le Chien Glouton ? "

Réponse.

" Ma foi, mon cher ami, tu le connais déjà
Cet inconnu glouton ou plutôt tu devines
Quel est l'original, soit prince, soit goujat,
Qui, de ma verve, ici, subit les étamines.
Ton cœur, pur et serein, est peut-être offusqué
Du ton si dégagé dont j'en parle à mon aise.
Mais je le vois encor sur le morne efflanqué,
Méditant un grand coup, du haut de la falaise !
Cependant je comprends ton trait admirateur,
Dressant au haut des cieux sa pompeuse statue.
S'il remplit ici-bas le rôle d'empereur,
Il reprendra là-haut sa figure inconnue. Esope. "

D. " Pourquoi as-tu pris le nom de Tertullien sur la minute au crayon ? "

¹⁴ Je commets ici une indiscretion à l'égard de mon imprimeur, mais j'espère qu'il voudra bien me la pardonner.

R. " C'est que Tertullien a été Esope. "

II. faut reconnaître ici qu'Esope, esprit, n'a pas cessé d'être malin. Le génie et l'exaltation terrestre s'effacent en la sphère divine ! La pureté du cœur, seule, fait la grandeur !

Évocation. 6 juin 1870, une heure du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, je me livre à tes inspirations. Réponds-moi, si Dieu le permet. "

Réponse.

" Te livrer à ton Dieu, mon fils, c'est là ta gloire !

Suis toujours ce fanal qui scintille à tes yeux !

C'est le trait du bonheur, le trait de la victoire !

Sous tes pas s'ouvrira le cours de jours heureux !

Que t'importent les maux qui règnent sur la terre,

D'où s'élèvent tes yeux, vers le ciel qui t'attend ?

Que t'importent à toi les périls de la guerre,

Alors que l'avenir est pour toi souriant ?

Les sueurs d'ici-bas, qui pour toi s'accomplissent,

Rehausseront un jour tes splendides destins !

Oh ! Subis sans émoi les douleurs qui finissent

Et dont le dur passage ouvre des jours sereins.

Tout doit s'évanouir en la terre qui sombre !

Tout doit s'anéantir pour renaître à nouveau !

Le présent qui s'enfuit, s'échappe comme une ombre

Et trace, en s'enfuyant, le suprême niveau !

Oui, tout s'abimera en cette ère infinie !

Fortune, titre, honneurs, par les hommes créés.

Sous le règne de Dieu, la seule hiérarchie

Est celle des bienfaits, nés de cœurs épurés.

En Dieu seul est la fin d'une frêle existence,

Qu'animent des désirs fourvoyés ici-bas !

Désirs, hélas ! Nourris de vaines espérances,

S'éteignant à jamais dans la nuit du trépas !

Oh ! Des temps en travail naîtra l'ère féconde,

Qui, sécrétant sa sève aux ruines, à la mort !

Plongera dans leur sein ses artères profondes,

Et de sucres bienfaisants rajeunissant le monde,

Des monuments vieillis accomplira le sort.

Le sol est enflammé, le feu divin l'inonde !

Tout est galvanisé sous les flots de son onde !

Oui, tout va grandissant sous l'empire de Dieu !

Oh ! Dans l'ébranlement que son souffle féconde,

Brillera le rayon qui jaillira des cieus ! Ton Dieu. "

Oh ! Ces paroles révélatrices, émanées de l'initiative divine, ne s'accomplissent-elles pas à l'heure qui sonne (26 mai 1871), en leurs premières et providentielles phases ! Les monuments orgueilleux, les splendeurs terrestres, legs de tant de siècles, ne croulent-ils pas sous la violence des rafales révolutionnaires ? La fragilité de ces superbes monuments, nés de la main des hommes, n'éclate-t-elle pas ici, sous l'imposante autorité de la parole de Dieu ?

Oui, l'éclat fantasmagorique des institutions humaines s'efface en présence des desseins

arrêtés, de toute éternité, dans la volonté du Tout-Puissant ! L'ère nouvelle, le règne de Dieu apparaît pour galvaniser les ruines que jonchent les pas de l'homme, et en faire jaillir la foi, la charité, la vertu et le bonheur ! O enfants de Dieu, reconnaissez donc vos augustes destinées, et que toutes vos aspirations convergent désormais vers un seul but, vers les biens impérissables, les biens éternels que vous réserve votre Dieu !

Le 8 juin 1870, sept heures du matin, j'adressai à Dieu la prière suivante.

" Mon divin Père, cette nuit vous m'avez donné vos suprêmes instructions. J'en ai perdu le souvenir. Daigneriez-vous, ô mon Dieu, me rappeler vos divines paroles ? "

Réponse : " Mon enfant chéri, je t'ai dit que ta médiumnité était une médiumnité divine, et que tout ce qui t'est dicté vient de Dieu. C'est donc la vérité divine qui t'arrive sous ton crayon. Tout s'accomplit sous le souffle de ton Dieu qui t'inspire et qui te communique sa pensée (écrit) éternelle. Ne crains donc pas, dans les actes de ta vie, de te séparer de ton Dieu. Ton cœur pur est le garant et la sauvegarde de toutes tes pensées et le canal sûr des inspirations de ton Dieu. Que tes frères s'inclinent donc devant toi et respectent ta parole car elle émane de leur Dieu et elle s'impose à eux comme un acte de sa volonté divine ! Ils te reconnaîtront tous, car j'entourerai ta mission de l'auréole divine. Tous tes pas seront ostensiblement marqués du doigt du Seigneur, et les plus aveugles verront, car la lumière éclatera pour tous ! Heureux ceux qui ne fermeront pas leur cœur à la miséricorde infinie de leur Dieu ! Qu'ils ne repoussent pas les insensés, le message de leur divin Père, et qu'ils reçoivent avec respect et reconnaissance l'envoyé de leur Dieu ! Il leur apporte la paix du cœur et l'espérance ineffable d'un avenir divin car leur Dieu, en sa miséricorde et son amour infini pour sa créature, leur ouvre les portes de son empire pour le partager avec eux ! Qu'ils se rendent donc dignes de la munificence de leur Créateur et que leurs cœurs tournent toutes leurs aspirations vers ces fins dernières ! Courage, mon enfant chéri. Ta tâche est grande, elle est solennelle. Les regards de ton Père divin sont fixés sur toi. Il sera avec toi dans toutes les circonstances de ta vie. Il t'inspirera, te soutiendra et il te défendra contre les aveugles passions de tes frères, à qui tu devras beaucoup pardonner, sous l'inspiration de l'amour infini de ton Dieu, qui s'inocule tous les jours et à chaque instant de ta vie, en toi, en ton ascension vers ton Dieu. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

La parole de Dieu affirme, proclame ma médiumnité divine ! Oh ! Cette parole suprême retentissant sur ma tête, s'accroît toujours de plus en plus, et ses divines instructions prennent un caractère de plus en plus solennel. Ici, Dieu s'adresse ostensiblement à mes frères, il leur annonce, leur signale les insignes auxquels ils reconnaîtront le messager de sa volonté, et il les exhorte à ne pas fermer l'oreille à la voix autorisée de son ministre, toujours inspiré de sa parole divine ! Nous rapporterons ici, pour l'édification de tous, un passage de révélations instructives, émanées d'un esprit qui s'est communiqué le 17 novembre 1870 (médium M. N.), Révélations suprêmes, transmises à la terre par un inspiré de la science divine, et reproduites dans la Revue Spirite du 1er janvier 1872 : " Dès les temps les plus reculés, Dieu a manifesté sa prédilection pour ceux qui ont honoré sa loi et l'ont pratiquée selon leurs moyens. Il a su l'imprimer lui-même dans le cœur de l'homme. C'est elle que vous nommez vulgairement la loi naturelle. Oui, c'est la loi naturelle mais elle est aussi divine, parce que l'auteur c'est Dieu lui-même. " L'homme qui suit la loi naturelle se rapproche de Dieu, et Dieu en son amour, se rapproche de l'homme.

Le 8 juin 1870, une heure du soir, j'adressai la prière suivante à Dieu.

" Mon divin Père, puis-je, sans vous offenser, vous prier de me dire quelle est la signification

des temps que nous traversons. "

Réponse.

" La pensée est de Dieu, mais le style est de l'homme.

Les temps qui vont surgir sont l'épreuve du monde !

C'est le songe agité ! C'est le réveil demain !

C'est l'appel de ton Dieu ! C'est sa sève féconde

Qui ramène à ses pieds l'immense genre humain !

C'est un point menaçant dans le flot qui bouillonne !

C'est le calme de plomb qui comprime les airs !

C'est le moment que suit le tonnerre qui gronde,

Que précèdent déjà de sinistres éclairs !

C'est le repos des champs, que le volcan domine !

Et qui sont menacés de ses foyers ardents !

C'est le cri de l'effroi ! C'est la mort, c'est la ruine,

Qui, suspendus sur tous, attendent leurs moments !

Paisible, sommeillant en l'ardente atmosphère,

L'homme ne prévoit pas son terrible réveil !

De sa vie, ici-bas, l'intérêt éphémère

Remplit seul sa pensée et trouble son sommeil !

Oh ! Ne l'a-t-il pas dit, l'autorisé prophète ?

Pendant que l'Eternel préparera ses feux,

Qui, de l'homme égaré, menaceront la tête,

L'insensé s'oubliera dans des ébats joyeux !

Mais l'heure sonnera ! La terreur, l'épouvante

Envahiront soudain tous les cœurs attardés !

Ils seront atterrés en cette heure émouvante !

Et glacés des horreurs dont ils sont immergés !

En ce jour solennel, l'éternelle justice

Planera sur les grands, honteux de leurs méfaits !

Mais un rayon d'amour abrégeant leur supplice,

D'un regard paternel, au bord du précipice,

Fera poindre pour tous l'ère de ses bienfaits !

Sur les ruines des temps, une éclatante aurore

Laira pour éclairer la triste humanité !

Le soleil radieux qu'elle aura fait éclore,

Des ténèbres fera surgir la vérité !

Dans les secrets de Dieu, de sa vue étonnée,

L'homme découvrira les lois de l'univers !

Et du foyer divin, son essence inspirée,

De Dieu s'appropriera la divine pensée,

Et ses trésors cachés en leurs filons divers !

Il verra la grandeur de son âme inconnue !

De son humble berceau connaîtra le néant.

Et d'un essor joyeux s'élevant dans la nue,

Il verra son zénith, de son œil palpitant !

Il verra les splendeurs que son Dieu lui destine !

Il verra l'univers s'abîmer à ses pieds !

Il aura découvert sa divine origine !

Il aura reconquis ses titres oubliés ! Ton Dieu. "

Hommes courbés sous le joug de vos attaches terrestres, tel est donc le splendide avenir qui se déroule à vos yeux, sous le crayon de l'envoyé du Seigneur, inspiré de son souffle divin. Mais le travail terrible de l'ère nouvelle va s'accomplir sous vos pas. Armez votre cœur de courage et de foi, et sanctifiez votre vie militante, par vos ardentes aspirations vers votre Créateur, votre Père divin !

Le 13 juin 1870, je fus interpellé avec une certaine vivacité par l'un de mes amis, qui me demandait la preuve des communications suprêmes que je disais obtenir du ciel. Je lui répondis que je pouvais lui annoncer la conversion du Pape au spiritisme. Mais, par un prompt retour en moi-même craignant d'avoir cédé à un défi irrévérencieux, je ne soutins que faiblement mon affirmation.

Rentré dans mon cabinet, j'adressai une prière à Dieu, dans les termes suivants.

" Mon divin Père, un défi vient de m'être porté ; défi auquel j'ai répondu, en affirmant que le Pape deviendrait spirite, mais je n'ai pas osé soutenir mon dire. O mon Dieu, vous aurais-je offensé ? "

Réponse : " Rassure-toi, mon fils chéri, ta foi en ton Dieu est entière, et le doute qui a traversé un instant ton esprit n'a pas altéré ta confiance en les paroles de ton Dieu. Tu as affirmé l'événement que t'avait annoncé ton Dieu ; mais tu n'as pas voulu accepter le défi qui t'était porté, par respect pour la doctrine, et surtout par un sentiment de soumission révérencieuse à la volonté de ton Dieu dont tu n'avais pas encore reçu le mandat de divulguer ses desseins. Vis donc en paix, mon enfant chéri, ta pensée est toujours pure. Elle est tout entière dévouée à ton Dieu, et tu as foi en lui et en sa parole. Tu pourras à l'avenir, répondre avec assurance à un tel défi. Il fera impression sur l'esprit de tes frères, qui attendront avec anxiété l'événement ; lequel accompli, ils seront forcés de croire. Ne crains pas, mon cher fils, que cette révélation puisse nuire à l'effet réservé à la publication de ton livre. Au contraire, cette prédiction viendra à l'appui et fera naître le désir de le lire. Tout ce qui s'accomplit en toi, mon enfant chéri, est l'œuvre de ton Dieu, et doit aboutir à la solution divine des desseins de ton Dieu. Vis en paix, mon enfant chéri. Ne crains pas d'avoir offensé ton Dieu qui t'aime et te bénit, en son amour éternel ! Ton Dieu. "

J'accepte donc ici, conformément à la parole de mon Dieu, le défi de mes frères, et je proclame, à la face du ciel et de la terre, que le pape Pie IX sera spirite.

Evocation. 15 juin 1870, 8 h. et demi du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner l'esquisse, la physionomie de l'année 1871 ? "

C'est Dieu lui-même qui daigne répondre à mon évocation.

" Que t'importent à toi les phases de ce monde ?

Que t'importent les maux qui doivent l'envahir ?

Que la terre fléchisse ou devienne inféconde,

Que la rouille des temps la subjugué, l'inonde,

Que du ciel sur son sort s'exhale un long soupir ?

Eh ! Que craindrais-tu donc ? Toi, dont l'âme limpide

Converge vers son Dieu, vers son trône éternel ?

Qui, désertant ce sol de son aile rapide,

Domine l'univers de son vol immortel ?

Dans le sein de ton Dieu tu puises la science.

Ministre de ton Dieu, tu connais ses secrets.

Oh ! Tu sais que la mort est une délivrance,
Et que c'est de ton Dieu l'ineffable décret !
De ton œil inspiré, contemplant les désastres,
Que son doigt tout-puissant répandra près de toi.
Tu suivras sans émoi l'inclinaison des astres,
Dont le déraillement causera tant d'effroi !
Des instincts destructeurs mugissant sur ta tête,
Inspiré de ton Dieu, tu restreindras le cours.
A ta céleste voix cessera la tempête !
A tes accents pieux renaîtront les beaux jours !
Des horreurs du chaos affranchissant la terre,
Tu seras son recours et son consolateur !
A ta voix, dans les airs, s'éteindra le tonnerre,
Et l'atmosphère émue éteindra sa fureur !
De l'amour de ton Dieu sois le canal suprême !
Qu'en toi naisse la joie et l'ère du bonheur !
Que tes frères, touchés en leur douleur extrême,
Sentent s'évanouir les heures de terreur !
Organe de ton Dieu, bras de sa providence,
De son souffle divin ton cœur est imprégné !
Ministre délégué de sa toute-puissance,
Sous ton sceptre béni, le ciel aura régné ! Ton Dieu. "

Prière.

" Mon divin Père, que puis-je faire de ces vers, écrits en traits de feu ? "

Réponse.

" Tu dois les lire à tes frères, mon enfant chéri, et les publier dans ton livre. C'est la consécration suprême de ta divine mission. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, dois-je les lire à mes frères avant de les publier ? "

R. " Non, mon enfant chéri ! Une telle communication nuirait à la publication de ton ouvrage qui doit frapper l'esprit de tes frères, comme un coup de foudre, et sans prévention aucune de leur part. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Évocation. 21 juin 1870, 7 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Bismark ? "

C'est Dieu qui daigne répondre à mon évocation.

" La pensée est de Dieu, mais le style est de l'homme.

Bismark est un poltron, mais poltron plein d'audace.

Au fier ton qui commande, il s'incline aussitôt !

Habile en l'art de feindre, il se montre, il s'efface.

Chassez de lui l'intrigue, elle y rentre au galop.

Toujours en son esprit s'ourdit nouvelle trame,

Dont il faut surveiller les tissus cauteleux.

D'astucieux projets il se nourrit, s'enflamme,

Et de l'ambition qui subjugué son âme,

Il guette les moments, saisit l'instant heureux.

Du repos des Etats, hardiment il se joue !

A de perfides fins il pose son enjeu !
 Parole, honneur et foi sont traînés dans la boue !
 La honte d'y manquer le préoccupe peu !
 En ses calculs secrets, le point noir, c'est la France.
 Comme un spectre effrayant se dressant devant lui !
 Il sait son fier élan, redoute sa puissance,
 Et contre sa colère il mendie un appui.
 Oh ! Son bras défaillant n'ose rien entreprendre,
 Et risquer en un choc la chance des combats.
 Il surveille sa proie, il cherche à la surprendre,
 Et médite sa perte en d'inégaux ébats.
 Mais le souffle de Dieu protège sa rivale,
 Enflamme son courage et raffermi son cœur !
 Bismark, un jour, saura que la lutte est fatale
 A qui brave les coups de son tranchant vengeur !
 Oh ! C'est dans le champ clos des hasards de la guerre,
 Qu'il prétend entraîner les enfants de Berlin.
 Mais c'est sur ses créneaux que fondra le tonnerre !
 C'est aux pieds de ses murs que l'attend le destin ! Ton Dieu. "

Le 25 janvier 1871, au moment où je transcris ce bulletin prophétique de l'histoire, cet homme, photographié de la main de Dieu, apparaît à nu. Le voile de ses intrigues se déchire.

Paroles inspirées.

" Oh ! Vous l'entendrez bientôt, enfants de la patrie, cet homme, pousser un cri menaçant (7 décembre 1871), cri déchirant sorti de la poitrine de l'astucieux vampire de la France, de la France humiliée, qu'un souffle de Dieu a abattue, mais qu'un souffle de Dieu relèvera ! " La première phase des événements annoncés s'accomplit. Attendons le dernier acte de ce drame sanglant, qui doit être fatal à la race avide qui se rue impitoyablement sur le sol français !

Évocation. 21 juin 1870, 9 h. dix du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de l'Espagne ? "

C'est encore Dieu qui daigne répondre à mon évocation.

" L'Espagne est le chaos où s'éteint la lumière !

Le sol est fatigué du poids de ses enfants !

Ce peuple déraillé se traîne en la poussière.

Il se consume en vain en efforts impuissants !

En proie à vingt partis, qu'un sombre orgueil dévore,

La terre, sous ses pas, doit s'effondrer un jour !

Sur ses ruines, hélas, les temps viendront se clore,

Et marquer du repos le solennel retour !

Tel est écrit au ciel le sort de l'Ibérie !

Devant elle apparaît un sinistre horizon !

Oh ! Sur elle la mort exerçant sa furie,

De ses coups répétés labourera son front !

La faux de l'avenir tranchera bien des têtes !

Les favoris du sort, tombant avec fracas,

Les monuments pompeux crouleront par leurs faîtes !
La mort, sur les sommets, imprimera ses pas !
Le sang, en longs sillons, ravindra ses rives !
Les monstres du désert y viendront s'abreuver !
Les échos du malheur, en cent hymnes plaintives,
Retentiront au ciel et viendront l'attrister !
En cette sombre nuit, une pure étincelle,
Une voix s'élevant de ce sol ébranlé,
Fera vibrer son timbre en la voûte éternelle,
D'où renaîtra la vie, en son sein désolé ! Ton Dieu. "

Le drame de la régénérescence ibérienne fait éclater déjà¹⁵, ses signes précurseurs. La lutte est engagée sur le terrain mouvant des institutions politiques, terrain tourmenté par les partis. Le point noir se manifeste, à tout œil clairvoyant, en les tiraillements et compétitions ardentes qui labourent ce sol brûlant jusque dans ses entrailles.

Évocation. 6 juillet 1870, 9 h. et demi du matin.

" Mes bons amis mes protecteurs du monde invisible, avez-vous quelque chose à me dire, au nom et avec la permission de Dieu ? "

Réponse : " Oui, écris. Tu traverses une épreuve solennelle que t'envoie ton Dieu, au moment de te donner l'investiture définitive de ta mission. Sois résigné et accepte sans murmurer ce que ton Dieu t'enverra. Sois grand de la grandeur qu'il attend de toi. Sois l'humble serviteur de ton Dieu et accepte, avec dévouement et amour, toutes les vicissitudes qu'il te prépare, car c'est sa sollicitude paternelle qui veille sur son enfant. Cependant ne t'effraie pas. Ton Père divin ne veut pas te donner du chagrin, mais il veut que tu rompes avec la terre, afin que tu sois tout à lui, sans réserve aucune. Oh ! Mon fils chéri, que ta pensée s'accomplisse. Tu veux être à ton Dieu, tout à lui ! Eh bien, mon enfant chéri, ton Dieu te vient en aide, et il te réserve la joie et le bonheur en son sein ! Oui, dans ses bras qu'il te tend ! Il veut, ton Dieu jaloux, posséder tout ton cœur, car c'est en cette possession absolue, sans partage, que doivent se développer tes aspirations de bonheur et de quiétude ! Oui, mon enfant chéri, c'est auprès de ton Dieu seul que se prépare ton triomphe ! C'est auprès de ton Dieu seul que tu trouveras cette béatitude éternelle qui t'est promise et qui t'est réservée par ton Dieu ! Un grand pas est déjà fait par toi, en cette voie. Oh ! Persévère, mon enfant chéri, c'est ce que ton Dieu attend de toi. Il bénira tes efforts, mon fils bien-aimé, tu en as la promesse. Ton Dieu ne t'abandonnera pas, il sera avec toi, il combattra avec toi. Oui, mon enfant chéri, ton divin Père est en toi, il est uni à toi pour l'éternité ! Courage donc, enfant chéri de ton Dieu ! Vois le but devant toi, et dans tes moments d'angoisses et de défaillance, tourne tes regards vers ton Dieu et il viendra à ton secours, de son bras tout-puissant. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Prière.

" Mon divin Père, aurais-je démérité de vous ? Aurais-je cessé d'être, un seul instant, ce que vous daignez m'annoncer dans vos divines communications ? "

Réponse.

" Rassure-toi, mon enfant chéri ! Vis en paix. Oui, mon bien-aimé, tu es et seras toujours, pendant l'éternité, l'enfant chéri de ton Dieu, son enfant de prédilection, son vrai messie, son organe, sa pensée et sa voix. Vis en paix, mon enfant chéri, mon fils bien-aimé. Ton Dieu. "

¹⁵ Le 25 Janvier 1871, au moment où je transcris les vers prophétiques qui précèdent.

Oh ! J'accepte avec amour toutes les épreuves que mon Dieu me réserve, et je m'abandonne tout entier à sa miséricorde divine, à sa sollicitude paternelle ! Hélas ! Les épreuves qui m'étaient annoncées par mon divin Père, ne devaient pas longtemps se faire attendre !

Évocation. 8 juillet 1870, 4 h. un quart du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, peux-tu me dire, avec la permission de Dieu, quelle sera, pour la France, l'issue des complications politiques qui surgissent ? "

Réponse.

" De malheurs inouïs c'est la première phase.
L'avenir en est gros, et, dans de courts instants,
La France éprouvera le sinistre passage
De maux que combattront ses efforts impuissants.
Au sombre branle-bas des peuples en furie,
La France, avec orgueil, élevant son drapeau,
Fidèle au champ d'honneur, prodiguera sa vie !
L'imprégnant de son sang et de l'immortel sceau !
Aux ébats glorieux d'une longue agonie,
Elle fera jaillir son rayon le plus beau !
Ses ennemis, ligués pour abattre son sceptre,
Verront ses bataillons s'abîmer sous leurs coups !
Son antique splendeur, un moment disparaître,
Et le monde vieilli s'effaçant comme un spectre,
Fera place au nouveau, qui régnera sur tous.
Que de sang, que de pleurs, au sein de tant de ruines !
Oh ! Le sol affligé, détrempé dans leur cours,
Deviendra le champ clos de luttes intestines,
Sur lequel doit briller l'éclat de nouveaux jours.
En ce penchant fatal, sur lequel rien n'arrête,
Sa suppliante voix, vers la voûte céleste,
Arrachera le fer qui déchire son sein !
Le Tout-Puissant clora cette scène funeste !
Surgira devant elle un horizon serein !
Mais un point noir encor menacera la terre,
La France appellera ses valeureux enfants !
Elle l'écartera de son sceptre puissant,
Et le pied sur le seuil du temple de la guerre,
Elle le fermera de son mâle ascendant !
C'est du sort des combats que naîtra la lumière !
C'est des tronçons épars que surgira la paix !
C'est des derniers efforts d'une race guerrière,
Que du calme du ciel adviendra le bienfait ! Ton Dieu. "

Le 26 janvier 1871, le jour où je transcrivais les vers inspirés qui précèdent, pour livrer à l'imprimeur, ces paroles divines déchirant les voiles de l'avenir, ces révélations suprêmes venaient de recevoir une première et solennelle consécration ! Déjà notre malheureuse patrie éprouvait les premières défaillances de l'agonie ! Oh ! Combien de jours néfastes, jours de désastres et de deuil, s'étaient appesantis déjà sur la France ! Hélas ! Les capitulations de Sedan et de Metz inaugurant ses malheurs, avaient désarmé son bras ! Ces deux événements, marqués du doigt de Dieu, lui avaient ravi ses chefs d'armée, ses intrépides soldats. Ils

l'avaient dessaisie, démunie de son matériel de guerre, son sol était dévasté, ses villes pillées, incendiées sous les pas de hordes sauvages, qui, en leur rage, accomplissaient une infâme hécatombe de femmes, d'enfants et de vieillards ! Sa glorieuse cité, capitale du monde civilisé, enserrée dans un cercle de fer, s'atrophiait sous l'étreinte de la faim, qu'irritaient de longs et sinistres jours Et sa population résignée, en proie aux plus atroces souffrances, aux angoisses les plus cruelles, assistait, haletante, à l'exécution d'un système de destruction d'origine sauvage, et inventé par le génie du mal ! Ces hordes envahissantes démolissaient froidement, en leur rage calculée, pour ne former qu'un seul monceau de ruines, l'inoffensive demeure du citoyen, les pompeux monuments, legs de la gloire de tant de siècles, le laboratoire de la science, elles n'épargnaient même pas l'asile de la souffrance, ce sanctuaire respecté chez tous les peuples ! Oh ! La violation criminelle des droits sacrés de la civilisation et de l'humanité, sera burinée un jour par l'histoire, en sa mission divine de léguer aux méditations de la postérité indignée, cette page flétrie du délire des peuples ! Page empruntée aux siècles de barbarie, évoquée de la sauvagerie vandale, et venant stigmatiser d'un reflet de honte l'ère du XIXe siècle, qui a présidé à ce crime flagrant de lèse-humanité ! Dieu nous annonce, en les vers qui précèdent, la résurrection de la France ! Oh ! Acceptons avec amour cette divine révélation ! Mais quand poindra-t-il ce jour, où notre chère patrie verra jaillir des tronçons épars des combats et des monceaux de ses ruines, le splendide rayon proclamé en sa parole divine ? Oh ! Quand donc la France purgera-t-elle son noble sol souillé et foulé sous les talons de la barbare Germanie ? Oh ! Quand luira le jour où elle expulsera de son sein déchiré, ces populations avides qui, poussées sous les murs de son opulente cité, nourrissant des aspirations féroces, des velléités cupides, attendaient le moment, ardemment convoité, de dévorer cette riche proie ? Oh ! Cette seconde phase des paroles divines est le secret de sa miséricorde infinie ! Elle s'accomplira au cri de détresse poussé par la France, cette fille coupable envers son Dieu, mais immergée encore, malgré ses regrettables défaillances, en son amour infini et entourée de toute sa sollicitude paternelle ! Oh ! Qu'elle écoute plutôt ces paroles divines, lui signalant la voie de la résipiscence.

« Sa suppliante voix vers la voûte céleste,
Arrachera le fer qui déchire son sein ! »

Je relisais ce passage au moment où les événements qui se succédaient avec tant de rapidité, se couvraient d'un voile sombre, sous la sinistre apparition de la guerre civile ! Au moment où la nuit de l'avenir étendait ses ombres effrayantes de tous les points de l'horizon ! Or, pendant que je subissais une si poignante douleur, tomba sous mes yeux un article de l'Univers, signé Louis Veillot, article édicté sous l'impression de ces symptômes alarmants qui semblaient faire pressentir, en tous les cœurs, la dissolution sociale. Symptômes qui avaient profondément impressionné l'esprit transcendant de l'illustre écrivain. Ici, le clairvoyant publiciste, jetant un cri d'alarme, tempéré cependant par une prévision profonde, formulée en une secrète espérance, s'écriait. Oh ! La tâche de sauver la France ne peut être remplie que par un homme de Dieu ! Ce point lumineux jaillissant du front de l'homme, déchirant les voiles de l'avenir où venait poindre à ses yeux le sauveur du monde, révélait ici le trait du génie, ou plutôt le rayonnement de la prescience divine ! C'est à ce titre si remarquable que j'inscris en cette page, ce trait de lumière, comme reflet des paroles suprêmes s'accroissant dans les deux vers qui précèdent.

Or, voici comment s'exprime Veillot dans le journal l'Univers du 22 mai 1871 : " Nous avons connu le mensonge de notre force militaire, nous allons connaître le mensonge de notre force civile. Nous avons vu la folie de la révolution extrême, nous voyons l'impuissance de la révolution modérée. Puissions-nous ne pas expérimenter une seconde fois la férocité de la révolution sauvage ! Nous sommes un pauvre peuple empoisonné et plus qu'empoisonné, car le poison est entré dans l'âme. Nous cherchons un médecin, c'est un exorciste qu'il nous faut. Au point où nous en sommes, ce n'est point un homme de guerre, ni un homme politique qui

peut nous sauver ; cette tâche ne peut être remplie que par un homme de Dieu. Le démon qui nous tient est de ceux qui ne peuvent être chassés que par le jeûne et la prière. Nous en avons le sentiment, et tous nous disons " Perimus ! " Mais telle est la profondeur de notre mal que personne ne sait ou n'ose dire " Domine, salva nos ! " Et la tempête fera ce qu'elle voudra de la pauvre barque en péril. " O triste peuple sans Dieu ! "

La tâche de sauver la France, dit Veillot, ne peut être accomplie que par un homme de Dieu et, ajoute-t-il, le démon qui nous tient est de ceux qui ne peuvent être chassés que par le jeûne et la prière. Le jeûne, dit Veillot, sur la pente du mal ? Oh ! Disons plutôt que la France ne peut être sauvée que par un rayon du ciel qui inocule au cœur de l'homme l'image ineffable de son Dieu et la science de la grandeur de ses fins éternelles ! Rappelons encore ici les mémorables paroles, paroles prophétiques aussi, s'épanchant de la tribune française le 23 juillet 1871 ; paroles qui furent applaudies avec un si chaleureux, un si fiévreux entraînement. " J'ose dire, s'écriait Mgr Dupanloup en un éclat d'éloquence et d'inspiration, oui j'ose dire que la France parle, et nous ne sommes pas très loin de l'heure où Dieu lui viendra en aide. Oui, je dis que Dieu attend la France et que la France attend Dieu. Il est un premier et infailible prétendant, son heure arrivera, soyez-en certains. Il viendra avec un drapeau incontesté. Oh ! S'exclamait l'illustre prélat, au sein de l'Assemblée Nationale, Dieu attend la France et la France attend Dieu ! N'est-ce pas là le reflet des paroles divines, formulées le 8 juillet 1870, qui révélant les malheurs de la France, lui ouvrent aussi la voie de la résipiscence, en ces deux vers prophétiques ?

« Sa suppliante voix, vers la voûte céleste,
Arrachera le fer qui déchire son sein ! »

Pour clore ce passage saisissant de la prescience divine (16 août 1871), s'épanchant sur notre malheureuse France, nous rappellerons la réponse faite par Napoléon III, le 29 juillet 1871, aux inspirations du chanoine Pope, de Dublin : " J'ai reçu, Monsieur l'Abbé, le livre que vous m'avez envoyé, et je l'ai lu avec intérêt. Vous avez bien raison de dire que la régénération de la France ne peut être réalisée autrement que par un régime basé sur la religion, la conscience et la moralité. "

Évocation. 10 juillet 1870, 6 h. et demi du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer quelques vers à l'adresse de la Prusse, en son entraînement militant ? "

C'est encore mon Dieu qui daigne répondre à mon évocation.

" La Prusse échouera dans sa fougue guerrière.

D'un orgueilleux empire elle rêve les fins.

Sous ses pas imprudents surgira la barrière

Qui doit anéantir d'ambitieux desseins.

Bismark verra pâlir ses projets téméraires,

Ils viendront se briser en leurs fils géminés.

Ils s'évanouiront, ces traités éphémères,

Ils seront renversés, ces suppôts couronnés !

De tant de royautés, une immense hécatombe

Sapera les pavois qu'il veut édifier.

De la Prusse imprudente, il creusera la tombe,

Que le fer des vaincus viendra terrifier !

Ministre de malheur, sur sa triste patrie,

Il provoque en ce jour la foudre et ses éclats.

La rage dans le cœur, oh ! La France envahie

Relèvera le gant par de sanglants combats !

Terrible en sa fureur, ses phalanges guerrières
Sèmeront la terreur, qui devance leurs pas !
Oh ! Malheur aux Germains ! Ils mordront la poussière
Au rendez-vous d'honneur d'un peuple de soldats !
La Prusse sombrera dans sa joute funeste !
Bientôt va retentir le glas de son destin !
Le sort des nations s'agite sur sa tête,
Et le doigt du Seigneur pèsera sur Berlin. Ton Dieu. "

Le patriotisme du cœur, les prévisions de l'homme subissent les déceptions de l'insuffisance humaine, mais la Providence, en sa sagesse divine, poursuit ses vues éternelles ! La volonté de Dieu est immuable, et sa parole sacrée s'impose à l'avenir, comme la fatalité du destin. J'écris ces mots inspiré de mon Dieu (29 mai 1871).

11 juillet 1870, midi et demi
Silhouette du maréchal Primm.
" En son sang espagnol, Primm a nourri la haine
Que le nom de la France a fait naître en son cœur !
Ce feu s'est ravivé dans l'ère mexicaine,
Et son orgueil froissé médite un coup vengeur !
Oh ! La soif des grandeurs subjugué aussi son âme !
S'il ne peut en ce jour viser au premier rang,
Il tend à s'élever. Le démon qui l'enflamme,
Sur les degrés d'un sceptre hèle ses pas glissants.
Cromwell au petit pied, en les ruines d'un trône,
Renversant une reine, il a voulu régner !
En un courant rapide il a su s'élever.
Sous ce prisme enivrant, reflet d'une couronne,
A l'appel de Bismark, son grand orgueil détonne.
Au sort du continent il prétend se mêler.
Géant, en son orgueil, en ses actes, pygmée !
Qu'il sache réfréner son cœur audacieux.
Comparses recrutés d'une triste épopée,
En son rapide élan, ardent à la curée,
Il verra se briser son cours aventureux. Ton Dieu. "

Ces paroles solennelles, émanées de Dieu, ont déjà reçu leur sanction suprême en la fin tragique de l'orgueilleux prétendant ; et ce, pendant que le dénouement du drame dont il s'était fait acteur, s'accomplit dans la douleur, le paroxysme de vues ambitieuses, sur la pente fatale du déraillement !

Évocation. 11 juillet 1870, 7 h. du soir (à Vichy).

" Esprit Sévigné, je t'évoque aujourd'hui, au souvenir de ton séjour à Vichy. Aurais-tu quelque chose à me dire, avec la permission de Dieu ? "

Réponse : " Oui, j'ai beaucoup à te dire. Tu domines l'époque où j'ai vécu, par les progrès acquis à l'humanité. Toi, surtout, tu domines ton époque par les lumières qui te viennent de Dieu. Tu n'as donc pas à évoquer les lumières d'un siècle qui, sans doute, avait sa grandeur, mais une grandeur terrestre, et non celle qui émane du ciel. Que sont les annales du grand

siècle, les splendeurs de la cour du grand roi et l'éclat qui a illustré son règne, devant les merveilles qui te sont révélées et qui bientôt seront le domaine de tous tes frères ? Oh ! Vanité des vanités ! Humiliez-vous, grands de la terre, qui avez vécu sous le sceptre imposant de votre illustre maître ! Humiliez-vous, vous tous, et reconnaissez le néant de votre orgueil ! Oh ! Que vous êtes petits dans le ciel, où vos figures ignorées se perdent dans la foule coupable des enfants de Dieu ! Réduits encore, en leur état infime, au travail réparateur et régénérateur de leur nature attardée ! Oh ! Mon cher ami, vous êtes encore incompris de la plupart d'entre eux, de la plupart de vos frères. Votre doctrine, votre attitude les étonne, les déconcerte. Vous leur en imposez, mais ils refusent encore de croire. Oh ! Le moment arrivera, où leurs yeux s'ouvriront à la lumière, et alors émus, ils reconnaîtront votre divin drapeau, ils se presseront sur vos pas. Oh ! Courage, enfant béni de votre Dieu, vous êtes le sauveur du monde car vous faites appel à tous vos frères, au nom de votre Dieu qui vous inspire et dont vous êtes le ministre ! Oh ! Soyez béni de vos frères, comme vous l'êtes de votre Dieu ! Votre sœur dévouée. De Sévigné. "

Les grands de la terre, surtout en leurs hiérarchies suprêmes, déchoient de leurs splendeurs dans le monde invisible, où ils viennent se confondre en la foule militante, s'évertuant dans la voie du progrès, de l'expiation et de l'avancement, pour accomplir leurs fins dernières.

Le 3 juillet 1870 je partis pour Vichy, laissant ma femme dans un état de souffrance persistant et dégénéralant même en une maladie de langueur, qu'accusait un dépérissement s'aggravant chaque jour. Le 12 je reçus une lettre dont les termes redoublaient mes inquiétudes. En ma douloureuse sollicitude, j'adressai à Dieu la prière suivante.

" Mon divin Père, oh ! Faites que ma femme me survive, afin que je puisse l'édifier avant de quitter la terre. "

Réponse : " Vis en paix, mon enfant chéri. Ton divin Père est touché de ta prière, et il t'accorde la prolongation de la vie de ta femme. Elle vivra, mon enfant chéri, pour bénir ta mémoire et imiter tes vertus ! Vis en paix, mon enfant chéri, ta pieuse pensée est montée aux pieds du trône de ton Dieu. Tout s'accomplira selon tes désirs, ta femme et ton fils te survivront l'un et l'autre. Tu leur auras montré la voie du salut, qu'ils suivront, et tu les attendras dans les bras de ton Dieu. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Prière.

" O mon Père, mon divin Père, oh oui ! Daignez m'accorder la grâce, qu'avant de quitter la terre j'édifie ma femme et mon fils. Mais surtout, permettez, qu'à mon lit de mort, je leur montre le ciel et vos bras ouverts pour me recevoir ! O Marie, mon bon ange gardien, prie avec moi notre divin Père, qu'il daigne exaucer ma prière ! "

Communication spontanée : " Oui, mon enfant chéri, cette grâce te sera accordée par ton Dieu, mais tu vivras, oui, mon enfant chéri, tu vivras sur la terre, pour jouir de la plénitude de ta gloire. Tu verras tes ennemis, ou plutôt les ennemis de ton Dieu, terrassés à tes pieds, rouler dans la poussière, et tes frères émus, accourus de toutes parts, déposer à tes pieds le tribut de leur amour, de leur gratitude, de leur respect et de leur vénération ! C'est donc, entouré de tous les trophées de la victoire, couvert de la poussière du combat, ton corps noblement, glorieusement labouré des cicatrices résultant de la lutte que tu auras soutenue au nom de ton Dieu, que tu te présenteras devant lui en triomphateur, pour recevoir de lui l'accolade des braves ! Il te pressera, mon fils chéri, sur son cœur divin ! Il apposera sur ton front le baiser de son amour, oui, mon fils chéri, le baiser de sa gloire, et il te fera asseoir à ses côtés, pour participer à sa béatitude éternelle. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

A partir du 12 juillet, (conformément à la promesse de mon Dieu) l'état de ma femme s'améliora. Une toux sèche, qui durait depuis trois mois et qui avait résisté à tous les traitements, s'apaisa bientôt et cessa tout à fait dans les premiers jours de septembre. Le rétablissement devint complet, et il s'est soutenu depuis, jusqu'au moment où j'écris ces lignes, 29 janvier 1871.

Le 15 juillet 1870, quatre heures quarante cinq du soir, j'adressai à Dieu la prière suivante.

" Cette nuit, mon divin Père, vous avez daigné m'apparaître, je crois, à en juger à mon indicible émotion. Etait-ce l'effet d'une hallucination ou bien la réalité ? Oh ! Puis-je, sans vous offenser, ô mon divin Père, vous supplier de vouloir bien m'édifier, quant à l'impression ineffable que j'ai éprouvée pendant mon sommeil ? "

Réponse : " Mon fils chéri, ton âme repose chaque nuit dans le sein de ton Dieu, et elle s'immerge en son effluve divine. Tu es donc en contact avec ton Dieu, et ton âme le voit, mais elle en perd l'image en réintégrant le corps. C'est donc par le fait d'une réminiscence qui lui est propre, que tu sais que ton Dieu lui a apparu cette nuit, ou plutôt, elle en a emporté l'image en revenant dans le corps, mais elle n'a pu la transmettre à ses organes, qui n'ont donc pu en conserver le souvenir. Oh ! Tu le verras distinctement, ton Dieu, avant de quitter la terre ! Cette grâce ineffable te sera accordée, mon fils chéri ! Tu le verras, tu entendras sa voix et il te sera donné encore d'apposer tes lèvres émues sur son front divin ! Oui, mon fils chéri, c'est le bonheur que te réserve ton Dieu sur la terre, pour l'édification de tes frères et pour rémunération de ton dévouement et de ton amour pour lui, ton Dieu. Vis en paix, mon enfant chéri, mon fils de prédilection. Ton Dieu. "

Au moment de transcrire cette communication, j'adressai la prière suivante à Dieu.

" Oh ! Mon divin Père, dois-je communiquer à mes frères ces ineffables, ces incroyables paroles, émanées de votre miséricorde divine ? "

Réponse : " Oui, mon fils chéri. C'est le livre de ton Dieu que tu écris, il doit contenir l'affirmation solennelle de son amour pour son enfant chéri, et le témoignage de ta justification éternelle devant ton Dieu. Ton Dieu. "

Évocation. 20 juillet 1870, midi et demi.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'inspirer un chant patriotique pour nos soldats, vengeurs de la provocation prussienne ? "

Réponse.

" Le démon des combats murmure !

Preux Français, saisis ton armure,

De la gloire suis le chemin !

Va, sous les yeux de ta patrie,

Défendre ta France chérie !

Va, ton point de mire est Berlin !

Le ton rageur et la menace,

L'orgueil, la jactance et l'audace

Ont armé des bras ennemis,

Mais leur branle-bas téméraire

Aura sa durée éphémère,

Leurs coups seront anéantis !

Que peuvent de lourdes phalanges,

De leur foyer quittant les langes,

Pour affronter vos bataillons !
L'effroi glacera leur courage,
A l'aspect du rayon de rage
Qui scintillera sur vos fronts !
Malheur à la foule barbare,
Osant entonner la fanfare
Et donner le signal des combats !
De sang elle teindra la terre !
Mais de sa démente guerrière
Se joue un peuple de soldats.
La Prusse, en son pompeux orbite,
Verra réduire sa limite,
Le ruisseau reprendra son lit,
Et, suivant un cours plus modeste,
Qu'elle cesse, sous vain prétexte,
D'élever de sanglant conflit.
Bismark méditant la conquête,
A-t-il vu briller sur sa tête
Le glaive ardent de Damoclès ?
La France a brandi son épée !
Elle clora son épopée
Sous le règne d'un Périclès. "

Sans retracer ici les phases, soit les péripéties de la lutte qui s'engage, Alfred de Musset en indique le dénouement fatal. Espérons.

Évocation. 21 juillet 1870, midi et demi.

" Mes bons amis mes protecteurs, voudriez-vous bien me dire, avec la permission de Dieu, quelle sera l'extension de la guerre qui commence ? "

Réponse : " Ecris, mon fils bien-aimé. La guerre qui commence est l'œuvre de la Providence. Elle dessinera les artères qui doivent présider à l'œuvre de transformation de l'humanité ! Elle doit donc frapper dans le vif et entraîner bien des victimes. Cette guerre fera prédominer la nation qui doit marcher à la tête de l'humanité ! Cette nation, je l'ai nommée, c'est la France. Mais quelles luttes terribles elle aura à soutenir ! Oh ! Toutes les puissances réfractaires élèveront leur drapeau contre elle, mais, forte de l'appui du ciel, elle triomphera. Ainsi, mon cher fils, tu verras toutes les nations rivales, se disputant le règne terrestre, se liguier contre elle pour détruire sa prépondérance. Mais vains seront leurs efforts, parce que le doigt de Dieu sera là pour la protéger. Ne sois pas étonné de voir la jalouse Angleterre, oublier pour la combattre, ses longues années d'astucieuse amitié, qui l'unissent, en ce jour, à son éternelle rivale. La Russie s'agitiera dans ses projets séculaires d'ambition, et l'Italie accomplira ses suprêmes aspirations vers la ville éternelle, qui doit couronner son autonomie. Cependant, la France ne sera pas isolée. Elle trouvera de sincères amis, qu'elle a eu le tort de méconnaître, et qui, dans cette tourmente, oublieront leurs griefs. Cette période accomplie, pour le triomphe de la France, celle-ci donnera, sous l'impulsion du Messie de ton Dieu, le signal de la résipiscence et d'un retour à des idées chrétiennes, qui doivent clore, à tout jamais, l'empire de ce monde et anéantir les maximes terrestres. Vis en paix, mon enfant chéri. Tu seras le grand pivot de cette régénérescence. Ton Dieu. "

Au moment où je transcris cette communication suprême (28 Janvier 1871), pour la livrer à

l'imprimeur, la scène du monde se dessine sous les traits de la révélation divine qui précède. Rome est envahie par les légions italiennes et attend son souverain. La Russie est l'alliée de la Prusse, aux termes d'un traité secret. Et pendant que celle-ci lance ses hordes compactes et pèse sur le cœur de la France, sa puissante alliée, le colosse du nord, dénonce brusquement les traités de 1856 et menace l'équilibre européen. L'Angleterre, complice morale de la Prusse envahissante, oublieuse des liens d'honneur qui l'obligent envers son alliée fidèle s'abstient d'élever sa voix pour arrêter une inique agression ; agression dont la férocité insulte à l'humanité, à la civilisation du XIXe siècle, férocité que l'histoire flétrira de son burin indigné, sur le front des peuples qui y ont participé ou qui l'ont tolérée ! Non seulement l'Angleterre se tait ou ne proteste point, mais encore elle accorde son concours effectif à l'invasion ennemie, sur le sol de sa rivale jalouée, et la honte au front, elle permet à l'envahisseur de couler brutalement ses propres vaisseaux, pour intercepter l'embouchure des fleuves sur le territoire français, et assurer ainsi le succès des hostilités ennemies. Les états du nord effrayés restent spectateurs immobiles de la lutte sanglante.

La vindicative, l'ambitieuse République Atlantique accrédite un agent sympathique au camp prussien, et croit avoir suffisamment payé sa dette de reconnaissance envers sa noble et ancienne alliée, en tolérant, en sa faveur, l'aumône de quelque matériel de guerre ; aumône qu'elle n'aurait même pu refuser, sous l'empire des principes si larges que lui imposent ses institutions. L'Autriche, humiliée par la France, fait entendre sa voix timide, mais sympathique. L'Afrique suspend sa lutte nationale contre sa dominatrice, pour mêler, sur les champs de bataille, son sang généreux à celui des enfants du sol envahi. Oh ! Par-dessus tout se fait entendre, sous la pulsation de fibres nobles et généreuses, le cri de l'humanité, de la fraternité, de la solidarité des peuples ; cri jaillissant de la poitrine de la patrie de Guillaume Tell, et qui, à l'appui de sa voix mâle et sympathique, porte la main sur la garde de son épée. Tels sont, le 21 juillet 1870, les aperçus que signale, dans le domaine de l'avenir, la parole divine ; aperçus dont l'économie et la solution suprême sont réservées, ici, à la sagesse de la Providence, et doivent être scellées du sceau de ses décrets éternels.

Comme écho spirite, comme reflet providentiel de la révélation divine qui précède, nous citerons une communication de l'esprit Allan Kardec, rapportée dans un journal publié à Vienne (Autriche), la Lumière d'outre-tombe, reçue à la fin de l'année 1871 et reproduite dans la Revue Spirite du 1er Décembre 1871.

Évocation.

" Je te prie, cher ami Kardec, de nous dire quelques mots sur les événements qui ont dévasté ton pays et sur les conséquences spirites qui devront en découler. "

Réponse : " Partout dans toute la création, l'action immédiate de la justice réside dans les lois simples des causes et des effets. Les peuples, comme les individus isolés, marchent dans la voie de leur développement, suivant les qualités et les caractères propres à chacun. Ils s'élèvent à une certaine hauteur, selon que leur tendance est plus noble, plus spirituelle ou plus matérielle. Ils abandonnent souvent la bonne voie, s'éloignent de la sérieuse contemplation du monde et deviennent, par leur présomption, la proie de ceux qui leur sont supérieurs par l'intelligence. C'est ce qui est arrivé au peuple français. Il fut humilié à cause de son orgueil, et vaincu à cause de la dégénération de son sens moral. Mais ces malheurs serviront à l'avancement moral de ce peuple. Ils feront, en lui, mûrir les meilleurs fruits pour l'avenir. Depuis longtemps trop enclin au matérialisme, il s'attachera un jour, dans la même mesure, à une direction spirituelle supérieure, et les enseignements qu'il puisera dans les circonstances actuelles, lui donneront l'impulsion pour marcher bien plus vite vers le développement des grandes aptitudes dont il est doué. Au nombre des obstacles que rencontre cette marche en avant, il faut citer la présomption et le dédain pour le mérite d'autrui, deux tendances qui, chez

les français, occupent le premier rang. Ces épreuves, ces calamités avaient leur raison d'être, elles seront le salut intellectuel et moral de cette nation. La fraternité ne renaîtra, la haine n'aura disparu, un nouvel élan ne se produira dans la vie morale, un souffle et une tendance spirituelle ne se manifesteront en tout que par l'apparition d'incarnés, dont la bienvenue donnera de profondes racines à l'enseignement spirite. Toutes les classes sociales en seront saturées et relevées. Oui, de cette tempête surgira une ère nouvelle, non seulement pour la France, mais aussi pour les autres peuples civilisés. Le progrès marchera avec une force irrésistible. Les incarnations promises ouvriront une vie nouvelle, où il existera plus d'unité dans la manière d'envisager la vérité. Présomptions et ténèbres du passé, vous disparaîtrez, pour laisser aux peuples le droit de se donner fraternellement la main. Allan Kardec. "

L'esprit Allan Kardec vise, en sa communication, ces paroles divines du 21 juillet 1870. " La guerre qui commence est l'œuvre de la Providence ; elle dessinera les artères qui doivent présider à l'œuvre de la transformation de l'humanité. Elle doit donc frapper dans le vif et entraîner bien des victimes. Cette guerre fera prédominer la nation qui doit marcher à la tête de l'humanité. Je l'ai nommée, cette nation est la France, etc., etc. " Et cet autre passage. " Cette période accomplie pour le triomphe de la France, celle-ci donnera, sous l'impulsion du Messie de ton Dieu (l'apparition d'incarnés), le signal de la résipiscence et d'un retour à des idées chrétiennes, qui doivent clore à tout jamais l'empire de ce monde et anéantir les maximes terrestres. "

Communication spontanée. 6 août 1870, 8 h. du soir.

A la nouvelle de la bataille perdue par le maréchal Mac-Mahon.

" Ecris, mon enfant chéri. Tout s'accomplit conformément à la volonté de ton Dieu ! La victoire se prépare, les attaquants seront attaqués et leurs bataillons rouleront dans la poussière ! Un grand coup sera porté. Les ennemis épouvantés fuiront de toutes parts. Ils ne voudront plus supporter la vue des vainqueurs ! La Prusse est vaincue, son courage s'en va, et les populations indignées ouvrent leurs bras à l'armée libératrice qui les délivre du joug oppresseur de leurs maîtres ambitieux ! Tout va céder sous l'ascendant des armes françaises, et Bismark terrifié brisera son épée et son sceptre de fer. Désarmé, humilié, il gémira sur ses actes de démente, et maudit des siens, il expiera dans l'exil ses fautes, ou plutôt ses crimes envers l'humanité, dont il ensanglante les fastes. Mais il aura encore son retour. Il cherchera à troubler le repos de l'Europe, et ses intrigues infernales auront le succès d'un moment. Mais sombrant de nouveau en ses aspirations audacieuses, il viendra expirer aux pieds de l'idole à laquelle il sacrifie. Il mourra en lâche ! Victime de sa démente et de son ambition ! Telles sont, mon fils chéri, les phases de cette levée de boucliers, qui inondera la terre du sang de ses enfants ! Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

D. " Dois-je divulguer cette communication émanée de mon Dieu ? "

R. " Oui, mon enfant chéri, fais-la connaître à tes frères, elle les édifiera. C'est ton Dieu qui t'inspire. "

Un grand coup, un coup décisif doit être porté. Mais quand ? Attendons.

Évocation. 10 août 1870, 4 h. trente cinq du soir.

" Esprit Napoléon 1er voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me faire connaître l'ordre de bataille qui sera adopté ou qui devrait être adopté pour assurer la victoire contre les Prussiens ? "

Réponse : " Mon cher ami, Dieu le génie des batailles, protège la France et saura bien inspirer les chefs de ses armées. Les dispositions du combat, préparées par le stratéliste, sont le plus souvent modifiées pendant l'action et suivent l'inspiration du moment, dans le coup d'œil du chef qui commande. Bazaine organise la victoire. Il pressent avec justesse les attaques et la tactique de l'ennemi. Il ne sera pas pris au dépourvu. C'est ce coup d'œil sûr qui assurera le succès du choc terrible qu'il va accomplir. L'ennemi ahuri de sa superbe attaque sera ébranlé dès le premier moment, démoralisé par la valeur de nos soldats, leur fougue et leur entrain. Il se sentira vaincu et il ne résistera que mollement, le cœur glacé d'effroi. "

L'esprit fait connaître, le 10 août, les opérations de Bazaine, en sa qualité de général en chef, alors que ce titre de commandement ne devait lui être conféré que le 12. Il retrace les habiles évolutions du maréchal autour de Metz, et les victoires éclatantes qui, couronnant sa savante stratégie, infligeront des pertes énormes à l'ennemi et disloqueront ses armées, notamment dans les combats des 15, 16, 17, 18 août, etc., période brillante qui devait se terminer par les capitulations de Sedan et de Metz. L'esprit humilié de ces navrantes défaillances et des désastres qu'elles devaient infliger à nos armes, franchit d'un bond ces époques néfastes, qui vont jeter un voile de deuil sur la gloire militaire de son illustre patrie. Il se reporte au dénouement de cette glorieuse épopée, et il continue en déroulant les derniers actes de cette lutte gigantesque. Les charges impétueuses de l'armée française, ajoute-t-il, culbuteront les bataillons et amèneront une débâcle complète dans l'armée ennemie, qui se débandera au cri de " sauve qui peut ", pendant que l'armée victorieuse, cédant à l'enivrement de la victoire et de l'enthousiasme d'un si brillant succès, recueillera les débris des corps disloqués de l'ennemi, dont il ornera son char de triomphe, au milieu des populations en délire. Ici, protestant contre l'humiliation prochaine que la France va subir. Non, s'écrie-t-il, non, la France n'a pas dégénéré. C'est au milieu des revers de la fortune, que son puissant génie surgit de ses entrailles vivaces et que les rayons de sa gloire viennent illuminer son front ! Je sens frémir dans son fourreau l'épée de Wagram, d'Iéna, et je tiens dans ma main la palme qui doit couronner les dignes fils des héros qui ont foulé le sol de l'Europe sous leurs aigles glorieux ! Napoléon 1er.

Prière.

" Dois-je, mon divin Père, divulguer cette communication ? "

Réponse : " Oui, mon enfant chéri, elle ranimera le courage de tes frères et marquera sur ton front le doigt de ton Dieu qui t'inspire en ce moment solennel. Ton Dieu. "

Communication spontanée. 13 août 1870, 6 h. quarante du matin.

" Ecris, mon enfant chéri, ton Dieu a à te révéler de grandes choses. Tu as annoncé à tes frères une grande victoire, une victoire décisive, mais aujourd'hui ton Dieu va te révéler les événements qui en seront la suite. Cette victoire va changer la face du monde, et ouvrira pour les peuples un nouveau courant, qui les entraînera tous dans leurs nouvelles destinées. La France présentera au globe entier l'ascendant d'un grand peuple qui s'élève par son propre génie et le feu sacré de son patriotisme, à la hauteur du sublime, et ce rayon divin illuminera l'univers. C'est donc sur la France que tourneront, que convergeront tous les regards, c'est de la France que s'inspireront tous les conseils du monde ! C'est alors, mon enfant chéri, que ta voix, retentissant au sein de tes frères émus, apportera l'éclat de la vérité aux extrêmes limites du globe, et que la parole de ton Dieu sera entendue de tous. Recueille-toi, mon fils chéri. Le grand jour de ta mission divine approche, et le ciel ébranlé se range sous ta bannière bénie ! Sois grand, mon fils chéri, de la grandeur de ton Dieu. Elève-toi jusqu'aux pieds de son trône, d'où tu reçois les inspirations qui t'illuminent. Anime-toi de l'amour de ton Dieu dont tu es

immergé. Va, intrépide soldat de ton Dieu ! Galvanise tous les cœurs du feu sacré de leurs divines destinées ! La glace rompt autour de toi. Le scepticisme s'arrête étonné. La raillerie devient timide et n'ose plus diriger contre toi ses traits mordants et acérés. Oh ! C'est que la vérité, déchirant ses voiles épais, fait scintiller déjà ses rayons éclatants. Oh ! Elle jaillira bientôt, à torrents, sur tes frères, lorsque l'œuvre de ton Dieu apparaîtra, entourée de toutes les manifestations de son intervention divine. Courage, enfant chéri de ton Dieu. Ta mission se promulgue et son autorité suprême va se revêtir du sceau divin de ton Dieu tout-puissant. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, l'impression de votre œuvre divine doit-elle subir un bien long retard ? "
R. " Vis en paix, mon enfant chéri. Confie-toi à la sagesse de ton Dieu, et suis avec respect l'accomplissement de ses vues providentielles. Tout arrivera à point, tout arrivera en temps opportun. Ton Dieu. "

Le 27 août 1870, sept heures dix du matin, j'adressai la prière suivante à Dieu.

" Mon divin Père, puis-je vous demander, sans vous offenser, quel sera le résultat immédiat de l'anéantissement de l'armée prussienne et de son expulsion du territoire ? "

Réponse : " Ecris, mon fils chéri. L'armée française franchira les frontières et s'avancera triomphalement sur le sol ennemi. Les provinces annexées feront éclater leur joie de la délivrance du joug qui leur avait été imposé par Bismark. Quant à la Prusse, épouvantée, elle tendra ses bras suppliants à toutes les puissances européennes, pour solliciter leur appui. L'Angleterre répondra la première à cet appel. La Belgique, qui se croira menacée, suivra l'impulsion de sa puissante protectrice. Le Nord sera ébranlé. Hésitant, il fera des vœux pour la France. L'Autriche viendra à son secours. L'Italie portera la main sur la garde de son épée amie. La Russie tournera ses regards vers Constantinople, et un grand drame s'accomplira pour ouvrir la voie à l'ère nouvelle qui se prépare. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

Tel est l'avenir qui se prépare. Attendons avec respect et foi. Signalons ce trait de l'avenir. Les révélations divines annoncent ici, la délivrance des provinces annexées par Bismark ; annexion qui ne devait s'accomplir que cinq mois plus tard, en mars 1871, aux termes de la capitulation de Paris et des préliminaires de paix, convertis en traité à Francfort, le 10 mai 1871.

Le 29 août 1870, sept heures dix du matin, j'adressai la prière suivante à Marie.

" Ma bonne mère Marie, pourrais-tu m'expliquer, avec la permission de Dieu, les faits surnaturels qui se sont accomplis dans la vallée de Lourdes et la glorification de la jeune bergère qui y a été illuminée et à qui tu es apparue ? "

Réponse : " Mon fils chéri, tu le sais, la miséricorde de ton Dieu s'épanche en ce jour sur tous ses enfants. Les signes précurseurs des temps prédits s'accomplissent. L'apparition de Marie à cette jeune enfant, âme pure, détachée du trône de ton Dieu, a eu pour fins de frapper l'opinion publique, et par son immense retentissement, de préparer les esprits aux grandes manifestations divines qui vont rayonner sur la terre. Oui, mon fils chéri, c'est ta mère Marie qui est apparue à cette jeune enfant, pour lui révéler les choses à venir. Le choix de ton Dieu s'est fixé sur cette fille ignorante, afin que toute supercherie pût être écartée de sa part, dans l'esprit des hommes qui devaient constater ces signes éclatants du ciel ! Ces signes, mon fils chéri, sont les précurseurs de ceux qui doivent glorifier ta mission divine. Les prédictions qui sont sorties de la bouche de cet enfant, se réalisent en ce jour, et les secrets qui lui ont été confiés ne sont point cachés pour toi. Tu as mission de les révéler à la terre et au ciel. Ces

secrets couvrent l'événement de ta mission divine d'un voile mystérieux, et que ton Dieu lui-même déchirera au moment, à l'heure marqués en ses desseins éternels. Ces voiles laissent percer déjà le premier rayon de sa miséricorde divine, il éblouit tes frères et il fait pénétrer dans leur cœur le sentiment de respect, dont son messie doit être entouré en l'accomplissement de son message. Tout s'apprête autour de toi. Toutes les voies se déblaient devant toi, et les grands drames qui s'accomplissent sur la terre sont les avant-coureurs de la transformation radicale que doit subir l'humanité à ta voix. Vis en paix, mon fils chéri. Une lutte décisive va travailler l'humanité qui, dans sa détresse, se rangera sous ta loi et te reconnaîtra avec enthousiasme, comme le messie et l'étoile des temps prédits. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Les signes des temps apparaissent. O vous tous qui, sans songer à vos fins, vous livrez exclusivement aux soins des intérêts terrestres, recueillez-vous et écoutez la voix suprême de miséricorde que vous apporte le messager de votre Dieu !

Le 30 août 1870, sept heures quinze du matin, j'adressai la prière suivante à Dieu.

" Mon divin Père, puis-je, sans vous offenser, vous demander quel sera le sort de la dynastie de Napoléon III ? "

Réponse : " Ecris, mon fils chéri. Napoléon III a accompli son œuvre providentielle, il n'a plus à régner. De grands malheurs menacent sa dynastie. Ce faible enfant ne saurait résister à la tempête ! Faible roseau, il sera brisé. Son héroïque mère soutiendra son sceptre, le défendra jusqu'à la dernière heure, mais il lui sera arraché par la fureur des partis animés du désir ardent de partager ses dépouilles. Mais leur triomphe, souillé de ruisseaux de sang, sera court, et une tige de cette race homésienne reprendra en ses mains ce même sceptre brisé à ses pieds. Sa mission sera de continuer l'œuvre de la providence de ton Dieu, et d'inaugurer, par de sages institutions, l'ère nouvelle qui doit surgir de la fournaise ardente des temps prédits ! Vis en paix, mon fils chéri. Au milieu de la nuit sombre qui va envelopper la terre du sinistre linceul de la mort, que ton front soit calme et serein, et tu répondras aux cris de désespoir de tes frères, par la voix suave de ton Dieu qui fera naître l'espérance dans tous les cœurs. Vis en paix, mon enfant chéri car tu seras le phare éclairant le port. Tu seras l'étoile polaire, la boussole du navire battu par la tempête. Tu apporteras à tes frères le rameau de la paix que t'a confié ton Dieu. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

La nuit des temps étend ses voiles épais, elle sera terrible, elle sera affreuse. Mais de cette nuit sinistre naîtra une aurore resplendissante, inaugurant l'ère nouvelle, le règne de Dieu. Courage ! Courage ! Enfants de la terre ! Espérez en la miséricorde de votre Dieu, et réfugiez-vous, pendant la tempête, dans le port de la foi, dont le phare resplendissant se dresse devant vous ! Signalons encore ici, à la date du 30 août, la révélation de la chute de l'empire, déchéance qui ne devait se consommer que le 4 septembre. Citons encore ici les révélations confirmatives, émanées de l'esprit supérieur qui s'est manifesté le 17 octobre 1870¹⁶ : " Les temps prédits avancent à grands pas. Un jour sans nuit doit succéder à l'obscurité où est plongée l'espèce humaine. Ce phare prédit de la lumière éternelle se construit et monte lentement vers le ciel, sous la surveillance de l'architecte infini et infaillible. Les feux qui sont placés sur son sommet, sont préparés depuis longtemps. Aussitôt allumés, ils sont destinés à ne jamais s'éteindre, et ils s'étendront, au contraire, de plus en plus. Sans s'en douter, les hommes aident aussi à l'avènement de la vérité, et la vérité doit réjouir le cœur des peuples, comme elle remplit de crainte, d'effroi et d'un trouble inconcevable pour eux, celui des princes et des rois

¹⁶ Revue Spirite du 1er janvier 1872.

qui, voyant se préparer quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel, veulent s'étourdir au milieu de distractions sanglantes et criminelles. Ils sentent que le règne des hommes doit finir là où commence le règne de Dieu, et au lieu, ces insensés, de préparer de bon cœur les voies, de se mettre à la tête des légions pacifiques, ils préfèrent se donner la satisfaction de la résistance à outrance à la volonté divine. Un esprit. "

Telle est l'affirmation céleste consacrant l'authenticité des révélations divines rapportées dans ce chapitre à des dates antérieures et se reflétant de proche en proche, jusqu'à l'avènement des décrets éternels qui s'accomplissent.

Le 4 septembre 1870, onze heures et demie du matin, j'adressai la prière suivante à Dieu.

" O mon divin Père, ayez pitié de ma malheureuse patrie ! O mon divin Père, que votre volonté s'accomplisse ! "

Réponse : " Mon fils chéri, vis en paix. Ton Dieu accueille ta sainte prière. La France à l'agonie, se relèvera de son humiliation. Elle grandira de ses ruines. Son sort est entre les mains de son Dieu. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

Le 30 janvier 1871, en transcrivant pour l'imprimeur, les paroles divines qui précèdent, j'étais sous l'action du feu ardent de patriotisme qui brûlait en moi, j'étais en proie à la poignante douleur des malheurs de ma patrie. Oh ! Je m'abandonnais avec complaisance, avec entraînement même, aux espérances qu'avait fait naître en moi la voix ineffable de mon Dieu ! Ah ! Emporté par le désir ardent de voir réaliser ses divines promesses, mon imagination surexcitée en ses vœux, en rapprochait le terme. Oh ! Mon esprit suivait, avec plus ou moins d'abandon, avec plus ou moins de rectitude, le cours, les péripéties des événements graves qui s'accomplissaient, événements qui, au lieu de toucher au dénouement que j'attendais avec impatience, constituaient au contraire, dans les desseins de Dieu, le paroxysme des angoisses réservées à ma malheureuse patrie. C'est donc sous l'empire et en la confusion de mes douleurs et de mes espérances patriotiques, qu'à la suite des révélations de mon Dieu, j'écrivais les lignes suivantes : « La résurrection de la France va s'accomplir. Hier, un armistice a été proposé entre Bismark et Jules Favre. Oh ! Quels qu'en soient les termes, attendons-en l'issue avec confiance, la France à l'agonie doit se relever de son humiliation. C'est Dieu qui l'a dit. »

L'armée de Paris vient de faire subir à l'ennemi son énergique supériorité. L'armée de l'ouest renforcée de nouveaux contingents, va reprendre l'offensive, l'armée du nord victorieuse grossie de 50.000 hommes, maintiendra son ascendant sur les forces ennemies. L'armée du centre se réorganise et menace Orléans. L'armée de l'est victorieuse, coupe aux contingents ennemis ses communications avec l'Allemagne et leurs convois de vivres et de munitions. Les Allemands démoralisés refusent de combattre. L'ennemi est vaincu, terrassé. Il ne reste plus à la France valeureuse que d'anéantir ses féroces envahisseurs ! Oh ! Les lignes qui précèdent, tracées, ainsi que nous venons de le dire, sous les traits d'une plume qu'anime un chaleureux patriotisme, s'immisçaient ici, en leur entraînement, dans les voies secrètes, mystérieuses de la Providence divine, voies recouvertes d'un voile impénétrable et qu'il n'appartient pas à l'homme de soulever. Non, mes téméraires prévisions ne devaient pas s'accomplir. L'heure du triomphe, marquée du doigt de Dieu, n'avait pas encore sonné. Hélas ! Paris affamé allait capituler. L'armée de l'est, subissant à son tour les rigueurs fatales de la faim et d'une saison meurtrière, pressée en sa détresse par un ennemi implacable, le poursuivant l'épée dans les reins, au mépris des stipulations d'un armistice, se réfugiait sur le sol hospitalier de la Suisse ! Oh ! L'agonie de la France ne touchait donc pas à sa fin, mais elle s'accroissait au contraire, et elle devait se développer en de terribles convulsions ! Oh ! Attendons avec confiance l'heure

de la miséricorde de Dieu, et soumettons-nous avec respect aux actes de sa divine volonté ! Humilions-nous surtout devant les secrets impénétrables de sa pensée et la sagesse de ses desseins éternels ! Citons ici un passage de la communication de l'esprit supérieur, qui s'est manifesté le 17 septembre 1870, à Paris : " Je vous ai dit que vous ne deviez pas vous préoccuper outre mesure de la destinée de la France, votre patrie. Je l'affirme de nouveau, les nations disparaîtront de sur la terre, la vérité seule restera victorieuse. Mais il faut que l'esprit se dématérialise, il faut que l'orgueil soit vaincu par l'humilité, que l'égoïsme soit écrasé par la charité. Il faut enfin que le règne de Dieu arrive. "

Le 5 septembre 1870, neuf heures du matin, j'adressai la prière suivante à Dieu.

" Mon divin Père, puis-je, sans vous offenser, vous demander quel sera le résultat immédiat du mouvement révolutionnaire qui s'accomplit à Paris ? "

Réponse : " Ecris, mon fils chéri. La révolution inaugure ses premières étapes. Hardiment elle élève son drapeau, elle l'arbore sur les boulevards de la capitale, au nom du salut de la patrie, pour l'expulsion et l'anéantissement de l'étranger, qui doit trouver son tombeau sur le sol envahi. Son premier acte sera patriotique et enflammera tous les cœurs, il ralliera toutes les dissidences. Un seul cri se fera entendre d'un bout du territoire à l'autre. Périclisse l'étranger cruel, barbare, audacieux, qui a osé le souiller ! Mais cette main, mise sur le pouvoir, au nom de la patrie, n'est que le prologue des vues ambitieuses et personnelles aux acteurs et comparses du grand drame qui va ensanglanter la terre. Malheur à la génération qui est appelée à voir les horreurs de leur fureur en délire ! La terreur planera sur toutes les têtes ! Il n'existera d'autre refuge contre le glaive et le feu, que Dieu et sa divine miséricorde. Pour toi et ta famille, l'ouragan passera au-dessus de ta tête, ou il viendra expirer à tes pieds. Le front calme et serein, tu attendras du ciel le rameau de la paix. Tu le montreras à tes frères, tu feras connaître à leur cœur l'espérance, et tu y inoculeras l'amour de leur Dieu. Vis en paix, mon enfant chéri. Les décrets de ton Dieu s'accomplissent et la parole de ton Dieu va retentir sur toute la terre et dans le ciel, pour ouvrir à tous ses enfants l'ère de sa miséricorde et les trésors de son amour. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

D. " Au milieu de cette tourmente, quel sera le sort de la publication de mon livre ? "

R. " Rassure-toi, mon fils chéri. L'œuvre de ton Dieu s'accomplit. Ton livre, la parole de Dieu, doit être lu. C'est le grand pivot de la régénération qui se prépare. Il verra le jour au moment arrêté en la sagesse de ton Dieu. Tout ce qui pourrait faire obstacle à son impression s'évanouira sous le souffle de ton Dieu, conformément à ses décrets éternels. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Ainsi, en ses voies cauteleuses et sous la pression d'un péril imminent, la révolution se montrera calme, honnête même, peut-être modérée dans la forme, mais affranchie des hordes étrangères, elle deviendra violente et sanguinaire.

Le 13 juin 1871, relisant les paroles divines qui précèdent, je fus frappé de la saisissante actualité de cette révélation suprême, se reflétant en les événements qui s'accomplissent et qui forment un point noir à l'horizon.

Le 19 septembre 1870, sept heures du matin, j'adressai la prière suivante à Dieu.

" Mon divin Père, je vous adresse ma prière pour ma chère patrie, préservez la France mon Dieu, des périls qui la menacent ! "

Réponse : " Vis en paix, mon enfant chéri. La France est sous l'égide, sous la protection de ton Dieu. Elle vaincra ses ennemis, elle les terrassera, les anéantira. Elle les expulsera de son sol. Son auréole grandit au milieu des périls qui l'environnent. Elle deviendra le phare providentiel de l'Europe et du globe entier. Elle sera le grand foyer d'où partira la lumière, dont le rayonnement s'étendra en tout lieu. Ce foyer sacré sera la parole de ton Dieu, qui doit retentir sur toutes les têtes, arriver à tous les cœurs et frapper toutes les intelligences. C'est, mon enfant chéri, l'accomplissement de ta sainte mission qui se prépare dans les événements qui surgissent au sein de ta patrie et qui aplaniront la voie que tu es appelé à suivre, sous l'impulsion et la direction de ton Dieu. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

C'est encore à cette révélation suprême que semblent se référer ces paroles prophétiques, se détachant des lèvres de Mgr Dupanloup, à la tribune de l'Assemblée Nationale, en la séance du 23 juillet 1871. Oui, je dis que Dieu attend la France, et que la France attend Dieu ! Non, non, la France ne périra pas ! Elle est sous la protection de Dieu. Ses destinées sont marquées du doigt de Dieu. Elle doit être le phare de la terre et le foyer de la parole de Dieu ! Foyer sacré d'où elle rayonnera sur l'humanité entière ! Ecoutons encore ces paroles solennelles, ces paroles prophétiques de l'illustre prélat, empreintes de l'esprit de Dieu. Il est un premier et infaillible prétendant, son heure arrivera, soyez-en certains, il viendra avec un drapeau non contesté.

Nous croyons devoir citer ici, un article de la Revue Spirite du 1er décembre 1871, qui reproduit une communication de l'esprit Allan Kardec, sous la date du 19 septembre 1871, et dans laquelle l'esprit, initié à la prescience de son Dieu, confirme les révélations qui précèdent et celles qui, faisant suite à celles-ci, sont antérieures à cette même communication d'Allan Kardec.

L'avenir de la France.

19 septembre 1871 (médiuM M. X.).

" Cher ami, la France, cette nation si belle et si abondante en cœurs généreux, est sur le point de voir son navire sombrer et faire naufrage au port. Il s'échouera sur des écueils contre lesquels il court se briser, si son pilote abandonne le gouvernail, qu'il n'a cessé jusqu'ici de diriger. Infortuné pays, je te plains, et je déplore les catastrophes que tu endures depuis un an ! O nation malheureuse, que ta destinée est triste ! Quels jours lugubres n'as-tu pas encore à passer, avant de voir ton sceptre rétabli, et avant de dominer par ton intelligence sur toutes les nations étrangères ! Te relèveras-tu de ton abaissement ? Ta prédominance est-elle à jamais perdue ? Tes enfants seront-ils désormais le jouet d'une horde froide, aussi impassible dans ses actes que rigoureuse dans l'exécution de ses desseins ? Oh non ! Cela n'arrivera pas, Dieu ne permettra pas une telle destruction, et dans sa bonté, il enverra des hommes graves, honnêtes, profonds, instruits, en un mot, des âmes d'élite, pour tirer du néant ce beau pays tombé si bas. Je les vois déjà à l'œuvre. Sous leur gouvernement paternel tout se transforme, tout se rétablit, leur administration est si bien organisée, leur pouvoir si admirablement distribué et conduit, que leurs actes respectés, leurs lois exécutées, leurs arrêts acceptés, changent la face de ce malheureux pays.

O France ! Nation généreuse, nation éclairée, brillante par les sciences et l'industrie, tu renais, tu rajeunis, tes forces vitales qui s'étaient étiolées au contact d'un gouvernement impur, se développent, grandissent et, pleines de vigueur, elles t'élèvent à un rang où tu n'étais jamais parvenue. Tu pourras alors commander, mais non comme autrefois par la terreur et la crainte de l'invasion, ta puissance ne fera plus envie à tes anciens ennemis, car au lieu d'être un épouvantail pour eux, tu seras riche par la douceur, la charité, la moralité et le bien que tu prodigueras à ceux qui s'adressent à toi.

Mais quels sont donc ces hommes qui apparaissent, qui rendent à la France un tel prestige ? D'où viennent-ils ? Personne ne les connaissait, et cependant ils sont là, à l'œuvre, rétablissant l'ordre où régnait le désordre, transformant une société avilie en un corps viril et respectable, établissant des lois nouvelles, dont le caractère bien différent des anciennes, est d'autant plus excellent, que l'application et l'exécution en sont faciles, ils simplifient le code de la nation en réduisant cette volumineuse compilation à quelques articles nettement sentis, et en tout, conformes aux vœux et aux besoins des citoyens.

Encore une fois, quels sont ces hommes extraordinaires ? Ce sont les envoyés d'une ère nouvelle. Après s'être épurés au contact des habitants célestes, ces esprits viennent, par l'ordre de Dieu, se réincarner sur cette terre, pour bannir l'égoïsme, l'orgueil, la vanité, l'immoralité et toutes les passions qui avaient entraîné le vieux monde dans le plus vil dévergondage. Ils apportent aux hommes nouveaux " la foi, l'amour, la charité, le pardon et toutes les vertus," sous le patronage desquelles s'ouvre une ère d'existence heureuse. Chacun oubliant ses malheurs passés, ne se souviendra des faits antérieurs, que pour goûter un bonheur d'autant plus appréciable, qu'il avait été auparavant gâté par l'infortune et la douleur ! Ces événements s'accompliront-ils bientôt ? C'est ce que je ne saurais trop préciser mais je puis affirmer que ce jour est proche, et que mon pays, cette noble France, est appelée à jouir de ce flambeau de lumière que Dieu, dans sa bonté, lui ménage avant toute autre nation. Allan Kardec. "

Évocation. 1er octobre 1870, 7 h. et demi du matin.

" Mes bons amis, mes chers esprits protecteurs, voudriez-vous bien avec la permission de Dieu, m'édifier sur le credo catholique, touchant la résurrection des morts au jugement dernier ? "

Réponse : " Mon fils chéri, la résurrection des morts ne saurait être une réincarnation, mais l'exaltation de la créature vers son Dieu. Le royaume de Dieu n'est point de ce monde, il ne peut donc emprunter à la terre ses éléments périssables. La résurrection des corps ne saurait se concilier avec les fins de l'homme, qui vit en son âme et non en son corps. L'âme est immortelle et doit retourner à son Dieu, à son créateur. Le corps, enveloppe périssable, n'est qu'un point de repère pour l'âme, en son ascension vers son origine divine, elle n'est que le foyer transitoire de son épuration. Ces vérités te sont familières, mon fils chéri, elles ne doivent pas embarrasser la solution que tu cherches. La résurrection de la chair, formulée dans le credo catholique, est une fausse interprétation du texte de l'Évangile, où il est question de la résurrection des morts et des paroles du prophète Jean, se rattachant au jugement dernier. Les pères de l'Église n'auraient-ils pas dû se pénétrer de la véritable portée de ce qui est dit en l'art. 30, chap. XXII de l'Évangile selon Saint Mathieu, en réponse aux Saducéens interpellant Jésus ? En l'art. 29, il leur dit. Vous êtes dans l'erreur, parce que vous n'entendez pas les écritures, ni quelle est la puissance de Dieu. Et en l'art. 30, ajoute-t-il. Car après leur résurrection, les hommes ne prendront pas de femmes, ni les femmes de maris, mais ils seront comme les anges de Dieu qui sont dans le ciel. La résurrection ne sera donc pas corporelle, mais fluidique, elle prendra la forme de l'homme, sans doute, mais éthérée et non sujette aux vicissitudes de la dissolution, qui est la loi suprême des corps matériels. Telle est, mon enfant chéri, la solution que tu dois donner à tes frères, pour leur édification. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

La parole divine vise ici, le fait, la loi de la séparation des âmes d'avec leur corps, soit de leur migration de la terre dans le monde invisible. Elle en définit l'économie. Or, tout en insistant sur le phénomène de la transformation humaine, elle paraît glisser sur le dogme catholique qui consacre un acte solennel de la justice divine, le jugement revêtu du caractère de jugement dernier, acte qui serait la sanction du bien et la réprobation irrévocable du mal, accomplis par

l'homme en un seul passage sur la terre. Jugement qui aurait pour fins l'exaltation des esprits épurés et l'immersion des esprits réfractaires dans les flammes éternelles. Or ici, les flammes éternelles ne sont autres pour les esprits attardés, que le feu créateur, que le foyer terrestre réservé à leur épuration.

Pour complément de la question posée et de la révélation divine qui précède et qui, ainsi que je l'ai déjà dit, semble glisser sur l'avènement solennel du jugement dernier, qu'il me soit permis, à la date du 1er janvier 1872, de reproduire, pour l'édification de tous, un dernier passage des révélations du 17 novembre 1870 (médiuM M. N.), émanées d'un esprit inspiré de son Dieu, ainsi que je l'ai déjà dit et reproduites en la Revue Spirite.

" On vous dit que Dieu lui-même présiderait à votre sentence. Cela n'est pas, Dieu ne sera pas encore là. Comment, vous voudriez que cet être, infiniment parfait, fût mis en contact, à cause de sa pureté sans égale, avec les méchants de tous les genres qui passent de vie à trépas ! Dieu, le trésor inépuisable du bien, lui la source intarissable de toutes les vertus, serait contraint de se présenter à l'homme souillé et dégradé ? Oh non ! Dieu est infiniment pur, aucune créature, tant perfectionnée soit-elle, ne peut l'égaliser. Mais plus une créature se rapproche de lui par la pureté, plus il se rapproche d'elle par l'amour. Il arrive donc qu'à force d'épuration, l'esprit se rapproche de Dieu, de même que le coupable s'en éloigne par ses méfaits. C'est donc encore l'homme qui sera son juge au dernier jugement. L'esprit, en présence de sa conscience, l'interrogera, elle lui reprochera le peu de fruits qu'auront produit ses avertissements, et ces deux parties indivisibles de l'être humain finiront un jour par s'entendre sur le nombre, la gravité des fautes et sur la gravité de la punition, qui se trouve souvent moins forte qu'elle n'a été demandée. La réduction de la peine arrive aussitôt que le repentir, et ce repentir sincère ne se fait le plus souvent sentir, qu'après la séparation du corps et de l'esprit. Dégagé du corps, l'esprit se repent à regret d'avoir offensé Dieu, juste et bon. C'est bien l'iniquité à genoux et couverte de honte, en face de la pureté infinie, tandis que votre repentir sur la terre n'est jamais, ou du moins bien rarement, sincère parce qu'il arrive plutôt pour ménager, pour sauver le corps que l'esprit. C'est la peinture des flammes éternelles qui effraie les mortels et fait qu'ils ont un semblant de repentir, mais bien peu, hélas, laissent le corps de côté, pour se repentir en esprit et en vérité. Un esprit. "

Evocation. 9 octobre 1870, 7 h. et demi du matin.

" Mes bons amis mes protecteurs, n'auriez-vous rien à me dire, avec la permission de Dieu ? "
Réponse : " Ecris, mon fils chéri. Les décrets de ton Dieu s'accomplissent. La France va sortir de son agonie, un rayon resplendissant va jaillir de ses ruines. La victoire va couronner son front. L'ennemi, entouré d'un cercle de fer, pâlera de terreur et il consultera la boussole immobile, pour découvrir le point du salut. Ses chefs, frappés de vertige, comprennent la témérité de leur orgueil. Ils songent à la retraite, mais le terrain glisse et s'effondre sous leurs pas. Le quart d'heure fatal de Rabelais a sonné. L'horizon s'obscurcit et la trombe dessine déjà son disque menaçant. Oh ! Le sol envahi brûle sous leurs pas ! Ses entrailles bouillonnantes vont s'entrouvrir pour donner passage à des fleuves de lave incandescente. La nuit, de ses voiles sombres, couvre à leur œil inquiet le drame funeste qui se prépare. Nuit que les éclairs menaçants sillonnent de toute part de leur sinistre lueur. L'heure fatale approche, et les destins de ce peuple orgueilleux, ambitieux et cruel, s'accomplissent. Il rentrera dans son ornière infime, la honte au front et le désespoir dans l'âme, sous le poids du stigmate le plus humiliant qui puisse être infligé à un peuple. Telle est, mon fils chéri, la première phase du grand drame régénérateur du globe terrestre, et qui marque le point lumineux qui doit éclairer l'humanité et ouvrir l'ère nouvelle. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

La parole divine résume ici, et caractérise le drame sanglant qui se déroule. Dieu marque de son doigt divin l'issue de cette lutte gigantesque, qui s'accroît pour l'accomplissement de ses desseins éternels et pose les bases de la transformation suprême qui incube laborieusement sur la terre ! C'est la première phase de l'ère nouvelle, vous dit votre Dieu. Oh ! Ecoutez-la donc, la parole divine qui retentit en tous lieux ! Vous le savez, elle est immuable et elle pèse sur vos têtes comme la fatalité du destin ! Oui ! Vous les avez entendues ces révélations suprêmes que votre Dieu, en sa miséricorde infinie, a daigné confier à la plume inspirée de son infime créature, et qui accepte avec courage la mission divine de vous les annoncer. Oh oui ! J'accepte avec foi et abnégation tout ce qui me vient de mon Dieu ! Je me soumetts avec respect à sa divine volonté, et c'est avec un dévouement sans bornes que je transmets à mes frères la parole divine qui doit les édifier. Plein d'un ardent amour pour mon Dieu, je m'abandonne tout entier à sa sollicitude paternelle. Je m'anéantis aux pieds de son trône. J'abîme mon être en sa volonté éternelle et j'aspire, de toutes les fibres de mon âme, à me confondre un jour dans son sein, conformément aux desseins de sa miséricorde divine, et je me livre avec bonheur aux flammes inextinguibles de son amour infini !

31 janvier 1871.

Cette page qui, dans ma pensée, devait clore le vingtième chapitre de mon œuvre, ouvre aujourd'hui une large marge à de nouvelles inspirations, qui doivent trouver place ici, et sont destinées à développer l'entente et la portée divine du livre que j'écris.

Évocation. 24 mars 1871, 7 h. du soir.

" Mon cher esprit Chénier, la France traverse, de nos jours, les phases nouvelles d'une transformation sociale, aux premiers actes de laquelle tu as assisté, à la fin du siècle dernier ; voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, m'édifier sur la portée et le caractère de si graves événements ? "

Réponse : " Mon frère vénéré, tu assistes au drame le plus effrayant qu'aient engendré les aberrations des hommes ! Tout est confusion sur la scène du monde ! Tous les ressorts de l'ordre social sont rompus, et le vaisseau de l'Etat, battu par la tempête, est livré, ses mâts brisés, ses voiles déchirées, et sans boussole, aux courants destructeurs qui le poussent dans des écueils homicides. Tout sombre autour de toi, mon vénéré frère ! Toi seul, debout au milieu des éclairs et du tonnerre, tu diriges le doigt vers l'horizon et tu indiques à tes frères épouvantés une éclaircie qui doit les sauver d'un irréparable naufrage ! Calme, au sein d'une agitation fébrile, tu signales le phare qui domine le port, et tu montres le but aux efforts de l'équipage ! Vis en paix, mon vénéré frère. De la nuit qui enveloppe la terre naîtra la lumière, et le jour ruisselant qui succédera à ces épaisses ténèbres, éblouira tous les yeux ! L'éclat de ce nouveau jour remplira l'univers de joie et d'allégresse, et les échos célestes retentiront de la gloire du Tout-Puissant. Heureux élu de ton Dieu ! A toi appartient d'inaugurer cette ère nouvelle qui va luire pour l'humanité ! Tu es le grand pivot sur lequel roulent les destinées du monde ! Ta voix est l'organe de ton Dieu et apaisera, à la vue de tes frères ébahis, les terribles rafales qui labourent le sol sur lequel reposent leurs pieds ! Oh ! Trois fois heureux celui qu'immerge la miséricorde de son Dieu, celui qui devient l'instrument béni de sa miséricorde divine ! Que ta joie soit grande, mon frère vénéré, car ton sort est prédestiné dans les décrets éternels de ton Dieu, à sauver tes frères du naufrage et conquérir une couronne immortelle, aux pieds du trône de ton Dieu ! C'est ton Dieu qui m'inspire et qui découvre à mes yeux ébahis, les pages célestes qui doivent glorifier ton message divin et assurer le gage de sa munificence divine. Reçois, mon frère vénéré, mon accolade sympathique. Chénier. "

" Chénier, inspiré de son Dieu, vous annonce, enfants du siècle, la fin des temps et l'éclosion de l'ère nouvelle. Espérez donc et réjouissez-vous, au milieu des ruines qui jonchent votre

chemin ! Car l'avenir se dresse devant vous, resplendissant de bonheur et de gloire ! "

Évocation. 25 mars 1871, 8 h. du soir.

" Mon cher esprit Lacordaire, j'ai lu avec émotion ton éloquente dissertation du 2 février 1871, à l'adresse des spirites. Tu leur recommandes l'œuvre de la propagande divine. O mon bon esprit, daigne me dire si je fais fausse route ! "

Réponse : " Rassure-toi, mon cher et vénérable ami. Tu es l'élu de ton Dieu, pour l'accomplissement de l'ère nouvelle ! Tu es, mon frère vénéré, l'organe de ton Dieu, inspiré de ton Dieu. Oh tu ne peux faillir ! La voie que tu suis est la plus pure, et tous les esprits marchent avec toi et te soutiennent de leur effluve sympathique ! Va, tu ne manqueras pas à ton mandat, parce que tu es entouré des grâces de ton Dieu, qu'il veille sur toi et qu'il est à tes côtés, à tous les instants de ta vie. Oh ! Vis en paix, mon frère vénéré ! Tous tes actes sont marqués au coin d'un cœur pur, et ils reflètent la miséricorde de ton Dieu ! Tous les bons esprits seconderont tes efforts, et sous le souffle de ton Dieu, ils t'aideront dans la tâche laborieuse que tu as acceptée de ton Dieu, pour la régénération de tes frères ! Vis en paix, mon vénéré frère. Reçois l'accolade céleste de ton frère tout dévoué. Lacordaire. "

Prière à Dieu.

" O mon divin Père, ne vous aurais-je pas offensé ? "

R. " Non, mon enfant chéri. Vis en paix. Ton divin Père te bénit. Ton Dieu. "

Les cohortes, les légions célestes s'ébranlent sous le souffle de Dieu. Elles se massent autour de son Messie, pour concourir à l'ère suprême de salut qui se prépare, pour l'humanité entière !

Prière à Dieu. 5 avril 1871, 8 h. du matin.

" Mon divin Père, daignez m'inspirer ! "

Réponse.

" Ecris, mon fils chéri.

Tout palpite ici-bas, à la voix du Très-Haut !
Ses décrets éternels en tous lieux s'accomplissent !
Du monde décrépît les boulevards périclissent !
De sinistres agents accourent à l'assaut !
Les instincts destructeurs en tous lieux s'assouvissent !
Tout est confusion, tout sonne le chaos !
Les arcs-boutants minés désagrègent le temple !
De ses parois croulantes jaillissent tous les maux !
Le monde, avec effroi, se tait et les contemple !
Et retentit le glas de l'éternel repos !
Déjà le sang ruisselle, avec le sang les larmes !
A Dieu seul appartient d'en arrêter le cours !
Dieu seul viendra tarir la source des alarmes,
Dissiper les points noirs de ces sinistres jours !
C'est donc vers votre Dieu, peuples grands de la terre,
Que doivent se tourner vos regards attristés !
C'est pour vous avertir que gronde son tonnerre,
Que ses feux tout-puissants sur vous sont arrêtés !
Ecoutez, écoutez cette voix solennelle,

Qui signale à vos pas la planche du salut !
Oh ! Retrouvez en vous cette flamme immortelle,
Qui, rivée à la terre, a l'infini pour but !
Que sont les courts instants d'un pénible passage,
Ce moment redouté, l'épreuve de la mort ?
C'est un retour heureux vers l'éternel rivage !
C'est là votre destin, oui, c'est là votre port !
Oh ! C'est là le bonheur qu'un décevant mirage
Fait scintiller des flancs d'un sol déshérité !
Bonheur dont seul le ciel vous assure le gage,
Et qui donne le sceau de l'immortalité ! Ton Dieu. "

Dans la nuit du 6 au 7 avril 1871 (du jeudi au vendredi Saint), je fus réveillé en sursaut par la voix de mon Dieu.

" Tu vas, me dit le Seigneur, recevoir la pensée de ton Dieu et ses instructions. En te levant, tu prendras ton crayon pour accomplir sa volonté. Ton Dieu. "

Le 7 avril, six heures du matin, j'adressai à Dieu la prière suivante.

" Mon divin Père, j'attends avec respect et amour votre divine parole. Je suis entièrement soumis à votre divine volonté. "

Réponse : " Ecris, mon fils chéri. Tu arrives au point culminant des épreuves que te prépare ta divine mission. Attends-toi aux fureurs de la tempête ! Tu vas soulever l'orage des passions, de l'orgueil, des préjugés des hommes ! De concert ils t'immoleront ! Mais ne te laisse pas abattre. Marche, le front haut, car ton Dieu est debout à tes côtés ! Le point noir qui t'enveloppe s'évapourera sous son souffle tout-puissant ! Sois ferme et inébranlable en ta foi, qui sera ta force devant ton Dieu et ton égide auprès de tes frères ! Ta pensée divine émanant des cieus, se dressera dans leur esprit et y apportera la stupeur ! Elle arrêtera dans leur bouche le sarcasme et la raillerie ! Ils n'oseront toucher à cet homme providentiel, derrière lequel s'élève, pour le soutenir, la grandiose image de leur Dieu, qui fera éclater sur le front de son Messie son auréole divine ! Oh ! Courage, enfant chéri de ton Dieu. Devant toi s'ouvre la plus belle page de l'histoire de l'humanité ! Oh ! Commence à poindre le grand jour de sa régénéscence, d'un courant nouveau et salubre, vers ses nouvelles destinées ! L'homme, enchaîné par la vie terrestre, au sol qui pourvoit à sa subsistance animale et à la joie de ses sens, ferme les yeux à la lumière céleste et atrophie son âme au contact impur de ses aspirations malsaines et du découragement d'une courte existence qui ne peut satisfaire ses instincts de bonheur ! Oh ! Tu apprendras à tes frères que le bonheur n'existe qu'au sein de Dieu ! Que celui qu'ils poursuivent sur la terre est un vain mirage, et qu'arrivés au bout de leur carrière laborieuse, avec de grands efforts pour l'atteindre, tous reconnaissent qu'ils ont voué leur existence, octroyée par l'amour de leur Dieu, pour s'élever jusqu'à lui, à poursuivre une chimère qui s'évapore et disparaît, ne laissant après elle que les angoisses de la mort ! Courage, enfant chéri de ton Dieu. Ta tâche est immense, mais tu es soutenu du bras de ton Dieu tout-puissant et immergé en son amour divin. Vis en paix, mon fils chéri. Ton Dieu. "

Oh ! La tâche que me confie mon Dieu est surhumaine ! Mais en sa bonté, en sa miséricorde divine, il me promet solennellement l'appui de son bras tout-puissant. J'ai foi en sa parole divine. Oh non ! Rien au monde ne saurait arrêter mon élan de dévouement et d'amour, en l'accomplissement de l'œuvre providentielle qui m'est confiée par mon Dieu ! Ce but, je le poursuivrai en son nom, sans défaillance, j'espère, sous l'égide de son souffle divin et animé

d'une foi inébranlable.

Évocation. 8 avril 1871, 7 h. du matin.

" Mes bons amis mes protecteurs, cette nuit mon sommeil a été profondément agitée par des scènes et des révélations étranges. Que s'est-il donc passé en moi ? Voudriez-vous bien, avec la permission de Dieu, m'édifier sur un tel mirage, et dissiper le trouble qui a envahi mon esprit ? "

Réponse : " Mon fils chéri, ton sommeil est l'image de ta vie, qui subit les étreintes de la mission divine qui t'est confiée. Tu es l'homme de ton Dieu, et tu parcours, haletant, le sentier accidenté que te trace ton Dieu. Courage, enfant chéri de ton Dieu, marche toujours avec une ardeur imperturbable vers le but qui se dresse devant toi. Ce but, c'est le salut de tes frères, c'est la gloire de ton Dieu ! C'est ta glorification devant lui ! C'est ton bonheur éternel, le bonheur réservé aux élus de ton Dieu ! Cette nuit, un voile s'est déchiré devant toi. Les diverses migrations de ton âme se sont déroulées à tes yeux. Tu as vu, au travers de ton enveloppe terrestre, les secrets de ta transformation. C'est un pas vers cette intuition suprême, qui participe de la science de ton Dieu, qui découvre le passé et qui pénétrera un jour dans l'avenir, sous le souffle de ton Dieu. Vis en paix, mon enfant chéri. Ta gloire est grande devant ton Dieu, et tu es immergé en son amour infini. Ton Dieu. "

Sous le souffle de Dieu et l'impulsion de sa sollicitude paternelle, se déroulent en ce jour, aux yeux de ses enfants, les profonds mystères du passé et de l'avenir ! L'un découvrant sur leur tête leur splendide destinée, l'autre pour les préserver de l'écueil de l'orgueil, reportant leur regard dans les ténèbres de leur incubation et le néant dont les a fait surgir l'amour infini de leur Dieu.

Évocation. 10 avril 1871, 11 h. du matin.

" Mon cher Alfred de Musset, inspire moi, avec la permission de Dieu, quelques vers sur l'entente sacrée, la signification providentielle de la Semaine Sainte ? "

Réponse.

" Ecris, mon fils chéri, c'est ton Dieu qui t'inspire.

Jours consacrés au Christ, jours bénis de ton Dieu !

Jours de joie et marqués de sa miséricorde !

Rayons du Créateur, ruisselant en tout lieu !

Flux infini d'amour, qui de son cœur déborde !

L'espérance, en ces jours, surgit de la douleur !

Du néant, la grandeur, de la honte la gloire !

Des tortures du corps rayonne le bonheur !

De l'immolation éclate la victoire !

Du souffle de ton Dieu, c'est le courant divin !

Le foyer éternel des flammes éternelles !

Feu qui, de l'homme impur, accomplit le destin !

Creuset épurateur de son âme immortelle !

Courage, enfant de Dieu ! Trace ton dur sillon !

Sur les pas de Jésus, affronte le Calvaire !

N'écarte pas les dards qui labourent ton front !

Remplis ta mission en imitant ton frère !

Au grand jour, comme lui, tu ressusciteras !

Du Tout-Puissant sur toi planera la parole !

Tu surgiras des morts et tu triompheras !
De ton Dieu, sur ton front, brillera l'auréole ! Ton Dieu. "

Du calvaire ? Je devais le gravir, hélas, à tous instants ! (29 février 1872) Oh ! Le ciel est ouvert devant moi ! La mission divine qui m'est confiée par mon Dieu, éclate dans toute sa splendeur. Oui, j'ai reçu le mandat divin de proclamer, de signaler à mes frères l'enceinte fortunée, le banquet divin auquel ils sont conviés ! Hélas ! Les insensés chercheront à étouffer ma voix inspirée ! Mais la miséricorde de leur Dieu touchera leur cœur et ils verront la lumière !

Le 31 mai 1871, 6 heures 50 du matin, j'évoquai M. d'Amarzit, receveur particulier de l'arrondissement de Villeneuve-sur-Lot. Cet homme de bien venait d'accomplir sa dernière existence terrestre, en laquelle il avait su si bien, se concilier l'estime et l'affection de tous.

Évocation.

" Mon cher esprit, daigne, avec la permission de Dieu, me rendre compte, pour l'édification de tes frères, de ton heureuse migration dans le monde invisible ; migration qui a dû être pour toi un bien heureux réveil ? "

Réponse : " Mon cher ami et vénéré frère, je te sais gré de ton sympathique appel. Oh ! Je te remercie surtout de tes saintes prières, qui m'ont procuré le bonheur ineffable de me rapprocher de mon Dieu. Oh oui ! J'ai senti la joie réservée aux élus, en la communion céleste que tu as obtenue pour moi de ton Dieu, par tes saintes prières. Oh ! Qu'elles sont efficaces, tes prières, mon vénéré frère, et que ta mission est belle, aux pieds du trône de ton Dieu ! Tu es l'ange protecteur de tous tes frères, et ton Dieu bénit tes suppliques au nom de tous, et épanche sur tous les trésors de sa miséricorde et de son amour ! Tu es donc le ministre de ton Dieu dans le ciel ! Tu es aussi son ministre, son messie sur la terre ! C'est là le titre que je te contestais pendant que j'étais avec toi sur la terre. J'admirais ta bonne foi, mais je ne croyais pas à ce que j'appelais tes hallucinations. Courage, mon frère vénéré. Ta foi inébranlable fait ta gloire dans le ciel et t'inonde de l'amour de ton Dieu ! Elle fera bientôt ton triomphe sur la terre, et elle entraînera la masse des incrédules, qui accueillent avec tant de dédain, de mépris même mêlé de pitié, les efforts surhumains avec lesquels tu poursuis ta sainte, ta divine mission ! Oh ! Que l'arbre du salut grandira à ta voix inspirée de ton Dieu ! Que ses branchages deviendront puissants ! Oh ! Leur végétation luxuriante couvrira la terre de leurs salutaires rameaux ! Oui, mon frère vénéré, le monde ahuri de l'intervention divine sur la terre, s'inclinera devant son Dieu et refoulera dans son cœur les passions qui bouillonnent en lui, et dont jaillit à grands flots la lave incandescente. Mes paroles, mon vénéré frère, me sont inspirées par ton Dieu, qui te protège et qui glorifie ta mission, pour l'édification de tous tes frères. Adieu mon vénéré frère, reçois mon accolade sympathique. Au revoir. d'Amarzit. "

Vous l'entendez, mes chers frères ! Oh ! Vous entendez les paroles que vient de tracer mon crayon ! Elles sont inspirées de votre Dieu. Oh ! Ecoutez-les. Le Tout-Puissant daigne vous montrer, de son doigt divin, l'arbre éternel du salut ! Venez donc vous abriter sous son ineffable branchage. Ouvrez les yeux à la lumière et immergez-vous en la grâce divine, que votre Dieu épanche sur vous avec tant d'effusion et d'amour !

Évocation de Monseigneur Darboy, Archevêque de Paris.

2 juin 1871, 6 h. 20 du matin.

" Cher esprit, martyr des fureurs d'une démagogie criminelle, n'as-tu rien à me dire ? "

Réponse : " Ecris, mon vénéré frère. Tout s'accomplit conformément à la volonté de notre

Dieu et à la sagesse de sa providence divine ! Que sommes-nous sur la terre ? De simples passagers que Dieu y a placés pour l'accomplissement de ses desseins éternels et la glorification de sa miséricorde infinie ! Les générations se succèdent et accomplissent leurs fins. Chaque comparse de la scène du monde vient apporter son appoint au grand œuvre de la création, et concourir aux lois de l'univers ! Ma mort tragique, mon vénéré frère, doit avoir sa réaction morale dans la fibre publique, et édifier nos frères qui attardés en les voies de leurs aspirations terrestres, oublient de lever leurs yeux vers le suprême moteur de leur existence, vers le Père divin qui les appelle à lui, avec toute l'ardeur de son amour infini. Oh ! Mon frère vénéré, qu'il est salutaire l'exemple du pardon épanché en la foi du croyant, le pardon octroyé à ses malheureux frères qui, dans le paroxysme de leur démence, portent un fer fratricide sur la poitrine de celui qui, s'imprégnant de la miséricorde, de la mansuétude inaltérables de son Dieu, bénit ses assassins et prie pour eux ! Oh ! C'est là l'exemple qu'est venu apporter à la terre Jésus, le sauveur du monde, l'exemple du mépris de la mort ! L'exemple de la foi en Dieu, plein de miséricorde et d'amour ! Oh ! Il vivra à jamais dans les fastes du monde, l'exemple qui a révolutionné le cœur humain, régénéscence dans le sang si pur de ce divin Messie, détaché du trône de notre Père divin, en sa sollicitude infinie pour sa faible créature ! Oh ! Il ne sera pas perdu non plus pour le salut de l'humanité, l'exemple des massacres qui ont ensanglanté les pavés de cette cité splendide, foyer où venait rayonner la civilisation du monde, en la magnificence du progrès, mais aussi avec les vices et les travers qu'engendrent cette activité fiévreuse, ces aspirations malsaines, au confortable, aux joies, à tous les entraînements désordonnés de la vie terrestre. Non, il ne sera pas perdu l'exemple terrible, dis-je, des aberrations, des passions humaines, qui aura sa réaction mon vénéré frère, et produira son impression salutaire sur l'esprit du philosophe, du penseur, de l'économiste et surtout sur celui du chrétien qui s'est écarté des divines maximes que Jésus, le messie de Dieu, est venu inoculer à la terre. C'est là le premier pas, la première phase en la régénéscence du cœur de l'homme, arrivé au dernier degré d'indifférence, marquant dans la prescience de Dieu les temps prédits, et nécessitant le cataclysme héroïque qui s'accomplit, pour galvaniser la fibre divine, qui existe en lui, et que son Créateur ne peut laisser s'anéantir. Telle est, mon frère vénéré, la voie providentielle qui s'ouvre devant toi, pour l'accomplissement de la mission divine que t'a confiée ton Dieu. C'est ainsi que le champ qui t'est donné de cultiver, pour y répandre la semence divine du salut, sera purgé par la main de ton Dieu, des ronces, des plantes malsaines qui l'ont envahi et qui étoufferaient, en leur pernicieuse végétation, le germe suprême de la parole de Dieu, dont tu es le dépositaire sacré ! Courage, fils bien-aimé de ton Dieu, l'élu de sa miséricorde divine ! Traverse, avec la sérénité de ta foi inébranlable, les convulsions du monde, s'agitant sur son lit de douleur ! Et le front élevé jusqu'aux pieds du trône de ton Dieu, tu illumineras tes frères des rayons de sa pensée divine, qui s'y reflète et qui le couronnera de son auréole immortelle. Vis en paix, mon vénéré frère. Ton Dieu m'inspire et te bénit. Darboy, Archevêque de Paris. "

Tel est le langage sublime du martyr de la Providence divine ! Martyr qui, en sa foi chrétienne, a béni ses assassins, ses frères égarés, et qui a quitté ce sol tourmenté des passions des hommes, où reposaient ses pas endoloris, en tournant vers son Dieu un regard de reconnaissance et d'amour, illuminé du sourire inaltérable de l'espérance, jaillissant à longs traits de son âme limpide ! Oh ! Glorifiant le sang si pur versé par le divin Messie, il élève le sacrifice de sa vie jusqu'aux pieds du trône de son Dieu ! Sacrifice solennel et sacré, appelé à refouler en ses sanglantes traces, les instincts pervers de la terre, par l'exemple des vertus célestes retournant à leurs sources, au sein de Dieu ! Oh ! Tels sont les rayons de la sphère divine, venant flétrir des scènes d'horreur et qui, se reflétant en lames de feu dans le cœur de l'homme, y galvaniseront l'étincelle divine déposée en lui et le ramèneront à son Dieu qui, l'immergeant de sa clémence infinie, pendant le paroxysme même de ses criminelles

défaillances, lui réserve encore son sourire ineffable et paternel ! Telles sont les phases providentielles, nous dit le saint martyr, de l'ère nouvelle qui se prépare !

Prière à Dieu. 6 juin 1871, 1 h. du soir.

" Mon divin Père, que s'est-il passé en moi cette nuit ? Je n'en ai pas gardé le souvenir. Seraient-ce des instructions que vous auriez daigné me donner ? "

Réponse : " Ecris, mon fils chéri. Ce que tu as éprouvé est l'indice de ce qui se prépare, car tu as subi les épreuves que te réserve ton Dieu. Tu as été transporté dans ta vie future. En toi s'accomplissaient les vues de ton Dieu. Tu as été transporté au sommet de ta vie, et tu as vu les points divers que tu as traversés, pour arriver au point que tu occupes aujourd'hui et ceux qui te restent à parcourir. Ne t'effraie pas de ce qui t'arrive, tout s'accomplit selon les vues providentielles de ton Dieu, qui te conduit par la main et t'amène au but de ses desseins éternels. Courage et patience, mon enfant chéri. Ton avenir s'élabore et tu seras étonné des résultats, malgré la foi en ton Dieu qui t'anime. Prépare-toi à de grands événements, qui t'attendent et qui seront le couronnement de ta mission divine. Tes frères en seront ébahis, et toi mon fils chéri, tu tourneras les yeux vers le ciel, qui t'éclairera sur la marche que tu auras suivie sous la main de ton Dieu et sur celle qu'il te restera à suivre pour accomplir sa volonté. Ecoute, ta voix va retentir dans l'univers entier. Elle sera écoutée, parce que nul ne pourra contester sa divine origine. Elle sera la boussole qui se dressera devant toutes les puissances, lesquelles s'humilieront devant toi et se prosterneront à tes pieds. Ecoute encore, ta voix doit être accentuée, elle doit s'inspirer de ton Dieu dont tu es le représentant, le ministre suprême auprès de tes frères. C'est donc au sein de ton Dieu que repose ton esprit, qui t'immerge de grâces infinies ! Grâce que ton divin Père épanche sur tous ses enfants, et dont tu es le canal suprême ! Courage, mon enfant chéri. Tu touches au but de tes héroïques efforts, et la couronne que te destine ton Dieu, est déposée sur son trône, à la vue du ciel et de la terre ! Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Le Tout-Puissant dévoile ici, aux yeux de tous ses enfants, l'amour divin, l'amour infini dont il immerge sa créature ! Avec quelle sollicitude ineffable il se plaît à lui venir en aide ! Quelle récompense divine ne réserve-t-il pas à ses constants efforts, à ses aspirations ardentes vers lui ! Oh ! Descendant des sommités incommensurables de sa divinité, il daigne s'entretenir, en les accents du Père le plus tendre, avec son infime créature ! Oh ! Electrisant sa foi et l'entourant des insignes d'un mandat divin, il l'envoie solennellement à ses frères, pour proclamer son amour infini, rosée divine qu'il épanche sur tous ! Il leur envoie son Messie pour leur annoncer le pardon de leurs fautes, leur révéler le banquet suprême qu'il leur prépare dans son sein, où il les attend tous pour leur ceindre la couronne de l'immortalité ! Couronne déposée pour tous sur le trône même de sa Toute-puissance ! O vous tous qui m'entendez, brisez donc avec une héroïque détermination les liens honteux qui vous rivent à la terre, et qui constituent le stigmate de votre asservissement à la matière ! Oh ! Donnez à votre âme divine son irrésistible essor, qui l'entraîne vers ses fins, vers son Créateur !

Le 12 juin 1871, huit heures du soir, j'évoquai l'infortuné Bonjean, le vénérable président de chambre en la Cour de Cassation, malheureuse et si regrettable victime des massacres accomplis au nom des saturnales de la liberté.

" Mon cher esprit, n'as-tu rien à me dire, au nom de notre Dieu ? "

Réponse : " Si, Ecris. Mon vénéré frère, tu tiens le crayon de l'avenir ! Que tous les voiles se rompent pour toi. Tu approches d'un moment solennel pour la glorification de ta sainte mission. Tout se prépare pour les manifestations qui doivent combler ta gloire. Oui, le

moment solennel approche, et bientôt s'accomplira le dénouement du drame qui clora la fin des temps. Redouble de courage, car tu seras soumis à de rudes épreuves. Tu seras violemment attaqué, et tes frères te jetteront la pierre avec fureur. Mais ces moments seront courts. Bientôt tu surgiras triomphant du milieu des criailles et des outrages qui seront déversés sur toi, et ton nom envahissant l'espace, ébranlera le globe entier, en proie à une indicible émotion. Oh ! Ne crains pas le mauvais vouloir de tes frères, ils seront atterrés, même en leur fureur ! Oh ! C'est que le doigt de ton Dieu pèsera sur eux et qu'ils reconnaîtront son intervention divine ! Ecoute, ta foi sera ton égide, ta sauvegarde. Nul n'osera la combattre, tous sentiront en leur cœur surgir le respect de l'âme, qui s'impose à l'orgueilleuse raison ! C'est donc un grand jour qui se prépare, pour le salut du monde ! Jour qui fera éclater ton message béni. Tous, après le premier moment d'émotion répulsive, viendront à toi, sous une impulsion irrésistible qui leur viendra d'en-haut ! La milice céleste, sous le souffle de Dieu, combattra à tes côtés l'incrédulité et le scepticisme, et la tête altière du libre penseur s'humiliera devant toi et reconnaîtra ton message divin ! C'est au nom de ton Dieu que je te parle. C'est sa parole divine que je te transmets. C'est une mission divine que je remplis auprès de toi. Vis en paix, mon frère vénéré, et reçois l'accolade sympathique de ton frère affectueux. Bonjean. "

Oh ! Que la vérité émanée du ciel s'épande en flots de lumière et qu'elle règne en tous lieux pour le salut de la créature et la gloire du Créateur ! Ecoutez, hommes froids et sceptiques, dominés par un inflexible orgueil ! Oh ! Ecoutez, en votre attitude altière ! Le sol glisse sous vos pas ! Ne sentez-vous pas défaillir votre cœur ? Aux sinistres éclairs qui vous environnent, aux éclats de tonnerre qui grondent sur vos têtes, vous frémissez ! Vous vous raidiriez en vain, reconnaissez votre néant ! En votre feinte assurance, avouez-le, votre émotion est grande ! Oh ! A votre insu peut-être, vous levez instinctivement vos regards terrifiés vers le ciel ! Oh ! Que deviennent donc, en ces moments suprêmes, les combinaisons si fragiles de votre superbe raison ? Cet insigne glorieux de votre divinité, scellé sur votre front par votre Dieu ! Attribut que par un défi impie, vous osez élever jusqu'au trône de sa toute-puissance ! La profondeur de votre néant pèse en ce jour sur vous ! Oh ! Le moment est solennel. Tout sombre autour de vous ! Les monuments élevés de vos débiles mains, s'effondrent avec fracas, et de leurs ruines fumantes jaillit une voix inspirée, émanant des pieds du trône de votre Dieu ! C'est la voix même de votre Dieu, qui vous signale à l'horizon une oasis fortunée, resplendissante de son amour paternel, c'est le foyer de sa miséricorde divine, mais distancée par un homicide désert, qui s'élargit autour de vous. Oh ! Attachez vos regards sur ce point lumineux, c'est la terre promise du salut. C'est là que s'épanchera un baume réparateur sur vos membres mutilés, déchirés au travers des aspérités de votre course périlleuse ! Oh ! Ecoutez-la donc cette voix suprême qui vous montre le but de vos pérégrinations laborieuses, c'est la voix, vous dis-je, de votre Dieu, de votre Père divin !

Prière à Dieu. 18 juin 1871, 3 h. du soir.

" Mon Dieu, cette nuit vous avez daigné vous entretenir avec moi. Puis-je, mon divin Père, sans vous offenser, vous prier de me rappeler vos divines paroles ? "

Réponse : " Ecris, mon fils chéri. Ton Dieu a glorifié tes saintes aspirations vers ton Dieu. Il t'a dit que le désir ardent, en ton cœur, de t'élever à ton Dieu par l'épuration suprême de ton âme, était en toi une flamme divine, qui te justifiait devant ton Dieu et te conciliait son concours divin, pour lutter contre les entraînements de ton enveloppe terrestre. Il t'a dit qu'il ouvrait à l'ascension suprême de ton âme, la source de la toute-puissance de ton Dieu, qui vient toujours en aide à son enfant chéri, en sa détresse, lorsqu'il l'implore avec foi et amour. Ton divin Père t'a rassuré, mon fils chéri, quant à tes faux pas dans la vie, qui sont l'effet de ta

faiblesse, faiblesse que ton Dieu connaît et qu'il vient secourir au plus léger cri de détresse poussé vers lui par son enfant bien-aimé. Ton divin Père t'a expliqué tes moments d'angoisses et de découragement en la voie militante de ton ascension vers ton Dieu. Ton divin Père t'a dit, mon enfant chéri, que tu devais comparer tes défaillances, en tes aspirations de perfectibilité divine, aux ennuis d'un voyage en chemin de fer, qui, quelque rapide qu'il puisse être, arrête tes regards sur des points divers, qui ne sont pas le but que tu te proposes d'atteindre, et qui te font désirer avec impatience le terme de ta course et de tes fatigues au travers de l'espace. Ton divin Père t'a dit encore que la locomotive de ton ascension vers ton Dieu, était la grâce de sa toute-puissance, non susceptible de dérailler, et qui t'emportait avec toute l'impulsion du feu divin de tes aspirations, chauffant la locomotive divine à toute vitesse. Comprends donc, mon enfant chéri, que l'aspiration ardente de l'âme vers son Dieu, l'immerge en son amour divin, en ses grâces infinies, et la fait participer à sa toute-puissance, qui, venant se confondre ici, en les aspirations de son enfant chéri, constitue l'unité de concours qui assure l'infaillibilité des efforts de la créature, en l'amour, en la miséricorde, en la toute-puissance du Créateur. O mon enfant chéri, la foi transporte les montagnes et fait les élus. Vis en paix, mon enfant chéri. Communique à tes frères ces instructions de ton Dieu, Elles galvaniseront leurs fibres divines. Ton Dieu. "

O vous tous qui m'écoutez, je livre à vos méditations les paroles divines qui précèdent. Oui, ainsi que le dit votre Dieu, elles sont destinées à galvaniser votre fibre divine, elles dressent dans votre âme le flambeau du salut, elles ouvrent à vos aspirations divines la source ineffable des grâces qui s'épanche de l'amour infini de votre Dieu ; source qui n'est autre que les rayons de sa toute-puissance ! Oh ! Vous dit encore votre Dieu, la foi transporte les montagnes et fait les élus. Oui aimez votre Dieu, aspirez à être à lui, et votre Dieu en son amour divin, vous livrera tous les trésors de sa divinité ! Il vous élèvera à la hauteur de son trône, aux sommets de sa toute-puissance. Vous êtes tous des dieux, disait Jésus au peuple d'Israël ; vérité éternelle que glorifie la parole de votre Dieu en ce jour solennel !

Le 25 juin 1871, cinq heures du matin, j'adressai à Dieu la prière suivante.

" Mon divin Père, dois-je accomplir le pèlerinage de Lourdes, que j'ai projeté ? "

Réponse : " Oui, mon fils chéri. C'est une démonstration, c'est un acte pieux, c'est l'accomplissement de la volonté de ton Dieu, qui rattache à ce pèlerinage les signes des temps ! C'est de ce rocher aride de la vallée de Lourdes, que ton Dieu a fait jailli, sous la main de Marie, cette source salutaire qui enseigne aux hommes que le soulagement de leurs maux, que leurs espérances n'ont pas de plus sûr canal que l'intermédiaire de Marie, que Dieu a élevée sur son trône pour le salut de l'humanité ! C'est sur ce rocher de Lourdes, que ton Dieu a voulu instituer le sanctuaire du culte à Marie, et la source des grâces, pour rappeler les hommes à leur Créateur. C'est aux pieds du rocher de Lourdes que tu retrouveras ta mère Marie et que tu entreras en communication divine avec elle, pour le salut de tes frères. Elle t'apparaîtra, mon fils chéri, comme elle est apparue à la simple fille de la montagne, à la naïve Bernadette, et elle t'apprendra les grandes choses qui doivent t'être annoncées. Elle te donnera les instructions qu'elle tiendra de son Dieu. Ton pèlerinage à Lourdes sera donc une phase solennelle de ta mission, ta mère Marie t'initiera aux secrets de l'avenir et te dévoilera les desseins de ton Dieu et les vues de sa miséricorde divine. Ecoute donc avec respect ses paroles inspirées. Elles seront ta boussole dans les événements, le cataclysme, qui vont s'accomplir sur la terre ! Ne demande pas à Marie la guérison de tes maux, elle ne saurait t'être accordée, alors que ton existence sur la terre a son terme fixé dans les décrets de ton Dieu, et que ton heure est marquée pour retourner à ton Dieu et t'immerger en sa béatitude éternelle. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, vous offenserais-je si je demandais à Marie cette grâce en votre nom ? "

R. " Non. Mais ton Dieu qui t'aime et qui veut préserver son Messie, son fils chéri, des dangers de l'orgueil, l'appellera à lui au moment opportun, pour conjurer les dangers que fera naître autour de lui son triomphe divin. Vis en paix, mon enfant chéri. Abandonne-toi tout entier à la sollicitude de ton divin Père. Il te presse sur son cœur divin et te bénit. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, dois-je boire à la source sainte et puis-je recueillir de ses eaux bénies ? "

R. " Oui, mon enfant chéri. C'est là un témoignage de ta foi, que tu donneras solennellement à tes frères et qui les édifiera. "

D. " Ne pourront-ils pas dire aussi que ces eaux bénies n'ont point la vertu surnaturelle qu'on leur attribue, alors qu'elles n'auraient pu guérir celui qui se dit votre divin Messie ? O mon divin Père, vous daignez accueillir tous mes doutes avec une si ineffable bonté ! Oh non je ne voudrais pas vous offenser ! "

R. " Vis en paix, mon enfant chéri. Confie-toi à la sagesse de ton Dieu qui te parle. Non chéri, tu ne l'offenses pas, ton Dieu, parce que ton cœur est pur, que tu l'aimes, ton Dieu et que tu respectes sa volonté ! Ton Dieu. "

Oh ! En relisant cette communication, je fus frappé de l'irrévérence se dégageant du ton présomptueux et résistant que j'avais pris en parlant à mon Dieu. Oh ! Je fus surtout profondément touché de l'ineffable bonté avec laquelle ce Père divin rappelait son téméraire enfant au respect de sa volonté. Mais que s'était-il donc passé en moi, en ce moment regrettable ? Quel est donc le sentiment d'orgueil qui m'avait entraîné à ce coupable oubli ? Oh ! Dieu qui lit dans mon cœur, qui démêle tous les mouvements de mon âme, le sait, et il daigne me pardonner ma faiblesse ! O vous tous qui m'écoutez, adressez-vous à ce Père divin, en tous les faux pas qui vous attendent dans le sentier périlleux de la vie ! Demandez-lui avec ferveur d'oublier vos défaillances, et vous recueillerez son sourire divin, venant immerger votre faute dans le flux de sa mansuétude, de sa miséricorde infinie, s'épanchant de la source intarissable de son amour ! Oh ! Ramené par un prompt retour sur moi-même, à des sentiments d'une pieuse et respectueuse soumission à sa parole divine, je promis à mon Dieu de m'abstenir, aux pieds de la grotte sainte, de demander à Marie la guérison de mes maux.

Le 27 juin 1871, j'accomplis le saint pèlerinage de Lourdes, et aux pieds de la grotte, consacrée par la miséricorde suprême, au culte de Marie, je sollicitai avec effusion sa divine protection. Je bus à la source de vie, qui a jailli sous sa main bénie, et je lui adressai avec ferveur la prière suivante.

" O Marie ! Mon bon ange gardien, ma bonne mère adoptive, prie avec moi notre Dieu, afin que cette eau bénie en sa miséricorde divine, me sanctifie, en toi, aux pieds de son trône éternel ! "

Je puisai à cette source de grâces et je recueillis de son eau, pour ma famille et tous ceux de mes frères qui ont foi en la miséricorde divine et à l'intercession de Marie auprès de son Dieu !

Le 29 juin 1871, à huit heures du matin, j'adressai à Dieu la prière suivante.

" Mon divin Père, en mon pèlerinage de Lourdes me suis-je conformé en tout à votre divine volonté ? N'aurais-je pas failli ? "

Réponse : " Oui, mon enfant chéri, vis en paix. Tu as accompli en tout point la volonté de ton Dieu. Ne crains pas, mon enfant chéri, d'avoir encouru la disgrâce de ton Dieu, alors que Marie ne t'est point apparue et qu'elle n'a point ostensiblement répondu à tes ferventes prières. Le moment n'est pas encore venu, et les yeux de tes frères, fermés à la lumière, ne sauraient être frappés encore des rayons qui jaillissent du trône de ton Dieu. Aie foi, mon enfant chéri,

dans les paroles de ton Dieu. Tout ce qui t'a été dit s'accomplira. Oui, la parole de ton Dieu est immuable, et sa sagesse est infinie. Ecoute-la avec respect, la parole de ton Dieu, abandonne-toi tout entier à sa miséricorde divine et aux vues providentielles qu'il a arrêtées sur toi ! Ne songe pas à l'apparence qui semble contrarier ce qui t'avait été annoncé par ton Dieu. Sa volonté est voilée pour s'imposer à sa créature. Au moment solennel arrêté en ses desseins éternels, tout s'accomplit, mon fils chéri, pour la gloire de ton Dieu et la manifestation de sa miséricorde divine. N'aie donc aucune appréhension sur l'issue de ton pèlerinage à Lourdes, qui a consacré le point culminant de ta divine mission, en recommandant à tes frères, par un tel acte de foi, le culte de Marie, dont la magnificence doit éclater sur le rocher aride, où ton Dieu a posé la première pierre de l'Eglise nouvelle de la chrétienté ! Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu te bénit en son amour infini. Ton Dieu. "

D. " Mon divin Père, je n'ai donc pas à demander à ma mère Marie les instructions qui m'étaient annoncées en vos paroles divines ? "

R. " Non, mon enfant chéri. Ces instructions solennelles t'arriveront spontanément, au moment marqué du doigt de ton Dieu. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Le 13 juillet 1871, huit heures du matin, me trouvant à Bordeaux, chez Mme X., remarquable médium, j'évoquai les bons esprits mes protecteurs, les priant de me donner des instructions, au nom de mon Dieu.

Réponse sous le crayon de madame X.

" Mon ami, me voilà. Marie. "

Mentalement je priai ma bonne mère Marie de me donner les instructions de notre Dieu.

Réponse toujours sous le crayon de madame X.

" Prie pour ceux qui souffrent. Marie. Prie pour ceux qui souffrent ".

C'est donc là ma mission divine ! C'est Marie, c'est la voix de la charité qui vous le dit. Ecoutez-la cette voix divine, c'est la voix de votre Dieu, émanée de son amour infini ! A mon retour de Lourdes, mon fils fut pris de symptômes alarmants, caractérisant une exaltation fébrile. Le vendredi soir, 30 juin, je lui fis prendre un verre d'eau de la grotte de Lourdes, qu'il but sans répugnance aucune, et même avec le sentiment d'un religieux respect. Le lendemain, son exaltation avait progressé, et le surlendemain 2 juillet, il éprouva quatre accès de transport au cerveau, des plus violents ; accès qui, d'après l'avis des médecins appelés, avaient eu le caractère de crises mortelles. Ce diagnostic fut confirmé, le lendemain, 3 juillet, par le médecin distingué aux soins duquel fut confié mon fils, à Bordeaux. Ce médecin me disait, en termes incisifs et saisissants, que mon fils avait échappé à quatre boulets de canon, qui l'avaient rasé. Or, d'après les prévisions de cet habile et savant praticien, ces cruelles attaques devaient se renouveler très incessamment, et constituaient pour le malade l'état le plus grave et le plus alarmant. Mais faut-il ajouter qu'à son grand ébahissement, et contrairement à ses désespérantes prévisions, à son terrible diagnostic, deux jours, trois jours, cinq jours, etc., s'écoulèrent, sans que ces crises redoutables eussent reparu. Or, nous dirons pour l'édification de tous, qu'une médaille rapportée de la grotte de Lourdes, avait été attachée aux vêtements de mon fils, et qu'à la suite d'une intervention surnaturelle qui sera rapportée plus bas, le calme se fit chez lui. En effet, celui-ci au bout de trois semaines était complètement revenu en son état normal. Il écrivait à sa femme. Il se livrait à toute l'effusion des entretiens de famille, il reprenait le fil interrompu de ses affaires, il raisonnait sur les péripéties de sa maladie, remontait à ses causes et en définissait les effets. Et cette réintégration complète en sa santé mentale, arrachait à son médecin l'aveu sincère et solennel, qu'une telle guérison présentait tous les caractères d'une intervention divine, dont il fallait rendre grâce à Dieu. Il ajoutait que sur cent malades entourés de tels symptômes, pas un ne serait guéri, ou tout au moins arrivé si

rapidement à une si complète guérison. Oh ! Disons-le, répétons-le, pour la glorification de la vérité. C'est que de pieuses et ferventes prières à Dieu et à Marie, une foi imperturbable avait épanché sur mon fils les mérites de l'eau sainte et de la médaille bénie, rapportées de la grotte providentielle de Lourdes ! Prières auxquelles une voix divine répondait par ces ineffables accents. Ta divine prière, mon fils chéri, remonte jusqu'aux pieds du trône de ton Dieu, qui l'accueille avec amour et te bénit. Vis en paix. Ton fils te sera rendu !

Mais remontons un instant à la cause déterminante d'une si violente maladie. Sans doute, son germe apparent semblerait résulter d'un régime excitant, adopté inconsidérément par mon fils, et de fortes impressions morales, mais une telle prédisposition chez lui fût restée très vraisemblablement inoffensive en son cerveau, parfaitement sain, si une influence occulte, brutalement déterminante, en un mot, si l'obsession d'un esprit hostile et violent n'eût provoqué l'explosion de la maladie. Oh ! Plutôt, écoutons la parole suprême.

Le 2 juillet 1871, deux heures du matin, le jour où mon fils fut frappé de quatre attaques, de quatre accès de transport au cerveau, j'évoquai les bons esprits mes protecteurs, dans les termes suivants.

" Mes bons amis, voudriez-vous bien me dire, avec la permission de Dieu, quelle est la cause de l'état de souffrance, ou plutôt de la crise violente qu'éprouve mon fils ? "

Réponse : " Mon fils bien-aimé, ton fils subit une obsession. C'est l'esprit du mal qui lutte contre ton Dieu. Evoque-le, il te répondra. Ton Dieu. "

Évocation.

" Esprit obsesseur de mon fils, viens, mon cher ami, t'expliquer avec moi. Aie pitié d'un père et d'une mère, que tu tortures en la personne de leur fils. "

R. " Aurais-je quelque compte à te rendre ? "

D. " Non très certainement, mais puisque tu me fais souffrir, je puis bien te demander le motif de tes hostilités. "

R. " La mission que tu remplis me déplaît. Pourquoi ne laisses-tu pas le monde à ses errements et veux-tu le réformer ? C'est de l'orgueil ! "

D. " Serait-ce bien de l'orgueil, alors que je m'humilie devant mes frères, qui ne croient pas à ma mission, et que d'ailleurs j'obéis à mon Dieu ? "

R. " Ta ligne de conduite me déplaît. "

D. " Dis-moi, mon cher ami, quel avantage peux-tu retirer de ton acrimonie ? "

R. " Le monde tel qu'il est me plaît, plus que celui que tu veux lui substituer. J'aime l'agitation des passions et les péripéties qui tourmentent la face du monde. "

D. " Dis-moi, mon cher ami, peux-tu trouver le bonheur dans la perpétration du mal ? "

R. " Non, mais je cède à une fièvre dévorante qui certes, n'est pas le bonheur, mais le mouvement ! "

D. " O mon cher ami, crois-moi, aspire au repos, à la quiétude, ou plutôt à l'activité de l'amour, qui constitue la béatitude de ton Dieu ! "

R. " Mais puis-je jamais prétendre à ce bonheur, qui est le partage de Dieu seul ? "

D. " Oui, mon cher ami, ton Dieu est si bon qu'il veut bien partager son bonheur avec toi, il t'offre, en sa miséricorde, tous les moyens de l'obtenir. Ne te montrerais-tu pas ingrat en repoussant avec dédain sa main paternelle ? "

R. " Oh ! Je vois bien que tu veux en venir à tes fins, faire du monde un vaste couvent, le triomphe de l'hypocrisie. "

D. " L'homme ne fait pas acte d'hypocrisie quand il pratique le bien, qu'il est bienveillant et charitable pour ses frères. "

R. " En somme, tu es un bon homme et je conviens que j'ai tort de te tourmenter. "

D. " O mon cher ami, quelle bonne action si tu voulais bien dégager mon fils de tes étreintes ! "

Combien cet acte serait agréable à ton Dieu qui te bénirait ! "

R. " Eh bien ! Je veux bien dégager ton fils de mon obsession, mais de ton côté, montre-toi moins tracassier à l'égard de mes amis. "

D. " Je ne cherche pas à les tracasser, je veux les appeler au bonheur. "

R. « Cette bonne pensée me touche. Eh bien ! Je ne te contrarierai plus. "

D. " Oh ! Tu vas dégager mon fils de tes cruelles étreintes ? "

R. " Oui, je te le promets. "

D. " A l'instant même ? "

R. " Oui, il l'est déjà. "

D. " Tu ne me trompes pas ? "

R. " Non, tu le verras. "

D. " Comment t'appelles-tu ? Quel est ton nom ? "

R. " Je suis Attila. "

Nous retrouvons ici, un exemple frappant de ces manifestations traditionnelles, enregistrées dans les annales du monde. C'est ainsi qu'à toutes les époques de la vie humaine, se sont révélés à l'homme des êtres haineux, méchants, qui, chez les Païens, étaient signalés, en leur funeste influence, sous la dénomination de mauvais génies, et qui, en les croyances des patriarches, du peuple hébreu et de l'ère chrétienne, apparaissaient sous la figure fantastique de Satan. Etres qui ne sont autres, en somme, que des esprits attardés, et qui encore étreints dans les langes d'une nature abrupte, obéissent à de violentes et féroces passions. Dominés par un orgueil indomptable, ils vivent séparés de Dieu. En révolte contre toutes les lois divines, ils sont réfractaires à l'accomplissement du bien. Etouffant en eux le foyer divin des aspirations saines et vivifiantes, ils abusent, pour pratiquer le mal, du libre arbitre que leur a octroyé le Créateur. Mais en cet état de révolte contre leur Dieu, ils sont en proie aux angoisses, aux souffrances se rattachant à la perpétration du mal. Oh ! Dans le paroxysme de la fièvre ardente qui les dévore, errants dans l'espace, ils s'éloignent de la sphère de miséricorde de leur Dieu, dont ils font un être implacable en sa justice et inaccessible en son milieu de bonheur, auquel ils n'osent et ne croient pouvoir jamais prétendre. Oh ! Tel est le sort réservé à l'homme qui, rivé au joug de ses passions brutales, et s'évertuant pour apaiser le cri, l'arrêt sévère de sa conscience, nie même l'existence de son Dieu, de son créateur, et cherche ainsi en une incrédulité illusoire et mensongère, la quiétude intime, la paix de l'âme, qui se dérobe à lui, pour faire place à l'implacable remords ! Glissons sur ces aperçus psychologiques et reprenons l'historique de l'obsession de mon fils.

Peu de jours après l'évocation qui précède, le 12 juillet 1871, se manifestait chez mon fils quelque recrudescence en les vellétés de violence caractérisant sa maladie. J'évoquai de nouveau les bons esprits mes protecteurs, dans les termes suivants.

" Mes bons amis, pourriez-vous m'édifier, avec la permission de Dieu ? Que dois-je penser de la communication du 2 juillet, signée Attila ? "

Réponse : " Ecris, mon fils chéri. L'esprit obsesseur de ton fils résiste encore et persiste en son maléfice. L'obsession n'entraînera pas la mort. Ton fils guérira. Il te faut l'évoquer de nouveau et le prier d'abandonner sa victime, et tu l'obtiendras. Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Évocation.

D. " Esprit obsesseur de mon fils tu m'avais promis d'abandonner ta victime, tu n'as pas tenu ta promesse. Oh ! Je t'en supplie, mon cher ami, écoute ma prière. "

R. " Ta prière ? Pourquoi l'écouterais-je, alors que tu me contraries. "

D. " Tu as reconnu que mes intentions étaient pures, et que je n'aspirais qu'à faire le bien ? "

R. " C'est vrai, mais je n'aime pas le bien. "

D. " Cependant mon cher ami, tu dois désirer d'être heureux ; car être malheureux fait mal. Pourquoi donc te montres-tu ainsi réfractaire au bien auquel ton Dieu rattache le bonheur ? "

R. " Oh ! Puis-je jamais espérer d'être heureux ! Le bonheur est une chimère. "

D. " Non, mon cher ami, le bonheur n'est point une chimère car il constitue le domaine de ton Dieu, de ton Père divin ; domaine qu'il voudra bien partager avec toi, lorsque tu imploreras sa miséricorde. "

R. " Bah ! Bah ! Je n'écoute pas tes sornettes, je ne crois pas au bonheur. "

D. " Eh bien ! Je vais t'indiquer un moyen de le découvrir. "

R. " Voyons. Quel est donc ce moyen ? "

D. " C'est de venir tous les jours prier avec moi ton Dieu. "

R. " Oh ! Prier Dieu ! Est-ce qu'il m'écouterait ? "

D. " Oui, mon cher ami, essaie, et tu verras si mon conseil n'est pas bon ! "

R. " Et tu me demandes la délivrance de ton fils ? Eh bien ! Je te l'accorderai si tu ne me trompes pas. "

D. " Non, mon cher ami, je ne te trompe pas, car je te parle au nom de ton Dieu. "

R. " Eh bien ! Je viendrai. "

D. " Mais si tu trouves quelque soulagement à tes maux, tu me promets d'abandonner ta victime ? "

R. " Oui, je te le promets. "

D. " Oh ! Je t'en supplie, rends-le-moi, mon pauvre fils. Comment pourrais-tu douter qu'un tel acte de commisération ne fût agréable à ton Dieu, et qu'il ne te rendit heureux de mon bonheur ! Allons, laisse-toi toucher, je te promets l'amour de ton Dieu. "

R. " Tu es si pressant, qu'il faut bien faire ce que tu veux. Au reste, à part tes doctrines, j'ai de la sympathie pour toi. Eh bien ! Je te promets de ne plus tourmenter ton fils. "

D. " Oh ! Je t'en supplie, ne me trompe pas. "

R. " Non, je te le jure. Tu le sauras quand tu iras le voir¹⁷. "

D. " Mais viens prier tous les jours avec moi. Tu verras combien ton Dieu est bon ! "

R. " Oui, je viendrai, je te le promets. Je veux savoir à quoi m'en tenir. "

D. " Oh ! Tu sauras quelle est la joie intime qu'on éprouve quand on tourne ses regards vers son Dieu, qui attend tous ses enfants, les bras ouverts, pour les pardonner, leur prodiguer ses caresses et les immerger en son amour. "

R. " Ton langage est chaleureux, il est séduisant. Je viendrai prier avec toi. Au revoir. Attila. "

D. " Mais prions maintenant ! "

R. " Je t'écoute. "

A l'instant même, je formulai la prière que chaque jour j'adresse à Dieu, pour mes frères désincarnés, et conçue dans les termes suivants : " O mon divin Père, vous voyez à vos pieds vos enfants désincarnés. Accueillez-les comme l'enfant prodigue, pardonnez leurs fautes, répandez sur eux les trésors de votre miséricorde et de votre amour. Bénissez-les, et votre divine bénédiction fécondera, développera les germes, l'étincelle d'amour que vous avez déposés en eux, resserrera les liens qui se forment chaque jour à vos pieds, et qui doivent se river un jour dans votre sein, conformément aux vues de votre miséricorde divine et de votre amour infini. "

Paroles divines.

" Oui, je bénis tous tes frères, que tu as amenés à mes pieds. Mais toi ! O toi, mon fils bien-aimé, je te bénis par-dessus tous ! Sois béni à tout jamais mon enfant chéri, toi qui as su

¹⁷ L'esprit avait dit vrai. Le surlendemain, 14 juillet, m'étant rendu auprès de mon fils, j'appris que toutes crises de violence avaient cessé depuis trois jours, et elles n'ont pas reparu depuis.

dérober à ton Dieu, à ton divin Père, les trésors de sa miséricorde et de son amour, pour les répandre sur tes frères ! Que la joie des frères, leur bonheur, leur félicité, leur gratitude et leur amour retombent sur toi à torrents et t'inondent, jusqu'au jour où tu viendras te confondre dans mon sein, pour partager ma gloire. Je t'immergerai, mon fils chéri, dans une mer de délices, sans fonds, sans rivages et sans fin, afin que ton âme saturée participe à ma béatitude éternelle. Vis en paix, mon fils chéri, mon fils bien-aimé, mon fils de prédilection, etc. "

D. " Eh bien ! Attila, les entends-tu les paroles d'amour de ton Dieu ? "

R. " Oui, tu as dit vrai. "

D. " Oh ! Je te rappelle ta promesse. "

R. " Je la tiendrai. Tu le verras. Adieu. "

D. " Viens donc prier tous les jours avec moi. "

R. " Je te le promets. Attila. "

Si nous résumons les événements se rattachant à la maladie de mon fils, ici, le doigt de Dieu, son intervention divine, les desseins de sa miséricorde infinie, apparaissent dans tout l'éclat, en l'autorité imposante de leur manifestation providentielle ! Oui, je dirai, pour l'édification de tous, que mon pèlerinage à la grotte de Lourdes, était venu se substituer dans mes projets au voyage de Vichy ; voyage que j'accomplissais tous les ans, quelques jours avant l'époque où devait éclater cette année, la maladie de mon fils. Je dirai encore que j'avais renoncé à ce voyage, afin d'aller à Lourdes, et que j'avais pris résolument cette dernière détermination, alors qu'une saison thermale à Vichy était jugée presque indispensable au rétablissement de ma santé, et que par mon abstention, je résistais aux instances réitérées de ma famille.

Oh ! Je dirai de plus que mon départ pour Lourdes, dont le jour avait été fixé, s'accomplit irrévocablement, par un acte énergique de ma volonté, le jour même qui avait été arrêté, et ce, malgré les obstacles géminés qui semblaient militer pour un ajournement, obstacles auxquels je me refusai de céder. Oh ! Ici, dis-je, au concours de tant de circonstances, se référant aux soins que je devais apporter à la maladie de mon fils, ne faut-il pas ajouter que ma détermination, toute providentielle par son incontestable opportunité, était marquée en son urgence même, et que ce pèlerinage à Lourdes, suscité, déterminé par un souffle inspirateur allait ouvrir à la ferveur, à l'exaltation de ma foi, la source bénie, s'épanchant de la grotte sainte de Marie, oui, du sanctuaire de Marie, cette mère divine, qui devait intervenir aux pieds du trône de son Dieu, pour conjurer le coup mortel qui menaçait mon fils, et neutraliser l'effet fatal des désordres morbides provoqués, suscités chez lui par un esprit méchant et animé d'une haine profonde !

Disons bien haut que pendant que la miséricorde divine arrachait mon fils (en vertu de l'intercession de Marie) à un péril imminent, menaçant son existence, elle réveillait dans son cœur l'étincelle divine, et par une grâce ineffable, le rappelait à son Dieu. Disons enfin, à la glorification de l'intervention de Marie, que par le même acte de sa miséricorde divine et de sa bonté infinie, qui rendait mon fils à sa famille et à son Dieu, le Tout-Puissant ouvrait la voie de la résipiscence à l'esprit égaré qui exerçait son cruel maléfice sur mon malheureux enfant, et ramenait cet esprit réfractaire aux pieds de son trône, où il venait humilier son orgueil, reconnaître ses égarements, implorer l'oubli de ses fautes et solliciter sa place au banquet paternel de l'amour infini de son Dieu ! Oh ! Tout se lie dans les errements de la miséricorde, de la sagesse suprême ! Tous les actes de la Providence divine ont leurs ramifications profondes, infinies, et leur réseau insaisissable enveloppe la vie de l'homme, la féconde en ses aspirations secrètes vers son Dieu, réveille en lui les instincts de son essence divine, et ouvre sous ses pas la voie qui doit accomplir sa justification devant son Créateur !

Oui, j'ai dit que le trait de la miséricorde divine, qui a si ostensiblement rayonné sur mon fils, en l'arrachant à un péril imminent, l'avait aussi, par une grâce suprême, ramené à son Dieu, à qui il adresse matin et soir une fervente prière ! Oh ! Que ce même rayon divin, si

miséricordieux, illumine le sens intime de tous ceux qui ont été témoins de son malheur et des larmes si amères qui ont coulé autour de lui, et que le parfum de la grâce divine qui l'a inondé si ostensiblement, s'épanche sur tous comme un baume ineffable et réparateur, venant cicatriser les plaies saignantes qu'ouvrent avec tant de déchirements, sous les pas de l'homme, les coups inattendus du ciel ! Oh oui ! Que l'éclat de la miséricorde divine frappe tous les yeux ! Oh ! Que surtout la chaleur de son rayonnement électrise mon fils à tout jamais, et que la lumière éternelle se fasse pour lui ! O mon Dieu ! Je sollicite de votre amour la sanctification de mon fils et de tous les siens, par l'intercession de Marie, l'arche sainte du salut du monde, aux pieds de votre trône éternel ! Le récit de la scène émouvante qui précède, et que le Tout-Puissant avait ostensiblement marquée du doigt de ses desseins éternels a trouvé une certaine hésitation sous les presses de mon imprimeur, et ce n'est qu'avec répugnance, regret même, qu'il a cédé à mon insistance, inspirée de mon Dieu.

Le 29 août 1871, à cinq heures et demie du matin, je me réveillai en sursaut. Un demi-jour éclairait ma chambre. Je vis à trois pas de mon lit une dame dont je ne pus distinguer les traits. Ma première impression fut celle d'une sensation de surprise répulsive. Je me soulevai brusquement et me mis sur mon séant. L'apparition s'éloigna peu à peu et disparut. Aussitôt revenant à moi, je m'écriai.

D. " Serait-ce toi, ma bonne mère Marie ? "

R. " Oui, mon enfant chéri, je venais te consoler. "

D. " Je suis donc menacé de quelque grand malheur ? "

R. " Non, mon enfant, mais je t'apportais les paroles d'amour de ton Dieu. "

D. " O ma bonne Marie ! T'aurais-je offensée par mon brusque et répulsif mouvement ? "

R. " Non, mon enfant chéri, rassure-toi. "

D. " Oh ! Tu reviendras ? "

R. " Oui, mon enfant chéri, je t'apparaîtrai souvent à l'avenir ; Dieu le permet. "

D. " Oh ! Je recevrai donc souvent les consolations de Marie ! Oh ! Merci, mon Dieu, mon divin Père, des grâces divines dont vous ne cessez de m'immerger ! "

La veille en me couchant, j'avais prié avec ferveur et donné mon âme à Dieu, il avait daigné me répondre par des paroles suaves, ineffables et en les accents du Père le plus tendre. Oh oui ! Je m'étais abandonné sans réserve aucune à sa sollicitude paternelle, à sa providence divine. Il avait daigné accepter mes sentiments d'abandon, pleins d'amour, et me promettre, pour moi et ma famille, sa protection divine !

30 août 1871, 6 h. et demi du matin.

Prière à Dieu.

" Mon divin Père, cette nuit j'ai eu un rêve, une vision affreuse. Un malheureux, étreint par la faim, est venu expirer à mes pieds ! Serait-ce là un avertissement, une instruction ? Daignez m'éclairer, mon divin Père ! "

Réponse : " Mon enfant chéri, la faim est la plaie saignante de ton divin Père en ses enfants sur la terre ! Oh ! Veille à tous les instants de ta vie, à en préserver tes frères. Ton Dieu viendra à ton aide et centuplera tes efforts ! Oui, mon enfant chéri, sois la providence de tes frères, et tes sentiments de commisération se confondront avec ceux de ton Dieu, qui remplira ta main libérale, à mesure qu'elle se videra ! Oh ! Mon enfant chéri, c'est ainsi que tu identifieras ton essence divine, avec l'amour infini de ton Dieu, qui s'épand sur tous les êtres qui souffrent dans leur travail d'élaboration, pour arriver jusqu'à lui, leur Créateur. L'amour, ah ! L'amour émané du ciel est, mon fils, l'éternel vestibule du temple de l'ère nouvelle, dont

tu poses, au nom de ton Dieu, les premières assises, et qui, sous ta main bénie, verra bientôt son immortel couronnement ! Courage, mon enfant chéri, la voie se déblaie devant toi, sous le souffle de ton Dieu, qui s'épand sur la surface du monde et pénètre dans ses incommensurables profondeurs ! Oh, courage mon enfant chéri, ta tâche est divine ! Ton Dieu t'associe à son œuvre, à la pensée éternelle qui a présidé à la création, et qui ouvre les voies de l'exaltation de la créature jusqu'aux pieds du trône de son Créateur ! Oui, mon enfant chéri, c'est au nom de l'amour de ton Dieu qui a tout créé, que tu rallies l'œuvre de la création à son principe éternel, et que tu réintègres le réseau de la miséricorde divine, rompu ou altéré par les travers et les égarements de l'homme, en sa marche ascendante vers son Dieu ! Oui, mon enfant chéri, tu es le chaînon suprême qui relie tes frères à ton Dieu ! Tu es le canal suprême de sa miséricorde ! Tu es le ministre suprême de ton Dieu, et sur la terre et dans le ciel ! Oh ! Vis en paix, mon enfant chéri ! Ton Dieu t'immerge en son amour infini, en son amour éternel ! Ton Dieu. "

D. " O mon divin Père, je m'abandonne tout entier à votre amour divin ! Je m'abîme en votre miséricorde infinie ! O mon Dieu ! Je n'aspire qu'au bonheur de vous appartenir pendant l'éternité ! Mais, mon divin Père, puis-je communiquer à mes frères vos brillantes paroles ? Ne seront-ils pas révoltés de tant d'orgueil ? "

R. " Ecris mon enfant chéri ce que te dicte ton Dieu ! C'est sa volonté suprême ! C'est le baptême de ton exaltation ! C'est le sceau de ta justification devant sa justice éternelle ! C'est la glorification de ton essence divine ! C'est la pensée suprême du Créateur se développant en toi ! C'est l'effusion de l'amour divin, de l'amour de ton Dieu ! Vis en paix, fils chéri de ton Dieu. Ton Dieu. "

Évocation. 29 août 1871, 4 h. du soir.

" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien, avec la permission de Dieu, me donner la silhouette de Grévy, le président de l'Assemblée Nationale ? "

Réponse.

" Volontiers, cher ami. Lasse de son repos,
Ma muse, à ton appel, réserve un doux sourire.
Le crayon à ta main se présente à propos !
Alerte sur tes pas, elle te dit d'écrire.
De ses épanchements reçois les premiers mots.
Grévy, de vœux ardents, calme l'impatience.
De l'ordre, en le progrès, élevant le drapeau,
Des débats irritants rompant l'intempérance,
Il éteint des partis les combats à outrance,
Et sur les combattants il passe le niveau.
Homme du mouvement, sa pensée est honnête,
Avec courage, honneur, il flétrira le mal.
Et si vers l'avenir est sa pente secrète,
Il ne veut au passé porter le coup fatal. Alfred de Musset. "

Même séance.

Silhouette de Pouyer-Quertier, ministre des finances.

" Pouyer-Quertier poursuit une inique croisade
Contre l'ère nouvelle et l'élan qui surgit.
Du libre-échange il veut renverser le crédit.
D'un lucre personnel est-ce la sauvegarde ?

Est-ce en son propre nom qu'il soutient le conflit ?
Croit-il qu'à ses côtés le pays le seconde !
L'égoïsme a vécu sur la face du monde.
Tomberont sous leurs poids les barrières de fer,
Parquant les nations en zones infécondes,
Appauvrissant le sol de ses produits divers.
Que, ministre d'un jour, il réserve à la France
Les filons précieux emplissant son trésor.
De son système usé, que l'insigne impuissance
D'un splendide avenir ne brise le ressort.
Les peuples, autour d'eux, épanchant leurs richesses,
Par de nombreux canaux se donneront la main.
De leurs efforts communs, l'incessante largesse,
Par des bienfaits nouveaux comblera leur destin. "

Évocation. 2 septembre 1871, 4 h. du soir.
Silhouette de Lambrecht, ministre de l'intérieur.
" De Lambrecht écoutons la débile parole.
Il est honnête au fond, il médite le bien.
De l'intérim social, terne et pâle auréole,
Son reflet, dans les temps, ne représente rien.
En un frêle pouvoir, ministre provisoire,
Il laisse à son courant le vaisseau démâté.
De le sauver il sait qu'il n'aura pas la gloire,
Et livre à tous les vents sa faible autorité ! "

Même séance. 4 h. et demie du soir.
Silhouette de Jules Simon, ministre de l'instruction publique.
" Jules Simon, hélas, a-t-il fait fausse route ?
Oh ! Des clubs au pouvoir, en son rapide élan,
A-t-il su refouler des amis qu'il redoute ?
Pour leur compte ou le sien s'est-il fait si puissant ?
Du point si hasardé d'où part l'économiste,
A-t-il pu jusqu'ici déblayer le chemin ?
De l'Internationale a-t-il laissé la piste ?
Doit-il lui résister ou bien briser son frein ?
Tribuns, avouez donc votre palinodie,
Et soyez repentants des maux que vous causez.
Ployez les deux genoux devant votre patrie !
Demandez-lui pardon ! Pleurez son agonie !
Et conjurez les cieux par vos cœurs offensés ! "

Évocation. 11 septembre 1871, 8 h. et demi du matin.
" Mon cher Alfred de Musset, voudrais-tu bien me donner, avec la permission de Dieu, la silhouette de Dufaure, ministre de la justice ? "
Réponse.
" Dufaure est avocat, remplira-t-il sa tâche ?
Est-il bien soucieux du choix de ses moyens ?

Est-ce la bonne cause, en son dossier, qu'il cache ?
A-t-il pour la gagner l'argument souverain ?
Au champ de l'avenir, il faiblit, il s'égaré,
Son étoile polaire a perdu son zénith !
Sur les récifs cachés, où scintille son phare,
Viendra-t-il s'abîmer aux feux qui l'ont séduit ?
Aux détours du palais, dont il connaît les êtres,
Il cherche à s'inspirer et renforce sa voix.
Mais sur ce sol mouvant, n'existe-t-il des traîtres ?
Est toujours imprudent qui fait fléchir la loi. "
Silhouette de Cisse, ministre de la guerre.

11 septembre 1871, 2 h. et demi du soir.
"Cisse, plein de talent, qui s'élève au génie,
Cherche à recomposer vos bataillons épars.
Tout dévoué de cœur à sa chère patrie,
Il galvanisera sa suprême agonie !
Il en fera surgir l'indomptable étendard ! "

Même séance. 2 h. quarante cinq du soir.
Silhouette du général Chanzy.
" Chanzy tient du soldat. Il est né capitaine.
Intrépide au combat, il a su commander.
Il a, dans vos malheurs, glorifié l'arène.
Au grand jour du triomphe il saura s'illustrer. "

Même séance. 2 h. cinquante du soir.
Silhouette du général Faidherbe.
" Faidherbe, de hauts faits a scellé sa carrière.
Saura-t-il couronner ses illustres fleurons ?
L'ambition, jamais, de son feu délétère,
Ne doit-elle ternir ses belles actions ? "

Même séance. 3 h. dix du soir.
Silhouette de Pothuau, ministre de la marine.
" De nos braves marins, digne chef, digne enseigne,
Pothuau, du combat, donnera le signal.
Oh ! Quel que soit le bras qui le pousse et l'étreigne,
Il saura sous ses pas porter le coup fatal. "

Prière inspirée à la lecture de la vie de Jean-Marie Vianney, curé d'Ars, mort en odeur de sainteté, le 5 août 1859.
" Chaque jour, ô mon Dieu, de votre voix divine,
Vous m'élevez à vous, en vos feux tout-puissants !
Vous exaltez en moi mon obscure origine !
Me nommez le plus pur, le chef de vos enfants !
Mon Dieu je crois en vous, j'écoute vos paroles !
Mais je sens mon néant et mes instincts fangeux.

Mon âme, subissant sa terrestre alvéole,
 Chancelante, à vos pieds, aspire vers les cieux !
 Oh ! Que suis-je ici-bas ? Infinie créature !
 Et qui rampe humblement sur un sol tourmenté !
 Où brillent près de moi de célestes natures,
 Dignes de votre amour et de votre bonté !
 Que d'efforts généreux ! Que de vertus sublimes !
 Dans l'infini des temps, glorifiant vos lois !
 De mon indignité me montrant les abîmes,
 Ont dressé sous leurs pas leurs éternels pavois !
 Se dégageant du sol qui captive mon âme,
 Ils immolaient leur corps et comprimaient leurs sens !
 Et du ciel dérochant l'inextinguible flamme,
 Dans le cœur de leur Dieu empruntaient leurs accents !
 Oh ! De la charité saisissant la bannière,
 Du sourire du ciel illuminaient leurs pas !
 Et, recueillant d'en-haut leur rayon de lumière,
 Fécondaient sa chaleur en bienfaits ici-bas !
 Serait-ce en leur zénith, où ces âmes d'élite
 Ont attaché déjà leur glorieux fleuron,
 Que je pourrais prétendre à l'orgueilleux mérite
 D'arborer au-dessus mon humble pavillon ? "

Paroles divines.

" Rassure-toi, mon fils. Dans l'empire céleste
 La justice de Dieu fait la part à chacun.
 Le rang qui t'est acquis, en ton âme modeste,
 Un jour conquis par tous, à tous sera commun.
 En toi, du Tout-Puissant éclate la pensée.
 En toi sa volonté s'accentue en tous lieux.
 En toi, de ses desseins, existe la traînée,
 Et son doigt sur ton front doit frapper tous les yeux !
 Le dernier au labeur, en ta tâche bénie,
 Tu signales à tous le chemin du salut !
 En ton céleste amour, ta belle âme est ravie !
 Tu livres à ton Dieu le souffle de ta vie !
 A tes frères errants tu découvres le but !
 Inspiré de ton Dieu, t'élevant dans l'espace,
 Tu pénètres la nuit des lois de l'univers !
 Du grand œuvre, à ta voix, le mystère s'efface,
 La lumière se fait jusqu'au fond des déserts !
 Ton mérite est ta foi ! Ta gloire est ton courage !
 Ton exaltation est l'amour de ton Dieu !
 De son souffle éternel reçois ici le gage !
 Oui, sa voix en ta voix doit vibrer en tout lieu ! Ton Dieu. "

Évocation. 30 octobre 1871, 6 h. du matin.

" Esprit Vianney, toi qui, en ta dernière existence terrestre, en ton ministère de pasteur de la
 paroisse d'Ars, as donné à tes frères l'exemple de toutes les vertus, toi qui as signalé à leurs

yeux la voie du salut, voudrais-tu bien te communiquer à moi ? "

Réponse : " Volontiers. C'est avec admiration que je contemple ton message divin ! Oui, mon frère vénéré, tu es la boussole de tous tes frères, tu es le phare lumineux du ciel, car c'est ton Dieu qui t'inspire, pour le salut de l'humanité entière ! Ne crois pas que ta mission sur la terre soit celle d'un infime pèlerin, cheminant péniblement dans la voie que lui a tracée la tradition des siècles d'ignorance, siècles que n'éclairaient pas encore les rayons célestes partis des pieds du trône de ton Dieu, et qui t'illuminent de la grâce et de la miséricorde divine, pour dissiper les ténèbres dans lesquelles se traîne l'humanité ! Ma mission sur la terre a été plus humble. Elle avait pour fins de tourner les regards de l'homme vers son Dieu, de l'effrayer de ses turpitudes, de ses iniquités, et de lui montrer la bannière de la fraternité, de la solidarité divine. Ma mission était de montrer aux riches, aux heureux de la terre, l'usage qu'ils doivent faire du superflu que leur Dieu leur a octroyé, et leur apprendre que, dépositaires de la munificence providentielle de leur Dieu, le soulagement des misères, des souffrances de leurs frères est une tâche divine qui leur est imposée. Ma mission avait pour objet de leur enseigner à vaincre, par le jeûne, la macération et la prière, l'ennemi de leur âme divine, ce vil corps auquel elle est attachée, ce tyran aux instincts terrestres, l'entraînant dans la fange des passions immondes, et la séparant ainsi de son Dieu. Oh ! Je galvanisais ces âmes, abruties sous l'empire de leurs sens, par l'image d'un Dieu vengeur et implacable en sa justice éternelle. Je la voilais ainsi, cette image divine, et je frappais mes frères de terreur, au lieu de leur inspirer de l'amour ! Oh oui, de l'amour, ce lien indissoluble qui unit la créature à son Créateur, à son Dieu, à son Père divin ! Oh ! Sous ta plume inspirée, toi, tu restitues à ton Dieu cet attribut ineffable, ce rayonnement suprême de sa toute-puissance, l'amour divin, infini, éternel et qui exclut la colère, la vengeance et la répression implacable de l'éternité ! Oui, mon frère vénéré, je menaçais mes frères de la justice de Dieu, et toi tu les rassures. Je retournais dans leur cœur le glaive du remords, et toi tu les consoles. J'ouvrais à leurs yeux effrayés les portes de l'enfer, et toi tu leur promets pour fin, en la miséricorde de leur Dieu, les splendeurs du ciel et de sa gloire divine ! Ma pensée était pure. J'étais plein d'amour pour mon Dieu, plein d'amour pour mes frères ! Oh ! Inspiré de cet amour, j'ai fait un peu de bien en passant sur la terre, et Dieu, en sa miséricorde infinie, m'a comblé de sa munificence divine. Oh ! Vis en paix, fils bien-aimé de ton divin Père. Ton amour si pur pour ton Dieu sera ta gloire suprême aux pieds de son trône éternel où tu seras immergé de son amour infini ! Reçois, mon frère vénéré, mon accolade céleste. Vianney, curé d'Ars. "

L'esprit signale ici, les deux phases divines d'apostolat qui s'évincent des enseignements du Christ : l'une qui, s'imposant aux sens, a été appelée à contenir par la crainte, leurs emportements et à comprimer la brutalité de leurs instincts ; l'autre qui, s'adressant à l'esprit, au sens moral de l'homme, doit faire vibrer en lui ses fibres divines, par l'image de son Dieu, image ineffable illuminée de sa miséricorde et de son amour infinis ! Ce sacerdoce suprême doit surtout détacher l'homme de ses aspirations terrestres, les élever, les diriger vers ses fins dernières, cet océan de gloire, de bonheur, de béatitude éternelle ! Le bon pasteur d'Ars est ému ici, de la sainte frayeur qu'il inspirait à ses ouailles chéries, aussi s'écrit-il de sa voix limpide. J'étais plein d'amour pour mon Dieu, plein d'amour pour mes frères ! Oh ! Dans sa sainte émotion, il se reproche la terreur divine qu'il jetait dans le cœur des fidèles qui l'écoutaient. Il s'excuse de ses pratiques comminatoires, dont il fait remonter l'inspiration chez lui aux traditions des siècles d'ignorance. Mais ce bon pasteur n'aurait-il pas plutôt à faire une part plus large aux exigences du mandat sacré qui lui incombait, afin de combattre les entraînements de la réfractaire humanité, résistant à l'appel de son Dieu, ce Dieu si bon qui l'immerge de ses grâces, et se montrant si oublieuse de ses bienfaits paternels, bienfaits dont elle est inondée. Oh ! Disons-le hélas, une seule fibre palpite en l'homme, la fibre terrestre et dans l'égoïsme de ses appétits sensuels qui ferment son cœur aux pulsations de l'amour pour

son Dieu, il ne sait s'humilier devant ce bienfaiteur divin, que par la crainte du châtement ! Ici, la sollicitude toute paternelle du bon pasteur d'Ars s'évertuait pour arracher, par l'image effrayante des tourments éternels, ses ouailles bien-aimées à l'abîme corrompue de leurs passions, impuissant qu'il était de les ramener à l'amour de leur Créateur et à leur justification divine aux pieds de son trône éternel !

Le 7 décembre 1871, sept heures du soir, j'évoquai Rossel, condamné à mort par un conseil de guerre et exécuté en novembre 1871.

Évocation.

" Mon cher esprit, tu as terminé ta dernière existence terrestre par une mort bien dramatique. N'aurais-tu rien à me dire, avec la permission de Dieu ? "

Réponse : " Si, écris. Ton Dieu est le mien. J'aspirais sur la terre à affranchir mes frères du réseau d'égoïsme sous l'empire duquel ils gémissent. J'ai été l'un des champions de l'ère nouvelle, mais j'ai glissé sur un sol détrempe de sang ! Oh ! Ma pensée était pure, je voulais le règne de la justice pour tous, mais j'ai violé les lois de mon pays, j'ai mérité la mort parce que j'ai donné l'exemple de la défaillance dans un péril imminent pour ma patrie ! Oh ! Que tous ceux qui sentent palpiter leur cœur pour leur pays, ne suivent pas mes traces. C'est manquer le but sacré que de le poursuivre par la violence. La sagesse divine qui préside aux destinées du monde, mesure ses coups, elle attend son moment et l'heure de ses desseins ! Toi, calme sur les brisées de l'avenir, d'un regard serein, tu contemples sans t'émouvoir, le drame qui s'accomplit ! Tu plains tes frères égarés, tu déplores leur démente, mais tu les absous de leur élan trop prompt et inconsidéré. Tu aperçois à l'horizon l'oasis qu'ils poursuivent, et tu voudrais retenir leur course téméraire au travers de l'espace, où la voie n'est pas encore ouverte, pour donner cours à leurs ardentes aspirations. Tu es la vigie céleste dont la mission est d'avertir tes frères au bord du précipice qui s'ouvre sous leurs pas. Tu es le phare de l'avenir, et en toi repose le salut de l'humanité ! Oh ! Courage, enfant chéri de ton Dieu, ministre de sa volonté. Ta main s'ouvre sur la tête de tes frères, pour épancher sur eux l'amour et les bienfaits de ton Dieu ! Sois béni à jamais sur la terre, comme tu l'es dans les cieux ! Tes frères désincarnés se pressent autour de toi, comme leur guide divin, et pour te témoigner leurs sentiments de gratitude, de respect et de vénération ! L'ère, dont tu es le précurseur, s'approche ; tous les liens du vieux monde se rompent, et la régénérescence de l'humanité entière va s'accomplir à ta voix inspirée de ton Dieu, dont le souffle m'électrise en ce moment et me dicte les paroles brûlantes qui suintent de ton crayon ! Au revoir cher ami, dans la sphère divine où je t'attends pour te donner l'accolade de reconnaissance et d'amour, au nom de l'humanité entière, au nom surtout de notre chère patrie, dont tu seras le sauveur ! Adieu mon cher ami et vénéré frère. Rossel. "

Peuples et souverains, vous l'entendez cet enfant d'une idée généreuse, et animé d'une pensée divine, reconnaître, confesser ses torts, son élan inconsidéré dans le domaine de la justice éternelle de l'avenir ! Ecoutez-le. Il vous enseigne en son profond repentir, à ne jamais agir qu'avec le calme de la sagesse divine, ou plutôt d'attendre l'heure marquée en la sollicitude miséricordieuse de votre Dieu. Il vous exhorte surtout à vous attacher toujours au pas de sa clémence divine.

Le 22 décembre 1871, six heures du matin, je me trouvais entre la veille et le sommeil, tout à coup m'apparut une fosse ouverte, à côté de laquelle était assis un vieillard aux cheveux blancs. Ses yeux étaient tournés vers le ciel, avec le sourire de la foi et de l'espérance ! A mon réveil complet, qui suivit de près cette apparition, je priai les bons esprits mes protecteurs, de

vouloir bien, avec la permission de Dieu m'inspirer quelques vers sur un si sublime sujet.

Réponse.

" Ecris.

J'aime à voir le vieillard au bout de sa carrière,
Délaisser le chemin qu'il vient de parcourir !
Calme, arrêter ses yeux sur son heure dernière !
En l'oubli du passé supputer l'avenir !
Sur les aspérités du sentier de la vie,
Avec sérénité reporter son regard !
Et de ces bords ingrats, en son âme ravie,
Attendre sans regret le signal du départ !
Ses membres, fatigués d'une si longue course,
Font pressentir au corps son éternel repos !
A l'âme, son retour vers sa divine source !
Ils lui font les adieux qui vont clore leurs maux !
Fille du Tout-Puissant, l'âme va vers son Père ;
Sa main, pleine de biens qu'elle a su recueillir ;
Elle va regagner la divine atmosphère,
Le règne de l'amour et la fin des désirs !
Tel est donc l'avenir pour la foi, l'espérance !
En un sol tourmenté, c'est l'ineffable adieu,
C'est la migration du séjour de l'enfance ;
C'est un degré franchi pour arriver à Dieu.
C'est le courant divin, qui vers Dieu vous entraîne !
C'est le point culminant qui vous est révélé !
C'est la palme dressée au sommet de l'arène !
C'est le but glorieux en un sol éprouvé !
O vieillard ! Cheminant sous le poids des années !
Sans trouble, vois creuser la fosse qui t'attend !
Reconnais sous tes pas les divines traînées,
Qu'ouvre pour ton bonheur l'amour du Tout-Puissant !
D'un regard dédaigneux, contemple la poussière
Qui souillait, en passant, tes augustes destins !
Sur ton front, dont jaillit la céleste lumière,
Sont écrites de Dieu tes immortelles fins ! Lamartine, inspiré de ton Dieu. "

La mort du vieillard, qui a suivi sur la terre la voie du Seigneur, est l'image du coucher radieux du soleil, après une journée d'orage et tourmentée par la tempête !

Évocation. 28 janvier 1872, 3 h. cinquante cinq du soir.

" Mon cher esprit Persigny, n'aurais-tu rien à me dire, avec la permission de Dieu ? "

Réponse.

" Ecris, mon frère vénéré. Tu tiens dans ta main le sort du monde ! Ta voix sonore, inspirée de ton Dieu, doit retentir en tout lieu ! L'avenir doit déchirer ses voiles pour tous ! En ta marche triomphante, tu foules des ruines sous tes pas ! L'ère dont tu es le promoteur commence à poindre à l'horizon des destinées de l'humanité ! Que les hommes qui occupent le pouvoir en la scène du monde, s'humilient devant leur Dieu ! Leur grandeur croule par sa base ! Leurs desseins, leurs projets éphémères se dissiperont comme la fumée qui se perd en l'immense atmosphère ! Leurs mains sont impuissantes à fonder ! Les matériaux, gisant autour d'eux,

désagrégés, ont subi les injures du temps ! Seul, le Tout-Puissant peut relever le monument de l'ordre social, avec les éléments, que de son souffle divin, il fera surgir du chaos ! Le cœur de l'homme, séparé de son Dieu, s'étiolait chaque jour à l'ombre de ses passions et de l'égoïsme, qui seuls en réglaient les pulsations ! Le marasme, une lutte acharnée entre tous les appétits désordonnés, se dressaient comme un spectre menaçant, ouvrant l'abîme où toutes les vitalités sociales devaient fatalement s'engloutir ! Dieu seul pouvait conjurer cet immense naufrage, et rappeler la vie au cadavre social, qui gisait presque inanimé dans les convulsions d'une suprême agonie ! Oh ! Rassure-toi, mon frère vénéré. Le sourire du ciel va illuminer la terre ! A ta voix bénie, le calme du bonheur va rayonner sur tous ! La paix du cœur née du souffle de Dieu, viendra clore les scènes désolantes du cataclysme qui se prépare !

Vis en paix, fils bien-aimé de ton Dieu ! Tu seras l'homme fort, le juste au milieu des ruines du monde ! Le front calme et rayonnant de l'amour de ton Dieu, tu suivras son impulsion divine, et debout à tes côtés, il te protégera contre tous.

C'est ton Dieu qui m'inspire et qui me dicte les paroles de feu que je t'adresse.

Adieu, mon frère vénéré, reçois mon accolade sympathique. De Persigny. "

Entendez vous, peuples et grands de la terre, la trompette des temps prédits ?

Le 4 février 1872, cinq heures et demie du matin, j'étais dans mon lit. Je venais d'adresser ma prière à Dieu, pour le remercier de la grâce qu'il m'avait accordée, de prendre mon sommeil dans ses bras paternels. Tout-à-coup éclata au-dessus de mon lit une vive lumière, de laquelle se détacha une splendide figure. Des éclairs jaillissaient de son front. Je m'écriai aussitôt. " O mon Dieu ! " Cette figure était suivie d'une armée française qui, en sa marche, laissait quelques morts étendus sur le sol.

Prière à Dieu. 8 h. quarante du matin.

" O mon divin Père, puis-je, sans vous offenser, vous demander quelle est la signification de l'apparition qui m'est advenue ce matin ? "

Réponse : " Ecris, mon fils chéri. L'image qui t'a apparue ce matin est celle de ton Dieu. C'est le Dieu des armées, qui dirigeait les bataillons de la France. Leur triomphe doit s'accomplir pour la glorification des desseins de ton Dieu. C'est son bras tout-puissant qui les conduira à la victoire, à l'heure marquée en ses décrets éternels. Tout se prépare pour l'ère divine qui doit être inaugurée sur la terre, à la voix de ton Dieu, qui est en toi, et dont tu es l'écho béni. Annonce à tes frères le dénouement de la scène émouvante qui terrifiera leur cœur, et dont le dernier acte fera dresser les cheveux sur leur tête ! De ta voix solennelle et autorisée, inocule en eux le courage, et au milieu des ruines que sèmera la tempête, montre-leur le port et l'oasis fortunée qui leur promet le repos pour leurs membres fatigués. Oh ! Montre-leur surtout le phare divin qui, se dressant sur la terre, élèvera le sommet de sa colossale colonne jusqu'aux pieds du trône du Tout-Puissant, ce foyer infini de lumière, de miséricorde et d'amour ! Qu'ils brisent avec un héroïque courage leurs attaches terrestres, que la main du temps doit dissoudre un jour, et ne leur laissant que de courts instants pour former les seuls liens durables, les liens qui doivent les unir à leur Dieu et qui sont à l'abri des injures du temps. Dis à tes frères, au nom de ton Dieu que, sur la pente qui les entraîne, ils ouvrent les yeux à la lumière, éclairant le fond de l'abîme béant à leurs pieds, pour les engloutir. Dis-leur à tous que c'est entre le ciel et l'enfer que s'accomplit leur agitation fébrile ! Le ciel, ce sourire de miséricorde et d'amour ! L'enfer, les flammes éternelles de leur épuration, douleurs poignantes où doit s'élaborer leur tardive régénérescence. Telle est mon fils chéri, ta tâche bénie que t'a confiée ton Dieu. Elle est grande, elle est immense, elle est laborieuse, mais n'oublie pas un seul instant, que dans l'accomplissement de ta suprême mission, tu es le ministre suprême de ton Dieu, qui t'inspire, te soutient, te protège de son bras tout-puissant, et qui tient dans sa main la palme immortelle

qui t'est destinée ! Vis en paix, mon enfant chéri. Ton Dieu. "

Écoutez, écoutez, peuples et grands de la terre, écoutez votre Dieu qui vous parle, en tout l'épanchement de sa miséricorde divine ! L'heure est solennelle, il vous ouvre ses bras paternels ! Il vous convie au banquet de son amour ! Oh ! Ne soyez pas sourds, ne soyez pas réfractaires à l'appel suprême de votre Dieu ! Les signes des temps. Le jour même de la vision qui m'est advenue et rapportée ci-dessus, est apparu vers sept heures du soir un éclatant météore qui, pendant toute la nuit, a couvert le ciel d'un reflet de sang. Cette remarquable perturbation atmosphérique, astronomique, faut-il peut-être dire, se rattachant ici, par une coïncidence frappante, à la vision constatée ce même jour dans mon lit, à cinq heures et demie du matin, revêtirait, avec une certaine évidence, les caractères saisissants d'un avertissement du ciel. Ne nous étonnons pas que les populations, et notamment celle de Paris, aient été profondément émues de l'aspect insolite que présentait cette nuit rutilante, émotion que justifiait suffisamment, en leur esprit, le souvenir d'un phénomène pareil, qui s'était manifesté déjà à une époque mémorable, et qui avait fait naître, comme celui-ci, de sinistres pressentiments et ce, quelques jours après le 4 septembre, date ouvrant la série des désastres inouïs qui sont venus, coup sur coup, accabler la France ! Qu'il nous soit permis d'ajouter que si c'est là un signe du ciel, ainsi que nous ne saurions en douter, ce présage menaçant, qui trace une traînée de sang au cours des événements terribles qui se préparent, ce présage alarmant venant se combiner ici, par une coïncidence saisissante, avec la vision qui m'est advenue, semblerait annoncer qu'après des jours sinistres, la France en son extrême agonie, serait galvanisée en son génie, en sa fibre héroïque, et se relèverait avec un ascendant suprême, de l'état d'affaissement, d'humiliation qu'elle subit !

Quant au caractère de l'impression produite sur la population de Paris, par le météore du 4 février 1872, laissons parler le courrier politique correspondant du Journal de Lot-et-Garonne, et enregistrons les réflexions qui lui ont été suggérées.

" Versailles, 5 février.

Peu de temps après le crime du 4 septembre, les parisiens furent distraits un soir, des poignantes préoccupations que leur causaient les manœuvres des prussiens autour de la ville investie, par un phénomène splendide qui donnait au ciel l'aspect d'un immense et rayonnant incendie. Des bords de l'horizon, de longues flammes rouges s'élançaient vers la voûte céleste, avec une sorte d'impétuosité sinistre ; il y avait comme un cratère invisible d'où sortait, pour se répandre dans le profond azur du soir, une lave sanglante. Tout Paris assista à ce spectacle inattendu, l'aurore boréale devint l'objet de toutes les conversations. Les masses, vous le savez, sont superstitieuses, vous n'empêcherez jamais les esprits de s'attacher aux présages, et pour peu que les circonstances soient inquiétantes, cette tendance s'exalte et se généralise. Or, quelles circonstances tragiques ! L'ennemi en armes autour de la cité, et la population livrée au souffle meurtrier de la démagogie ! Les présages n'apparurent point favorables. Sous les lueurs rouges du ciel, les fronts s'assombrirent. Le pis, c'est que les événements sont venus d'eux-mêmes, en quelque sorte : famine, capitulation commune, massacres, se placer sous le dais de pourpre effrayant que le météore semblait ainsi leur avoir préparé ! Ce nimbe flamboyant attendait, pour leur faire auréole, l'épouvantable année 1871 ! Il faut déplorer ces tristes coïncidences, certainement il est malsain pour les imaginations populaires, de subir ces aveugles impressions, mais autant il est facile d'en démontrer l'inanité, autant il est impossible de les détruire. Aussi, n'est-ce pas sans une sorte de serrement de cœur qu'on a pu hier voir, dans les rues de Paris, les regards de tous les passants levés vers le ciel, et contemplant un fleuve de flammes rouges qui, partant d'une mer rutilante à l'horizon, s'étendait sur la ville, c'était l'aurore boréale, l'aurore sanglante qui revient. Parmi tous ces parisiens arrêtés, la tête

renversée sur les épaules, au bord des trottoirs, il n'en est pas un, peut-être, qui consentît à avouer que de noirs pressentiments venaient l'assaillir, bon nombre sans doute faisaient effort pour ne pas se l'avouer à eux-mêmes, mais il est certain que d'amers et douloureux souvenirs ont été pour tous, brusquement évoqués par le retour du phénomène. Pour quelle part la superstition, la foi aux présages, les faiblesses de l'imagination entrèrent dans les impressions reçues par la population parisienne ? Etc., etc. "

Remarque : O esprits forts, qui du haut de votre scepticisme frondeur, croyez devoir vous apitoyer en termes lamentables sur les aberrations de l'imagination humaine, qui cherche dans le ciel le phare qui doit guider ses pas ! Oh ! Dites-le, prétendriez-vous par hasard que l'Être suprême, qui vous a fait surgir du néant, ait voulu abandonner son œuvre, la créature de son amour, aux hasards de la fatalité ? Mais à un autre point de vue oseriez-vous prétendre que l'Être suprême ait daigné soumettre les voies impénétrables de sa sagesse infinie au contrôle de votre orgueilleuse raison ? Eh quoi ! Vous vous étonnez ? Vous regrettez même avec humeur que des événements sinistres que nous déplorons tous, soient venus donner raison à de prétendues prévisions, selon vous, prévisions superstitieuses des masses ! Les masses, permettez-moi de le dire, sont peut-être ici, en leur pieuse spontanéité, plus près que vous de la vérité. Le bon sens chez l'homme, le sens intime que n'a point étouffé encore les données éphémères d'une science quelquefois téméraire, ne lui permet pas d'hésiter en des moments suprêmes. Il tourne ses regards attristés vers le ciel et y cherche les signes que son Dieu, ce Père divin, à son heure, fait éclater en sa sollicitude paternelle, aux yeux de ses enfants ; signes qui peut être bientôt viendront confondre votre superbe dédain !

Inspiration. 8 février 1872, 5 h. et demi du matin.

Hymne à la charité.

" La charité naquit un jour, de la souffrance !
Sur le trône de Dieu se dressa son berceau !
L'amour du Tout-Puissant sourit à sa naissance,
Et sur tous ses enfants étendit son réseau !
Cette fille du ciel visite la chaumière,
Contemple le grabat, de son œil attristé,
Et du souffle du cœur soulage la misère !
Sur un frère souffrant rayonne sa bonté !
De son regard d'azur, reflet de bienveillance,
Au cœur du malheureux dérobe le soupir !
Et du sein de son Dieu fait jaillir l'espérance !
Baume des maux présents et trait de l'avenir.
Elle apaise la faim, elle sèche les larmes !
Du sourire du ciel empruntant le parfum,
Elle tarit pour tous la source des alarmes ;
Et de sa tendre main fait la part à chacun !
Vous qui voulez donner, si votre main est vide,
Oh ! Demandez à Dieu le prêt de ses trésors !
Sous vos pas coulera l'onde pure et limpide,
Qui d'un sol éprouvé rafraîchira les bords !
Dans le champ des bienfaits, suivez la Providence !
Des biens de votre Dieu devenez débiteur,
Et vous recueillerez pour prix de sa créance,
Son sourire divin et l'éternel bonheur ! "

Paroles divines.

" O mon fils ! Sois béni de ta sainte pensée !

Tu signales à tous les trésors de ton Dieu.

Oh ! Trace sous tes pas la divine traînée

Que son reflet pénètre et rayonne en tout lieu !

Oui, des biens de ton Dieu sois le dépositaire,

Sollicite, en ton nom, sa libéralité !

Mon fils, laisse grossir ta dette envers ton Père.

Ton crédit dans le ciel s'ouvre en l'éternité ! Ton Dieu. "

Charité ! Charité ! Épigraphe suprême de toute œuvre spirite ! Oh ! C'est par un hymne à tes vertus, à tes fibres divines, que devait être couronnée l'œuvre de Dieu !

Chapitre XXI - Aphorismes résumant en leur synthèse doctrinale les points psychologiques, les symboles de foi, révélés, consacrés, développés dans l'Œuvre de Dieu et la Raison du Spiritisme.

I. Il existe un être suprême, pur esprit, cause de toutes choses ! Il est un Dieu !

II. Dieu est l'infini ! Il n'a ni commencement, ni fin. Il est l'infini en la puissance, en l'amour, en la justice, en la bonté. Il est l'infini en tous ses attributs, etc., etc. Il est l'infini en toutes les fibres de son être divin.

III. Dieu tout-puissant est le bonheur suprême, la béatitude éternelle.

IV. Dieu, en un éclair de sa toute-puissance, féconda le néant ! Par un seul acte de sa volonté, il en fit surgir l'univers !

V. La création fut un acte d'amour !

VI. Dieu anima son œuvre de sa propre substance, de l'émanation même de son essence divine, et il voulut épancher sur sa créature les torrents de sa béatitude !

VII. L'acte unique du Créateur fut une loi suprême, marquée du sceau de sa toute-puissance et de sa sagesse infinie !

VIII. Cette loi est le fluide universel.

IX. Le fluide universel recèle la création en son germe, et il concourt à son développement.

X. Le fluide universel constitue, en son essence même, le principe vital.

XI. Toutes les lois de la nature procèdent de cette loi suprême, elles dérivent de son œuvre fécondante, elles s'y rattachent comme rouages du mécanisme divin.

XII. Le fluide universel est impalpable, impondérable, invisible, il échappe à tout contrôle des sens de l'homme, il remplit l'immensité de l'espace. Tous les corps en sont saturés.

XIII. Élément du principe vital, le fluide universel recèle le germe de toutes choses en l'univers, il est le foyer rudimental de tous les êtres matériels et immatériels.

XIV. Le fluide universel contient donc, en sa substance élémentaire, les molécules infinitésimales de la matière et l'étincelle de l'essence divine.

XV. L'étincelle divine est ici le principe vital en son activité, c'est le ferment de l'action fécondante du fluide universel, c'est l'agent de la nature, c'est le moteur qui détermine le développement des phases géminées et progressives de la création.

XVI. Le fluide universel, loi suprême de la création, accomplit ses phases créatrices sous le souffle de Dieu.

XVII. Le fluide universel, en son action, procède des molécules les plus infimes de la matière, de leur agrégation géminée, jusqu'à la formation des globes qui se meuvent dans l'espace.

XVIII. Le fluide universel préside aussi au progrès insaisissable de l'élément divin, jusqu'à son affranchissement suprême de la matière.

XIX. Le fluide universel, en l'état de chaos, d'ébullition, de travail, élabore donc l'essence divine et lui fait gravir, dans le cours de l'immensité des siècles, les degrés obscurs de son incubation.

XX. Tel est le point infime d'où part cette divine étincelle, destinée à conquérir, de degré en degré, la dignité humaine, à envahir la zone de la raison, de ce point culminant s'élever au seuil de la sphère divine, et en son entraînement dans le courant continu de son épuration, accomplir son ascension suprême au sein du Créateur.

XXI. C'est du même point, du point d'où apparaît l'étincelle divine, c'est du point le plus infime de l'œuvre de la création, que gravitent vers leur zénith les prodigieuses lois de la sphère céleste.

XXII. Dans le travail créateur du fluide universel, l'élément divin, mû d'abord en son germe, agit en vertu de l'activité divine qu'il recèle, mais son action est inconsciente.

XXIII. Du foyer de son développement continu, il grandit avec harmonie, mais toujours inconscient de son être, jusqu'au point, jusqu'à l'étape ascendante d'où jaillit son premier rayon intellectuel, lequel constitue l'instinct.

XXIV. Devenu être concret, il progresse de l'instinct à la raison, de la raison aux attributs divins, constitutifs de son identification en la divinité.

XXV. Le travail créateur est infini, ou plutôt il se perpétue en les phases infinies de l'épuration de l'esprit, but suprême de la pensée du Créateur.

XXVI. Ce travail créateur, progressant en la mesure de l'infini, constitue le feu divin. C'est le foyer des flammes éternelles !

XXVII. La matière est donc ici, le creuset, le mécanisme providentiel de l'élaboration, du développement de l'être divin qui, partant de l'état de germe inconscient, suit le cours de ses transformations successives, et qui doivent assurer ses fins.

XXVIII. L'œuvre de la création présente ici, l'image grandiose, imposante, le type suprême de ces ingénieuses machines enfantées par le génie de l'homme, sorties de ses mains inspirées, machines que l'on voit plonger leurs tubes, soit leurs godets aspirateurs, dans les récipients affectés à la matière brute, l'absorber en l'économie de leur mécanisme et la reproduire, à l'extrémité de leur engrenage, en l'état suprême d'épuration, de transformation substantielle, et sous les formes artistiques de sa destination.

XXIX. Faut-il ajouter, dans cet ordre d'idées, que les parcelles réfractaires à leur transformation se dégageant du mécanisme divin, ou s'en détachant en l'état de scorie de fruit sec, sont ramenées au foyer des flammes éternelles, pour être déversées à nouveau dans le

creuset du grand œuvre, et reprendre la filière normale, le courant divin qui les entraîne vers leurs dernières fins.

XXX. Tel est donc le grandiose mécanisme, le secret mystérieux, encore incompris du sceptique, l'élaboration suprême qui, justifiant la réincarnation, préside à l'œuvre du Créateur.

XXXI. Telle est la cause de ces transformations géminées, infinies, que subit l'être divin en le labeur incessant des siècles, et dont les traces ont été ostensiblement constatées de nos jours, en les couches historiques de notre globe, illuminées du génie de l'homme et aux reflets du prisme de la science.

XXXII. Telle est donc la filière, la traînée providentielle où viennent se placer ces existences successives, ces phases épuratoires de l'être humain, qui s'accomplissent, soit sur un même globe, soit sur des globes différents.

XXXIII. Telles sont ici, les révélations imposantes que recèlent les entrailles de la terre.

XXXIV. Les phases géminées du travail créateur, en l'être concret, se caractérisent donc par la naissance et la mort. Ce sont là les phases constitutives des engrenages du mécanisme divin.

XXXV. C'est par la transformation ascendante, successive des corps dans lesquels il émigre, que l'être divin, disons-nous, accomplit son épuration et se dégage progressivement de la matière.

XXXVI. Les réincarnations géminées ouvrent à l'esprit les voies ascendantes de son épuration et de son avancement.

XXXVII. Les réincarnations multiples, sur des globes inférieurs, sont l'indice de l'infériorité de l'esprit, c'est la constatation du point, du milieu stationnaire dans lequel il vit, point où il est appelé à subir les épreuves, les expiations nées de son imperfection et des travers inhérents à sa nature, et qui ont marqué ses précédentes existences.

XXXVIII. Les réincarnations au contraire, sur des globes supérieurs, s'échelonnent hiérarchiquement en l'ordre de leur épuration, et constituent pour l'esprit, le progrès, l'avancement, et de plus la rémunération de ses efforts accomplis.

XXXIX. Les lois de la vie, les conditions du bien-être matériel et moral varient virtuellement de globe à globe, alors que ces divers séjours de l'homme sont appelés à remplir les multiples degrés de l'échelle ascendante que doit parcourir l'esprit, depuis le plus humble, le plus infime repère, jusqu'au sein de Dieu.

XL. L'enveloppe corporelle destinée, appropriée au développement de l'esprit, se modifie virtuellement sur les divers globes, en raison des éléments plus ou moins subtils et des conditions atmosphériques, climatiques, qui constituent leurs différents milieux.

XLI. Ainsi, la constitution corporelle varie nécessairement en raison des conditions supérieures, des foyers différents dans lesquels s'élaborent les lois de la nature et l'agrégation des molécules appelées à édifier la contexture du corps.

XLII. En son appropriation à l'avancement de l'esprit, le corps, sur les globes supérieurs, tend à se subtiliser et contracter un tempérament fluide, toujours dans la mesure providentielle de l'état d'épuration de l'esprit qui doit l'occuper.

XLIII. La mort ! Cet engrenage de la transition en les phases géminées que subit l'esprit, est toujours pour lui un acte de délivrance, qui lui fait recouvrer, pendant un certain temps, le domaine de l'erraticité en l'immensité de l'espace.

XLIV. La mort volontaire, le suicide, est la violation flagrante de la loi de Dieu, c'est un acte réfractaire, un acte de révolte contre sa volonté, c'est un crime qui fait peser sur la tête du coupable toutes les rigueurs de la justice divine.

XLV. Le meurtre est un moindre méfait que le suicide, en la justice de Dieu.

XLVI. La durée de l'erraticité est une épreuve, elle est le plus souvent une expiation ; pour l'esprit qui progresse, c'est une ère de repos, elle est de plus pour lui une rémunération.

XLVII. L'erraticité est donc, pour tous les esprits, un temps d'arrêt, l'instant du recueillement pour l'esprit attardé. C'est l'heure des regrets, c'est la voie de la résipiscence, c'est l'étincelle de l'espérance.

XLVIII. Les phases expiatoires les plus douloureuses s'accomplissent, dans le monde invisible, en l'erraticité.

XLIX. Mais les plus laborieuses, les plus militantes, les plus méritoires, les plus efficaces en un mot, sont réservées à l'état d'incarnation.

L. L'être intellectuel détaché de l'essence même du Créateur, recèle en lui, avons-nous dit, l'activité divine ; par suite, en son union avec la matière, il anime la nature et concourt au travail progressif de la création.

LI. Cette union constitue évidemment, pour l'élément divin un état relatif d'infériorité, marquant le néant de son incubation.

LII. La matière constitue de plus, pour l'esprit, la source, la cause de ses travers, de ses aberrations ; mais elle forme aussi le milieu d'une existence militante, qui s'ennoblit par des efforts soutenus ; efforts sur lesquels reposera un jour, sa justification devant son Dieu.

LIII. Le sentiment profond de son néant, aux pieds du trône de son Dieu, sera pour l'esprit le frein imposé à l'orgueil de son exaltation.

LIV. Par suite du travail continu de son épuration, l'élément divin soit l'esprit, converge sans interruption, par ses aspirations, même en ces moments d'arrêt, vers son zénith, vers son Dieu.

LV. L'esprit peut s'attarder en ses égarements, rester stationnaire, mais il ne périclité pas.

LVI. L'esprit, issu de la même loi génératrice que la matière à laquelle il est inhérent, poursuit, en son épuration progressive, par des efforts constants, continus, et qui se perpétuent à l'infini, sa séparation de l'élément réfractaire à son essence, étranger à sa nature divine.

LVII. Disons plutôt que l'incubation du grand œuvre de la création s'élabore dans le déchirement.

LVIII. C'est dans la douleur que s'accomplissent les transformations successives.

LIX. Les étreintes de la douleur sont réservées à l'esprit, en l'état d'incarnation.

LX. C'est la douleur, inhérente à la matière sensibilisée, qui s'imprègne sur son essence divine et qui fait rayonner sur sa vie terrestre un reflet d'inquiétude, de malaise venant flétrir son existence et empoisonner ses courts moments de joie.

LXI. L'esprit, brisant les liens douloureux qui le rivent à la terre, se dégage avec regret cependant, de ce milieu d'épreuves reflétant l'expiation.

LXII. Oh ! L'esprit abordant le seuil de la sphère divine qui s'ouvre devant lui, éprouve les angoisses inhérentes à une radicale transition.

LXIII. Il est envahi du sentiment d'effroi né de la destruction de l'être terrestre, en lequel il s'était identifié.

LXIV. Les angoisses de la mort constituent une impression providentielle. C'est l'instinct conservateur de l'œuvre du Créateur. C'est la loi de Dieu.

LXV. L'état de douleur et d'angoisses est la condition efficiente de l'épuration de l'esprit, de son rayonnement vers son Dieu.

LXVI. La douleur est le stimulant de l'esprit, en l'échelle du progrès, et de son affranchissement de la matière. La douleur est l'investiture de sa divinité.

LXVII. La douleur est un courant fébrile, galvanisant l'activité divine de l'esprit. C'est l'élément des flammes éternelles.

LXVIII. La douleur, se rattachant aux diverses phases des existences géminées de l'esprit, s'élève à la hauteur d'une grâce divine. Elle est toujours la justification de l'esprit attardé.

LXIX. L'amour profond de l'esprit pour son Dieu, ses aspirations ardentes vers son origine suprême, sont les signes éclatants de son essor vers la sphère divine.

LXX. Ce sont là les indices précurseurs de son dégagement des milieux de son incubation et de son affranchissement des langes de l'enfance, de l'anéantissement en lui du prisme terrestre.

LXXI. C'est là le point culminant de l'allègement des douleurs inhérentes aux étreintes de la matière.

LXXII. L'essor irrésistible de l'esprit, en ses aspirations divines, est donc le premier pas en la voie de son épuration suprême.

LXXIII. C'est le premier acte de sa justification devant son Créateur, la première phase de son

identification en la divinité.

LXXIV. L'esprit, en vertu de l'activité divine qui lui est propre, agissant inconsciemment en les phases multiples de la nature, ainsi qu'il a été dit déjà, est appelé à intervenir avec intelligence, de degré en degré, dans la mesure de son avancement, et d'exercer sur la matière une action souveraine.

LXXV. Plus l'esprit s'affranchit de la matière, plus grandit l'empire qu'il exerce sur elle.

LXXVI. L'ascendant de l'esprit sur la matière participe de l'action créatrice. Il émane du souffle du Créateur.

LXXVII. Ainsi, en son essence divine, l'esprit épuré est appelé à mettre en jeu, par sa volonté et sa foi en son Dieu, toutes les lois qui président à l'économie de l'univers.

LXXVIII. La puissance de l'esprit est ici une délégation divine. Il agit en qualité de ministre de son Dieu. Il est l'agent de sa volonté.

LXXIX. Dieu préside par une volonté incessante, immuable, au travail créateur de son œuvre.

LXXX. Le travail en Dieu, pur esprit, s'accomplit sans fatigue.

LXXXI. Son activité créatrice, avons-nous dit, a pour mobile l'expansion de son amour infini.

LXXXII. Cette activité incessante de Dieu est donc le secret de sa béatitude éternelle.

LXXXIII. Emané de l'essence divine, l'esprit suit le courant divin, ou plutôt est-il entraîné, emporté en le tourbillon de cette sphère d'activité suprême. Il est né pour le travail.

LXXXIV. L'esprit, intervenant de degré en degré, en l'œuvre du Créateur, participe, dans la mesure de son concours, à sa béatitude divine.

LXXXV. Le travail du corps est pour l'âme agitée le calme du repos.

LXXXVI. Les sueurs de l'être incarné constituent pour l'esprit l'épreuve de son exaltation.

LXXXVII. L'esprit concourt, avons-nous dit, à l'œuvre du Créateur, mais il n'intervient en ce labeur divin, que dans la latitude de son libre arbitre.

LXXXVIII. Le libre arbitre est l'attribut suprême de l'esprit. C'est le sceau de sa divinité.

LXXXIX. C'est aussi en ses aspirations de bonheur qu'il participe au labeur de son Dieu.

XC. Mais en l'exercice de sa liberté, il subit les peines afflictives de ses aberrations. En tous actes réfractaires à la loi de son Dieu, il est aux prises avec la douleur. Telle est la sanction suprême de la justice divine.

XCI. L'esprit, appelé à s'immiscer dans le mécanisme divin, est pourvu d'organes appropriés à l'initiative qui lui est réservée.

XCII. L'étincelle divine, en se dégageant du fluide universel pour accomplir son éclosion d'être concret, doué de la conscience de son existence, détache en cet acte d'émancipation et entraîne avec elle des molécules de ce même fluide, qui lui sont adhérentes et qui, sous la dénomination de périsprit, doivent former l'enveloppe fluidique de cet être divin, surgissant du travail de la création, sous le titre d'âme ou d'esprit.

XCIII. L'enveloppe de l'esprit (le périsprit), détachée du fluide universel, conserve en ses éléments similaires à ceux de ce même fluide, des liens d'affinités.

XCIV. Par suite, elle trouve en celui-ci un intermédiaire, un auxiliaire faut-il dire, en ses rapports avec la matière, émanant de ce même fluide, et dont celle-ci est saturée.

XCv. D'un autre côté, le périsprit étant uni à l'esprit, forme ainsi un lien normal entre celui-ci et le fluide universel.

XCVI. Or, mû par l'esprit et exerçant son action sur le fluide universel, il en fait un agent médiat de son moteur, l'esprit, et il rattache ainsi l'action périspritale de celui-ci aux molécules de la matière, recélées en ce même fluide, à celles qui en émanent et qui en sont saturées.

XCvII. Le périsprit, par son action sur le fluide universel, devient donc l'organe de l'esprit, et constitue l'empire que celui-ci est appelé à exercer sur toutes les lois de la nature, toujours dans la mesure de son épuration progressive.

XCvIII. Le périsprit, organe de l'esprit, et procédant tout à la fois en vertu des éléments de sa propre substance, détachée du fluide universel et recélant par suite, le principe vital et procédant aussi du fluide universel même, confère à l'esprit l'initiative du souffle de vie, de l'action créatrice et forme en somme, le lien vital qui unit celui-ci au corps.

XCIX. La vie s'éteint dans les corps, aussitôt que le périsprit se détache des organes essentiels à leur économie.

C. Or, le périsprit se détache des organes du corps, à mesure que les molécules qui les composent se désagrègent, en leur ébullition créatrice, et qu'ils tombent en dissolution.

CI. Le périsprit est perfectible. Il suit l'épuration progressive de l'esprit auquel il est attaché.

CII. L'initiative de l'esprit, en son action périspritale, s'exerce, avons-nous dit, en vertu des affinités qui relient son périsprit au fluide universel, et des affinités de celui-ci avec tous les êtres de l'univers.

CIII. L'action exercée ici par l'esprit, avons-nous ajouté, s'accomplit donc en vertu du concours d'une action médiante, celle du fluide universel.

CIV. Le périsprit ainsi défini doit être reconnu, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme la matrice de l'esprit, son berceau, sa mamelle.

CV. L'action de l'esprit est d'autant plus puissante, avons-nous dit encore, que plus dégagé de la matière, il se rapproche davantage de son Dieu, le foyer de la toute-puissance.

CVI. Aussi faut-il dire que c'est dans la mesure de la moralité de l'esprit que Dieu, en sa

sagesse, lui confère les attributs de sa puissance divine.

CVII. C'est aussi dans la mesure de l'épuration de l'esprit et l'ascendant de supériorité morale qui s'y rattache, qu'il domine les esprits inférieurs.

CVIII. La sphère d'activité normale des esprits, soit l'extension de leur puissance, est donc hiérarchique et grandit toujours en raison de leur épuration.

CIX. La distance qui sépare l'animalcule de l'homme est moindre que celle qui existe entre l'homme et l'esprit épuré, et qui touche aux sommités de son exaltation.

CX. L'ascendant des esprits supérieurs sur les esprits inférieurs s'exerce directement, mais le plus souvent par l'intermédiaire de leur périsprit.

CXI. Cet ascendant s'exerce, disons nous, soit directement d'esprit à esprit, soit de périsprit à périsprit, soit par l'action périspritale sur les organes du corps, soit enfin par l'emprunt du concours du fluide universel, intermédiaire radical entre tous les êtres.

CXII. L'ascendant exercé, l'intervention pratiquée par les esprits sur les incarnés constitue la médiumnité.

CXIII. L'action médianimique produit aussi les phénomènes magnétiques et somnambuliques.

CXIV. Les phénomènes médianimiques, magnétiques et somnambuliques procèdent donc d'une seule et même loi.

CXV. L'esprit, en vertu de son action médianimique, communique sa pensée au médium, par son intervention de périsprit à périsprit, soit en substituant son action périspritale à celle qui est propre à celui-ci, et en mettant ainsi en jeu les organes du cerveau, siège de l'âme.

CXVI. L'action médianimique s'exerce également d'incarné à incarné.

CXVII. L'esprit peut aussi avec la permission de Dieu, se communiquer à l'incarné, sous le prisme des formes animales, ou plutôt des formes humaines, formes affectées d'ailleurs à son enveloppe fluidique.

CXVIII. L'esprit apparaît ainsi, par la transfiguration de son enveloppe, en vertu de la condensation qu'il imprime à celle-ci et qui, en cet état, revêt les propriétés du corps matériel, soit la carnation, la chaleur, le son de la voix, etc.

CXIX. Ces apparitions ne s'accomplissent que dans des cas très rares et le plus souvent solennels.

CXX. De telles transfigurations sont réservées presque toujours, aux messagers de la volonté divine.

CXXI. Telle fut l'apparition de Jésus à ses disciples après la Passion, laquelle s'accomplit à la confusion de St Thomas, non encore illuminé de la foi.

CXXII. L'esprit supérieur, en son ascendant, impose sa volonté au médium.

CXXIII. Les effets d'une telle influence se manifestent, ostensiblement, surtout en l'état d'incarnation, dans les différents milieux de la vie terrestre, et qui caractérisent les hommes appelés à dominer leurs semblables.

CXXIV. Cette influence peut même s'accroître de la part de l'esprit incarné ou désincarné, jusqu'à produire l'obsession.

CXXV. L'esprit qui se communique ou qui s'impose, agit au su ou à l'insu de l'esprit auquel il se communique, soit au su ou à l'insu du médium.

CXXVI. La médiumnité inconsciente s'accomplit le plus souvent sous le souffle de Dieu.

CXXVII. Elle se produit ici par l'intermédiaire d'un esprit protecteur, sous le titre d'ange gardien, soit sous les auspices de bons génies, selon les croyances et dénominations païennes.

CXXVIII. Le périsprit, avons-nous dit, est le lien vital qui relie l'âme au corps, lequel venant à se détacher des organes essentiels au mécanisme de celui-ci, entraîne la mort.

CXXIX. Le périsprit est donc, pour l'être organisé, essentiellement la cause de la vie. Il est même le principe régénérateur en les organes de la plante, de l'animal, soit qu'il agisse en vertu de sa propre substance émanée du fluide universel, soit qu'il procède en vertu de l'action qu'il exerce sur ce même fluide.

CXXX. En vertu de son action médiate ou immédiate, le périsprit, mû par l'esprit, est le promoteur des phénomènes magnétiques.

CXXXI. Mû par la volonté de l'esprit, le périsprit exerçant son action sur le fluide universel, détermine des courants de ce même fluide, sous la dénomination de courants magnétiques.

CXXXII. Ces courants de fluide universel, recelant le principe vital et injectés par l'action périspritaire, dans les organes du corps, en l'état morbide, y rappellent le flux vital, y rétablissent les conditions normales de santé ; ils y relient enfin le périsprit, lien vital qui s'en détachait ou qui en était déjà détaché.

CXXXIII. Tel est le mystère de la résurrection des morts.

CXXXIV. L'action du fluide universel, mise en jeu par le périsprit, est donc la raison d'être des phénomènes magnétiques qui, en leurs manifestations surnaturelles, mystérieuses, surprenant la raison, sont déniés, rejetés comme élucubration de charlatanisme ou qualifiés de miracles.

CXXXV. Ces phénomènes ont pour mobile une volonté ferme, ils sont inspirés par la foi et la charité et accomplis sous le souffle de Dieu.

CXXXVI. Sous l'empire de la foi et du souffle de Dieu, l'esprit commande à toutes les forces de la nature. Telle est " la foi qui transporte les montagnes ". C'est la foi recommandée par le Christ.

CXXXVII. " Vous êtes tous des dieux ", disait le Christ au peuple d'Israël.

CXXXVIII. Les miracles ne sauraient avoir leur raison d'être, alors que les phénomènes qualifiés de surnaturels émanent des lois du Créateur.

CXXXIX. Dieu Tout-puissant, ne saurait déroger en son œuvre. Les lois qu'il a créées ne fléchissent jamais. Les lois qui président à l'univers sont immuables comme la volonté du Créateur.

CXL. Le magnétisme est en principe le réactif des fibres de la vie, réactif abandonné par le Créateur à l'intervention conservatrice et bienfaisante de l'esprit.

CXLI. Le traitement thérapeutique, en vertu de l'action magnétique, soit par les courants du fluide universel, a ici le prestige divin d'une suprême panacée, alors qu'il remonte aux sources de la vie.

CXLII. Faut-il dire cependant que cette panacée providentielle trouve nécessairement son point d'arrêt en la durée restreinte du souffle vital, dont le terme a été marqué par le Créateur en la désagrégation géminée de l'ébullition créatrice, soit la dissolution sénile des molécules qui composent les corps et aux ruines radicales de leur mécanisme ?

CXLIII. Le périsprit, soit le principe vital, est le grand ressort du mécanisme animal, en son état normal. Les courants magnétiques sont les régénérateurs de son engrenage.

CXLIV. Le traitement par les courants magnétiques repose donc sur le principe le plus rationnel, le plus large en son application. C'est celui qui promet les résultats les plus sûrs.

CXLV. Les bons esprits évoqués, soit par le magnétiseur, soit par le magnétisé, interviennent dans les traitements magnétiques et concourent, par leur périsprit, de leur effluve sympathique, au soulagement, à la guérison du malade. C'est donc un acte pieux, un acte salulaire, de solliciter leur assistance.

CXLVI. Mais ce n'est point en les effets thérapeutiques seulement que s'accomplissent les phénomènes multiples se rattachant aux courants magnétiques.

CXLVII. Le magnétiseur, par son ascendant et en vertu de l'empire d'une ferme volonté exercée sur le périsprit du magnétisé, restreint, maîtrise, dans une certaine mesure, le libre arbitre de celui-ci et pèse de son influence active sur ses déterminations.

CXLVIII. Le magnétiseur peut même neutraliser, suspendre, en les organes du magnétisé, l'action périspritale, provoquer en ses organes un état de torpeur et d'assoupissement, ou plutôt produire chez lui le sommeil magnétique.

CXLIX. Le sommeil magnétique est donc ici, l'effet de la suspension, ou plutôt de l'interruption chez le magnétisé, de l'action périspritale, et ce, en les organes de la pensée, soit en le cerveau.

CL. L'esprit, ainsi dégagé de son intervention active en les organes du corps, auxquels son périsprit n'est plus attaché que par ses liens vitaux, recouvre la liberté qui lui est propre, sa lucidité mentale, ses perceptions éthérées, la subtilité enfin du rayon visuel pénétrant les corps opaques et, le dotant de la double vue, en son union avec le corps.

CLI. L'esprit se trouve ainsi momentanément réintégré en l'étal normal d'esprit, état qui explique et justifie tous les phénomènes somnambuliques et le développement, chez lui, des facultés mentales, dans une mesure surnaturelle.

CLII. L'esprit, ainsi affranchi de son asservissement au corps, libre de ses mouvements et pouvant user de l'élasticité subtile, fluide de son périsprit, celui-ci, saturé qu'il est d'ailleurs, alimenté, galvanisé par les courants magnétiques, recouvre dans une certaine mesure sa pleine liberté. Il entre, en un mot, dans la sphère de l'erraticité, soit dans le domaine du monde invisible.

CLIII. Sous l'empire de la volonté du magnétiseur, il franchit les espaces, pénètre les corps opaques, assiste aux scènes les plus mystérieuses de la vie, et se met en communication avec les esprits désincarnés.

CLIV. L'action médianimique, avons-nous dit déjà, perversement exercée, produit l'obsession.

CLV. Les courants magnétiques pratiqués dans un but exclusif de curiosité, exercés par un magnétiseur, inspiré de sentiments pervers, sont de nature aussi à produire l'obsession.

CLVI. Devons-nous ajouter ici que l'action magnétique exercée sans mesure, peut, en son activité fiévreuse, affecter les organes essentiels à la vie, apporter en leur économie des perturbations graves, et même entraîner la mort ?

CLVII. Aussi dirons-nous que le magnétisme ne doit être pratiqué qu'avec dévouement, que le magnétiseur doit être mû du sentiment pur du devoir, animé de l'inspiration de la charité et ne pratiquer que sous les yeux d'un homme de l'art.

CLVIII. Dieu permet l'obsession exercée par l'esprit, comme épreuve, comme expiation incombant à l'obsédé, mais elle s'accomplit toujours dans la mesure du libre arbitre de l'obsesseur et sous sa responsabilité devant la justice divine, toujours en raison de la perpétration du méfait.

CLIX. Dieu encourage l'intervention médianimique des esprits bienfaisants, il ne tolère pas toujours celle des mauvais esprits.

CLX. Les bons esprits, les esprits supérieurs, protègent les incarnés contre l'influence des mauvais esprits ; ils éloignent ceux-ci par leur présence et leur ascendant.

CLXI. De ce qui vient d'être dit résulte que les phénomènes magnétiques et médianimiques se rattachent à une seule et unique loi, soit à l'économie du périsprit.

CLXII. L'intervention médianimique prend de nos jours, un caractère providentiel et constitue en son extension la plus solennelle des phases du monde. Elle révèle ostensiblement en sa signification suprême, les signes des temps.

CLXIII. L'intervention médianimique des esprits doit être signalée ici, comme l'aurore d'une ère nouvelle ; elle est appelée à fusionner les deux mondes (l'invisible et l'incarné), et à confondre, dans une solidarité divine, leurs aspirations vers leurs augustes fins.

CLXIV. La médiumnité constitue donc le lien providentiel reliant ostensiblement les deux mondes.

CLXV. Elle est d'ailleurs la constatation éclatante de l'économie humaine et des rapports substantiels et solidaires qui unissent les esprits par des liens étroits, tissés pour l'accomplissement de leurs destinées communes.

CLXVI. Oh ! C'est là la justification de leur communion future, et qui doit être scellée un jour au sein de Dieu.

CLXVII. Ce sont là surtout les signes précurseurs, sur la terre, de cette communion divine de pensées, d'aspirations, de prières, dont le parfum céleste doit se confondre aux pieds du trône du Tout-Puissant.

CLXVIII. La médiumnité, en son universalité, est dans les vues de la Providence, destinée à déchirer un jour tous les voiles qui cachent les mystères du cœur humain.

CLXIX. L'hypocrisie sera bannie de la terre, comme elle l'est déjà du foyer éclatant du monde invisible.

CLXX. La pensée de l'homme sera livrée au grand jour, et sa vie s'écoulera en un bocal de verre, exposée aux regards de tous.

CLXXI. La réprobation publique sera le code pénal de la terre.

CLXXII. La vulgarisation de la médiumnité instituera la télégraphie des esprits, télégraphie universelle, étendant son réseau bienfaisant sous le souffle de Dieu.

CLXXIII. L'entente suprême du monde moral formera un congrès présidé par les bons esprits, sous l'effluve des esprits supérieurs, pour l'accomplissement de l'œuvre de régénérescence embrassant l'humanité entière, et la glorification du règne de Dieu.

CLXXIV. Un tel congrès sera l'inauguration de la ligue du bien contre celle du mal ; il constituera l'exaltation de l'œuvre de Dieu, sa glorification.

CLXXV. La pulsation morale de l'univers est l'amour ! Oh ! L'amour fécond de la charité, dont le foyer est en Dieu.

CLXXVI. La communion des âmes s'accomplit en l'identité de cette pulsation suprême.

CLXXVII. La communion des âmes a pour base, avons-nous dit, la solidarité. C'est là le trait d'union cimenté du souffle du Créateur.

CLXXVIII. La communion universelle des âmes a son point de repère au sein de Dieu ; repère duquel rayonne son amour infini, et constitue la fin de la création.

CLXXIX. La communion en Dieu est l'épuration suprême de l'esprit.

CLXXX. La communion des âmes au sein de Dieu constitue l'unité de pensée, l'unité d'aspiration, l'unité de pulsation divine.

CLXXXI. Ce point suprême est la vérité éternelle, qui ne peut être qu'un, soit l'unité divine, unité qui constitue le mystère de la sainte Trinité catholique.

CLXXXII. La confusion des âmes en leur unité en Dieu n'exclut pas l'individualité, la personnalité qui assure à chacun la plénitude de son libre arbitre.

CLXXXIII. La pulsation suprême des âmes qui les fait converger vers l'unité divine, est spontanée, elle s'accomplit dans la libre expansion de leurs aspirations et en la plénitude de leur libre arbitre, sceau indélébile de leur divinité.

CLXXXIV. Aimer Dieu, c'est avoir conscience de sa divine origine et de ses fins.

CLXXXV. L'amour de Dieu impose une soumission passive, absolue à sa volonté.

CLXXXVI. Mais la volonté divine, bien que voilée en les mystères de sa sagesse éternelle, apparaît toujours à l'homme sous le prisme de la raison.

CLXXXVII. Celui qui aime Dieu peut commettre des fautes, mais il ne l'offense jamais.

CLXXXVIII. Celui qui se repent sincèrement est toujours pardonné par son Dieu.

CLXXXIX. Dieu est clément, parce qu'il est infiniment bon et qu'il est tout-puissant. Il pardonne parce qu'il est la justice suprême et qu'il connaît la faiblesse inhérente à sa créature.

CXC. Dieu pardonne avec justice et amour les faux pas de sa créature, parce qu'il sait les périls de sa course, et qu'en sa prescience il en prévoit les fins.

CXCI. Le juge, sur son siège, doit s'inspirer de la clémence divine, car il est le ministre de Dieu sur la terre.

CXCII. L'homme qui pardonne se rapproche de son Dieu.

CXCIII. Le pardon ne suffit pas, en la justice divine ; il faut, pour en recueillir les fruits, la persévérance en l'aspiration du bien.

CXCIV. L'épuration complète est la justification suprême de l'œuvre du Créateur. Rien d'impur ne sera admis dans le sein de Dieu.

CXCV. Ce n'est donc qu'en son épuration suprême, que l'esprit peut trouver sa justification aux pieds du trône de son Dieu, et atteindre le but de ses divines destinées.

CXCVI. L'expiation rappelle l'esprit à son Dieu.

CXCVII. L'expiation est toujours en raison de la faute commise, elle naît de la faute même, elle constitue à la fois la répression et l'avertissement.

CXCVIII. La douleur, née de l'expiation, est donc la suprême officine, avons-nous dit plus haut, de l'élaboration de l'esprit.

CXCIX. La douleur préside à la lutte qui s'accomplit entre les deux éléments, l'esprit et la matière, entre le principe du bien et l'occasion du mal.

CC. Le grand labeur, en les crises douloureuses de l'émancipation de l'esprit, constitue les flammes éternelles, le feu divin de la création.

CCI. La douleur est donc le feu divin, le feu sacré qui anime l'esprit, disons plutôt qui le dévore jusqu'à l'accomplissement de son épuration suprême.

CCII. La lutte de l'esprit devient plus douloureuse et tend à se perpétuer, lorsque l'âme en l'entraînement de ses passions, s'identifie à la matière.

CCIII. L'esprit et le corps forment leur union sous les étreintes des appétits terrestres ; ce n'est donc que par un déchirement matériel et moral qu'ils peuvent rompre ces liens.

CCIV. Tels sont les caractères des angoisses de la mort.

CCV. La douleur, qui se rattache à la rupture des liens terrestres, constitue en l'un et l'autre monde des épreuves, des expiations.

CCVI. Ce sont là les tourments de l'enfer, s'accomplissant simultanément sur la terre et dans le monde invisible.

CCVII. L'enfer est, pour le monde invisible, l'état de souffrance réservé aux esprits attardés.

CCVIII. C'est l'expiation de ses défaillances au foyer de ses passions et de ses appétits terrestres.

CCIX. Cet état d'anxiété, dont l'esprit ne saurait entrevoir la fin, figure pour lui le spectre de l'enfer, sur l'ancre duquel apparaissent les siècles, s'écoulant avec une lenteur terrifiante, en les oscillations du pendule, sur le cadran de l'éternité !

CCX. Mais de ce foyer de souffrance, un regard suppliant du supplicié, la prière d'un frère, s'élèvent-ils vers leur Père divin, jaillit aussitôt de ce foyer d'amour l'étincelle de l'espérance, venant rafraîchir le cœur du coupable, épancher le baume de la miséricorde divine en son flux ineffable, et calmer les plus déchirantes angoisses.

CCXI. Le sens intime, la voix de la conscience, est la boussole de l'esprit, c'est l'étoile qui le guide au milieu des ténèbres de la vie, c'est là le critérium de ses actions.

CCXII. Dieu préside toujours le suprême tribunal de la conscience, quand il y est invoqué.

CCXIII. Celui qui suit les inspirations de sa conscience peut errer quelquefois et enfreindre la loi de son Dieu, mais il se concilie toujours le sourire de la miséricorde divine.

CCXIV. La voix de Dieu se fait toujours entendre dans les cœurs purs, qui sollicitent avec ferveur le secours de ses lumières divines.

CCXV. Le divin interlocuteur répond à toutes les questions qui ont pour objet l'édification de l'esprit qui l'implore.

CCXVI. Dieu accueille toujours les supplications de celui qui prie avec foi. " Frappez, a dit le Christ, et l'on vous ouvrira ; demandez et l'on vous donnera ".

CCXVII. La prière est le trait d'union entre la créature et son Dieu ; c'est un acte d'aspiration, d'exaltation vers lui !

CCXVIII. La prière, en son reflet divin, est le fil conducteur de la miséricorde de Dieu et de son amour.

CCXIX. La prière est la voie fortunée, le canal béni des grâces que Dieu épanche sur la terre. C'est aussi celui de sa miséricorde infinie, dont il immerge le ciel.

CCXX. La prière ouvre la source de cette douce rosée, féconde, divine, qui s'épand à grands flots de l'amour infini du Créateur, sur tous ses enfants.

CCXXI. En la physiologie du corps moral, la prière et la révélation sont les deux fleuves bienfaisants de la miséricorde suprême qui viennent, en leur cours béni, inonder les deux mondes de leurs ondes divines.

CCXXII. La prière est l'artère puissante qui fait affluer au cœur de l'être moral la sève vivifiante des grâces et de l'amour infini de Dieu.

CCXXIII. La révélation est le rayon lumineux jaillissant du foyer de la science divine, pour éclairer la voie ouverte à l'esprit vers ses dernières fins.

CCXXIV. La révélation est le lien solidaire reliant le monde invisible au monde incarné.

CCXXV. C'est la clarté suprême rayonnant du ciel sur la terre, pour illuminer les pas de l'homme.

CCXXVI. La révélation d'initiative divine s'accomplit hiérarchiquement par les esprits, en remontant jusqu'à Dieu, le suprême dispensateur de la science divine.

CCXXVII. Disons cependant que toute communication émanée du monde invisible n'est pas l'expression de la vérité.

CCXXVIII. En effet, le monde invisible et le monde incarné ne font qu'un.

CCXXIX. Mus l'un et l'autre par les mêmes passions, ils ne diffèrent entre eux que par le milieu qui est propre à chacun.

CCXXX. L'un, affranchi de l'enveloppe terrestre, vit dans l'erraticité et le foyer de la lumière, l'autre, étreint en les organes du corps, subit l'horizon borné de la terre et les voiles épais des sens.

CCXXXI. Les préjugés, les passions nées sur la terre, se reflètent donc dans le monde invisible.

CCXXXII. En ce milieu, bien que dégagé des sens, s'agitent encore, sous les étreintes

terrestres, les esprits attardés.

CCXXXIII.

Le monde invisible reproduit donc, en sa physiologie caractéristique, l'image fidèle du monde incarné ; il recèle sous les mêmes traits la perversité, la fourberie, la malice, la légèreté et l'erreur.

CCXXXIV. Les esprits attardés obéissant à des instincts pervers, ces malheureux instincts réagissent sur la terre par des actes plus ou moins violents, de là le dogme erroné du catholicisme intronisant Satan.

CCXXXV. Satan, ce prétendu instigateur du mal, et qui aurait dressé son trône en face de celui de Dieu, n'existe pas. Satan n'est qu'un mythe. La perversité gît en la nature primitive de l'homme.

CCXXXVI. Or, par suite des passions géminées d'outre-tombe, les révélations, les inspirations émanées du monde invisible peuvent être apocryphes et mensongères ; elles doivent donc, pour être admises comme vraies, être soumises au contrôle de la raison.

CCXXXVII. La raison est l'étincelle divine qui rayonne en l'esprit, elle est le flambeau du libre arbitre.

CCXXXVIII. La raison et le libre arbitre ont été octroyés à l'esprit, comme sceau de sa divine origine ! Ils ont été gravés sur son front, de la main du Créateur !

CCXXXIX. L'esprit ne peut donc répudier sa raison, aliéner son libre arbitre, sans voiler ses blasons divins.

CCXL. La raison ne doit jamais s'humilier, sinon devant Dieu, soit sur le seuil du sanctuaire de sa sagesse divine et du foyer de rayonnement de ses desseins éternels.

CCXLI. Les deux mondes (l'invisible et l'incarné) réagissent l'un sur l'autre, par l'inspiration, la prière et la pensée.

CCXLII. Ils sont unis dans leurs rapports intimes, avons-nous dit déjà, sous la pulsation de la solidarité suprême.

CCXLIII. La solidarité, avons-nous dit encore, préside à l'économie de l'univers ; elle fait converger l'un et l'autre monde vers les mêmes fins, par des efforts communs.

CCXLIV. Dieu, à son heure, intervient médianimiquement dans le monde incarné, par l'intermédiaire des esprits supérieurs.

CCXLV. Sous son souffle divin, s'accomplissent l'inspiration et la révélation, dans la mesure des courants sympathiques qui unissent les esprits en la même pensée, et les relient en l'unité morale, en la pureté divine.

CCXLVI. Dieu intervient en l'autorité imposante de sa majesté divine, à son heure, en ses moments, à des époques suprêmes.

CCXLVII. En l'épanchement de sa miséricorde infinie, il daigne se manifester ostensiblement à l'homme, pour lui communiquer sa pensée divine, divulguer sa parole, afin qu'elle soit entendue de tous !

CCXLVIII. L'intervention de Dieu sur la terre a pour fins la révélation des mystères de la science divine, la proclamation de ses instructions suprêmes, la glorification des messagers de sa volonté.

CCXLIX. A la révélation divine seule appartient de faire jaillir les rayons célestes, prédestinés à éclairer le monde.

CCL. L'inspiration divine constitue seule, exclusivement même, le génie de l'homme.

CCLI. Toute lumière vient du souffle de Dieu.

CCLII.

C'est donc au sein de Dieu, en Dieu seul, que l'esprit puise la science divine.

CCLIII. C'est de ce foyer seul que surgit sa mission auprès de ses frères.

CCLIV. Tout homme qui concourt à l'accomplissement des vues de la Providence, remplit une mission divine, quelque restreinte que soit la sphère d'activité dans laquelle il se meut.

CCLV. Les hommes marqués du doigt de Dieu sont des messies, les messagers de sa volonté.

CCLVI. Les messies sont inspirés des esprits supérieurs, qui interviennent au nom de leur Dieu, ou bien ils reçoivent leurs inspirations de Dieu même.

CCLVII. Les prophètes, les hommes de génie, les promoteurs du bien, tous initiateurs qui font progresser leur siècle, sont des messies.

CCLVIII. La mission du Christ a été une manifestation imposante, l'un des actes les plus grandioses, les plus éminents de l'intervention miséricordieuse de Dieu sur la terre.

CCLIX. Cet envoyé de Dieu avait reçu la mission d'apporter aux hommes les maximes divines et d'annoncer son règne, le règne de Dieu.

CCLX. Le Christ est venu sur la terre enseigner aux hommes le mépris de la mort ; il est venu briser les étreintes terrestres qui les rivent au sol.

CCLXI. Le Christ a illuminé la terre des rayons de la lumière céleste, dont le faisceau a eu pour foyer réflecteur le livre sacré qu'il a légué aux hommes.

CCLXII. L'Evangile qui a buriné, glorifié la mission du Christ, a paru à la terre pour le salut du monde. Il y rayonnera jusqu'à la fin des siècles, comme suprême témoignage du ciel, comme monument impérissable de la parole divine.

CCLXIII. Mais cette mission éclatante ne devait être que le vestibule du temple dressé en la miséricorde divine, pour le salut du monde !

CCLXIV. Ce temple divin devait être voilé aux yeux de la foule ignorante, et rester impénétrable à la perversité des temps !

CCLXV. Oh ! Ce n'est que par degrés que Dieu a permis à l'homme de franchir le seuil de ce sanctuaire mystérieux, de ce foyer de la science divine.

CCLXVI. Non, ce n'est que par degrés que Dieu a daigné initier l'homme à ses desseins éternels.

CCLXVII. C'est ainsi qu'en un langage mystérieux et sous formes paraboliques, il permettait au Christ de transmettre à ses disciples le dépôt sacré des enseignements qui lui avait été confié aux pieds du trône de son Dieu !

CCLXVIII. C'est toujours, aussi, en langage figuré que le Christ consacrait le symbole du culte catholique, et qu'il posait en le domaine de l'infini le giron de l'Eglise universelle qu'il était venu fonder sur la terre, et dont le couronnement devait s'accomplir de nos jours.

CCLXIX. Par ces mots adressés à ses disciples. " Mangez et buvez, ceci est mon corps, ceci est mon sang ; faites ceci en mémoire de moi ", le divin Messie glorifiait la communion universelle des âmes, devant s'accomplir un jour dans le sein de Dieu.

CCLXX. Le dogme de la communion, consacré par le culte catholique, repose donc sur un acte de foi, ou plutôt, comprenons-le aujourd'hui, en l'application même du texte littéral émané de la bouche du Christ.

CCLXXI. Le sacrement de l'eucharistie, soit la communion des fidèles, en la forme des espèces du pain et du vin, figure virtuellement la communion des âmes, communion qui s'accomplit en réalité, en les aspirations divines des fidèles, et qui reçoit son application suprême en dehors même des formes consacrées par l'Eglise.

CCLXXII. La communion pratiquée par l'Eglise n'est donc, en sa forme, qu'une tradition commémorative, consacrée à l'union finale, à l'union suprême des âmes.

CCLXXIII. Cette vérité proclamée par le Christ, fut ainsi revêtue par lui de formes matérielles, de formes sensibles, afin qu'elle pût s'imposer aux sens des hommes.

CCLXXIV. Dieu préside, dans les cœurs purs, à ces solennités célestes.

CCLXXV. Les institutions paraboliques du Christ ont constitué la traînée mystérieuse que sa mission était venue inoculer à la terre.

CCLXXVI. Le catholicisme destiné à la perpétuer, est le prisme voilé du rayonnement de la science divine, rayon qui, partant d'un point trop élevé, n'aurait pu pénétrer l'écorce grossière de siècles empreints de mœurs barbares et entourées des voiles épais de l'ignorance.

CCLXXVII. L'Eglise catholique devait inaugurer une ère de progrès, et perpétuer, disons-nous, la traînée géminée des enseignements du Christ.

CCLXXVIII. Oh ! C'est donc là la génération sacrée que le Christ signalait à ses disciples, par

ces mots. " Cette génération ne passera pas avant que le règne de Dieu n'arrive " .

CCLXXIX. C'était la génération apostolique d'hommes nouveaux, à laquelle le Christ était venu donner l'investiture de la mission qu'il tenait de son Dieu.

CCLXXX. Le Christ annonçait solennellement à cette génération chrétienne (qu'il venait de créer), la continuation du sacerdoce qu'il lui confiait, jusqu'à l'époque solennelle du règne de Dieu, jusqu'à la glorification de sa parole divine, glorification à laquelle, cette génération sacrée devait assister.

CCLXXXI. Le règne de Dieu, disait le Christ à ses disciples, doit être précédé de l'esprit de vérité, de l'esprit inspiré de son Dieu, du consolateur devant qui flottera la bannière du Tout-Puissant.

CCLXXXII. Voici les paroles solennelles du Christ. " Je vous enverrai le Consolateur de la part de mon Père, savoir l'esprit de vérité qui procède de mon Père. C'est lui qui rendra témoignage de moi " .

CCLXXXIII. " J'aurais, ajoutait le divin Messie, plusieurs choses à vous dire, mais elles sont encore au-dessus de votre portée. Mais quand celui-là sera venu, l'Esprit de Vérité, il vous conduira dans toute la vérité, car il ne parlera pas par lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu. Il vous annoncera les choses à venir " (St-Jean, chap. XXVI, art. 13).

CCLXXXIV. C'est donc dans tout l'éclat, l'expansion de sa miséricorde divine, que le Très-Haut se manifeste aujourd'hui à la terre en la personne de son messie, et qu'il fait retentir par sa voix sa parole suprême.

CCLXXXV. Le Consolateur apparaît sur la terre sous la dénomination d'Antéchrist.

CCLXXXVI. Tel est l'envoyé de Dieu appelé à présider à l'accomplissement solennel des temps prédits.

CCLXXXVII. Ce nom d'Antéchrist qui retentit en tous les cœurs, en un frémissement de terreur, est composé du mot latin " ante " (avant) et du mot hébreu "christ (l'oïnt du Seigneur).

CCLXXXVIII. L'Antéchrist est donc ici, celui qui précède le Christ. C'est le consolateur, le ministre de la clémence de son Dieu, et non l'exécuteur de sa justice implacable.

CCLXXXIX. L'Antéchrist doit, en la miséricorde de son Dieu, précéder le Christ aux pieds de son trône éternel ; mais par l'incarnation du Christ en lui, les deux messies se confondront un jour au sein de Dieu.

CCXC. La mission de l'Antéchrist, du Consolateur, est un événement suprême. C'est la confirmation éclatante de la parole du Christ, la consécration de ses enseignements. C'est la glorification solennelle de sa divine mission.

CCXCI. Le Christ avait labouré le champ du Seigneur, il en avait extrait les ronces et les plantes malsaines, et il l'avait ensemencé.

CCXCII. Le grain a germé durant dix-huit siècles, mais aujourd'hui, sous le souffle de Dieu, il

va donner naissance à la tige divine, qui doit abriter l'humanité entière.

CCXCIII. Oui, le Christ avait déposé dans le cœur de l'homme le germe des maximes divines, des vérités éternelles qui devaient guider l'humanité, et Dieu, en sa miséricorde infinie, vient, en ce jour, du timbre de sa parole suprême, par l'organe du Consolateur, féconder le germe de vie que son divin Messie avait inoculé à la terre.

CCXCIV. Le nouveau giron qui surgit sous les pas du Consolateur, giron suprême, ouvre à l'humanité entière le temple de l'amour infini du Créateur, le temple de sa miséricorde divine ; temple immortel qui, en son incommensurable enceinte, en son sanctuaire divin, doit abriter tous les enfants de Dieu.

CCXCV. Oh ! En tous les âges du monde, l'amour infini du Tout-Puissant a dressé des autels sur la terre, où pussent s'élever, en parfums pieux, les aspirations de la créature vers son Créateur.

CCXCVI. C'est Dieu qui, en sa sollicitude paternelle, a fait surgir, en l'évolution des temps, les bouées de sauvetage et les a fait flotter au milieu des écueils de la vie.

CCXCVII. C'est son bras miséricordieux qui a édifié des phares éclatants devant les générations qui se sont succédées en les phases diverses de l'humanité.

CCXCVIII. C'est la parole divine qui instituait le culte des patriarches.

CCXCIX. C'est en la traînée de son amour divin qu'il exaltait sa bannière protectrice au sein du peuple d'Israël, et qu'il lui dictait ses lois sur le Sinaï.

CCC. C'est en son amour infini qu'il posa les fondations de l'Eglise chrétienne, scellées du sang de son divin Messie.

CCCI. C'est enfin de nos jours, qu'en l'expansion suprême des torrents de sa miséricorde divine, il fait surgir de la terre, jusqu'aux pieds de son trône éternel, le phare de l'Eglise spirite, et qu'il envoie aux hommes son suprême messie, le Consolateur inspiré de sa parole divine, pour annoncer le règne de sa justice et de son amour infini.

CCCII. Oh ! Proclamons-le ici, en toute l'effusion de notre âme, immergée en le souffle de son Dieu. " Le message du Consolateur est un message de miséricorde et d'amour. "

CCCIII. Rameau de paix, le Consolateur vient au nom de son Dieu, convier l'humanité entière au banquet ineffable de la béatitude éternelle !

CCCIV. Oh ! En ces temps de miséricorde et d'amour, Marie apparaît, ceinte de la double auréole de mère du Christ et de mère adoptive du Consolateur, celui-ci disciple aimé de son fils Jésus.

CCCV. Marie, patronne de l'Eglise fondée par son fils Jésus, est appelée par son Dieu à protéger l'Eglise nouvelle qui surgit, et à glorifier l'Eglise qui s'éteint.

CCCVI. Marie est le trait d'union entre ces deux traînées divines. Elle est l'égide de l'humanité, sous le règne de Dieu.

CCCVII. Marie est l'arche d'alliance entre le ciel et la terre, sur laquelle elle épanche des torrents de grâces, qu'elle fait jaillir des pieds du trône de son Dieu.

CCCVIII. Marie est la mère des deux sauveurs du monde, et sa couronne resplendissante brille aux sommets des cieux.

CCCIX. Oh ! Infime créature élue aux pieds du trône de son Dieu, la tâche que m'a confiée le Tout-Puissant est une tâche surhumaine !

CCCX. Oh ! Je l'ai acceptée cette tâche, avec respect, avec dévouement, avec amour, et en mon ferme courage j'oserai évoquer ici, le dithyrambe d'Horace. "Oui, je serai cet homme inébranlable en la voie de la vérité. "

CCCXI. Sous l'empire des lumières qui m'éclairent, animé d'une foi ardente, imperturbable, je suivrai, pas à pas, les divines inspirations, les instructions solennelles de mon Dieu.

CCCXII. Organe de sa parole divine, instrument de sa volonté suprême, oh ! Je suis bien fort !

CCCXIII. Oui, je suis fort de la parole éclatante de mon Dieu, qui retentit encore en toutes les fibres de mon âme !

CCCXIV. Oui, je suis fort de cette parole suprême de mon Dieu. " Que peux-tu craindre ? Ton Dieu est avec toi " ! Il est debout à tes côtés !

Table des matières

Introduction de la troisième partie de l'ouvrage	2
Chapitre XVII - Témoignages solennels émanés d'esprits ayant récemment quitté la terre où ils ont manqué, Révélation typologiques sous la sanction de Dieu et soulevant le voile de l'avenir	4
Chapitre XVIII - Révélation de Marie affirmée par mon Dieu, Instructions divines confirmant ma mission, Délivrance d'un obsédé, Apparition de Dieu pendant mon sommeil, Communications diverses émanées de personnalités marquantes venant de quitter la terre ...	26
Chapitre XIX - Poésies médianimiques par l'intervention d'Alfred de Musset, inspiré de son Dieu, Poésies inspirées de mon Dieu	67
Chapitre XX - Communications en prose et en vers, Révélation prophétiques, Témoignages des Esprits, Révélation de mon Dieu	127
Chapitre XXI - Aphorismes résumant en leur synthèse doctrinale les points psychologiques, les symboles de foi, révélés, consacrés, développés dans l'Œuvre de Dieu et la Raison du Spiritisme.	240